EX LIBRIS
LACHÈVRE
LE VÉSINET

MÊLANGES D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE,

RECUEILLIS

Par M. DE VIGNEUL-MARVILLE.

Nouvelle Edition, revûë, corrigée, & augmentée.

Premier Volume.

A PARIS,
Chez CLAUDE PRUDHOMME, au Palais, au sixiéme Pilier de la Grand' Salle, vis-à-vis l'Escalier de la Cour des Aides, à la Bonne-Foy couronnée.

M. DCCXIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PN
6262
A7
1713
v.1

LIBRARY
NOV 1 1965
UNIVERSITY OF TORONTO

1018418

AVERTISSEMEMENT.

LEs Mêlanges d'Hiſtoire & de Littérature qui ont paru ci-devant ſous le nom de M. de Marville, & dont je ſuis redevable à M. l'Abé de Garence homme ſavant & poli, aïant été bien reçûs du Public, je ſuis obligé d'en donner une nouvelle Edition plus correcte & plus ample que les précédentes. M. L. T. qui eſt fort intelligent en ces matiéres, a pris le ſoin de la reviſion de cet Ouvrage, & y a joint un ſecond Volume, qui ne manquera pas de plaire, puiſque ce n'eſt qu'une ſuite des Lettres & des Mémoires que j'ai eus entre les mains. On y trouvera par tout l'utile joint à l'agréable : ce qui eſt le plus haut point de la perfection d'un Livre.

La plûpart des Piéces qui composent ce Recueil n'ont jamais été imprimées; & celles qui ont déja paru, reviennent ici avec un nouvel éclat. Si pour les rendre encore plus recommandables il faloit nommer M. le Duc de Montausier, M. le Commandeur de Grimmonville, M. le Chevalier de Bressey, M. de Saint-Evremont, Messieurs Dupuy Gardes de la Bibliotéque du Roy, M. du Til ancien Conseiller d'Etat, & plusieurs autres Illustres dans la Réplique des Lettres, qui en sont originairement les Auteurs, ce seroit un grand surcroît de gloire pour l'Ouvrage. Mais je ne veux point prévenir le Lecteur. Il faut, sans avoir égard ni au nom ni à la qualité des Personnes, qu'il soit content; & c'est en vérité tout ce que je souhaite.

MÊLANGES D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE.

LUDOVICUS NONNIUS, ſavant Médecin d'Anvers, a composé un excellent Traité, intitulé *Diæteticon*, *ſive de Re Cibaria.* On ne peut rien lire en ce genre ni de plus utile ni de plus agréable. Il y a cent choſes remarquables qui peuvent ſervir à l'intelligence des Poëtes Latins, principalement d'Horace, de Juvenal & de Martial, qui en corrigeant les mœurs des Romains, ont parlé des viandes qui ſervent aux plaiſirs de la Table. Je ne ſai ſi je dois hazarder ici une conjecture à l'égard de Martial. On lui donne

quelquefois le ſurnom de *Cocus* ou *Cuiſinier*, ſoit que ſon Pere, ou lui-même en ſa jeuneſſe, eût cet emploi, ſoit pour quelque raiſon inconnuë, je me ſuis imaginé que c'étoit peut-être, parce que Martial dans ſes Epigrammes, ſemble affecter de parler de ce qui regarde les ſauſſes & la bonne chére.

Nonnius réveille l'opinion des anciens Médecins qui ont écrit *de ſalubri Piſcium alimento.* Il fait voir que ſelon eux, le Poiſſon eſt un aliment trés-ſalutaire aux perſonnes ſédentaires, aux viellards, aux malades & aux gens de foible complexion; parce qu'il fait un ſang de moïenne conſiſtance, qui eſt propre à leur tempérament.

Le Médecin Simon Sethi, entre les Grecs modernes, eſt de ce ſentiment aprés Galien parmi les Latins. On m'a mandé de Paris, qu'un Médecin célébre tient cette opinion comme un dogme, dont il ſe promet de faire voir un jour l'importance.

Nonnius ſe plaint extrêmement des Arabes, qui en traduiſant les Auteurs Grecs, ont paſſé ſous ſilence ce qu'ils

ont dit du Poiſſon ; parce qu'on n'uſoit guéres de Poiſſon dans les quartiers de l'Arabie où ils demeuroient, le Païs étant trop chaud & peu aquatique.

Les Orientaux , excepté quelques habitans des côtes maritimes, ne mangeoient guéres de Poiſſon. Les Juifs & les Syriens n'en mangeoient preſque point ; & les Egyptiens s'en abſtenoient par ſuperſtition , s'imaginant que Venus, à qui ils rendoient un culte particulier, s'étoit métamorphoſée en Poiſſon. Sous le Septentrion l'on mange plus de Poiſſon que par tout ailleurs. En Hollande & en Angleterre, le peuple mange plus de Poiſſon que de viande. Généralement dans l'Occident, ſur tout en France , le Poiſſon eſt aſſez d'uſage. Les Romains en faiſoient leurs délices. Les Eſpagnols en mangent peu , & l'accommodent trés-mal.

Il ne ſe voit perſonne qui naiſſe avec averſion pour la viande ; mais il y a bien des gens qui ſont nez avec un extreme dégoût pour le Poiſſon , & qui ne peuvent le digérer. Philippe II. Roy d'Eſpagne ne le pouvoit ſouffrir, & n'en mangeoit jamais : Il diſoit que

ce n'étoit que de l'eau gelée, ou de la gelée d'eau. Il est vrai aussi qu'il y a des gens qui sont trés-friands de Poisson: La Reine Atergatis l'aimoit avec tant d'excés, qu'elle défendit à ses sujets d'en manger, de crainte qu'il n'y en eût pas assez pour elle.

¶ C'est une lecture bien séche & bien triste que celle des Rabins. Néanmoins si l'on vouloit recuëillir toutes leurs pensées & leurs expressions grotesques, il y auroit dequoi rire. Quand on interroge ces Docteurs sur la Loi *Zelotipia*, qui est en grande vénération parmi eux, & qu'on leur demande combien il faut qu'une femme demeure de tems avec un homme suspect, afin que son mari la puisse légitimement soupçonner d'infidélité? Ils répondent gravement, qu'il suffit qu'elle y demeure autant de tems qu'il en faut pour faire cuire un œuf frais, & l'avaler.

¶ On sait que le Cardinal Bracantio a fait un Traité du *Chocolat*: Mais on ne sait peut-être pas que le Cardinal de Lion Alphonse de Richelieu, est le premier en France qui a usé de cette drogue. J'ai oüi dire à l'un de ses Do-

meſtiques, qu'il s'en ſervoit pour modérer les vapeurs de ſa rate ; & qu'il tenoit ce ſecret de quelques Religieux Eſpagnols qui l'aportérent en France.

¶ C'eſt une choſe qu'on a ſouvent expérimentée dans les montagnes de Dauphiné & de Savoïe, que les liévres qui ſont blancs, parce qu'ils ont toûjours la nége devant les yeux, deviennent gris quand on les enferme dans des lieux où ils ne voïent point de nége ; & que quand on les remet dans les néges, ils reprennent leur premiere blancheur. [*Voïez tome 3. p. 239.*]

¶ Le Cardinal de Richelieu diſoit qu'il ne connoiſſoit au monde que trois hommes ſouverainement ſavans, qui étoient Meſſieurs de Saumaiſe, Grotius & Bignon. Feu M. de Peïreſc diſoit que Grotius valoit deux Saumaiſes. M. Baſnage le nie, & dit que Grotius égale ſeulement Saumaiſe & Scaliger. Je parirois bien pour M. de Peïreſc contre M. Baſnage ; & il y auroit bien des gens, entr'autres M. Colomiez, qui ſeroient de moitié avec moi. M. de Saumaiſe avoit l'eſprit trés-vif, & la mémoire prodigieuſe. Autant de Livres de ſa façon, autant d'*Impromtu* :

Mais il ne digéroit pas aſſez les matiéres qu'il traitoit : Ce qu'il donnoit au public, il le donnoit tout crû, avec dédain, & comme tout en colére. Il ſembloit jetter ſon Grec, ſon Latin & toute ſa ſcience à la tête des gens. Grotius au contraire, conſidére tout, digére tout, l'ordonne & le range ſagement : Il reſpecte & ménage ſon Lecteur : Son érudition eſt comme un grand fleuve, qui ſe répand largement, fait du bien à tout le monde. Autant d'Ouvrages de Grotius, autant de chef-d'œuvres en tout genre ; ce qui eſt ſans exemple chez les Anciens & chez les Modernes. Jamais Auteur n'a mieux choiſi ſes ſujets d'écrire : Il s'agrandit avec eux, & ils s'agrandiſſent avec lui : *Creſcit cum amplitudine rerum vis ingenii.* [*Voïez tome* 3. *p.* 240. *lig.* 13.]

¶ Etant à Leyde, M. le M. me dit : Je ne ſai pourquoi ceux qui ont pris ſoin de la nouvelle Edition du Breviaire de C. . . au lieu de la magnifique Oraiſon : *Deus qui ad majorem tui nominis gloriam, &c.* que les N. N. ont fabriquée pour leur S. N. N. ont ajuſté à ce Saint, l'Oraiſon des B. *Viti, Modeſti & Creſcentiæ*, qui ſe trouve

dans le Breviaire Romain le 15. de Juin : *Da Ecclesiæ tuæ quæsumus Domine, sanctis Martyribus tuis Vito, Modesto atque Crescentia intercedentibus, superbè non sapere, sed tibi placitâ humilitate proficere; ut prava despiciens, quæcumque recta sunt liberâ exerceat charitate. Per Dominum nostrum, &c.* [*Voïez tome* 3. *p.* 240. *lig.* 20.]

¶ Ceux qui disent que le Bocalini n'est pas le véritable Auteur de la *Pietra di Parrangone*, & qu'il n'a fait que prêter son nom aux Cardinaux Borghese & Caëtan, qui cherchoient à se venger des Espagnols à coups de plume, en disent trop. Le stile de ce Livre est constamment le même que celui des autres Ouvrages de Bocalin: C'est par tout le même génie & le même tour d'esprit qui régnent. Ses *Raguali di Parnasso*, sont écrits sur le modele de Lucien; & l'on peut dire que cet Auteur est le Lucien d'Italie. Il a eu depuis sa mort des imitateurs; mais il n'a point eu d'égal que le malheureux Ferrante Palavicin, Auteur du *Divortio Celeste*, & du *Correrio Svaligiato.* Trop d'esprit & trop d'emportement, firent périr ces deux rares

Ecrivains. On eut beau les avertir : *Ma gli animi vivaci non poßono sempre reprimere si grandi pruriti, onde e bisogna che sfogino, o vero che restino suffocati.* Il faut que ces gens-là si vifs s'échapent, où qu'ils crévent. Il en coûta la tête à Palavicin ; & le Bocalin *fu sacchettato* ; c'est à-dire si bien battu par les Espagnols, qu'ils en mourut peu d'heures aprés. C'est une invention des Italiens pour tuer un homme sans répandre de sang, de le fraper rudement sur le dos avec des sachets remplis de sables. Les meurtrissûres en sont incurables : la gangiéne s'y met ; & la mort achéve le meurtre.

Je dirai deux mots de l'histoire de Ferrante Palavicin pour l'instruction de plusieurs.

Ferrante Palavicin Chanoine de Latran, illustre par sa naissance & par son mérite, se broüilla malheureusement pour lui, avec les Barberins, durant leur plus grande élevation, & les déchira par ses cruelles satires. Elles parurent d'abord écrites à la main, & peu aprés imprimées avec une planche, sur laquelle étoit gravé un Crucifix planté dans des épines ardentes,

& environné d'un gros essein d'abeilles, avec ce verset des Pseaumes : *Circumdederunt me sicut apes ; & exarserunt sicut ignis in spinis ; & in nomine Domini, quia ultus sum in eos* ; faisant allusion aux abeilles que les Barberins portent dans l'écuson de leurs armes. Palavicin marcha quelque tems à couvert ; mais à la fin étant reconnu auteur de ces satires, il se retira à Venise, où ses ennemis lui dresserent un piége, dont il ne s'aperçût que lorsqu'il fut tombé dedans. Le fils d'un Libraire de Paris qui demeuroit chez un Libraire de Venise, où Palavicin venoit d'ordinaire converser avec les Savans qui s'y rencontroient, gagné par les Barberins, lui fit entendre que s'il vouloit passer en France, il seroit parfaitement bien reçû du Cardinal de Richelieu, qui cherchoit un homme comme lui pour écrire son histoire. La chose lui fut répétée tant de fois, qu'à la fin il y prêta l'oreille ; & quand il eut mordu à l'hameçon, il vint des lettres suposées, par lesquelles on lui promettoit une grosse pension, avec ordre au Libraire de l'amener en France, & de fournir large-

ment aux frais du voïage. Ils partirent ensemble, & arrivérent joïeusement à Vaison, petite Ville de la dépendance du Pape dans le Comtat d'Avignon, où le Libraire feignoit avoir des affaires importantes. A l'entrée de cette Ville, Palavicin voïant les armes du Papes, s'écria, ah! je suis perdu: mais le traître qui l'accompagnoit, l'assurant qu'il n'y avoit rien à craindre, l'engagea dans une Auberge, où des Gardes, sous prétexte de visiter les valises, se saisirent de lui, & le jettérent dans une Prison, d'où il fut conduit à Avignon. Il cria bien haut, mais on ne l'écouta point; & quand il vit qu'on laissoit évader le Libraire, il reconnût trop tard qu'il étoit vèndu & trahi.

Le bel esprit & la belle humeur de Palavicin gagnérent le cœur du Geolier, qui prenant compassion de sa mauvaise fortune, adoucit autant qu'il pût les amertumes de sa prison, qui dura plus d'une année. Il permettoit aux honnêtes gens de la Ville & d'alentour, de le voir, & de charmer ses ennuis par des entretiens agréables. Mais Palavicin en-

fin, trop impatient dans son malheur, chercha les moïens de se sauver. Il n'en voïoit qu'un qui lui paroissoit immanquable ; c'étoit de percer une porte condamnée dans la muraille de la Prison. Une nuit lorsque chacun reposoit, il mit le feu avec une bougie à la porte de son cachot, & aïant fait sauter la serrure, il s'attacha à la porte qu'il avoit en vûë, & la perça aisément : mais il trouva derriere une porte de fer qui le jetta dans le desespoir. Le Geolier s'étant éveillé au bruit, & le trouvant dans l'action, le maltraita fort. Les plaintes en furent portées au Magistrat, qui reçût ordre de la Cour de Rome de faire le procés à Palavicin ; quelques jours aprés on lui coupa le cou. Ses amis le firent enterrer *celeriter, & parvo cultu* ; mais ils le pleurérent amérement, regretant qu'un si bel esprit se fût attiré par sa faute une fin si honteuse.

¶ Il y a dans le grand Bullaire des Seraphins une Bulle assez remarquable d'Urbain VIII. par laquelle ce Pape, pour satisfaire aux justes plaintes du Doïen & du Chapitre de la Cathédrale

de Seville, excommunie ceux qui prennent du Tabac dans les Eglises. Les Prêtres en Espagne en prenoient jusques sur l'Autel; & c'est peut-être ce qui a fait dire à l'Abé Nisseño, que c'est le diable qui a apporté cette herbe abominable des Indes en Espagne, & dans tout le reste du monde. Quand elle parut la premiere fois en France, elle fut apellée *Nicotiana* de M. Nicot qui l'aporta de Portugal, ou herbe à la Reine, à cause que ce Magistrat la presenta à la Reine Catherine de Medecis. On pouroit l'apeler aujourd'hui plus justement *Planta Regalis*, ou l'herbe des Partisans, d'autant qu'elle attire dans les coffres du Roy plus d'or & d'argent qu'il n'en pourroit tirer des Mines les plus riches.

¶ Saint Thomas d'Aquin étoit Normand, & Bas-Normand du côté de sa Mere, qui étoit sortie des Seigneurs Tancrede de Hauteville, &c. La preuve s'en trouve dans de vieux Manuscrits à Coûtance, & dans l'*Année Dominicaine* composée par un Jacobin, qui en fait mention le septiéme de Mars Fête de Saint Thomas.

Ce point d'Histoire a donné lieu à une

une rencontre qui poura réjouïr le Lecteur. Un Prédicateur Bas-Normand, & d'un Ordre Régulier, prêchant avec réputation dans une Ville celebre de Bretagne, fut prié par certains Religieux de cette Ville, de leur donner un Sermon de sa façon le jour de Saint Thomas. Le Prédicateur reçut avec plaisir l'honneur que ces Religieux lui faisoient, les assurant qu'il cherchoit depuis long temps l'occasion de faire connoître au Public que Saint Thomas d'Aquin étoit Normand & Bas-Normand. Ces Peres éfraïez de ce discours, priérent tres-humblement le Prédicateur de ne rien dire de semblable, vû que les Bretons haïssent les Normans à mort, ce seroit les detourner de leur dévotion envers le Saint, & leur rendre les Tomistes abominables. Le Prédicateur leur repartit, qu'il ne vouloit offenser personne, ni rien dire en chaire que de bien à propos. Mais le jour de la Fête, sur le milieu du Sermon, venant à parler de la profonde sagesse de Saint Thomas, il éleva tout d'un coup une voix de tonnerre, s'écriant à pleine tête : *Aussi étoit-il du Païs de Sapien-*

ce le grand Saint, Normand & Bas-Normand du côté de sa Mere. Ce mot lâché, il se fit un éfroïable murmure par toute l'Eglise, & un siflement comme de serpens irritez. Le Prieur outré jusqu'au fond du cœur, sortit de l'Auditoire, & s'en alla préparer toutes choses à la vengeance. Quand le Prédicateur aprés son action, fut retourné à la chambre destinée au repos des Orateurs sacrez, le Frere qui devoit l'assister, mit le feu à un fagot moüillé; & se retirant, ferma la porte à double tour. La fumée étoufoit le Prédicateur, & il avoit beau vouloir exciter la flame du coin de son manteau, plus il faisoit de mouvement, & plus il étoufoit. Il but toute sa sueur dans cet exercice; & ne trouvant ni pain ni vin pour se soûlager, il se jetta sur la paillasse d'un lit dégarni pour prendre un peu de repos: Mais il ne lui fut pas possible, ne pouvant deviner à quoi se termineroit un jeu si desagréable. Il étoit dans ces inquiétudes, quand sur le soir il entendit ouvrir sa porte, & une voix qui lui crioit: *Si vous voulez souper, entrez dans la chambre voisine.* Pressé de la

faim, car de la journée il n'avoit pris qu'un boüillon, il paſſa bruſquement de ſa chambre dans celle qu'on lui marquoit. D'un premier coup d'œil il aperçût une table bien couverte : Un grand turbot étaloit ſes franges ſur les bords d'un vaſte baſſin ; des ſoles, des vives, un ragoût & une tourte de poiſſon, tenoient les quatre coins de la table, & dans les entre-deux, il y avoit des capres, des olives, une ſalade avec des anchois, & des huîtres marinées. Le vin brilloit ſur le bufet dans des caraphes de criſtal ; & les verres étoient proprement rinſez. Le Pere Prieur avec ſon Soûprieur & quatre autres des ſes Religieux, prenoit l'air d'un grand feu. Le Prédicateur les ſalua tous : mais pas un ne fit ſemblant de le voir ni de l'écouter. On preſenta à laver ; le Prieur y invita les ſiens, ſans faire nulle civilité au Prédicateur. On ſe mit à table ; le Prieur mit ſon Soûprieur à côté de lui, les autres ſe rangérent de ſuite deux de chaque côté, perſonne ne diſant au Prédicateur : mettez-vous là. Cependant comme il s'aperçut qu'il y avoit un

ſeptiéme couvert, & une ſeptiéme place, il prit ſans façon le lieu qu'on lui laiſſoit. Le Prieur ſervit ſes Religieux, & ne mit rien ſur l'aſſiéte du Prédicateur. Mais le Prédicateur, homme bien aviſé, ſe ſervit lui-même, & du tranchant de ſon coûteau fit une breche irréparable à la tourte qu'il avoit ſous les yeux. Le Prieur à pluſieurs retours bût la ſanté de ſes Religieux; & ils lui en firent raiſon, ne faiſant nulle mention du Prédicateur, non plus que s'il n'y avoit point été. Il bûvoit pourtant à la ſourdine, & on le laiſſoit boire. Au deſſert, le Prieur le verre à la main dit, en s'adreſſant à ſes Religieux: C'eſt la ſanté du Prédicateur *Aſinus*, *Aſinior*, *Aſiniſſimus*, qui a oſé prêcher contre la vérité de l'Hiſtoire, que Saint Thomas eſt Normand & Bas-Normand; vous m'en ferez raiſon. Le Prédicateur ſe voïant attaqué perſonnellement, prit ſon ſérieux, & dit d'un ton grave: C'eſt à tort, mes Peres, que vous me traitez ſi mal: J'ai prêché la vérité dans la chaire de vérité; & c'eſt à la plus grande gloire de Saint Thomas, que j'ai

déclaré qu'il étoit Normand & Bas-Normand ; en voici la preuve. Alors tirant dessous son manteau l'*Année Dominicaine*, composée par un savant Jacobin, leur fit voir qu'il n'avoit point parlé témérairement & sans autorité. Le Prieur prit ses lunettes pour examiner la chose ; le Soûprieur l'acoloit pour voir de plus prés ; & les autres regardoient par dessus l'épaule de ceux-ci. Enfin convaincus par leurs propres yeux, & craignant que le Prédicateur ne se vengeât de l'insulte qu'on lui avoit faite, s'accusérent eux-mêmes d'inconsidération, comblérent le Prédicateur de loüanges, admirérent sa profonde érudition, & la grande connoissance qu'il avoit des anciennes Généalogies ; & aprés mille acclamations, le conjurérent d'oublier ce qui s'étoit passé. Le Prieur fit signe qu'on aportât d'une certaine liqueur toute céleste qui sert à apaiser les émotions qui s'élévent quelquefois entre les Freres. Chacun en bût la mesure necessaire pour avoir son effet ; & le sommeil étant survenu, on ne se souvint plus de cette histoire de part ni d'autre, que pour s'en divertir, & en rire de tout son cœur.

¶ Un Eſpagnol a dit que les bêtes n'ont point d'ame. Un François l'a dit auſſi : Mais un Italien plus outré, s'eſt aviſé de ſoûtenir que les femmes n'ont point d'ame, & ne ſont pas de l'eſpece des hommes : *Che le donne non habbino anima, & che non ſiino della ſpetie degli huomini, e vienne comprobato da molti luoghi della Scrittura ſanta :* ce que l'Auteur tâche de prouver par pluſieurs paſſages de l'Ecriture Sainte qu'il ajuſte à ſa fantaiſie. Tant que ce Livre ne parut qu'en Latin, l'*Inquiſition* ne dit rien ; mais dés qu'il fut traduit en Italien, elle le cenſura, & le défendit. Les Dames d'Italie prirent ce ſiſtême bien diverſement : Les unes étoient fâchées de n'avoir point d'ames, & de ſe voir ſi fort ravalées au deſſous des hommes, qui les traiteroient doreſnavant comme des guenons : Les autres aſſez indiférentes, ne ſe regardant plus que comme des machines, ſe promettoient de faire ſi bien joüer leurs reſſorts, qu'elles feroient enrager les hommes.

Il étoit bien juſte d'arrêter le cours de cette héréſie qui eſt ancienne, & ſi ancienne que l'Eccleſiaſtique paroît l'a-

voir combattuë, lorſqu'il a dit que *Dieu avoit créé à Adam une Compagne ſemblable à lui ; & qu'il leur avoit donné à tous deux une langue, des yeux, des oreilles, & par deſſus tout cela, une ame pour penſer & ſe conduire.*

L'Auteur du Commentaire ſur les Epîtres de S. Paul, fauſſement attribué à ſaint Ambroiſe, dit ſur le chapitre onziéme de la premiere aux Corinthiens, que les femmes ne ſont pas faites à l'image & reſſemblance de Dieu: *Fœminas ad imaginem Dei factas non eſſe.*

Lès Turcs ſemblent tenir quelque choſe de cette opinion ; & s'ils ne croïent pas que les femmes n'ont point d'ames, ils croïent au moins que leur ame eſt ſi peu de choſe, qu'elle ne ſert de rien pour leur ſalut. Ils ſe perſuadent que les femmes ne ſe peuvent ſauver que par leurs maris, & les filles par leurs peres ; comme ſi elles n'avoient point d'autres ames, que celles de leurs peres & de leurs maris.

¶ M. le Marquis de Fontenay-Mareüil Ambaſſadeur de France à la Cour de Rome, diſoit qu'il avoit apris à Veniſe, de la propre bouche de *Fra-Paolo*, qu'il n'avoit écrit l'Hiſtoire du Concile

de Trente, que pour venger sa République de l'injure qui lui étoit faite par le *Scutinio della libertà Veneta*. Ce Moine estimoit que c'étoit la seule réponse qu'on pouvoit faire à ce Livre : surquoi M. de Mareüil lui dit : *Mon Pere, cela s'apelle donner un coup d'épée pour un souflet.*

¶ La plûpart des femmes des Savans tirent tant de vanité de la capacité & du mérite de leurs maris, qu'elles s'en rendent insuportables. La femme de Barclay Auteur de l'*Argenis*, se considéroit comme la femme d'un demi Dieu, & ne croïoit pas que personne au monde fût comparable a son mari. Cela parut bien aprés sa mort ; car son héritier lui aïant fait dresser un Sépulcre avec son buste dans l'Eglise de saint Laurent de Rome, à côté d'un Tombeau que le Cardinal Barberin avoit consacré à la mémoire de son Précepteur Bernard Guilielmi, Madame Barclay en fut si indignée, qu'elle fit démolir ce Sépulcre, & aporter le buste chez elle, disant que les cendres d'un aussi galant homme que Monsieur Barclay, ne reposeroient jamais bien auprés de ce vilain Pedant.

Madame de Saumaise, outre qu'elle

s'imaginoit

s'imaginoit être Princeſſe, parce qu'elle ſupoſoit que ſon mari deſcendoit des Ducs de Bourgogne, & qu'il étoit allié à la Maiſon de nos Rois, croïoit être la Reine des ſciences, Monſieur de Saumaiſe étant regardé comme un Souverain parmi les Critiques & les Savans La bonne Dame ſe mêloit dans toutes les conférences qui ſe tenoient dans le cabinet de ſon Mari. Elle y parloit avec hauteur, & décidoit de tout en ſouveraine. Comme M. de Saumaiſe étoit auſſi doux & auſſi honnête dans la converſation, qu'il l'étoit peu dans ſes écrits, cette orgueilleuſe Xantipe croïoit qu'il s'oublioit quand il ne maltraitoit pas les gens, & qu'il ne leur diſoit pas des injures.

La premiere femme de M. Rohault, diſciple de M. Décartes, dont il expliquoit la Philoſophie dans des conférences publiques, ſe mettoit ces jours-là ſur la porte de ſa maiſon, & en refuſoit l'entrée à tous ceux qui n'avoient pas l'air de qualité; perſuadée qu'il faloit avoir cet air pour mériter d'écouter ſon Mari. Le bon-homme ſe tuoit de lui dire, que la fortune ne donne pas toûjours de riches habits aux Phi-

losophes : elle vouloit voir du velours, & n'en démordoit point.

La femme du moderne *Roscius*, au desespoir de ce qu'on refusoit les honneurs funebres à son époux, crioit comme une enragée : *Eh pourquoi refuser ces petits devoirs à un homme qui a mérité des Autels !*

¶ L'Abé Godon Chanoine de Roüen, & ancien Précepteur de M. l'Abé de Lionne, a traduit d'Italien en François l'Histoire du Concile de Trente de Palavicin. Il ne veut point donner cette Traduction au Public ; parce que cette Histoire, à ce qu'il prétend, n'est pas *di gusto Francése*. Il assure que la Satire qui parut il y a quelques années contre cet Historien, sous le titre d'*Evangile de Palavicin*, & qu'on a attribuée au malheureux M. le Noir de Séez, est remplie de calomnies ; que les passages tirez de cet Auteur, sont ou faussement alleguez, ou malicieusement tournez en ridicule ; & que l'endroit où on lui fait dire des choses si impertinentes d'Aristote, est un des plus beaux endroits de tout le Livre. Cela merite bien d'être examiné sur l'original.

¶ Un Gentilhomme de la ſuite de M. le Nonce m'étant venu voir, la converſation tomba ſur les Hiſtoriens anciens & modernes. Je lui demandai ce que l'on diſoit en Italie de l'Abé Maimbourg ? On dit de lui (me répondit-il) qu'il eſt entre les Hiſtoriens ce que *Momus* eſt entre les Dieux ; qu'il n'eſt là que pour faire des hiſtorietes & des contes à dormir debout.

¶ M. de Brebeuf dans ſa jeuneſſe n'avoit d'inclination que pour Horace : un de ſes amis, nommé Gautier, qui eſt mort Lieutenant General de Clermont en Beauvoiſis, avec la réputation de bel eſprit, n'avoit au contraire d'attachement que pour Lucain, & le préféroit à tous les autres Poëtes. Cette préférence cauſoit ſouvent des diſputes entr'eux ; mais à la fin, fatiguez de toûjours diſputer & de ne rien terminer, ils convinrent que chacun d'eux liroit le Poëte de ſon compagnon, l'examineroit, & en jugeroit avec équité. La choſe fut faite, comme elle avoit été réſoluë ; & il arriva que M. Gautier aïant lû Horace, en fut ſi charmé, qu'il ne le quita jamais depuis ; & que M. de Brebeuf aïant lû Lucain, s'y aban-

donna de ſorte, qu'enïvré de ſon génie, il devint auſſi Lucain que Lucain même, & encore plus, *Lucano Lucanior* dans la Traduction en vers François qu'il nous en a donnée.

¶ Il eſt remarquable qu'en ce qui regarde le progrés des Arts & des Sciences, le hazard & la fortune y ont toûjours quelque part. J'ai oüi dire au Pere Salmon de l'Oratoire, & cela m'a encore été confirmé par d'autres, que le Pere Malbranche aïant fait ſes études de Philoſophie & de Théologie à l'ordinaire, & ſans autre deſſein que de s'adonner à la piété, ce fut par hazard qu'en remuant des Livres chez un Libraire, l'*Homme de Décartes* lui tomba ſous les mains, qu'il en lût quelque choſe, & que ce quelque choſe l'obligeant de lire le reſte, il entra de lui-même dans ces profondes méditations, qui ont donné naiſſance à ces beaux ouvrages de Phyſique, de Métaphyſique & de Morale, qui le font paſſer pour le Platon de nos jours. [*Voïez tome 3. page 241. lig. 9.*]

¶ Il y a du bonheur & du malheur à tirer des Etymologies, comme il y en a à tirer à la blanque. Pour une de

bonne, cent de mauvaiſes. La plûpart de celles des Anciens ne valent rien, & celles des Modernes ne ſont guéres meilleures. Il n'en faut pourtant pas tout-à-fait mépriſer l'exercice. Une méchante Etymologie, à force d'y réfléchir, donne quelquefois naiſſance à une bonne ; & aprés avoir long-tems mal deviné, à la fin on devine bien. Les Stoïciens recherchoient avec ſoin l'étymologie de chaque terme. Les Juriſconſultes tout de même ; & c'eſt ſuivant leurs maximes, que Ciceron veut bien admettre l'étymologie de *Fidélité*, qui vient (ſelon quelques Auteurs) de ce que la fidélité conſiſte à faire ce que l'on dit, ou plûtôt ce que l'on promet : *Credamuſque quia fiat quod dictum eſt, appellatam fidem.* [*Voïez tome 3 page* 241. *lig.* 13.]

¶ Meſſieurs de Thou, qui ont été ſi long-tems chez nous, la gloire & l'ornement des belles Lettres, n'avoient pas ſeulement la noble paſſion de remplir leur Bibliotheque d'excellens Livres qu'ils faiſoient rechercher par toute l'Europe ; ils étoient encore trés-curieux que ces Livres fuſſent parfaitement bien conditionnez. Quand il s'im-

primoit en France, & même dans les Païs étrangers quelque bon Livre, ils en faisoient tirer deux ou trois exemplaires pour eux, sur de beau & grand papier qu'ils faisoient faire exprés, ou achetoient plusieurs exemplaires, dont ils choisissoient les plus belles feuilles, & en composoient un volume le plus parfait qu'il étoit possible. Mais aprés tant de soins & tant de dépenses, cette belle & riche Bibliotheque a été sur le point d'être dissipée; & ce n'a été qu'en passant en d'autres mains, & changeant de nom, qu'elle s'est sauvée du naufrage. M. de Menard l'a achetée; & ce n'est plus aujourd'hui *Bibliotheca Thuana*, si célebre par toute l'Europe, c'est par son destin, *Bibliotheca Menarsiana*, comme l'apelle Santeüil dans un Poëme Latin qui nous tire les larmes des yeux.

¶ Le fameux Guy Patin étoit satyrique depuis la tête jusqu'aux pieds. Son chapeau, son colet, son manteau, son pourpoint, ses chausses, ses bottines, tout cela faisoit nargue à la mode, & le procés à la vanité. Il avoit dans le visage l'air de Ciceron, & dans l'esprit le caractere de Rabelais. Sa

grande mémoire lui fourniſſoit toûjours dequoi parler, & il parloit beaucoup. Comme il ſavoit quantité de choſes ſingulieres, & qu'il diverſifioit aiſément la converſation, on l'écoutoit avec plaiſir. Il étoit hardi, téméraire, inconſidéré : mais ſimple & naïf dans ſes expreſſions. Grand ennemi des Charlatans ; plus ſavant qu'habile & heureux Médecin. Sa Bibliotheque étoit nombreuſe & aſſez garnie de Livres d'un certain genre, qui ont fait tort à ſa réputation, & à la fortune de ſon fils. Lorſque nous étions encore tout jeunes, nous nous exercions les uns les autres à aller écouter ſon beau Latin & ſes bons mots dans l'Ecole de Médecine où il profeſſoit. On a de ſon ſtile dans la Vie du Médecin Piétre, que le bon-homme Baleſdans a fourée ſans examen, parmi les éloges des Hommes Illuſtres de Papyre Maſſon. Il avoit promis pluſieurs Ouvrages au Public, entr'autres une Hiſtoire des Médecins célébres : mais il n'a point exécuté ſes promeſſes. Il ne reſte de lui que ſes Lettres qui ſont le portrait au naturel de ſon cœur & de ſon eſprit. C'eſt dommage qu'elles ſoient tachées

d'impiétez & de médiſances atroces. On pouroit mettre juſtement à leur tête ou ſous le portrait de l'Auteur, ce mot des Anciens : *Cavete canem.* Ce qu'il dit du Cardinal du Perron, eſt une horrible calomnie qui n'a nul fondement. Ce grand homme étoit auſſi ſage & auſſi vertueux qu'il étoit ſavant.

Un des premiers exercices de M. Patin à Paris fut de corriger les épreuves chez les Imprimeurs, en quoi il réüſſiſſoit parfaitement. M. Riolan, l'honneur des Médecins de ſon tems, à la ſeule vûë de quelques unes de ſes corrections, jugea avantageuſement de ſon eſprit & de ſa capacité, & lui donna ſon amitié. Au commencement qu'on eut trouvé l'Art d'imprimer les Livres, les plus grands hommes faiſoient gloire d'être les correcteurs des habiles Libraires. Les Médecins, les Juriſconſultes, les Prêtres & les Evêques mêmes s'en mêloient. *Joannes Andreas Præſul Alerienſis, in Coradi Suveynheym & Arnoldi Pannarts Libraria Taberna* ἐπανορθωτὴς *eſſe non dedignatus eſt.*

M. Patin faiſoit profeſſion d'une Phi-

losophie un peu forte, & qui aprochoit de celle des Cyniques. Mais aprés tout, il ne pût suporter la disgrace de son fils *Carolus* : ce qui avança ses jours. Sa famille étoit du Beauvoisis. Un de ses parens me fit remarquer par rencontre à la porte du Charnier des Sts Innocens du côté des Halles, l'Epitaphe de l'un de ses ancêtres qui s'étoit habitué à Paris. Cette Epitaphe avoit pour timbre, un arbre gravé dans la pierre, & de petits oiseaux qui s'envoloient. Autour étoit cette devise, ou plûtôt ce *Rebus* de Picardie : *Ils ne s'y sont pas teints*, pour équivoquer à *Patin*.

¶ Il n'y a guéres de choses dont les Historiens doivent avoir plus de soin que de la propriété des noms des Familles, des Villes & des Places. C'est une faute presque irréparable dans M. de Thou, d'avoir latinisé à sa fantaisie les noms des Personnes de remarque dont il fait mention. M. du Cange a fort bien observé sur Ville-Hardoüin, qu'il y a plusieurs choses obscures dans cet Historien, tant pour les circonstances de l'Histoire Bizantine, que pour les noms & les surnoms des Familles pour la plûpart éteintes, & des noms

propres des Villes & Places de la Grece, corrompus à l'égard de leurs anciennes appellations.

Le Venitien Paolo Ramusio, qui trouve cela à redire dans Ville-Hardoüin, a échoüé lui-même contre cet écüeil dans son Histoire Latine de Constantinople, quand il parle des Familles Françoises. On est assez embarassé à cet égard dans la lecture des Mémoires de Comines, ce qui vient sans doute de la faute des Copistes, qui se sont mêlez de corriger ce qu'ils n'entendoient point. L'Historien d'Avila, en rendant compte de nos guerres civiles, se trompe souvent aux noms propres des Personnes & des Villes de France. Il y a aussi quelques fautes dans les Mémoires Italiens du Cardinal Bentivoglio, où des noms propres de Familles Françoises se trouvent corrompus : Il est vrai qu'il y a peut-être en cela plus de la faute de l'Imprimeur que de l'Historien, qui savoit fort bien le François ; & en effet les Imprimeurs Holandois sont sujets à ces fautes dans les Livres des Etrangers qu'ils mettent sous la presse. Mais pour n'épargner personne, il faut dire que touchant les

langues vivantes, nous n'avons guéres d'éditions bien correctes que celles des Imprimeurs qui parlent naturellement ces Langues.

La cause la plus générale pourquoi l'on broüille tout quand on latinise les noms propres, c'est que jusqu'à present on n'a rien eu de reglé touchant cette maniere de faire. Il seroit souhaitable que quelqu'habile Grammairien entreprît d'en composer des regles, qui étant certaines, feroient que chacun s'entendroit : Mais comme cela n'est pas encore fait, il est plus à propos de laisser les noms propres tels qu'ils sont dans leur Langue, que de les rendre inintelligibles en les voulant latiniser de fantaisie. [*Voïez tome 3. page 241. ligne 26. & page 257. lig. 3.*]

¶ Quand M. de Saumaise se mêloit de faire des Vers François, il faisoit pitié. On en peut juger par ceux de sa façon, qui se trouvent dans l'une de ses Lettres à M. *Staackmannus* Holandois, qui avoit bien la mine d'être aussi bon Poëte François que M. de Saumaise.

Voici ces beaux Vers. C'est un Sonnet, j'en avertis le Lecteur.

Où vas tu, chére Muse ? où est toute ta bande ?
As tu laissé tes Sœurs : que fais-tu seule ici ?
Ton séjour est à Paris ; cependant te voici.
Quelle humeur t'a portée à venir en Holande,

Mais me trompé-je point ? dis-moi je te demande,
Ne viens-tu pas de France ? & pourquoi donc ainsi,
Change-tu ces doux lieux en un air sans merci,
Où toûjours pluie ou vent, ou le froid nous gourmande

Je ne me trompe point, la Muse que je voi
Au geste & à l'habit n'a rien, comme je croi,
Qui nous fasse juger qu'elle soit Holandoise.

Je suis pourtant trompé. Qui ne le seroit pas ;
Voïant sa parole, & son port & son pas,
Sa face & sa façon, & sa robe Françoise.

Il est bon d'avoir de ces exemples ; qui font voir qu'il est souvent avantageux d'écrire en une Langue qui ne soit pas trop connuë : car si ces Vers étoient écrits en Latin ou en Grec, ils ne manqueroient pas, venant de la veine de l'incomparable Saumaise, de passer pour un chef-d'œuvre de l'art. Les Anciens ont cela pardessus les Modernes, qu'on n'entend pas assez leur Langue pour bien juger de leurs Ouvrages. Nous ne connoissons pas toutes les beautez de leur élocution ; mais nous n'en connoissons pas aussi tous les défauts.

¶ Le ſtile des Anglois eſt un ſtile long, ennuïeux, embaraſſé, trés-difficile a traduire en Latin, en Italien & en François. *Orationis ſtructura quæ hîc apud generoſiores laudatur, & uſu maximè apud eos obtinuit, amplis & pluribus ſibi invicem connexis periodis conſtat : atque hoc anglico ſermone eſt familiare, ut per alias rationes, ſed potiſſimùm per pronomina & participia relativa (qualia nulla ſuppetunt) ſententias diſtinctas & verborum comprehenſiones ambituſque ſimul in unam periodum ſcriptores compaginent, quas indivulſas in latinum traducere eſt perdifficile*. Il faut avoir ceci devant les yeux, quand on lit les ouvrages des Anglois en leur Langue, & quand on travaille à les traduire en la nôtre. Peut-être que l'Anglois ſe traduiroit mieux en Eſpagnol qu'en François, comme le François ſe traduit mieux en Grec qu'en Latin. L'Italien ne trouve guéres de langue qui lui ſoit tout-à-fait propre pour être traduit avec toute ſa délicateſſe & tous ſes diminutifs. L'Allemand s'accommode aſſez de la Langue Latine.

La prononciation des Anglois n'eſt pas moins dure que leur langage : mais

ils ſont inſuportables quand ils prononcent le Latin. Le ſavant Hubert Languet dans les Lettres latines qu'il adreſſe *ad Philippum Sydnæum*, jeune Seigneur Anglois, lui recommande ſur tout d'apprendre dans les Colleges d'Allemagne, où il étudioit alors, à bien prononcer le Latin, les Anglois aïant ce défaut d'affecter dans leur langue meme une trés-méchante prononciation. L'uſage de la Langue Françoiſe & de la Langue Italienne, ſert un peu à les redreſſer, comme cela ſe remarque dans ceux qui ont demeuré quelque-tems en France & en Italie.

¶ Luther diſoit que ce qu'il ſavoit d'Hebreu étoit peu de choſe; mais que ce peu lui étoit plus cher que tous les biens du monde. Depuis Luther, les interêts de la Religion ont fait qu'on a bien avancé dans la connoiſſance de cette Langue & des autres Langues ſavantes. J'ai oüi dire à un fort habile homme, qu'il ſe trouve aujourd'hui en France plus de gens qui ſavent aſſez bien le Grec & l'Hebreu, que de gens qui ſavent le Latin parfaitement.

¶ Il y a cela de ſingulier & de trés-remarquable dans la conduite d'Eliza-

beth Reine d'Angleterre, qu'elle faiſoit ſervir ſes plaiſirs à ſa politique, & qu'elle établiſſoit ſes affaires par où d'ordinaire les Princes ſe détruiſent & ſe ruinent. Ses amours étoient ſecretes, & ſi ſecretes, que juſqu'à preſent l'on n'en a point découvert tout le miſtere; mais l'utilité qu'elle en tiroit étoit publique, & alloit toûjours au bien de l'Etat. Ses Galans étoient ſes Miniſtres, & ſes Miniſtres étoient ſes Galans. L'amour commandoit, & l'amour étoit obéï. Milord Digbi diſoit, que le regne de cette Princeſſe étoit heureux; parce que c'étoit un regne d'amour, dans lequel on prend en gré ſes chaînes & ſon eſclavage.

¶ L'accent Gaſcon eſt un accent aigu, qui ne ſe fait que trop ſentir. L'accent Normand au contraire, eſt un accent émouſſé, groſſier & peſant, qui aſſomme les oreilles. Les Gaſcons aiment leur accent juſqu'à la folie, c'eſt-à-dire juſqu'à le garder à la Cour même, où il eſt ridicule de le garder. Le premier Duc d'Eſpernon en étoit ſi entêté, qu'il auroit plûtôt choiſi de perdre ſa fortune que de perdre ſon accent. Il y mettoit ſon honneur, com-

me un Eſpagnol à conſerver ſa mouſtache. En vain le Cardinal de Richelieu lui en faiſoit la guerre, il ne s'en corrigeoit point.

Les Normans plus ſages n'aiment point leur accent; & il s'en voit peu qui ne le perdent à Paris & à la Cour. La raiſon qu'on en peut rendre, c'eſt que l'accent Normand eſt trop groſſier pour favoriſer la vanité de l'eſprit; & que l'accent Gaſcon la favoriſe beaucoup, par je ne ſai quelle élévation qui ne déplaiſant pas à ceux qui l'écoutent, plaît encore davantage à ceux qui cherchent à ſe faire diſtinguer, en parlant d'un certain ton.

Quand les Normans ne quittent point leur accent hors de leur païs, ce n'eſt point par amour propre; mais par une méchante habitude, qui ne ſe déracine pas aiſément dans toutes ſortes de perſonnes. Témoin M. de Ségrais, qui étant de l'Académie Françoiſe, & on peut dire de la Cour où il a paſſé ſa jeuneſſe, parle encore aujourd'hui le bas-Normand tout plat: ce qui donna autrefois lieu à Mademoiſelle de Montpenſier, de dire à un Gentilhomme qui alloit faire le voïage de Normandie avec M.

de

de Ségrais : *Vous avez là un fort bon guide, il ſait parfaitement la Langue du païs.* [*Voïez tome 3. page 243.*]

¶ Les Eſpagnols ſe défont de leur accent plus aiſément que les Italiens, quand ils demeurent parmi nous, & ſur tout à la Cour. Les deux dernieres Reines de France ne conſervoient rien en parlant François de leur langage Eſpagnol : Mais Marie de Médicis ne quitta jamais ſon accent Italien ; elle diſoit toûjours *ma Mouſique*, *Monſſou*, & d'autres ſemblables. Catherine de Médicis avant elle, quoiqu'elle prononçat parfaitement bien le François, faiſoit quelquefois ſentir ſon accent Florentin, ſur tout quand elle étoit en colere, & qu'elle parloit *des groſſes dents*. Le Marquis d'Ancre mêloit des paroles Italiennes à nôtre François, & il y prenoit plaiſir. Le Cardinal Mazarin conſerva l'*ou* des Italiens juſqu'à la mort ; & de tous nos mots François, il n'y en a point qu'il prononçât plus volontiers que celui de *Bourſe*. Il ne ceſſa jamais de dire *Souiſſe*, *Arquebouſe*, *&c. Souiſſe* (diſoit il un jour pour congédier un importun qui lui demandoit un gros Benefice) *prend ton Ar-*

D

quebouse, & *va touer un Abé*, *pour que je doune oune Abaïe à cet houme.* De son tems on disoit à la Cour par complaisance, *chouse*, *houme*, *persoune* pour *chose*, *homme*, *personne*; & cette méchante prononciation passa de la Cour jusques aux beaux diseurs de la Ville : Grande sotise. [*Voïez tome 3. page 244. ligne 5.*]

¶ Le caractere le plus général des grands hommes, c'est de parler peu. L'ancien Maréchal de Brisac, *parloit bien, mais peu : ce qui déplaisoit fort à aucuns*, dit un Historien de ce tems-là. On les a vûs M. de Bonivet & lui depuis le dîner jusqu'au souper, joüer aux échets, sans proférer une vintaine de paroles. François I. aimoit le Commandeur de Capouë Leon Strozze, parce qu'il étoit froid, taciturne & de douce conversation. Le Duc d'Albe étoit bien fait & de bonne mine, mais froid & réservé. Le Maréchal de Toyras ne parloit presque point ; & ce fut cette taciturnité qui fit juger au Duc d'Espernon, qu'il deviendroit un grand personnage. Feu M. de Turenne parloit peu, aidé en cela par la nature, étant né avec quelqu'empêchement à la lan-

gue : On le comparoit à M. l'Amiral d'Annebault, dont Brantôme a dit, *qu'il n'avoit pas la façon de Courtisan si galante comme plusieurs autres, ni la parole, mais qu'il étoit un trés-homme de bien & trés-brave aussi : Tout bègue est tel, ainsi qu'ont tenu les Anciens.*

M. le Duc de la Rochefoucault, qui pensoit & écrivoit si bien, étoit tout retiré en lui-même, & ne parloit guéres. M. le Maréchal Faber qui pouvoit toûjours dire, *sum apud me*, gardoit un profond silence. Lorsqu'il étoit Gouverneur de Sedan, il laissoit faire les honneurs de sa Maison à Madame la Maréchale sa femme, & ne se mettoit guéres à table que sur la fin du repas, ou au dessert. Dans ses promenades, quoiqu'il marchât fort accompagné, il parloit aussi peu, que s'il avoit esté seul. Le Comte de Guitry, qui étoit dans la faveur, & qui la méritoit bien, vivoit à la Cour renfermé dans son cœur comme un Hermite, & ne parloit qu'à demi mot : ce qui le fit surnommer *Guillot le Songeur*, ou *le Muet du Grand Seigneur*. Le dernier Duc de Longueville avoit l'air réservé, & même un peu froid, & n'étoit pas grand

parleur. Les Espagnols qui ne veulent pas déroger à la *gravidad*, ni à la *decendencia*, se tiennent *recadatos*; c'est-à-dire, particuliers & retirez, pensent beaucoup & parlent peu. Le dernier Roi d'Espagne Philippe IV. tenoit presque toûjours les yeux ouverts regardant vers le Ciel, & la bouche fermée. Nous avons un Prince en Italie qui a toûjours la bouche ouverte, & qui ne dit pas grand chose. Le Roy qui parle si bien, parle peu. Tous ces exemples confirment ce que nous avons dit, que le silence est le caractere des grands hommes: *Silent satis loquuntur.*

Il s'en trouve pourtant quelques-uns, & ceux-là sont à craindre, qui parlant assez, & affectant au dehors une conversation aisée, n'en sont pas moins apliquez à des desseins couverts & à des pensées profondes. Le Marquis de Bedemar Ambassadeur du Roy d'Espagne à Venise, étoit de ces gens-là. Et les Venitiens qui sont de grands politiques, gardent assez cette métode dans les Cours étrangeres. Brantôme remarque que les Ambassadeurs de Venise à la Cour de France, *parloient peu dans leurs Harangues; mais qu'ils se mettoien*

auſſi tôt à deviſer familierement avec nos Rois.

¶ C'étoit la coûtume de nos premiers Imprimeurs de mettre des deviſes ou des vers avec leur nom à la fin des Livres qu'ils donnoient au Public. Voici deux Vers aſſez jolis que je trouve à la fin des Decrets de Bâle & de Bourges, ſous le titre de *Pragmatique Sanction*, avec un Commentaire de Côme Guymier Licentié és Droits, de l'Edition d'André Bocard à Paris 1507.

Stet Liber hic, donec fluctus Formica marinos
Ebibat : & totum Teſtudo perambulet orbem.

Les Imprimeurs ne mettoient pas ſeulement leurs noms dans ces ſortes de Vers, mais auſſi les noms des Correcteurs, comme cela ſe voit *in Commentariis Andreæ de Yſernia ſuper Conſtitutionibus Siciliæ*, de l'impreſſion de *Sextus Ruſſingerus* à Naples 1472.

Sixtus hoc impreſſit: ſed bis tamen ante reviſit
Egregius Doctor Petrus Oliverius.
At tu quiſquis emis, Lector ſtudioſe, libellum
Lætus emas : mendis nam caret iſtud opus.

On ne remarque point de Privilege du Prince, ni d'Approbation de Docteurs

dans les premiéres Editions de nos livres. Quand on commença à prendre des Privileges en France, on s'adressoit au Parlement qui les donnoit pour le Roy.

¶ M. Cujas étoit de ces génies heureux qui aprennent tout d'eux-mêmes. Il se perfectionna dans les Langues Grecque & Latine, & aprit tout ce qui apartient aux belles Lettres, sans l'aide de personne. C'est celui de tous les Jurisconsultes modernes, qui a pénétré plus avant dans les origines & les sources des Loix & du Droit Romain: Il se servoit pour cela de deux choses, de l'analogie des mots, & de la connoissance de l'Histoire, suivant la métode des anciens Jurisconsultes. Antonio Delcamp, de qui j'ai apris le Droit Civil, donnoit chaque jour deux leçons, l'une de l'Histoire Romaine, & l'autre des Institutes. Il disoit que les Institutes & l'Histoire étoient les deux portes de l'ancienne Jurisprudence.

M. Cujas étoit homme sage. Quand on lui demandoit son avis sur les questions de Théologie qui se remuoient de son tems avec beaucoup de bruit & de scandale, il répondoit fort prudemment:

Nihil hoc ad Edictum Prætoris. En éfet, il eſt bon que chacun ſe mêle de ſon métier ; & ſi les autres Savans, principalement les Grammairiens de ce tems-là, avoient tenu la même maxime, il ne ſe ſeroit pas tant introduit de chicanes & de broüilleries dans la Religion.

¶ Socrate aprit à joüer des inſtrumens dans ſa vieilleſſe. Caton âgé de quatre-vingt ans, s'aviſa d'aprendre le Grec. Et Plutarque deja vieux aprit le Latin. Jean Gelida de Valence en Eſpagne, ne commença à étudier les belles Lettres qu'à quarante ans. Henry Spelman aïant négligé les Sciences durant ſa jeuneſſe, les reprit à l'âge de cinquante ans avec un fruit merveilleux. Fairfax aprés avoir été Général des Troupes du Parlement d'Angleterre, paſſant par Oxfort, ſe fit recevoir Docteur en Droit l'épée à la main. M. Colbert Miniſtre d'Etat, & preſque ſexanaire, retourna au Latin & au Droit, dans un poſte où il eſt preſque pardonnable d'avoir oublié l'un & l'autre. L'Abé Galois fut ſon Maître, & n'y perdit pas ſa peine ni ſon latin. Feu M. le Tellier étant Chancellier de France, ſe faiſoit répéter la Logique

pour en diſputer avec Meſſieurs ſes petits Enfans. Une perſonne de grand mérite, & qu'il eſtimoit beaucoup, l'aïant trouvé dans cet exercice, cet illuſtre Miniſtre lui dit : Et bien, Monſieur, qu'en penſez-vous ; ne ſuis-je pas bon Logicien ? Trés-bon, Monſeigneur, lui répartit celui-ci : Vous avez toûjours raiſonné ſur de fort bons principes, & vous en avez tiré de trés-bonnes concluſions.

¶ Virgile ne doit point ſortir des mains des jeunes gens. Son langage eſt plus beau & plus naturel que celui de Ciceron. C'eſt le plus judicieux, le plus ſage & le plus pur des anciens Poëtes Latins. Il y a beaucoup à profiter dans ſon Eneïde : *ad formandos mores in genere totum Poëma. Eſt enim imago ἀνδρὸς πολιτικοῦ, καὶ στρατηγοῦ.* Les Georgiques de ce Poëte, ſont un chef-d'œuvre en leur genre. M. Martin neveu de feu M. de Voiture en a fait une belle Traduction en Vers françois, qu'il ne laiſſe voir qu'à ſes amis.

¶ *Hipekakuana, ſeu, Radix Braſilienſis*. Racine qui eſt ſouveraine contre le Flux de ſang, nous vient du Breſil, où on l'emploïe communément

auſſi-

auſſi-bien qu'en Portugal. On s'eſt trompé dans les Editions précédentes de ces Mêlanges ; lorſqu'on a avancée que Rogerius étoit le ſeul Botaniſte qui eut donné le nom, & la figure de cette Plante. Piſo Medecin Hollandois, l'a décrite dans ſon Livre *De Plantis utriuſque Indiæ.* On n'a pas accuſé plus juſte lorſqu'on a prétendu debiter ſur de faux Mémoires de quelle maniere M. Helvetius avoit introduit l'uſage de ce remede en France. l'Hiſtoire pouvoit mériter d'être raportée ; mais elle le devoit être en citant des faits, & non pas en leur ſubſtituant des fables.

M. Helvetius pere de celui dont nous venons de parler, exerce la Medecine en Hollande depuis plus de 55. ans, avec une trés grande reputation. Il eſt encore aujourd'huy Medecin de Meſſieurs les Etats Généraux, & jouït d'une Penſion attachée à cette Charge, qui a été créée expreſſément pour lui. L'aîné de ſes fils eſt mort Médecin de la Ville d'Amſterdam, qui l'avoit honoré d'une penſion de quatre mille livres : le troiſiéme, & le quatriéme font la même Profeſſion avec honneur, l'un à

Rotterdam, où il est Professeur en Anatomie ; & l'autre à Hulst, où il est aussi l'un des Membres de la Magistrature. Le puisné, connu en France sous le nom de Medecin Hollandois, aprés avoir étudié en Médecine dans l'Academie de Leyden, aussi bien que ses freres, & s'être exercé sous son Pere même, dans les Operations Chimiques, & dans la connoissance des Maladies, prit le parti de voïager à l'âge de 20. ans, ainsi qu'ont fait ses freres, & que le pratiquent ordinairement la plûpart des Médecins étrangers. Il vint à Paris sans aucun dessein de s'y arrêter, & ce ne fut que par des occasions imprevûës qu'il se détermina dans la suite à s'y établir. A peine y fut-il arrivé qu'il tira de la mort M. de la Chabane Conseiller au Parlement de Bourdeaux, abandonné par quatre des plus célébres Médecins de la Faculté. Cette cure éclatante qui peut-être attestée par le pere de la Chabane frere de ce Magistrat, & Prêtre de l'Oratoire à saint Magloire, commença à mettre M. Helvetius en reputation. Elle fut suivie de celles qu'il fit à l'égard de M. Turet du Seminaire de saint Sulpice, de

M. Tronçon Superieur du même Seminaire, de M. Brisaſſier Superieur du Seminaire des Miſſions Etrangeres, & de pluſieurs autres ; mais ce qui acheva de le faire connoître à Paris, ce fut la guériſon de Madame la Ducheſſe de Chaulne, laquelle avoit épuiſé vainement tous les ſecours de la Médecine. Cette Dame dont les manieres étoient extrêmement nobles & généreuſes, ne ſe contenta pas de lui faire un preſent de mil écus, elle le gratifia encore d'une penſion trés-conſiderable, & lui procura la protection de M. Colbert, M. Helvetius avoit été produit auprés d'elle par M. le Marêchal d'Eſtrade, qui avoit eu ſon pere pour Médecin pendant ſon ſéjour en Hollande, & qui en reconnoiſſance des ſecours qu'il en avoit reçus, honoroit le fils de ſa confiance & de ſon amitié.

Ce fut vers le même temps que Monſeigneur ayant été attaqué de la Dyſenterie, M. d'Aquin alors premier Médecin, envoïa chercher M. Helvetius, pour ſavoir de lui ſi l'on pouvoit avec certitude ſe ſervir de ſon remede. Ce dernier s'offrit d'en faire l'experience dans des Hôpitaux, &

dans la ſuite de la converſation lui avoüa que c'étoit l'Hipekakuana, dont M. d'Aquin qui n'en connoiſſoit pas encore l'uſage, avoit une boëte remplie qui lui avoit été donné pour Monſeigneur par M. de Guenegaud autrefois Ambaſſadeur en Portugal.

Peu aprés le R. Pere de la Chaize, à la protection duquel M. Helvetius eſt en partie redevable de ſon avancement, lui propoſa de communiquer ſes Remedes au Pere Beize qui alloit en Miſſion, avec promeſſe qu'on n'en divulgueroit point le ſecret. Les effets, & ſur tout ceux de l'Hipekakuana furent ſi ſurprénans, que le Pere de la Chaize ſe crut indiſpenſablement obligé d'en parler au Roy. M. le Marquis de Seignelay eut ordre alors d'envoïer querir M. Helvetius, & de lui marquer que le Roy pour le bien de ſes Sujets, deſiroit qu'il communiquât la préparation de ſon Remede contre la Dyſenterie à M. d'Aquin. Ce Premier Médecin qui a toûjours favoriſé M. Helvetius de ſon eſtime, le reçut trés-agréablement & conſentit ſans faire aucune difficulté, que l'épreuve en fût faite à l'Hôtel-Dieu de Paris. M. Hel-

vetius y fut conduit & introduit par M. le President de Novion lui-même. Sur le raport avantageux de M. Leger Médecin de la Faculté de Paris, & de M. Gastelier Chirurgien de M. Colberr, qui avoient examiné pendant plus d'un mois les effets de ce remede sur differens Malades. M. Helvetius eut ordre de le rendre public, & fut gratifié par le Roy d'une somme de mille Loüis d'or.

Quelques Médecins jaloux de ce succés, susciterent contre lui un certain Grenier, autrefois Chapelier, dont il s'étoit servi pour faire venir de la Racine d Hipekakuana & d'autres Remedes de Cadix & de Lisbonne, parce qu'il y avoit quelque commerce, quoique bien different de celui-ci. Cet homme osa se vanter d'avoir donné ce Remede à M. Helvetius, prétendant sur ce titre avoir part à la gratification. L'affaire fut éclaircie par M. de Louvoy lui-même. Grenier fut convaincu d'imposture par ce Ministre, & bien plus solemnellement depuis par Sentence du Châtelet de Paris, & par Arrêt du Parlement.

Voilà sans doute le fondement de la

Fable, inserée dans la premiere Edition de ces Mêlanges, au ſujet d'un Droguiſte prétendu, que M. Helvetius n'a jamais connu. C'eſt dequoi M. Aforti, qui eſt impliqué dans ce Conte, peut rendre lui-même témoignage. L'Hipekakuana eſt connu à M. Helvetius dés le tems qu'il étoit en Hollande. Il en ſavoit le veritable uſage, & s'en ſervoit dés le tems de ſon arrivée à Paris, où il en aporta, & où il en fit venir plus d'une fois avant que d'y connoître Grenier.

¶ Quand je vois les Savans aujourd'hui prendre parti avec tant d'obſtination, les uns pour les anciens Auteurs, le autres pour les modernes, il me ſemble voir les deux Femmes de la Fable, l'une un peu bien meure, qui arrache les cheveux noirs de la tête de ſon mari, & l'autre encore verte qui en arrache les cheveux blancs, de ſorte que chacune tirant de ſon côté pour rendre ce mari plus beau à ſon goût, le rendent tout chauve. Il faut garder en cela beaucoup d'équité; les anciens ont leur mérite & leurs uſages, & nous avons les nôtres.

Laudamus Veteres ; sed nostris utimur annis,
Mos tamen est æque dignus uterque coli.

¶ On nous a mandé de Roüen que M. Galle homme de lettres, a dans son cabinet qui est fourni de bons Livres, un Recueïl manuscrit des paroles remarquables du Jurisconsulte Jean Selden, qu'il promet de traduire d'Anglois en Francois, & d'en faire un present au Public, sous le titre de *Seldeniana* : ce qui ne poura être que trés agréable aux Savans; cet Auteur étant sans contredit le plus docte des Anglois modernes qui se sont mêlez d'écrire. Je viens d'aprendre que le manuscrit de Selden a été imprimé en Anglois.

¶ *La Bibliomanie* (comme disoit feu M. Patin) a été une des maladies de ce siécle : Chacun par un luxe curieux, *studiosâ luxuriâ*, a voulu avoir des Livres, & former de grands corps de Bibliotéques : *Innumerabiles Libros & Bibliothecas, quarum Dominus vix totâ vitâ suâ indices perlegit. Jam enim inter Balnearia & Thermas, Bibliotheca quoque, ut necessarium domus ornamentum expolitur.* On a en-

voïé pour cela non ſeulement dans toute l'Europe, mais auſſi dans l'Orient, pour découvrir des Livres trés-anciens & des Manuſcrits rares : ce qui a donné lieu à bien des fourberies & des bévûës. Il y a quelques années que des ignorans ou des fourbes envoïérent ici du bout du monde, des Manuſcrits Arabes trés bien conditionnez, & d'un parfaitement beau caractére. Ils furent reçûs avec reſpect par ceux qui n'y entendoient rien ; mais les connoiſſeurs aïant jetté les yeux deſſus, on ſût bien-tôt que ces Manuſcrits qu'on avoit pris pour des Livres trés-curieux, n'étoient que des Regiſtres & des Livres de compte mis au net par des Marchands Arabes : *Riſum teneatis amici.*

¶ M. Regis dans ſes diſputes avec le Pere Malbranche, prétend avec le commun des Philoſophes, que *la grandeur de la Lune à l'Orizon, dépend principalement des vapeurs qui s'élévent perpétuellement en l'air, & qui ſe diſpoſent en ſorte autour de la Terre, que leur ſurface convexe eſt concentrique avec elle ; d'où il s'enſuit que ces vapeurs cauſent aux raïons de la*

Lune des réfractions qui les font aprocher de la perpendiculaire, & qui sont propres par conséquent à augmenter l'image de la Lune sur la retine, par la même raison que les verres convexes sont propres à augmenter celles de tous les objets qu'on regarde au travers de ces verres.

Nous avons une expérience qui favorise cette opinion. Un Voïageur curieux qui avoit monté sur le sommet du *Pic de Teneriffe*, qui est la plus grande *Isles des Canaries*, raporta ces années derniéres, à un savant homme des amis de .... qu'étant sur ce sommet, dont la hauteur est de quinze lieuës, le Soleil ne lui avoit paru guéres plus grand qu'une grosse étoile: ce qui ne peut être attribué qu'au défaut des vapeurs, qui se formant bien au dessous du sommet de cette Montagne, ne se trouvent point interposées entre les yeux & le Soleil, pour en augmenter l'objet.

Quelques personnes m'aïant témoigné douter de ce fait, j'ai fait écrire à cet ami, pour m'en assurer davantage: Voici la réponse qu'il a faite.

Il y a quelques années, Monsieur, «

» qu'un Marchand natif de Marseil, » habitué & marié à Teneriffe, aïant » été ici pour affaire durant plusieurs » mois, j'eus de longues & frequen» tes conferences avec lui sur les ra» retez des Canaries. Il m'assura en» tr'autres choses, qu'il avoit monté » plusieurs fois le Pic, ce qui ne se » peut faire qu'au mois de Juillet ou » d'Août, à cause des néges & des » broüillards dont il est couvert en » tout autre tems, & qu'il avoit toû» jours remarqué quand il étoit au » dessus, que le Soleil ne lui parois» soit guéres plus gros qu'une grosse » étoile; mais que la lumiere lui en » avoit toûjours semblé bien plus claire » & bien plus vive qu'à l'ordinaie. » J'ai l'idée d'avoir lû des Relations » qui disent la même chose. Quant » à ce que j'en croi, comment » contester des faits apuïez d'aussi » solides raisons que d'autres, que » nous ne saurions contester? Le » Soleil & la Lune nous paroissent » plus grands à l'Orizon qu'au Zé» nith. Les Planettes ne sintillent qu'à » l'Orizon. Et les étoiles fixes nous » paroissent plus grandes à la vûë

ſimple qu'à la lunette, à proportion «
que la lunette eſt bonne, & qu'el- «
le groſſit davantage. Galilée a «
trouvé qu'une étoile de la premiére «
grandeur, qui lui paroiſſoit à la «
vûë ſimple de deux minutes de «
diamétre, ne lui avoit paru à la «
lunette que de cinq ſecondes de dia- «
métre. M. Auzout a reconnu que «
l'étoile de deux minutes de diamé- «
tre à la vûë ſimple, ne lui avoit «
paru que de deux ſecondes avec ſa «
lunette, qui étoit meilleure que «
celle de Galilée. Perſonne ne s'a- «
viſe de conteſter ces expériences, «
parce que nos yeux & nos lunettes «
nous convainquent qu'elles ſont «
vraies. Mais on veut que celle du «
Pic de Teneriffe ſoit fauſſe, parce «
que nous ne la pouvons pas faire «
aiſément. Cependant la même rai- «
ſon qu'on aporte des Phenomenes «
dont on convient, peut découvrir «
aiſément la poſſibilité du Pheno- «
mene dont on ne convient pas. «
Les vapeurs & les exhalaiſons rom- «
pant les raïons du Soleil & de la «
Lune à l'Orizon, me les font voir «
en même tems où ils ſont & où «

„ils ne sont pas; & ces aparences
„vraies & fausses se confondant en
„un seul objet, me les fait aperce-
„voir plus grands qu'ils ne sont. La
„même cause me faisant voir les
„autres Planettes à l'Orizon, où elles
„sont & où elles ne sont pas, leur
„aparence vraie & fausse venant se
„confondre en un seul objet, par
„une action druë & fréquente qui
„me frape les yeux, comme font
„dans les eaux claires & courantes
„les corps visibles qui sont au fond,
„me les fait sembler sintiller, & plus
„grandes qu'à l'ordinaire. Enfin la
„même cause fait paroître à mes
„yeux simples les étoiles fixes sintil-
„ler & plus grandes qu'à la lunette,
„parce qu'elles sont trés-petites, &
„qu'elles me paroissent à la fois par
„des espéces de vibrations qui se
„confondent où elles sont & où elles
„ne sont pas. Mais la nouvelle re-
„fraction qui se fait dans les verres
„de la lunette venant à rompre,
„ou réünir ces fausses aparenc s dans
„leur objet, les fait paroître trés-
„petites & sans sintillation. Ainsi je
„dis que le Soleil que nous voïons

toûjours au travers des nuages & «
des exhalaiſons dans les lieux bas «
que nous habitons d'ordinaire, nous «
doit paroître plus grand qu'il ne «
paroît ſur le Pic de Teneriffe, qui «
eſt au deſſus de la maſſe de l'air «
groſſier, liquide & agité; & il doit «
paroître trés-petit ſur le Pic de Te- «
neriffe, parce que la refraction y «
eſt trés-petite, &c. «

¶ Rome a trois ſortes de Cardinaux qui tiennent chacun leur rang. Les premiers ſont les Princes, qui vivent avec beaucoup de ſplendeur, & regardent les autres Cardinaux comme bien au deſſous d'eux. Les ſeconds ſont les politiques, qui ſe mêlant des intrigues de la Cour & du gouvernement, poſſédent les grandes Charges, & s'enrichiſſent. Les derniers ſont les pieux & les ſavans, que l'on confond enſemble; & qui étant d'ordinaire trés-pauvres, vivent des penſions du Pape, & des libéralitez des Cardinaux du premier rang, qui ont des biens immenſes. C'eſt ainſi que nous avons vû le Cardinal Chiſi ſoûtenir par ſes aumônes la fortune du Cardinal Laurea, qui

n'avoit point d'autres richesses sous la pourpre, que celle d'un pauvre, mais trés-savant Cordelier. Il s'attendoit à être Pape, & il en avoit le mérite. Peu d'Auteurs modernes ont écrit de la Théologie avec plus de netteté & d'érudition qu'il a fait. Ses Livres ont plus de cours en Italie qu'en France, où ils ne paroissent presque point par la négligence de nos Libraires. [*Voïez tome 3. p. 244. lig. 26.*]

¶ Il n'y a que du Latin dans les Lettres de Bongars, *præterea nihil.* Cet Ecrivain célébre ne nous aprend presque rien des affaires de son tems. Une si grande sécheresse dans un Politique & un Protestant entêté, me feroit croire qu'on auroit suprimé ses autres Lettres, ou mutilé celle-ci. Les Lettres de Bubesque à l'Empereur Rudolphe II. sont mieux remplies, & beaucoup plus utiles. C'est un portrait au naturel des affaires de France, sous le régne de Henry III. Il raconte les choses avec une naïveté si grande, qu'elles semblent se passer à nos yeux. On ne trouve point ailleurs tant de faits historiques en

ſi peu de diſcours. Les grands mouvemens, comme la conſpiration d'Anvers, & les petites intrigues de la Cour, y ſont également bien marquez. Les attitudes (pour ainſi dire) dans leſquelles il met Henry III. la Reine Mere, le Duc d'Alençon, le Roy de Navarre, la Reine Marguerite, le Duc de Guiſe, le Duc d'Eſpernon, & les autres Courtiſans ou Favoris de ce tems-là, nous les montrent du côté qui nous en découvre à coup ſûr le fort & le foible, le bon & le mauvais. En un mot les Lettres de Bubeſque ſont un modéle de bien écrire, pour les Ambaſſadeurs qui rendent compte à leurs Maîtres de ce qui ſe paſſe dans les Cours où ils réſident.

Il y a un endroit dans ſa trente-neuviéme Lettre, où il ne s'accorde pas avec Brantôme dans ſes Mémoires : Car il dit que M. d'Epernon étant allé trouver le Roy de Navarre, ce Prince le reçû de fort bonne grace & avec honneur ; mais que la Reine ſa femme ne voulut point le voir : *Ducem Eſpernonium venientem ad ſe Rex Navarræ perquam comiter & honorificè complexus*

est ; quæ res lætitiæ fuit isti Regi. Uxor tamen Navarræ eum ad se admittere noluit. Brantôme au contraire, dit que la Reine de Navarre, pour complaire à son mari, vit M. d'Espernon, & lui fit bon accueïl, chacun admirant la dissimulation de cette Princesse, qui haïssoit M. d'Espernon plus qu'homme du monde. Aussi dit-elle au Roy son mari, quand il la pria de faire bon accueïl à ce Seigneur : *Monsieur, je m'habillerai pour cela d'un habillement, dont je ne m'habillerai jamais, qui est dissimulation & hypocrisie.*

¶ *Disticha Catonis.* Autrefois on a plus consideré ce petit Livre, qu'on ne fait pas aujourd'hui. Mathurin Cordier, célébre Grammairien du dernier siécle, en fit une version Françoise jointe au Latin, qu'il adressa à Robert Estienne, afin de l'imprimer pour l'instruction de la jeunesse. Le fameux M. Loisel Avocat au Parlement de Paris, faisoit tant de cas de ces Distiques, qu'il en fit faire une nouvelle Edition en faveur de ses enfans, sur sa revision. Il les tourna en Vers François, avec quelques autres sentences morales qu'il avoit recueïllies des Anciens.

Je

Je ne ſai ſur quel fondement certains Critiques prétendent que les Diſtiques de Caton ne ſont point de cet ancien Romain, mais de quelque demi-Chrétien qui s'eſt couvert de ſon nom. Je ſerois plûtôt de l'avis de ceux qui penſent que ce petit ouvrage eſt véritablement de Caton; mais qu'il a été corrompu par l'ignorance des Copiſtes, comme beaucoup d'autres Livres de l'antiquité.

Ce fut ſur les Diſtiques de Caton que M. de Pibrac ſe forma pour compoſer ſes admirables Quatrins, qui ont été ſi long-tems entre les mains & dans la mémoire des enfans; & qui en ſont aujourd'huy échapez, par le mépris que l'on fait des bonnes choſes, quand elles commencent à vieillir dans la maniére & dans les expreſſions. On a traduit ces Quatrins en Latin plus d'une fois; mais cela n'a point ſervi à les remettre en vogue.

¶ Quinte-Curce eſt un Hiſtorien agréable & poli; mais qui donne trop dans l'héroïſme affecté. Son exemple a gâté deux Hiſtoriens modernes, Strada & d'Avila. Celui-ci met tout en œuvre pour donner le deſſus en toutes

choſes à ſon héroïne Catherine de Médicis ; & Strada ne fait pas moins d'effort pour élever juſqu'aux nuës ſon héros Alexandre Farnèſe. Des choſes ſi outrées en fait d'Hiſtoire diminuent, ou retardent du moins la créance qu'on y doit prendre : *Tarda ſolet magnis rebus ineſſe fides.* Un fort honnête homme qui penſoit à écrire l'Hiſtoire du tems, diſoit : Je ne veux point d'héros affecté ; la ſeule vérité ſera mon héroïne. *Pulcrè, me herclè, dictum & ſapienter.* Mais ; *O Jupiter, ubinam eſt veritas* ? Tous les Hiſtoriens nous la promettent ; & pas un ne nous la fait voir à nû & ſans être déguiſée.

¶ Ce qu'il y a de mieux écrit dans Ciceron, & ce qu'on doit lire davantage, ce ſont ſes Livres philoſophiques & ſes Livres didactiques. Il y a d'ordinaire plus de pompe & d'éloquence de Barreau, que de ſolidité & de juſteſſe de raiſonnement dans ſes Plaidoïers ; & l'on ne ſait pas aſſez toutes les particularitez de l'Hiſtoire & des affaires de ſon tems, pour entendre parfaitement ſes Epitres.

J'aime mieux Ciceron pour les penſées que pour le ſtile. Il faut ſavoir ſon

latin ; mais il ne faut pas trop s'assujétir au tour de ses phrases, ni au choix de ses mots. *Cave ne delabaris in eorum heresim qui putant summum bonum consistere in imitatione ciceroniana, totamque vitam in eâ conterunt.*

¶ Il y a long tems qu'on a remarqué que d'ordinaire les Maisons les plus illustres finissent par quelque chose de honteux ou de funeste. Sans remonter bien haut, & à ne nous en tenir qu'à des exemples arrivez en ce siécle : La Maison de Valois a fini par une femme débauchée : La Maison de Montmorency s'est trouvée éteinte dans un Seigneur malheureux, qui a laissé sa tête sur un échafaut. Le dernier de la Maison de Longueville, Jean-Loüis-Charles d'Orleans est mort insensé. Peut-être que le déplaisir de se voir méprisé & dépoüillé de tout, comme je l'ai apris d'une Lettre qu'il écrivoit de Rome à un ami, n'a pas peu contribué à lui renverser la cervelle ; mais aussi faut-il avoüer qu'il avoit naturellement beaucoup de disposition à la folie, s'il n'étoit déja un peu fou, comme on le peut juger par les extravagances qui lui écha-

poient de tems en tems. Je lui ai oüi dire que M. de Longueville ſon pere, avoit offert quatre cens mille livres aux Jéſuites pour le recevoir dans leur Société. Il y demeura durant quelques mois ; mais à la fin fatigué de tant de contrainte, il quitta l'habit, & reprit ſa qualité de Prince & de Duc, qu'il ſoûtint trés-mal en France & en Italie.

Aprés ſa mort, les Médecins trouvérent qu'il n'avoit aucune ſuture au crâne ; que l'os du front étoit percé en deux en droits, par deux petits trous, grands comme de petits poids, & étroits, qui perçoient la table interne du crâne ſans paſſer le diploé ; & que ces trous avoient été cauſez par la carie du crâne rongé en ces endroits par l'impreſſion d'une humeur acrimonieuſe & corroſive. La ſubſtance corticale du cerveau, qui naturellement doit être cendrée, étoit de couleur blanche & trés-dure. La ſubſtance moëlleuſe, qui doit être blanche, étoit cendrée & trés-mole. La pie-mere & la dure-mere étoient plus épaiſſes qu'il ne faut. Il y avoit encore quelque choſe de particulier ; mais le principal étoit ce que je viens de marquer.

Willis ſavant Anatomiſte, raporte la cauſe de la folie d'un inſenſé de naiſſance, dont il avoit diſſequé le cadavre, à la petite quantité de la ſubſtance moëlleuſe de ſon cerveau, & à ce que le lacis du nerf intercôtal, qui (ſelon lui) ne ſe trouve que dans l'homme ſeul, & ſert à la communication du cerveau avec le cœur, étoit extraordinairement délié, & n'avoit pas tous les organes néceſſaires pour faire ſes fonctions.

Mais de n'avoir pas de ſuture au crâne, ce n'eſt pas un indice de folie : Cela néanmoins peut cauſer des étourdiſſemens & des maux de tête, parce que faute de ſuture, la tranſpiration, ſi néceſſaire pour la ſanté, ne ſe fait que trés difficilement. Il eſt remarqué dans la Vie du Cardinal Ximenés, par M. Fléchier, que ce grand homme, qui étoit une des plus fortes têtes de ſon tems n'avoit point de ſuture au crâne.

¶ C'étoit anciennement la coûtume des Evêques de prêcher leur peuple. Il ſe trouve encore aujourd'hui des marques de cette antiquité dans quelque Egliſes de France. Il eſt ordonné dans celle de Roüen, que l'Evêque

prêchera de certains jours de l'année; par exemple le premier Dimanche de Carême, &c. Un Chanoine de cette Cathédrale m'a raconté, qu'un de ses derniers Evêques aïant requis le Chapitre d'éfacer ce statut, comme n'étant plus d'usage, le Chapitre avoit rejetté sa requisition; & dit, que si cela ne se faisoit plus, qu'au moins cela se devoit faire, & qu'il étoit bon que les Evêques en fussent avertis.

Cette coûtume s'est aussi pratiquée, & se pratique encore dans les Abaïes bien reglées, où les Abez prêchent leurs Moines en de certains jours. Il y avoit anciennement un statut dans l'Ordre de Cîteaux, qui ordonnoit aux Abez de prêcher tous les Dimanches de l'année, excepté celui de la Trinité, *propter difficultatem materiæ.*

¶ Brantôme dit, qu'on apelloit le frere de M. de la Palice (dans les vieux Romans) *le petit Lion rempli d'un grand cœur; encore que les Anatomistes & les Médecins disent, que le petit cœur est meilleur en un homme que le grand. Aussi le Lion l'a très-petit, &*

non ſi grand que les autres animaux.

C'eſt tout le contraire; car un ſavant Anatomiſte nous a fait voir (ce qui a été depuis rendu public) que le Lion qui paſſe pour le plus courageux des animaux, a le cœur beaucoup plus grand à proportion qu'aucun animal.

Quant aux hommes de grand courage, on n'a point remarqué aprés pluſieurs expériences, qu'ils aïent le cœur plus petit que la plûpart des autres hommes. Un Chirurgien de l'armée, qui étoit preſent à l'ouverture du corps de M. de Turenne, m'a aſſuré qu'il n'avoit remarqué aucune difference au cœur de ce Héros; mais qu'il avoit obſervé qu'il n'avoit qu'un rein, & attribuoit à ce défaut, la chaleur qui lui paroiſſoit quelquefois ſur le viſage. Il eſt pourtant vrai, ſelon les Médecins, & je l'ai reconnu moi-même dans la diſſection du cadavre d'un jeune garçon extraordinairement lâche & timide, que les gens de ce tempérament ont le cœur prodigieuſement gros. Rioland raporte qu'il avoit trouvé de ces cœurs qui peſoient juſqu'à deux ou trois livres; entr'autres celui de la Reine Marie de Médecis, qui étoit en-

viron de ce poids : peut-être que les chagrins & les afflictions de cette malheureuse Princesse, n'avoient pas peu contribué à lui grossir le cœur ; au moins est-ce le proverbe, qui n'est pas fondé sur rien, que *les gens outragez ont le cœur gros.*

¶ Je ne saurois croire ce qu'on fait dire à M. Ménage dans le second *Menagiana*, que M. le Cardinal du Perron étoit un bel esptit ; mais qu'il n'étoit pas savant. Ce Prelat étoit trés-savant : Il savoit les Langues, les belles Lettres, l'Histoire Ecclésiastique, l'Histoire profane & la Théologie, principalement la Théologie des anciens Peres Grecs & Latins qu'il avoit tous lûs avec beaucoup d'aplication & de soin, comme ses Livres de Controverse en font foi, entr'autres ceux du Sacrement de l'Eucharistie, qu'on regarde encore aujourd'hui comme les plus doctes que nos aïons en ce genre. Feu M. Pelisson disoit : *Je conseille toûjours la lecture du Cardinal du Perron à ceux qui veulent savoir au vrai ce que c'est que nos Centroverses.*

Quand M. du Perron passa par Venise, la République lui députa deux savans

ſavans hommes, Fra-Paolo & Luigi Lollino pour l'entretenir : mais tous deux admirerent également & ſa ſcience & ſon eſprit. Il eſt vrai qu'en parlant de ces diſputes avec les Proteſtans, il dit à ces Meſſieurs, qu'aïant remarqué que les Huguenots de France étoient ignorans & colères, il avoit l'adreſſe de les échauffer ; afin que ſe broüillant eux-mêmes, il en vint plus facilement à bout. Mais l'Auteur de la Vie de Fra-Paolo, qui raporte cette circonſtance, obſerve que c'étoit par modeſtie que M. du Perron parloit de la ſorte : *Per termine di modeſtia diſſe ch'oltre l'havere trovati gli Ugnotti ſenza eruditione, maſſimè ne Padri Vecchi, Concilii & Hiſtorici, gl'haveva anco trovati colerici & impatienti. Ondé oltre la dottrina, una delle prime coſe ove egli nelle diſpute con loro miraße, era con argutezza & moti mettergli in colera,. & che ció fatto haveva la vittoria certa.* C'eſt peut-être de là que M. Ménage, qui liſoit plus les Livres Italiens que les Livres de M. du Perron, a conjecturé mal à propos, que ce Cardinal avoit plus

d'esprit que d'érudition : Car pour ce qu'en dit M. Patin dans ses Lettres, ce sont des contes qu'il tenoit des Huguenots. Le Cardinal Bentivoglio, dans une Lettre du vingt-deuxiéme Septembre 1618. qu'il écrivoit de Paris à Rome, rendit ce témoignage glorieux à la mémoire de M. du Perron qui venoit de mourir : Nous venons de faire une grande perte en la mort du Cardinal du Perron ; c'étoit l'Augustin de la France, & un des plus grands ornemens de nôtre siécle. Il n'ignoroit rien ; & quand il parloit d'une science, il en parloit si bien, qu'on auroit crû qu'il n'auroit jamais étudié que celle-là. *Gran perdita habbiamo fatta qui hora con la morte del Signor Cardinal di Perrona. Era l'Agostino di Francia : era uno de maggiori ornamenti del nostro secolo ; sapeva tutte le cose, e chi l'udiva in una scienzia, haverebbe stimato, che non havesse fatto mai altro studio, che quella sola.*

¶ La Congrégation de S. Maur est aujourd'hui la Societé Religieuse qui rend plus de service à l'Eglise, en ce qui regarde l'Edition des Ouvra-

ges des anciens Peres Grecs & Latins.

Le P. Dom Hugues Ménard eſt le premier qui a commencé à faire revivre dans cette Congrégation les études, qui ont rendu autrefois les Bénédictins ſi fameux dans l'Univers. Il avoit été Religieux de S. Denis en France avant la réforme. Sa famille étoit de Paris & ſon origine de Blois. On a du fruit de ſes veilles, une Diſſertation latine, *de Unico Dionyſio*; la Concorde des Régles de S. Benoiſt d'Aniane, avec d'excellentes Notes; des Scolies ſur le Sacramentaire de S. Gregoire Pape, & un Martyrologe Bénédictin, accompagné d'Obſervations ſavantes & curieuſes.

Il eſt le premier qui ait donné l'Epître de S. Barnabé, qu'il avoit tirée d'un Manuſcrit de Corbie, & enrichie de ſes remarques. Cet Ouvrage n'a paru qu'aprés ſa mort par les ſoins de Dom Luc d'Achery, qui mit à la tête une Préface, dans laquelle ſe trouve un abregé de la vie du Pere Ménard.

Ce qu'il y a d'admirable dans ce ſavant Religieux, c'eſt que bien qu'il

n'ait presque donné que des Notes, il n'avoit jamais fait de Recuëils de ses lectures. Sa mémoire étoit si heureuse, que dés qu'il avoit besoin de quelque passage, elle le lui representoit, & lui en marquoit le lieu & la page. Lorsque le P. Sirmond étoit en peine d'une autorité, il disoit qu'il auroit plûtôt fait d'aller consulter le P. Ménard à S. Germain des Prez, que de chercher dans les Livres.

Dom Luc d'Achery de S. Quentin en Picardie suivant les traces du P. Ménard, a fait present au Public d'une nouvelle Edition de Lanfranc, avec de fort bonnes Notes. Nous avions déja quelques Traitez de cet Auteur de l'onziéme siécle; mais je crois que le P. d'Achery est le seul qui ait mis au jour tous les Ouvrages de Lanfranc.

On est encore redevable au même P. d'Achery des Oeuvres de Guibert Abé de Nogent, du *Grimalaïus*, & d'autres Ouvrages ascetiques, sans parler de la part qu'il a euë aux premiers volumes des Actes des Saints de l'Ordre de S. Benoist. Mais ce

qui lui a donné plus de réputation, ç'a été ſon Recueil de divers Traitez, faits la plûpart depuis la décadence de l'Empire Romain dans l'Occident, qu'il a publiez en treize volumes *inquarto*, ſous le titre de *Spicilegium*, avec des Préfaces & des Notes ſavantes qui en relévent beaucoup le prix. On prétend que les *Antiquæ Lectiones* d'Henry *Caniſius*, continuées par *Steuvartius*, ont donné lieu à ces compilations du P. d'Achery. Quoiqu'il en ſoit, on peut aſſurer que ce ſavant homme a été le plus heureux de tous ceux qui ſe ſont mêlez en ce ſiécle de recueillir ces ſortes de débris de l'antiquité Ecléſiaſtique.

Dom Claude de Chantelou qui avoit été Moine de Fontevrault avant que d'entrer dans la Congrégation de S. Maur, a eu part au *Spicilegium*, & aux quatre premiers Tomes de la Biblioteque Aſcetique du P. d'Achery. Il étoit chargé d'une nouvelle Edition de Saint Bernard; mais ſa mort précipitée fut cauſe qu'il ne mit ſous la preſſe qu'un ſeul volume *inquarto*, qui contient les Sermons *de Tempore*

& *de Sanctis*, avec les Vies de S. Malachie & de S. Bernard. Ses autres Oouvrages n'ont point vû le jour.

Dom Gabriel Gerberon a donné une nouvelle Edition de S. Anſelme, & mis en lumiere, ſous le nom de *Riberius*, le Mémoire contre Julien; la Traduction du Sermon de Theodore de Mopſueſte, avec ſon Prologue: Les deux Lettres contre Neſtorius, & le Traité d'un Hiſtorien. S'il n'a pas inſeré dans ce Recueïl le premier Mémoire Hiſtorique, c'eſt qu'il ſe trouvoit déja dans le ſecond Tome des Conciles du Jeſuite Labbe.

Son Edition de *Marius Mercator*, eſt un petit *indouze* imprimé à Bruxelles en 1673. *ſub nomine Germani Rigberii*, avec des Notes courtes, mais judicieuſes & ſavantes. Nous avons encore du même Dom Gerberon, *Apologia Ruperti, Pariſiis apud Carolum Savreux* 1669.

En 1671, Dom François Delfau natif de Montet, au Diocéſe de Clermont en Auvergne, entreprit la reviſion exacte de tous les Ouvrages de S. Auguſtin. Dom Robert Guerard na-

tif de Roüen, lui fut associé dés le commencement de cette prodigieuse entreprise, & Dom Jean Durand s'y joignit trois ans aprés.

Mais ces doctes Religieux se virent bien-tôt séparez à l'occasion du Livre intitulé, *L'Abbé Commmendataire*, qu'on leur attribuoit. Dom François Delfau aprés quatre ans de travail, fut relégué en Basse-Bretagne par Lettre de Cachet. Il périt avec sept passagers le 13. Octobre 1676. au trajet de Landervech à Brest, où il alloit faire le Panégyrique de Sainte Thérese chez les PP. Carmes. Ce malheur lui arriva lorsqu'il n'avoit encore que trente-neuf ans, & qu'il commençoit à fleurir dans les bonnes études. Sa mort fut regrettée de tous les Savans qui prenoient part à ses travaux. Quand M. N. N. Docteur de Sorbonne en aprit la nouvelle, il s'écria : *Ah ! la grande perte pour l'Eglise*. Plusieurs de ses Confreres lui consacrérent des Epitaphes, dont voici les plus considérables.

EPITAPHIUM.

Incautus rapidum tentans Delfavius æquor,
Pro dolor! armorico mergitur ecce mari.
Ignea mens poterat solis extinguier undis,
Et tantus tanta scilicet ignis aqua.

D. G. F. B.

ALIUD.

Dum perit armoricis haustus Delfavius undis;
Mergitur occiduis sol velut alter aquis.

D. L. D. B.

Il nous reste quelques Traitez de Dom François Delfau, pour prouver que l'Abé Gerson de l'Ordre de S. Benoist, est le véritable Auteur du Livre de *l'Imitation de Jus-Christ*, si connu de tout le monde.

Dom Jean Durand qui se trouva envelopé dans la disgrace du P. Delfau, alla à Rome, & fut compagnon du Procureur Général de sa Congrégation. A son retour en France il mourut dans l'Office de Prieur de S. Nicolas de Reims.

Quant à Dom Robert Guerad il fut relégué en l'Abaïe de Nôtre-Dame d'Ambournay, dans la petite Province de Bugey, entre Bourg en Bresse & la Ville de Lyon, où il

s'appliqua pendant trois années entieres à la recherche des anciens Manuſcrits dans les Bibliotéques voiſines de Lyon & Genéve. Il en trouva un aſſez grand nombre dans la Chartreuſe des Portes, entr'autres l'Ouvrage de S. Auguſtin contre Julien, intitulé *Opus imperfectum*, qu'il collationna avec exactitude, & en recueïllit une ſi grande quantité de Variations & ſi amples, qu'on peut dire qu'il le copia tout entier. Il l'envoïa un an aprés à ſon R. P. Général, avec quelques Remarques ſur ce Manuſcrit.

Depuis la mort de Dom Delfau, ce Religieux a été rapellé de ſon exil. Il eſt encore vivant, & j'aprens qu'il a choiſi ſa demeure dans une groſſe Abaïe du Diocéſe de Roüen, où il jouït du repos de la ſolitude, en attendant celui de l'éternité.

On avoit crû juſqu'à la découverte que Dom Guerard fit dans la Chartreuſe des Portes de l'*Imperfectum opus* de S. Auguſtin contre Julien, qu'il n'y avoit dans toute l'Europe que deux exemplaires de cet Ouvrage; ſavoir, celui de Clervaux, & celui du Collége des Prémontrez à Paris.

La Chartreuse de des Portes a eu de tout tems la réputation d'avoir de fort bons Manuscrits, dont bien des gens ont profité secrétement & à petit bruit. Pierre de Celles, & quelques autres anciens Auteurs, sont sortis de cette Bibliotéque. Le Catalogue, à ce que j'ai oüi dire, en est considerable ; & il s'y trouve des Livres qui n'aïant point encore vû le jour, pouroient servir à perfectionner les Editions nouvelles de quelques Ecrivains ecclésiastiques. On nous assure qu'on avoit offert dix mille écus au Prieur de cette Chartreuse pour ses Manuscrits, qui ont été rransferez depuis quelques années dans la grande Chartreuse, où ils pouront demeurer long tems sans être connus de personne.

Aprés la dispersion & la mort des Religeux qui avoient entrepris la revision des Ouvrages de S. Augustin, la Congrégation de S. Maur jetta les yeux sur Dom Thomas Blampin de Noïon en Picardie, pour achever cet Ouvrage qu'il a porté à sa perfection, avec le secours de Dom Pierre Coutant de Compiégne, à qui l'on est

redevable de la Critique des Sermons & des Traitez ſupoſez à S. Auguſtin. Le travail de ces deux Religieux fut d'autant plus grand, qu'aprés le decés du P. Delfau, on ne trouva preſque rien parmi ſes papiers qui pût les aider. Il falut tout de nouveau mettre la main à l'œuvre, & neanmoins on ne laiſſa pas de profiter des diverſes leçons qu'on avoit recuëillies des meilleures Bibliotéques de la Réforme.

Il ne reſte plus de tous les Ouvrages de S. Auguſtin revûs par les Peres Benédictins, que le dernier volume à mettre au jour. L'impreſſion en eſt ſurſiſe par les intrigues des jaloux. Il eſt tout prêt, & l'on aura dans ce volume des Tables exactes de S. Auguſtin, avec ſa Vie compoſée en Latin par Dom Jean de Friche natif de Séez, mort à Paris le 15. Mai 1693. On nous promet cette Vie en François.

L'Epître Dédicatoire de cette nouvelle Edition des Oeuvres de S. Auguſtin, eſt du P. Dom Jean Mabillon. Elle fut preſentée au Roy, traduite en nôtre Langue par M. Bul-

teau, si connu par ses Ouvrages de pieté & de doctrine ; & bien plus encore par sa profonde humilité & sa rare modestie, aïant quitté des biens considérables pour se réduire sous le joug de JESUS-CHRIST à la simple qualité de Frere *Commis* dans la Congrégation de S. Maur, où il a fini ses jours en une sainte odeur de Religion & de pieté. Il étoit d'une bonne famille de Roüen, amie des Sciences & des Savans.

J'aprens que le dernier volume des Oeuvres de S. Augustin est enfin sorti de dessous la presse ; mais qu'en paroissant il a causé un orage, qu'un grand Prince, qui sait aussi bien faire la paix que la guerre, a apaisé par son autorité.

Je n'aurois plus rien à dire touchant cette belle Édition de S. Augustin, si je ne me sentois obligé d'aprendre au Public, que c'est le R. P. Dom Claude Martin qui en a inspiré le dessein, & l'a soûtenu généreusement jusqu'à la fin, soit en faisant collationner les Manuscrits, soit en destinant à ce travail des Religieux capables de l'exécuter. Quand il vit que cette entreprise avoit réüssi

avec tant de gloire pour sa Congrégation & d'utilité pour l'Eglise, il fit travailler sur S. Hilaire, sur S. Jerôme, & forma des Savans pour mettre la main aux Peres Grecs. Pour lui, quoique trés-habile, laissant aux autres les choses d'érudition & d'éclat, il s'est contenté de composer des Ouvrages de piété, parmi mille services qu'il a rendus à son Ordre dans les Charges les plus éminentes, ayant esté durant quarante-quatre ans Supérieur en divers Monastéres, & seize ans assistant de son Général. Au bout d'une course si longue & si glorieuse, il est mort simple Religieux à Marmoutier, le 9. d'Aoust 1696. pour aller joüir de Dieu dans la plénitude des Saints, comme sa vie trés-exemplaire nous donne sujet de le croire.

Le Cassiodore est de feu Dom Jean Garet de Roüen, assisté des avis & des lumieres de ses Confreres, particuliérement de celles de Dom Nicolas le Nourry, qui a fait les Préfaces & les Tables de cette Edition, avec un Eloge de Cassiodore. Si l'on remet jamais sous la presse cet excellent Auteur du sixiéme siécle, il faudra y joindre sa

Vie que le Pere de Sainte-Marthe aujourd'hui Prieur de S. Oüen, a donnée au Public, & illustrer tout le corps de l'Ouvrage par de bonnes Observations.

Le même Pere de Sainte-Marthe vient de nous faire present d'une Vie de S. Gregoire Pape, qu'il a composée en langue vulgaire. Il pourra traduire en Latin cet Ouvrage, & l'attacher à la nouvelle Edition qu'il nous promet de toutes les Oeuvres de ce Pere de l'Eglise, avec des Observations & des Notes.

Le Pere Dom Jean Mabillon qu'il suffit de nommer pour faire son éloge, a revû tous les Ouvrages de S. Bernard, & en a augmenté le Recuëil, dont il a donné deux belles Editions, avec des Préfaces & des Observations dignes de lui. La derniere de ces Editions est la plus correcte & la plus accomplie. Je ne parle point de ses autres travaux, ni de ceux ausquels il a eu part; mais je dirai seulement que dans tout ce qu'il écrit, il est un modele de sagesse & de prudence. Les Bollandistes aïant outragé les Peres Bénédictins dans quelques-unes de ces Préfaces qu'ils at-

tachent au Recuëil des Vies des Saints en chaque mois, le P. Mabillon les traita avec tant d'honneur dans ſon grand Livre *De Re diplomatica*, que ſe voïant déſarmez autant par ſa charité & ſa modeſtie, que par ſon érudition & ſes raiſons, ils lui en écrivirent des Lettres de remercîment, qui furent des gages de leur retour à la vérité, & d'une ſincere réconciliation.

La reviſion de S. Hilaire de Poitiers eſt l'ouvrage de Dom Pierre Coutant. L'Edition de ce Pere de l'Egliſe Gallicane, avec les Préfaces & les Notes, eſt une des plus belles & des plus exactes qui ſoit ſortie des mains de la Congrégation de S. Maur. Les Remarques en ſont doctes & judicieuſes, ni trop longues, ni trop courtes: La critique en eſt fine, & on y voit reluire par tout le véritable caractere & le bon gouſt de l'antiquité. C'eſt le ſentiment de M. Simon, qui n'eſt pas aſſûrément le flateur des Peres Bénédictins, & dont je préfere le jugement à celui de l'Abé Faydit, qui ſemble ne prendre plaiſir à écrire contre les gens, que pour avoir celui de ſe repentir & de faire pénitence.

Le P. Dom Jacques de Friche, assisté de Dom Nicolas le Nourry de Dieppe, a travaillé huit années entieres à la nouvelle Edition de S. Ambroise.

Le même Dom Jacques de Friche s'apliquoit à la revision de S. Gregoire de Nazianze, lorsque la mort le surprit à l'âge d'environ cinquante-deux ans. L'entreprise se continuë par un autre qui m'est inconnu.

Dom Leonard d'Agneau de Beauvais, & Dom Pierre Huë, ont travaillé sur S. Basile. Ce dernier est mort à Vendôme ; & l'autre a quitté les études.

C'est à Dom Bernard de Montfaucon que le Public est obligé de la revision de S. Athanase, dont il a considérablement augmenté l'Edition. Il avoit commencé à se produire par un volume *inquarto* d'*Analecta græca*.

Le P. Dom Thierry Ruinart natif de Reims en Champagne, & trés-digne éléve du P. Mabillon, a donné au Public des Actes d'anciens Martyrs, avec des Notes pleines d'érudition, & une Edition nouvelle & trés-correcte de toutes les Oeuvres de Gregoire de Tours.

Dom Ambroise Janvier nous a fait present

present d'une nouvelle & ample Edition des Oeuvres de Pierre de Celles, revûë sur les Manuscrits de S. Remy de Reims.

Le P. Dom Jean Martianay natif de S. Sever Cap de Gascogne, au Diocése d'Aire, s'attache depuis plusieurs années à la revision de toutes les Oeuvres de S. Jerôme. Il a donné le premier volume sous le titre de *Divina Bibliotheca*, avec des Prolegoménes & des Notes savantes. Le P. Dom Antoine Pouchet l'aide dans cette prodigieuse & difficile entreprise.

Le P. Dom le Nourry de Dieppe travaille à l'Aparat de la Biblioteque des Peres, de la derniere Edition. Les trois premiers volumes de ce grand dessein sont imprimez. [*Voïez tome 3. page* 245.]

¶ Platon forma son éloquence sur Homere. Ciceron animoit la sienne par la lecture des Poëtes Grecs & Latins. Quelques-uns ont crû que saint Chrysostome avoit pris l'air du Poëte Aristophanes dans ses actions publiques. Il est constant que saint Fulgence avoit beaucoup lû Homere; & que saint Jerôme tenoit des Poëtes Latins, qui lui

étoient familiers, l'élévation de son stile

Entre les modernes, Barclée auteur de l'*Argenis* & de l'*Euphormion*; & *Petrus Firmianus* auteur du *Genius sæculi*, & d'autres Ouvrages, se sentent bien de la lecture des Poëtes.

On sait que des Orateurs fameux de la Chaire & du Bareau, ces années dernieres, lisoient les plus beaux endroits des Poëtes, pour faire germer en eux les semences d'éloquence que la nature y avoit jettées.

J'ai autrefois écouté un Prédicateur de réputation, qui copioit hardiment Sénéque le Tragique dans les passions violentes qu'il affectoit d'exprimer; & un autre moins vif, mais plus tendre, qui ajustoit à ses sujets des morceaux entiers d'Ovide.

Feu M. l'Anglois, célébre Avocat du Parlement de Paris, avoit toûjours son Homere au cœur & à la bouche; & un jour il fit un Plaidoïer tout entier, suivant le génie de ce Poëte dans son Odissée. L'Avocat Gautier ne respiroit que Juvenal; & M. Pucelle avoit bien des tours d'expression & de pensée, dont il étoit redevable à Horace.

Les Poëtes eux-mêmes s'animent & s'échauffent par la lecture des autres Poëtes. Messieurs de Malherbe, Corneille, &c. se disposoient au travail par la lecture des Poëtes qui étoient à leur goust.

¶ Le Médecin de la Vigne, dont l'Abé de Maroles parle avantageusement dans ses Mémoires, étoit de Vernon en Normandie. Chassé de cette petite Ville par les tailles & les subsides, il se refugia à Paris. Il y enseigna la Réthorique dans le College du Cardinal le Moine ; & reprit peu aprés l'exercice de la Médecine. Il y aquit du bien & de la réputation, par la connoissance singuliere qu'il avoit des fievres & de leurs remedes. On esperoit qu'il en écriroit quelque chose, mais il n'a laissé qu'un fort petit Traité de la Diette ; qui n'a pas vû le jour.

Il étoit Pere de l'illustre Mademoiselle de la Vigne, l'une des plus savantes & des plus spirituelles filles de nôtre tems. Dés son enfance elle faisoit si aisément des Vers, qu'il sembloit qu'elle eût esté allaitée par les Muses. M. Pelisson a fait imprimer la belle Ode qu'elle avoit composée avec beaucoup d'art

& de génie à la gloire du Roy. On a encore des Stances de ſa façon pour Monſeigneur le Dauphin, & d'autres Ouvrages qui ſe gardent dans les cabinets des curieux. Tous ceux qui l'ont connuë lui ont donné des loüanges. M. Ménage l'a préférée aux anciens & aux modernes : *Madamigella della Vigna, la cui lira, emula delle trombe, da ſcorno à gli antichi, è invidia à noi.* Son Pere diſoit plaiſamment, pour marquer la difference qu'il y avoit entr'elle & ſon frere, homme d'un eſprit fort borné : *Quand j'ai fait ma fille, je penſois faire mon fils ; & quand j'ai fait mon fils, je penſois faire ma fille.*

Les études de Mademoiſelle de la Vigne lui cauſerent la pierre, qui ſervant de contrepoids aux attraits qu'elle auroit pû avoir pour le monde, l'enleva au Ciel encore aſſez jeune : *Munimenta ſaxorum ſublimitas ejus.* C'eſt l'Epitaphe que je lui conſacre.

¶ Un des plus beaux morceaux des Mémoires de Comines, c'eſt ſans doute le dernier Chapitre du cinquiéme Livre, dans lequel cet Hiſtorien par une aſſez longue digreſſion, traite du pouvoir des Rois, & dit des choſes bien

fortes pour leur *endoctrinement*. On avoit raïé quelques lignes de ce Chapitre dans les premieres Editions, qui ſe trouvent reſtituées dans l'Edition de Godefroy au Louvre 1649.

Ce fut ſelon ces idées de Comines, que M. de Pibrac dans le dernier ſiecle, eut la hardieſſe de dire :

Je hay ces mots de puiſſance abſoluë,
De plein pouvoir, de propre mouvement :
Aux ſaints Decrets ils ont premierement,
Puis à nos Loix, la puiſſance tolluë.

Ce Quattrin, qui eſt le XCIII. de ceux que ce grand homme a publiez, empêcha qu'il ne fut fait Chancelier de France, comme il le meritoit.

¶ M. l'Abé de la Chambre avoit étudié pour être Médecin ; mais frapé de ſurdité dés ſa jeuneſſe, il ſe tourna du côté de l'Egliſe. On lui conſeilla de voïager pour diſſiper ſon mal. Il alla en Italie ; & ce fut là qu'il ſe lia d'amitié avec le Cavalier Bernin, dont il a fait l'Eloge. C'étoit ſon deſſein de donner au Public la vie de cet illuſtre Sculpteur & Architecte ; mais comme la réputation que le Bernin avoit aquiſe en France, où l'on change aiſément

de gouſt, tomba tout d'un coup ; & que ç'auroit eſté ſe perdre de la vouloir ſoûtenir contre ſes envieux, M. l'Abé de la Chambre abandonna ce deſſein, & n'en parla plus. D'ailleurs cet Abé étoit pareſſeux, & n'entreprenoit pas aiſément de grands Ouvrages. Il avoit promis une nouvelle Edition de toutes les Oeuvres de M. de la Chambre ſon Pere en deux volumes *infolio* ; & j'étois chargé d'en faire la Préface : mais ce fut une promeſſe d'Auteur, qui tient quelque choſe de la legereté des promeſſes des Amans. Il écrivoit peu & & avec peine, nous n'avons de lui que quelques Sermons, & deux ou trois Diſcours prononcez à l'Académie Françoiſe dont il étoit l'un des membres. Il diſoit qu'il étoit comme Socrate qui ne produiſant rien de lui-même, aidoit aux autres à produire & à enfanter. En effet, je n'ai point vû d'homme preſſer davantage les bons eſprits à travailler pour l'utilité publique & pour la belle gloire. C'a eſté par ſes preſſantes exhortations que des perſonnes habiles, mais timides, ont mis au jour de fort bons Ouvrages ; entr'autres celui de l'*Athenes ancienne & moderne*, qu'ils auroient

éternellement laissez dans la poussiere & dans l'oubli.

Il avoit cela de commun avec le fameux Castor, qu'aimant la Poësie, il n'étoit point du tout Poëte, & n'avoit jamais fait qu'un seul vers : ce qui donna sujet à feu M. Boileau de l'Académie, à qui il recitoit ce Vers, de s'écrier en l'admirant : *Ah ! Monsieur, que la rime en est belle.*

Sa grande inclination étoit pour les Livres Italiens & Espagnols. Les bons mots lui plaisoient aussi : Il les écoutoit volontiers, & en disoit quelquefois d'assez agréables. Parlant du Pere Rapin, qui faisoit tour à tour des Livres d'érudition & des Livres de piété, il disoit que ce Jesuite servoit Dieu & le monde par semestre. Il appelloit le Pere Bouhours l'Empeseur des Muses, à cause qu'il paroît plus d'art & de contrainte dans ce qu'il écrit, que de facilité & de naturel. Et sur ce que le Pere Hardoüin prétendoit que le Josephe, tel que nous l'avons aujourd'hui, est un Ouvrage de quelques Moines du treiziéme siecle : Nous le croirons (me disoit-il) quand il nous aura prouvé que les Jesuites sont les Auteurs des Let-

tres Provinciales. Il disoit des Lettres du Cardinal Mazarin, qu'elles faisoient bien de l'honneur à ce Ministre ; & qu'à moins de les lire, on ne croiroit pas qu'il eût esté si honnête homme. Il vouloit qu'en écrivant on effaçât beaucoup ; & disoit que les ratures des Auteurs sont des mouches qui siéent bien aux Muses. Un jour parlant de la naïveté des Picards, il nous contoit que son prédécesseur dans la Cure de saint Barthelemy, Pierre Roulé, Picard de nation & Docteur de Sorbonne, avoit fait peindre sur sa cheminée, la Madeleine & les autres femmes, auprés du Tombeau de Nôtre Seigneur, avec ces mots de l'Evangile : *Viderunt revolutum lapidem :* Elles ont vû Pierre Roulé.

¶ Le stile lapidaire qui étoit tombé avec les vieux monumens, a été relevé au commencement de ce siecle par le Comte *Emmanüel Thesauro*. On l'emploïe aujourd'hui à toutes sortes d'usages ; & même à la tête des Livres, en forme d'Epîtres dédicatoires : ce qui n'a point d'exemple chez les Anciens.

Ce stile qui tient le milieu entre les Vers & la Prose, demande un génie

particulier

particulier pour être bien mis en œuvre. Le jugement y court grand risque parmi les pointes. Il ne faut pas donner dans le trop grand brillant ; & il faut éviter le froid, qui en est la maladie mortelle. De l'affectation, sauve qui peut. Je ne trouve rien dans les anciens Auteurs qui puisse servir de regle dans ce genre d'écrire, que ce mot de Ciceron dans le second Livre de l'Orateur. *Omnium Sententiarum gravitate, omnium verborum ponderibus est utendum. Accedat oportet, oratio varia, vehemens, plena animi, plena spiritus, plena veritatis.*

M. du Tot-Ferrare Conseiller du Parlement de Normandie, écrivoit assez bien en ce genre. Je l'avois prié de m'envoïer le Recueil de ses pieces dont il me faisoit part dans ses belles humeurs ; mais il me répondit que ces sortes d'ouvrages étoient comme les petits pâtez qui ne sont bons que quand ils sont tout chauds.

¶ L'Auteur de l'Histoire de l'Imprimerie & de la Libraire, paroît n'être pas assez informé de plusieurs choses dont il entreprend de parler.

Il se trompe quand il dit, que Jac-

ques de Sanlecque étoit de Chanlu en Bourbonnois. Jacques de Sanlecque étoit de Chanlu dans le Boulonnois, & fils du Sieur de Sanlecque, Seigneur de la Terre du même nom, dans la même Province, proche de Montreüil ſur mer.

Durant la Ligue, Jacques de Sanlecque cadet de pluſieurs freres, âgé d'environ quatorze ans, vint à Paris & porta les armes qu'il quitta ſur la fin de la guerre. Aïant vû travailler à des Caracteres d'Imprimerie, il s'y apliqua & devint trés-habile dans cet Art. C'eſt à lui qu'on eſt redevable des excellens Caracteres dont le fameux Antoine Vitré s'eſt ſervi pour mettre au jour la Poliglotte de Guy-Michel le Jay Doïen de Vezelay. C'eſt encore lui qui a fondu les premiers Caracteres de Muſique que nous aïons eus en France, avec les Regles, à la ſollicitation du Maître de la Muſique du Roy, pour qui il avoit beaucoup de conſidération.

Il ſe maria à Paris, & eut trois garçons, Henry, François & Jacques. Henry paſſa en Angleterre, & fut Valet de Chambre de Charles I. Il

épousa la Demoiselle Hocquieper , dont le Pere fut depuis Capitaine des Gardes de Milor Cromwel. Durant les troubles d'Angleterre, Henry de Sanlecque repassa en France avec sa femme. Aïant changé de Religion, il fit tout son possible pour pervertir sa famille. Il gagna Jacques son cadet qui étudioit en Théologie ; & ce jeune Théologien pervertit son Pere.

François qui estoit demeuré ferme dans la Religion Catholique, porta les armes en Italie pour le Duc de Mantouë, & se trouva au siége de Cazal. La paix faite, il revint en France, où touché d'apprendre que sa mere s'étoit faite Calviniste par la persuasion d'un Ministre qui assistoit Henry de Sanlecque à la mort, il s'appliqua aux Controverses, convertit son frere Jacques, & travailla avec lui, mais inutilement, à faire revenir leur Pere au sein de l'Eglise Romaine.

Ce Jacques de Sanlecque étoit trés-versé en toutes sortes de Littérature. Il sçavoit la Théologie, la Médecine, la Jurisprudence, l'Astronomie, l'Astrologie judiciaire, la Musique, & toutes les autres parties des Mathématiques.

Il possedoit les Langues Orientales ; l'Hebreu, le Syriaque, l'Arabe ; comme aussi le Grec, le Latin, l'Anglois, l'Italien & l'Espagnol, Son cabinet étoit garni de toutes sortes d'instrumens de Musique, dont il joüoit facilement. Il tenoit de son Pere le secret de la fonte des Caracteres d'Imprimerie, & à bien encheri par dessus. Les plus beaux Caracteres que nous aïons eus en France jusqu'à cette heure, sont de sa façon ; & ceux de Musique lui doivent la perfection à laquelle ils sont parvenus. Consumé de travail & de maladies fréquentes, il mourut âgé de quarante-six ans, au mois de Novembre 1659.

Il avoit un fils qui mériteroit bien d'être mis au nombre des enfans illustres. A l'âge de sept ans, il sçavoit le Latin, le Grec, assez d'Hebreu & un peu de Philosophie. La mort arrêta le cours de ses études, lorsqu'il n'avoit encore que neuf ou dix ans. Le Pere de Sanlecque Chanoine Régulier & Poëte satirique, est le frere de cet admirable enfant.

¶ Le *Vittorio Siri* dont nous avons plusieurs volumes d'Histoire, sous le

titre d'*Il Mercurio*, , *overo Historia di correnti Tempi*, étoit un Moine Italien qui vendoit sa plume au plus offrant; ce qui a fait dire de luy aux gens même de sa nation, que son Histoire est *non da Istorico*, *ma da salario*. Le Cardinal Mazarin ne l'aimoit pas ; & s'il luy faisoit du bien, ce n'étoit que pour se racheter de ses mains qui pinçoient en écrivant. On ne sçait quelle mouche le piqua, ou par quel instinct il s'avisa dans le troisiéme Tome de son Mercure, où il recherche l'origine des differens excitez entre Urbain VIII. & le Duc de Parme, de prendre le parti du Duc contre le Pape. Peut-être que quelques Florins passerent par là, & firent plier l'Historien dont les entrailles crioient famine. Quoiqu'il en soit c'est-là presque le seul endroit remarquable de son Histoire ; & il est surprenant, *che avendo parlato tanto liberamente del Papa & de' Barbarini*, *se le passi senza castigo*. Un bel esprit a dit de lui qu'il étoit *tutto senza arte*, *senza stile*, *senza politica*, *senza concetti*, *ô vivacita*, *senza eruditione*, *senza termine de creanza*, *& senza alcuna verita*. Ce sont-là de belles qualitez pour un

Historien : & aprés cela, fiez-vous au *Vittorio Siri.*

¶ Depuis Sixte V. nous n'avons point eu de Pape qui ait dit tant de bons mots qu'Alexandre VIII. On en a recueïlli plusieurs, qui se trouvent imprimez en France & en Italie. Il avoit accoûtumé de dire à ses Neveux, pour les faire souvenir de profiter de la fortune presente : *Faites cuire votre pain pendant que le four est debout.* Quand il fit M. Janson de Fourbin Cardinal de l'Eglise Romaine, l'Ambassadeur d'Espagne qui en avoit de la jalousie, le pria de faire la même grace à quelqu'un de sa nation, Sa Sainteté ne devant pas oublier une Cour pendant qu'elle en favorisoit une autre. Le Pape lui répondit, qu'en honorant M. de Fourbin, il n'avoit point eu égard aux Cours ; que cela lui estoit dû dés le précédent Pontificat ; que d'ailleurs il le méritoit par ses services ; & qu'enfin c'étoit son ami & un tres-honnête homme qu'il vouloit gratifier. Et quoi, saint Pere (repartit l'Ambassadeur) n'y a-t-il point en Espagne quelqu'homme de merite qui soit vôtre ami, & à qui vous

vouliez bien faire le même honneur ? Le Pape ſe tenant ferme ſur ce pas gliſſant, lui nomma un Eſpagnol de grande reputation. Mais S. Pere (repartit l'Ambaſſadeur) il y a vingt ans que cet homme eſt mort. J'en ſuis faché (rêpliqua le Pape) il meritoit le Chapeau : c'eſtoit mon ami, & je le lui aurois donné.

Un Religieux Servite qui avoit été dans la familiarité de ce ſouverain Pontife, lorſqu'il étoit Cardinal, penſant profiter de cet avantage, vint ſe jetter à ſes pieds, & lui demander un Evêché qui vaquoit depuis peu. Sa Sainteté qui n'eſtimoit pas aſſez ce Moine pour lui donner une Mitre, lui répondit en ſoûriant, *Voſtra Paternita ſarai Servita.* Ce bon homme ne ſongeant pas à ce que vouloit dire le Pape qu'il ſeroit toûjours *ſervite*, & non pas *ſervi*, comme il ſe l'imaginoit, alla publier par tout ſa bonne fortune, & les égards que ſa Sainteté avoit pour ſes anciens amis : mais quelques jours aprés il fut bien étonné d'apprendre que le Pape s'étant joüé de lui, avoit donné l'Evêché à un autre ; & commença à reconnoître,

Qu'il faut se contenter de sa condition.
Qu'aux conseils de la mer & de l'ambition.
Nous devons fermer les oreilles.

¶ L'heritiere de la Maison de Rohan aïant épousé le Comte de Chabot (Chabot est le nom d'un poisson) M. Pucelle Avocat celebre, plaidant pour les parens de cette Princesse, qui vouloient faire casser son Mariage, parce que cette alliance étoit trop au dessous d'une si grande Dame, lui apliqua fort heureusement ce vers d'Horace :

Desinit in Piscem, mulier formosa supernè.

ce qui lui attira l'aplaudissement de tout le Bareau.

¶ Pierre Montmor Professeur à Paris en Langue Grec n'estoit pas un homme aussi méprisable que la plûpart le croïent. C'étoit un fort bel esprit, qui avoit de grands talens. Les Langues Grecque & Latine lui étoient comme naturelles. Il avoit lû tous les bons Auteurs de l'antiquité ; & aidé d'une prodigieuse memoire, jointe à beaucoup de vivacité, il faisoit des aplications trés-heureuses de ce qu'il avoit

remarqué de plus beau. Il eſt vrai que c'étoit preſque toûjours avec malignité : ce qui excita contre lui la fureur de ceux qui eſtoient les objets de ſes plaiſanteries. Avec ce genie il s'introduiſoit facilement chez les Perſonnes de qualité qui aimoient les joies du Parnaſſe. L'avarice le gâtoit , car il avoit du bien dont il n'uſoit pas ; & il recherchoit trop la bonne chere. Il diſoit à ſes amis : Meſſieurs, fourniſſez les viandes & le vin , & moi je fourniray le ſel. Auſſi le répandoit-il à pleines mains aux bonnes tables où il ſe trouvoit. Son humeur ſatirique n'avoit point de bornes ; & il étoit Lucien par tout. Il en vouloit particulierement aux méchans Poëtes. *Je reconnois* (diſoit-il) *deux ſortes de Poëtes ; les uns qui viennent de génération & de génération divine ; c'eſt-à-dire des Poëtes engendrez d'Apollon & des Muſes, avec un genie heureux & facile ; & d'autres qui viennent de corruption , comme des inſectes qui empoiſonnent le monde de leur mauvaiſe humeur.* Un jour, à la table de M. de Mêmes, un Poëte de ce caractere faiſoit ſonner bien haut des Vers d'un aſſez méchant goût ,

qu'il avoit compoſez à la loüange du Lapin, ſous le titre de *Cuniculi Encomium*; Montmor fatigué de ſon diſcours, lui dit bruſquement: *Ce Lapin-là n'eſt pas de garenne; ſervez-en d'un autre.* Un autre Poëte qui faiſoit les Vers à la douzaine, & qu'on appelloit le Pegaze, à cauſe de la vîteſſe qu'il affectoit dans ſes compoſitions, fit une ſatire contre Montmor qu'il dédia à Meſſieurs Pithou. La piéce étant tombée entre les mains de Montmor, il la renvoya à ces Meſſieurs avec ce Diſtique de Virgile: *Equo nolite credere Teucri*: Replique d'autant plus juſte, que Meſſieurs Pithou étoient originaires de Troye. [*Voyez tome 3. p. 247. lig. 15.*]

Jamais on n'a tant écrit de ſatires en Proſe & en Vers contre perſonne, que contre Montmor. Chacun s'y épuiſoit: Il en reſte encore aujourd'hui des Recueïls entiers. Ce qu'il y a de meilleur eſt de M. Ménage. Les amis de Montmor lui avoient conſeillé de faire imprimer ſes bons mots contre ces Ecrivains importuns: Mais l'amour du repos lui liant les mains, il ſe contenta de rire de ces bagatelles, & de

les mépriser. Quand on lui dit que M. Ménage l'avoit métamorphosé en Perroquet ; bon (repondit-il) je ne manquerai ni de vin pour me réjoüir, ni de bec pour me défendre ; & parce qu'on loüoit beaucoup cette métamorphose, il ajoûtoit : Ce n'est pas merveille qu'un grand parleur comme Ménage ait fait un bon Perroquet.

Montmor porta plus impatiemment le refus que Messieurs Dupuy luy firent de l'entrée de leur cabinet, qui étoit le réduit des plus honnêtes gens de Paris. Ces Messieurs graves comme des Catons, prenoient les sciences du côté de leur plus grand serieux, & ne souffroient pas aisément ceux qui n'ont pour ainsi dire, que le Polichinel de la litterature. Ils n'entendoient point raillerie, & il auroit mieux valu faire un solecisme au nés de l'Université, que de se relâcher à turlupiner en leur presence.

¶ Dans la premiere Edition de la Traduction du Concile de Trente de Latin en François par Gentien Hervet, imprimée à Reims en 1564. & dans la seconde Edition de Paris de 1584. il est remarqué que trois Cardinaux s'opo-

ſérent à la confirmation de ce Concile. Cette circonſtance ne ſe trouvant que dans la premiere Edition Latine du Concile de Trente, qui eſt aujourd'hui trés-rare, fait qu'on recherche beaucoup la verſion Françoiſe d'Hervet. *Il a plû à tout les Peres* (ce ſont les propres paroles du Cardinal Moron dans la concluſion du Concile) *qu'on mette fin à ce Concile, & qu'on demande la confirmation à Nôtre Saint Pere, excepté trois ſeulement qui ont dit, qu'ils ne demandoient pas cette confirmation.*

M. Sponde dit qu'on n'a point ſçû qui étoient ces trois Cardinaux; & il eſt étonnant, comment ce point d'hiſtoire eſt échapé à Fra-Paolo, vû qu'il a remarqué que le Pape s'étant fait lire ce Decret, prit les voix des Cardinaux, qui allerent tous à la confirmation, excepté ſaint Clement & Alexandrin, qui dirent qu'il faloit excepter quelques chapitres qui donnoient trop d'autorité aux Evêques. [*Voyez tome 3. p. 247. lig. 23.*]

¶ Le Cardinal de Berulle étoit un grand admirateur du ſtile de Balzac. Il en fut regardé de travers par les envieux de ce celebre Ecrivain. *Je ſou-*

haïterois (disoit-il) *que M. de Balzac fût plus chrétien & plus pieux qu'il ne le paroît dans ses Ouvrages : mais cela ne fait rien à son stile. Il écrit bien en tous sens ; & de quelque côté qu'on le prenne, il est trés-pur & trés-correct dans le langage.*

Le P. Desmares de l'Oratoire, éléve de ce Cardinal, étoit charmé de Balzac, & faisoit gloire d'avoir en cela M. de Berulle de son côté. Il auroit bien voulu que M. de Balzac eût écouté le Pere Gondren, & qu'il eût recueïlli ses pensées, comme il a fait celles de quelques autres, & les eût inserées dans son Socrate Chrétien.

Quand Messieurs de Port-Roïal se mirent en tête d'écrire pour le Public, ils formérent leur stile sur celui de Balzac, & suivirent la métode d'Ablancour pour les traductions.

¶ On a mandé de Rome à un de mes amis, que le Cardinal Coloredo, nommé du Pape Innocent XI. pour examiner le Bréviaire des Chartreux, s'étant aperçû que le Cantique *Lætare Jerusalem* qui se trouve dans ce Bréviaire, n'est pas conforme à celui des Bréviaires modernes, recherch-a

s'il ne s'accordoit point avec les plus anciens. Aprés un long examen, il trouva qu'effectivement le Bréviaire des Chartreux étoit en cela conforme aux anciens Bréviaires manuſcrits du Vatican, & des autres Bibliotéques de Rome. Ainſi il fut ordonné qu'on ne changeroit rien au Cantique *Lætare* du Bréviaire des Chartreux, excepté qu'on metteroit *contumacibus* au lieu de *contumaciis* qui ſe lit dans ce Bréviaire.

Le Cardinal Coloredo pouſſé de curioſité, n'entreprit pas ſeulement d'examiner le Bréviaire tout entier, il examina auſſi le Miſſel de ces Religieux, ſur les anciens Miſſels & Bréviaires, tant manuſcrits qu'imprimez. Quand il y remarquoit de la conformité, il en avertiſſoit le Pape, lui faiſant entendre qu'il faloit laiſſer ce Bréviaire & ce Miſſel en leur entier, ſans y rien changer, comme étans des monumens de la venérable antiquité que l'Egliſe a interêt de conſerver.

Les Chartreux ſont ceux de toute l'Egliſe qui ſe ſont le plus long-tems maintenus dans les anciens *Rites*. Les

Cathédrales en conservent aussi bien des choses, principalement dans l'éducation de leurs Enfans de Chœur qui vivent en commun sous un Maître, & gardent les anciennes pratiques dans les inclinations, les révérences, la posture au Chœur & la maniere d'encenser. Ils conservent encore l'ancienne forme des vétemens dedans & dehors l'Eglise, excepté le bonnet quarré qui est une invention nouvelle : Les Enfans de Chœur de l'Eglise de Paris n'en portent point au Chœur.

¶ Le Traducteur de la Vie de Fra-Paolo, écrite en Italien par le Pere Fulgence, n'a pas traduit fidelement la Conférence que le Prince de Condé eut à Venise avec Fra-Paolo, dans la maison d'Angelo Contarini. Voici les propres paroles de l'original. *Il biasimo de gl'Ugonotti, senza toccar scin illa di dottrina, lo diverti con singolar desterità, introducendo la memoria del valore è prudenza del Padre & Avo del Principe medesimo, il quale, come capacissimo, ben s'auvidde quello che significasse.* Le Traducteur rend toute cette période en ces termes.

Quant à ce que disoit M. le Prince au desavantage des Huguenots, sans toucher aucune chose de la doctrine, Fra-Paolo le divertit fort adroitement, en le faisant souvenir que son Pere & son Aïeul, qui avoient été si sages & si vaillans, étoient de ce parti. Au lieu qu'il devoit dire selon l'original, que *Fra-Paolo laissant à part la doctrine sur laquelle M. le Prince tâchoit de l'obliger à se déclarer, il en détourna le discours avec adresse, se jettant sur les loüanges de la vaillance & de la sagesse du Pere & de l'Aïeul de ce Prince, qui étant trés-intelligent, comprit bien que Fra-Paolo usoit de ce détour pour ne se pas déclarer.* C'est là le véritable sens du texte, bien éloigné de celui du Traducteur, qui est tout-à-fait odieux.

¶ Dans une Conference chez M. Rohault, un Philosophe de l'Ecole en aparence du Comte de Gabalis, voulant expliquer comment les bêtes qu'il suposoit n'être que des automates ou de pures machines, agissent neanmoins comme si elle avoient une ame, tint à peu prés ce discours.

» Il y a, Messieurs, une infinité d'esprits

d'esprits qui remplissént les élémens, «
le feu, l'air, l'eau, & la terre, «
où ils ne sont pas oisifs; mais «
apliquez à faire joüer, selon les «
régles des mécaniques, toutes les «
machines de bêtes que la nature «
forme pour l'usage, l'utilité & l'or- «
nement de l'Univers. De ces esprits, «
les uns apellez *Salamandres*, de- «
meurent dans le feu, & y gouver- «
nent ces petits animaux venimeux «
qui portent le même nom: D'au- «
tres esprits, apellez *Silphes*, ha- «
bitent dans l'air, & font joüer les «
machines des Oiseaux: Les *Ondins* «
dans les eaux, donnent aux Pois- «
sons tous les mouvemens nécessai- «
res pour les faires vivres dans cet «
élément: Et enfin les *Gnomes* sont «
occupez à faire agir les machines «
des animaux qui se proménent sur «
la terre. «

Quelques Philosophes pretendent, «
ce que je n'ose pas assurer, que «
ces esprits sont de deux sexes, pour «
les deux sexes des bêtes ou ma- «
chines mouvantes; que les plus «
grands, les plus ingenieux & les «
plus habiles de ces esprits, gouver- «

» nent les machines des bêtes les
» plus grandes, les plus composées &
» les plus parfaites. Quoiqu'il en soit,
» il est constant qu'outre ces esprits
» de la premiére espece, il y en a
» une infinité de fort déliez de toute
» espéce, qui font joüer le nombre
» infini d'insectes que nous voïons,
» ou qui échapent à nos yeux à cause
» de leur extrême petitesse; que tous
» ces esprits en général gouvernent
» chaque machine selon la disposi-
» tion de ses organes, de son tempe-
» rament & de ses humeurs, ne se
» saisissant pas indifféremment de
» toutes sortes de machines, mais de
» celles-là qui sont de leur caractére,
» & qui vivent dans l'élément qui
» leur est propre. Par exemple, un
» esprit tout de feu, ne va pas se
» jetter dans l'eau; mais demeurant
» dans son élément, il passe le tems
» à faire joüer la machine de la Sa-
» lamandre, & à la conserver par
» de certains mouvemens contre l'ar-
» deur du feu. Les Silphes se bor-
» nant à la région de l'air, qui est
» assez étenduë, ne se mêlent que
» d'animer les oiseaux; & encore

chaque Silphe n'anime-t-il que « l'oiseau qui est de son génie & de « son caractere. Ainsi un Silphe rê- « veur se niche dans la machine d'un « Hibou, d'un Chat-hüant ou d'une « Choüette ; & au contraire un Silphe « de gaïe humeur, & qui aime à « chanter la petite chanson, s'insinuë « dans un Rossignol, dans une Fau- « vette ou dans un Serin de Ca- « narie. Un Ondin qui se plaît à « nager en grand' eau, ne manque « pas de se loger dans une Baléne, « & de la promener par tout l'O- « céan. Un autre qui aime à faire « des prodiges, & à exécuter de « grandes choses par de petits moïens, « se place dans un Remora, le plus « petit de tous les Poissons ; & ar- « rête tout court un Gallion, qui est « le plus grand de tous les Vaisseaux. « Les Ondins qui sont d'un humeur « plus douce, vont dans les lacs, les « rivieres, les ruisseaux & les fontai- « nes, se loger chez les Carpes, les « Gardons, les Barbeaux, les Truïtes, « &c. Un Gnome fier & superbe « demeurant sur la terre, qui est son « élément, se saisit d'un Courcier de «

» Naples ou d'un Genet d'Eſpagne ; un
» autre qui eſt cruel, ſe jette à corps
» perdu dans un Tigre ou dans un
„ Lion ; & un qui eſt folâtre & badin,
„ va gîter dans un Singe ou dans une
„ Guenon.
» Chaque eſprit aime & chérit la
„ machine qu'il a priſe en gouverne-
„ ment, travaille nuit & jour à ſa
„ conſervation, & à lui faire joüer
„ parfaitement ſon perſonnage ſur le
„ théatre de l'Univers ; & c'eſt en
„ cela que conſiſte l'inſtinct qu'on at-
„ tribuë aux bêtes. Tant que les prin-
„ cipaux organes des bêtes ſont en
„ bon ordre, les eſprits demeurent fer-
„ mes dans leur machines, & font leur
„ devoir ; mais quand une fois ces or-
„ ganes ſont corrompus & tombent en
„ deſordre, les eſprits ſe retirent &
„ vont loger ailleurs, laiſſant à de
„ moindres eſprits le ſoin d'animer lès
„ vers qui naiſſent de la corruption de
„ leurs cadavres. Avant cela ils appor-
„ tent tous leurs ſoins pour redreſſer la
„ machine, la conſervant le plus long-
„ tems qu'ils peuvent, & ſe lamentent
„ quand ils ſont contraints de l'aban-
„ donner, comme il arrive dans les

Cygnes, qui chantent des air lan- «
guissans la mort dans le bec. «

Quand il se forme des monstres «
dans la nature, se sont des esprits «
bizares qui s'y fourent pour l'effroy «
du genre humain; comme ce sont «
des esprits têtus qui animent les «
Hydres à sept têtes. «

Les esprits de la plus petite espece, «
ne s'attachent qu'aux insectes; mais «
ils n'en sont pas moins glorieux pour «
cela, sur tout depuis qu'on a trouvé «
les Microscopes, & que l'on con- «
noît à lœil leur sçavoir faire; pré- «
tendant bien qu'il y a encore plus de «
ressorts à manier dans ces petites «
machines que dans les grandes, & «
qu'il faut plus d'industrie pour faire «
joüer la machine d'une fourmi, «
d'une mite ou d'un ciron, que pour «
faire joüer la machine d'un Elephant, «
d'une Autruche ou d'une Baléne. Or «
c'est de ce fond de jalousie entre les «
esprits de la grande espéce, & ceux «
de la plus petite, que naissent les «
guerres sans fin que les insectes exer- «
cent contre les plus grosses bêtes. «
Un moucheron qui n'est presque «
rien, «

—— —— fond sur le cou
Du Lion, qu'il rend presque fou,
Le Quadrupede écume & son œil étincelle.
Il rugit, ou se cache, ou tremble à l'environ,
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un Moucheron.

Quand nôtre Philosophe eut dit ces choses, & encore d'autres plus agréables qui me sont échapées, il pria la compagnie de luy pardonner s'il avançoit des sentimens si extraordinaires; jurant qu'il s'y trouvoit poussé par l'imposibilité de pouvoir expliquer autrement, comment les bêtes n'aïant point d'ame, elles agissent aussi parfaitement que si elles avoient de la raison & de la connoissance. Qu'au reste son Systême n'étoit pas improbable, puisqu'enfin de grands Philosophes & des Théologiens même avoient crû que les Anges gouvèrnoient les Spheres des Cieux, conduisoient le Soleil, la la Lune, les Planettes; en un mot, tous les Astres & toute la machine du monde, & supléoient par leur sagesse & leur industrie à l'ame qui manque à ces grands corps.

Il ajoûta en s'adressant à quelques

Peripateticiens qui étoient presens, qu'il ne se disculperoit pas d'avoir soûtenu que les bêtes ne sont que de pures machines ; qu'il avoit été toûjours libre dans la Philosophie de prendre les opinions mêmes les moins soûtenables ; & qu'il n'y avoit pas plus de hardiesse à prétendre aujourd'hui, que les bêtes ne sont que des automates, qu'il y en avoit du tems de Seneque à vouloir que *la Justice, la Force, la Prudence & les autres Vertus fussent des animaux.*

Ce discours fini, Messieurs Rohault & Clercelier, qui entendoient raillerie, prenant la chose du bon côté ; remerciérent le Philosophe d'avoir si ingenieusement réjoüi la compagnie ; & M. Pecquet, encherissant sur ces Messieurs, par ses caresses & par ses loüanges, dit que si cet agréable Systême n'étoit pas vrai, qu'au moins il étoit *bene trovato.*

¶ Olivier Maillard étoit un Cordelier qui préchoit avec réputation dans le dernier siécle. On a de luy deux volumes *in-octavo* de Sermons en Latin, imprimez à Paris en 1511. & 1513. Les Prédicateurs de son temps af-

fectant de touſſer, comme une choſe qui donnoit de la grace à leurs déclamations, il n'a pas manqué dans un Sermon en François, imprimé à Bruges vers l'année 1500. de marquer à la marge par des *hem*, *hem*, les endroits ou il avoit touſſé.

J'ay vû autrefois de vieux Prédicateurs qui affectoient ces touſſeries soit pour ſe donner un bon air quand ils avoient la voix mâle, ſoit pour reprendre haleine, ou pour faire revenir leur mémoire de ſes égaremens.

Il eſt parlé dans les anciens Auteurs d'une éloquence geſticulaire, & de ſoléciſmes en fait de geſtes. Selon Galien dans le Livre de l'*Uſage des Parties*, la main eſt un organe qui peut ſupléer à tous les inſtrumens; & ſelon les Orateurs, la main par ſon action & ſes geſtes, peut ſupléer à la voix & aux expreſſions d'un Acteur. *Manus unumque ſermonem per ſeipſa ſignificat, quod una cum ſermone manuum etiam motum expetimus, ut ait Artemidorus : hiſtriones enim vel celebres invenies ſolaciſmi redargutos, quod geſtu manuum aliquando peccaßent.*

Je

Je sçavois bien ces particularitez ; mais jusqu'à Olivier Maillard, je n'avois point oüi parler d'une éloquence tousseuse. Il est vrai que l'Abé de Boisrobert disoit qu'un habile Prédicateur devoit sçavoir tousser, cracher & éternuer à propos ; & que c'étoit quelquefois un fort bon moyen de se retirer d'un mauvais pas. Ce même Abé, se trouvant à la Harangue d'un Orateur ennuïeux, qui éternuoit souvent, dit plaisamment : J'espere qu'à force d'éternuer, cet homme nous fera dire tant de fois, *Dieu vous assiste*, qu'à la fin il cessera de nous importuner, & prendra congé de la Compagnie.

¶ Il est bon pour l'enrichissement des Langues, d'inventer des mots nouveaux, & d'en faire passer quelques uns d'une Langue en une autre. Nous devons à Ciceron le beau mot de *Morale*, pour dire Science des mœurs, ou Philosophie des mœurs, comme l'on disoit avant lui. Il est vrai que d'ordinaire les mots de nouvelle invention ne sont pas de longue durée ; mais il y en a aussi qui naissent sous une si bonne étoile, qu'ils s'enracinent dans les Langues, bien que

d'abord ils aïent peine à se faire recevoir. *A mon avénement à la Cour* (dit Brantôme qui florissoit dans le dernier siécle) *on appelloit le Nonce du Pape, Ambaßadeur. Le nom de Nonce eut peine à s'introduire ; & par dérision à la Cour, on disoit l'Once du Pape.* Je souhaiterois que cet Historien nous eût dit, quelle fut la cause de ce changement, & de quelle part il vint, de la nôtre, ou de celle de Rome.

M. de Sorbiere raconte qu'il eut autrefois beaucoup de peine à faire résoudre un homme disert à lui permettre d'emploïer dans sa traduction de la Politique d'Hobes, le mot de *Systême*, duquel il lui sembloit que la force ne se pouvoit pas exprimer en François sans circonlocution, non plus que celui de *Syntagme.* Cependant Systême est demeuré : mais Syntagme n'a point encore passé les bornes du Païs Latin. *Minuties* les a franchies, ne paroissant d'abord qu'en lettres Italiques dans nos Livres imprimez, comme un peu honteux de l'honneur qu'on lui faisoit. Aujourd'hui il va la tête levée, habillé à la

Françoise. *Voïez tome 3. p. 249.*

Pindariseur & pindariser se trouvent encore dans quelques uns de nos Auteurs. *Petrarquiseur & petrarquiser*, qu'un Ecrivain du dernier siécle voulut mettre en vogue, séchérent sur pied. *Desabusement*, qu'un de nos meilleurs Ecrivains a hazardé, n'a point fait de fortune, pendant que *respectable* s'est mis en crédit. Le mot d'*Opera*, qui est purement Italien, fait presentement une si bonne figure dans nôtre Langue, & s'y est rendu si necessaire, qu'il n'y a point d'apparence qu'on le change jamais pour un autre. Il n'y a point quarante ans qu'*indolent & indolence* n'étoient presque pas suportables. Quand ils commencérent à s'introduire dans le monde, M. Scaron dans une Epître chagrine en parla de cette sorte :

Mille à la Cour se servent d'indolence,
Pour exprimer langueur & nonchalance ;
Et vous diront d'un ton triste & dolent :
Depuis huit jours je suis indolent.

Aujourd'hui *indolent & indolence* ont des Lettres de Noblesse. *Voïez tome 3. p. 248.*

¶ M. de Baſſompiere étant priſonnier à la Baſtille paſſoit le temps à lire & à écrire. Un jour Malleville, qui étoit ſon Secretaire, le trouvant qui liſoit l'Ecriture Sainte luy dit : Que cherchez-vous dans ce livre, Monſeigneur ? Je cherche, lui répond-t-il, un paſſage que je ne ſçaurois trouver. Il vouloit dire qu'il eut bien voulu ſortir d'où il étoit : mais ſon heure n'étoit pas venuë, & il eut encore long-tems beſoin de Malleville, qui étoit un ſerviteur fidelle, & d'un grand ſecours pour lui dans ſes affaires & dans ſes études, comme je l'ai vû par les Mémoires qu'on a trouvez dans le Cabinet de Malleville, aprés ſa mort.

M de Rabutin eſtimoit les Mémoires de M. Baſſompierre, & les préféroit à beaucoup d'autres qui ont de la reputation. Les obſervations de ce Maréchal ſur l'Hiſtoire de France de Dupleix ſont fort utiles. Si on s'aviſe jamais de r'imprimer cette Hiſtoire, il ſera bon pour l'inſtruction du Lecteur d'y joindre ces obſervations, qui ſont courtes, & déciſives : mais il faut les tirer de l'original de M. de Baſ-

ſompiere ; car il nous avertit dans ſes Mémoires , qu'on y a fouré des additions qui ne ſont point de lui.

Les perſonnes habiles qui ont été emploïées dans les affaires , & qui ſe ſont trouvées aux occaſions , devroient ainſi charger de leurs remarques critiques, les marges de nos faiſeurs de Mémoires qui diſent tout ce qui leur plaît ſans garand. Quand les Mémoires de Pontis parurent , je les envoïai à M. l'Archevêque de Roüen François de Rouxel , qui les lût avec d'autant plus d'application & de plaiſir , qu'il avoit connu de Pontis à l'armée. Mais il m'aſſura que de Pontis s'en faiſoit trop accroire ; que les affaires ne s'étoient pas toûjours paſſées comme il les raporte ; & que l'idée odieuſe qu'il donne du miniſtere du Cardinal de Richelieu , eſt un reſte de reſſentiment contre cette Eminence, qui avoit maltraité l'Abé de Saint Cyran, allié de la famille des Pontis.

¶ *Barlæus* dans la Harangue qu'il prononça en 1632. le jour de la dédicace de l'Ecole d'Amſterdam , fit voir que *la qualité de Marchand ne doit pas préoccuper le Lecteur au deſavan-*

tage d'un Livre ; qu'anciennement il y a eu des Philoſophes qui ont exercé le commerce ; & qu'il n'y a point d'incompatibilité des études avec le négoce.

Philippe-Sylveſtre du Four célebre Marchand de Lyon, a donné au Public pluſieurs Traitez ſçavans & curieux. Le Sieur Pomet Marchand Droguiſte à Paris, vient de mettre au jour un aſſez gros volume des choſes de ſon négoce qu'il pourra corriger & augmenter dans une ſeconde Edition. Je ne parle point du ſçavant André Fricks Marchand Libraire d'Amſterdam : cela eſt du reſſort des Libraires d'être ſçavans du moins dans les Langues, & dans l'Hiſtoire de la Librairie.

¶ J'ai connu à Roü.. une celebre Marchand, qui paſſe pour un des plus ſçavans hommes du Païs. A l'âge de vingt ans il ne ſçavoit encore que lire, écrire, & un peu d'Arithmétique. Aidé de ſon bon génie, & par ſon travail ſans l'aide de perſonne, il a apris en peu de tems les Langues, Latine, Grecque & Hebraïque, l'Eſpagnol, l'Italien & l'Anglois. Il ſçait

la Philoſophie ancienne & moderne, la Médecine, la Chimie & les Mathématiques. Il deſſine fort proprement, & fait toutes ſortes de Lunettes & de Microſcopes. Il a beaucoup de jugement, une grande diverſité de lecture, & bien de l'agrément dans la converſation.

Nous avons de lui... une Traduction du Livre de *Robert Naunton*, intitulé, *Le caractére véritable d'Elizabeth Reine d'Angleterre*. On attend de lui de nouvelles découvertes ſur les Poids & ſur les Meſures des Anciens : Voici cōmme il s'en explique dans une Lettre écrite à un ami, qui lui avoit demandé l'analiſe de cet Ouvrage.

Comment M..... vous envoïer « l'analiſe d'un Ouvrage dont on n'a « pas encore commencé la ſinthéſe ? « On compoſe, on unit avant qu'on « diviſe. On amaſſe des materiaux avant « qu'on ordonne un Ouvrage ; & avant « qu'on ſe mette à l'ordonner, on ſe doit « déterminer ſi on le publiera ou non : « ce qu'on ne peut faire que l'idée, « qu'on s'en forme ne ſatisfaſſe ; car « comment ſatisfaire les autres de ce «

» qui ne nous satisfait pas ? Ces excu-
» ses toutes justes qu'elles sont, ne vous
» plaisent point, M..... vous voulez
» être obéï, encore qu'on ne vous en-
» voïât que des idées imparfaites. Je
» consens qu'on vous les envoïe (ces
» idées) mais n'attendez pas que je les
» donne en six lignes comme vous les
» donnez, il vous en coûteroit trop peu
» de lecture, & à moi trop de refle-
» xion.

» S'il arrive donc que j'entreprenne
» l'Ouvrage que je minute, & qu'on
» le publie ; voici à peu prés comment
» je pourrai m'y prendre. Je donnerai
» en un volume la traduction en nôtre
» Langue de trois Traitez Anglois ;
» un du Pied, un du Denier Romain :
» ces deux composez par Jean Greaves
» Professeur d'Astronomie à Oxford,
» qui outre une excellente érudition,
» possedoit les Langues Orientales ;
» c'est le fruit de ce qu'il a remarqué
» de curieux sur les Poids, les Mesu-
» res & les Monnoies anciennes, pen-
» dant ses voïages en France, en Ita-
» lie, en Gréce & en Egypte. Et un
» essai sur le recouvrement des Poids
» & des Mesures des Juifs, composé par

M. Cumberlan Theologien d'Angle- «
terre, pour l'intelligence de quelques «
notes sur la Bible que quelques-uns «
de ses amis avoient entreprises. «
L'Auteur démontre geometrique- «
ment dans ce Traité plusieurs choses «
curieuses & importantes sur les Poids «
& sur les Mesures des Anciens. «

Je donnerai en un second volume «
une Dissertation sur les Lavoirs que «
Salomon fit mettre dans le Temple «
de Jerusalem. Je la diviserai en deux «
parties : Dans l'une, j'y parlerai «
à fond de la Mer d'airain ou du «
plus grand de ces Lavoirs ; dans «
l'autre je traiterai des dix petits. «
Dans la premiere, aprés avoir ra- «
porté toutes les opinions qu'on a «
euës sur la figure, sur les dispo- «
sitions, sur la capacité & sur l'usa- «
ge de ce grand Vaisseau ; je donne- «
rai la mienne, en faisant voir par «
l'Ecriture, par l'autorité ou par la «
raison, que la Mer d'airain étoit un «
double vase, composé d'une coupe «
ou cuvier, & d'un plinte ou pied ; «
que la coupe n'en pouvoit être que «
cylindrique de la capacité de 333 «
coudées cubes $\frac{1}{3}$, ou 2000 baths : «

» le pied, qu'un parallelipepede creux
» de 10 coudées en quarré, & de deux
» coudées de hauteur, de la capacité de
» 166 coudées cubes $\frac{2}{3}$, ou de 1000
» baths : & que ce double vase, qui
» étoit unique par dedans, encore
» qu'il parût double par dehors, conte-
» noit 500 coudées cubes, ou 3000
» baths ; c'est-à-dire 311 muids, un
» quart, 27 pintes, 6 pouces cubes
» mesure de Paris. Par là je prouve-
» rai que l'Auteur des Livres des Rois
» a pû dire, comme il a fait, que
» la coupe de cette Mer contenoit
» 2000 baths ; l'Auteur des Parali-
» poménes, que toute cette Mer en
» contenoit 3000 ; & que l'un &
» l'autre de ces Auteurs ont donné
» la mesure de ce grand Vase aussi
» geométriquement & aussi exacte-
» ment que nous la donnerions au-
» jourd'hui ; la Geométrie de ces Au-
» teurs n'aïant point été autre que
» la nôtre.

» Je ferai voir par de pareilles preu-
» ves, que le plinte étoit apuïé sur
» le derriere de douze bœufs de bron-
» ze, disposez en quatre groupes trois
» à trois, vers les quatre parties du

monde laissant entr'eux quatre paſ- «
ſages qui rendoient un baſſin acceſ- «
ſible ſous la Mer pour la purifica- «
tion des Prêtres : qu'au milieu de ce «
baſſin, s'élevoit un gros pilier de «
bronze creux, qui s'alloit rendre «
ſous le milieu du plinte, pour faire «
monter dans la Mer l'eau d'un ré- «
ſervoir éloigné, & pour l'en tirer «
par quatre robinets qui ſe devoient «
trouver à portée à ce pilier vis-à- «
vis des quatre paſſages ; & que tout «
ce peſant ouvrage étoit élevé ſur un «
perron octogone de marbre à cinq «
degrez. «

A l'occaſion des ornemens du «
plinte, je prouverai qu'ils ont été «
ſemblables aux ornemens du lam- «
bris du Sanctuaire, & aux entre- «
las ou treillis de chaînes qui pen- «
doient autour du haut des deux «
entablemens quarrez des colomnes «
de bronze pour écarter les oiſeaux «
par le bruit de 392 grelots apel- «
lez grenades qu'on y avoit attachez «
196 ſur chaque. Les contrarietez «
aparentes entre les mots Pekaghim «
פקעים & Bekarim בקרים, dont les «
Auteurs ſacrez ſe ſont ſervis pour ex- «

» primer les ornemens du plinte étant
» éclaircies ; je ferai voir à l'occasion
» de ces ornemens, que l'Architec-
» ture des Israëlites n'étoit point dif-
» ferente de l'ancienne des Grecs, que
» ces Peuples avoient prises des Egyp-
» tiens ; car les dimensions que l'E-
» criture marque des colomnes de
» bronze sont doriques : le Monument
» d'Absalon, plus ancien que le Temple
» de Jerusalem, & le Sépulcre de
» Zacarie, moins ancien de quel-
» que siécle : subsistent encore en
» Judée ornez de colomnes dori-
» ques : un Sicle frapé du tems de
» Salomon, represente la façade du
» Temple, composée de quatre co-
» lomnes doriques ornées de bases,
» de chapiteaux & d'un entablement
» enrichi de triglyphes. Et Josephe ra-
» porte que la Maison Roïale de ce
» Prince étoit soûtenuë de colomnes
» dont les entablemens étoient ornez
» de triglyphes.

» Dans la seconde partie de ma
» Dissertation, aprés avoir raporté
» l'opinion des autres, comme j'ai fait
» dans la premiere, je donnerai la
» mienne sur la figure, l'usage & la ca-

pacité des petits Lavoirs, en prou- «
vant par de pareilles preuves, qu'ils «
étoient des machines roulantes mon- «
tées sur quatre roues; qu'ils étoient «
composez d'un bassin quarré orné «
de pilastres, d'entablemens dori- «
ques & de bas-reliefs où des Che- «
rubins étoient representez; qu'aux «
deux bouts du bassin se trouvoient »
des bras pour les conduire, & des «
gradins ou marche-pieds pour attein- «
dre à un vase élevé sur quatre Che- «
rubins, au-dessus de l'ouverture du «
bassin; que le ventre de ce vase é- «
toit un parallelepipede de deux cou- «
dées en quarré; d'une coudée & de- «
mie de hauteur, & de la capacité «
de six coudées cubes; & le cou, «
un cilyndre d'une coudé de diamé «
tre, autant de hauteur, & de la capaci «
té des $\frac{2}{3}$ d'une coudée cube; & que «
tout le vase contenoit quarante baths, «
c'est-à-dire, quatre muids, quarante- «
une pinte, quarante pouces $\frac{2}{3}$ cubes «
mesure de Paris. J'y ferai voir que «
ce vase contenoit l'eau nette; qu'on «
l'en tiroit par des robinets pour les «
purifications des victimes; & que le «
bassin qui étoit dessous servoit à re- «

» cevoir l'eau sale, & les excrémens
» des issuës des victimes.

» A l'occasion des ornemens de ces
» machines, je ferai voir l'origine des
» ornemens de l'entablement dorique,
» la figure des Cherubins; & que
» Dieu n'avoit permis ces images,
» que pour détourner les Israëlites
» de l'idolatrie de leurs peres &
» de leurs voisins, insinuant par ces
» representations, que des simulacres
» ne pouvoient être des Dieux, puis-
» qu'on en faisoit l'ornement des
» vases qui servoient aux offices les
» plus bas de la maison du Dieu qu'ils
» adoroient.

» Enfin je finirai les deux parties
» de ma Dissertation, en faisant voir
» que si la figure que je donne à ces
» Lavoirs n'est pas la vraie, elle est
» au moins la plus conforme aux des-
» criptions qu'en donnent les Auteurs
» sacrez, de toutes celles qui sont ve-
» nuës à ma connoissance, & dont
» j'ai prouvé les défauts.

» Greaves dans son Traité du Pied
» Romain, nous a donné la précision
» du Derac du Caire, par raport à
» nos mesures. M. Cumberlan a prou-

vé dans ſon Eſſai, que ce Derac étoit l'ancienne coudée d'Egypte & des Hébreux; & que la ſixiéme partie du cube en faiſoit le bath. Les raports proportionnels entre cette coudée & ce bath, m'aïant fait découvrir la vraie figure des Lavoirs de Salomon, la Diſſertation dont je viens de parler, ſera la confirmation démonſtrative de la verité de cette coudée, l'unique fondement dont je me ſervirai dans un troiſiéme volume pour découvrir préciſément, & pour réduire exactement à nos poids & à nos meſures, toutes les meſures longues & creuſes, & tous les poids des Egyptiens, des Hébreux, des Babyloniens, des Grecs & des Romains dont les Auteurs anciens ont fait mention.

Je ferai voir dans ce dernier Traité, de quelle maniére on a pû inventer les meſures longues, les meſures creuſes & les poids chez toutes ces nations qui étoient deſcenduës de Noé, & qu'on pouvoit regarder comme des Colonies Egyptiennes. J'y ferai voir que les Anciens n'ont eu que la ſeule coudée Egyp-

» tienne pour le fondement de toutes
» leurs meſures; & que c'étoit en cet-
» te conſideration, que les Hebreux
» l'apelloient Ammah אמה, Mere. J'y
» ferai voir, dis-je, que de cette coudée,
» ils en formérent toutes leurs gran-
» des & petites meſures longues ; que
» du cube de cette coudée ils en for-
» mérent toutes leurs meſures creuſes ;
» & que de la peſanteur du cube
» d'eau de cette coudée, ils en éta-
» lonnerent d'abord leurs poids, com-
» me dans la ſuite ils en étalonnné-
» rent leurs meſures creuſes par le
» volume d'eau de la peſanteur de ces
» poids.

» Mais ce qui prouvera la verité
» de tout ce que j'avancerai dans ce
» Traité, c'eſt que je ne donnerai aucu-
» ne meſure ni aucun poids, qu'ils ne
» ſoient conformes aux deſcriptions
» qu'en ont donné les Auteurs anciens
» comme les Auteurs de l'Ecriture
» Sainte, les Septante, le Paraphraſte
» Caldéen, Joſephe Eupoleme, Ariſ-
» tée, S. Epiphane, S. Jerôme, Ariſ-
» tote, Xenophon, Herodote, Plaute,
» Varron, Caton, Ciceron, Vitruve,
» Diodore, Nepos, Gelle, Hygin,
Dioſco-

Dioſcoride, Tite-Live, Columelle, Pline, Plutarque, Galien, Cenſorin, Mæcianus, Balbus, Fannius, Elian, Vegece, Frontin, Cleopatre, Feſtus, Nonnius, Heſychius, Pollux, Suidas, Hero, ou quelques autres de même antiquité: Outre que je pretens que ces mêmes meſures & ces mêmes poids s'accordent exactement aux anciens Monumens qui nous reſtent en Egypte, dans la Grece, dans l'Italie, & dans les Cabinets des Antiquaires.

En traitant de ces poids & de ces Meſures, je reſoudrai les difficultez qui ſe rencontrent à leur occaſion dans les Livres ſacrez & dans les autres Auteurs. Comme celle de la grandeur de l'Arche de Noé: Celle de la peſanteur des Cheveux d'Abſalon, des Armes de Goliath, & du Geant Jeſbebenob: Celle des Metretes de Cana, des trentes piéces d'argent de Judas, des Boucliers d'or de Salomon: Celle des Suburbes des Iſraëlites: Celle des Poids & des Meſures Attiques, avant & depuis Solon: Celle de

» la valeur des Presens de la Reine
» de Saba, des Tresors de Darius,
» & un grand nombre d'autres de
» même nature. Je donnerai même
» en chemin faisant un plan geomé-
» tral du Temple qu'Ezechiel a décrit,
» lorsque je parlerai du Pagham פעם,
» ou pied des Hebreux, ce plan m'aïant
» donné la démonstration de la lon-
» gueur de ce pied.
» Elles ne sont pas inexplicables
» ces difficultez ; on y peut répondre
» avec quelque sorte de satisfaction,
» & même les resoudre. La pesan-
» teur des Cheveux d'Absalon, est
» mise au rang des plus difficiles :
» On lit dans Samuël qu'elle pesoit
» deux cens sicles ; le Caldéen &
» les Septante, lui donnent le même
» poids ; Josephe l'explique par cinq
» mines, & S. Epiphane la fait de cent
» vingt-cinq sicles. On traite les der-
» niers de rêveurs ; & l'on regarde
» l'expression des premiers comme en-
» velopant l'impossible, sur ce qu'il
» est inoüi que la chevelure d'aucun
» homme ait pû peser cent onces Ro-
» maines : l'erreur vient de ce qu'on
» prend ces sicles pour des sicles

de quatre dragmes. Cependant ſans «
recourir, comme les Rabins à des «
ſicles ſacrez & profanes, inconnus «
aux Iſraëlites ; ſans recourir com- «
me Bochard au Resh ר pris pour «
un Daleth ד, ou à la poudre d'or «
dont on ſe poudroit du temps de Da- «
vid, ni aux autres fantaiſies de «
quelques Interprétes ; je prouverai «
que les expreſſions de ces Ecri- «
vains étoient les mêmes en des ter- «
mes differens, & qu'ils ont tous «
entendu une peſanteur égale à 1. «
liv. 14 onces 7 gros 14 grains $\frac{2}{21}$ «
poids de marc de Paris. Jen tairai ici «
les raiſons, de peur de vous fatiguer, «
car vous m'ordonnez d'être cours. «

Voila de grandes promeſſes, «
M.... j'y pourai néanmoins ſatis- «
faire, ſi Dieu me donne des jours ; «
& ſi l'on m'accorde ce que les per- «
ſonnes judicieuſes ne me refuſeront «
pas : A ſavoir, que le Derac du «
Caire contiennent préciſément 1824 «
milliémes des mille qui diviſent le «
pied d'Angleterre : que le pied de «
Paris contienne 1068 des mêmes «
milliémes ; & que l'Once priſe «
ſur l'étalon du Châtelet, peſe pré- «

» cisément 472 & $\frac{1}{2}$ grains, poids de » Troy d'Angleterre : C'est ce que » Greaves a reconnu par ses experien» ces. Si l'on m'accorde que le cube » du Derac ou coudée du Caire » contienne précisément 6 baths. M. » Cumberland l'a prouvé ; & la su» position de cette proportion entre le » bath & la coudée, m'ont fait dé» couvrir la figure des Lavoirs de » Salomon. Si l'on m'accorde qu'un » pouce cube d'eau mesure de Paris, » pese précisément 372 grains $\frac{1}{6}$ de nô» tre poids de marc. Je l'ai reconnu » par une nouvelle expérience dont je » donnerai l'histoire dans ce dernier » Traité.

» Enfin je satisferai à toutes ces » promesses, pourvû que l'on m'ac» corde ce que je viens de dire, & » que je puisse prendre les poids & » les mesures dont ont parlé les » Auteurs dont je me servirai, pour » les poids & les mesures en usage » dans les lieux où ils écrivoient, » lorsqu'ils y ont écrit, quand ils » ne les expliquent pas.

¶ Les Artisans aussi-bien que les Marchands ont leur part aux Scien-

ces : car ſans parler d'un grand nombre qui ſavent les Mathématiques, nous avons Benoiſt Baudoüin natif d'Amiens, trés-habile Théologien, fils de Cordonnier, & Cordonnier lui-même dans la boutique de ſon pere, qui a fait entr'autres ouvrages un ſavant Traité, *De Calceo antiquo & myſtico*, pour faire l'honneur à ſon premier métier, comme il le déclare lui même. Jean-Baptiſte Gallo Cordonnier à Florence, nous a donné de beaux Ouvrages en ſa Langue, ſur tout des Dialogues à l'imitation de Lucien. Volfang Muſculus faiſoit le métier de Tiſſeran pour vivre dans ſes études. M. le Févre ſavant Aſtronôme de l'Obſervatoire de Paris étoit Tiſſeran à Liſieux Ville de Normandie, avant qu'il s'apliquât heureuſement comme il a fait à la contemplation des Aſtres, & ce fut en comptant les fils de ſa toile, qu'il commença à faire ces prodigieuſes ſupputations, qui étonnent ceux qui n'en connoiſſent pas les principes. Nicolas Bourbon Poëte Latin, & grand-oncle d'un autre Nicolas Bourbon, auſſi Poëte Latin & de l'Academie Fran-

çoise, étoit le Fils d'un Forgeron, & avoit souflé à la forge de son pere, qu'il a admirablement décrite dans un Poëme qui se trouve parmi ses autres Ouvrages.

¶ Il seroit souhaitable que ceux qui se mêlent de nous donner des Bibliotheques, ne parlassent que des Livres de leur métier, ou que des Livres qui leur fussent tout-à-fait connus. Quand on marche à l'aveugle dans ces sortes de Catalogues, on ne manque pas de se tromper & de tromper les autres. Nous avons vû l'un de ces Bibliothequaires peu exact, quoique d'ailleurs bon Libraire, ranger dans la classe des *Rituels*, un Traité *De Missis Dominicis*; c'est-à-dire, un Livre où il est traité des *Ambassadeurs* ou des *Intendans des Provinces*, pour un Recuëil de *Messes Dominicales.*

J'ai toûjours fait cas de la Bibliotéque des Historiens de France par André du Chesne; parce que cet Auteur étant fort versé dans nôtre Histoire en connoissoit parfaitement les Ecrivains. Il manque pourtant une chose à son Ouvrage, c'est qu'il de-

voit par un peu de critique, distinguer les bons Historiens d'avec les médiocres; & ceux-ci d'avec les autres qui ne sont pas autentiques ni dignes de créance. C'est à quoi il faudra remédier dans une seconde Edition, qu'on devroit procurer au Public.

¶ Recherches curieuses sur la diversité des Langues & des Religions dans toutes les principales parties du monde. Ce Livre qui est Brerewoode Professeur des Humanitez a Londres, est un fort bon Ouvrage; mais pas assez ample. Il y a quelques années que la Veuve de Varennes Libraire de Paris, se proposant de faire une seconde Edition de ce Livre traduit en François sur l'original Anglois, pria M. Simon d'y mettre la main. Ce savant Critique s'y emploïa volontiers; mais dans la suite n'aïant pû s'accommoder avec cette Veuve, il fit imprimer ses Additions à part, sous le Titre de *Religions d'Orient, par le Sieur Mony.* J'ai apris de lui-même, qu'il avoit beaucoup augmenté ce petit Ouvrage, & qu'il en pouvoit faire un volume *in-quarto*,

qui est la mesure ordinaire de ses Livres. Le Public attend avec impatience qu'il lui fasse ce riche present.

¶ Pirou est un ancien Château situé sur la côte de Basse-Normandie dans le Côtentin, vis-à-vis des Isles de Jersay & Garnesay. André du Chesne, dans son Livre *des Antiquitez, Villes, Châteaux & Places remarquables de France*, corrigé & augmenté par son fils François du Chesne, & imprimé à Paris en 1668. parle du fort Château de Pirou. Il s'en trouve une belle description sous le nom du Château de *Besmeliane* ou *Vivarambe* dans l'*Almaïde* de M. de Scudery.

Ce Château est si ancien, & accompagné de tant de merveilles, que les bonnes gens du Païs croïent qu'il a été bâti par les *Fées*, bien des années auparavunt que les *Norvegiens* ou *Normans* vinssent habiter la *Neustrie*. Ils disent que ces *Fées*, qui étoient filles d'un grand Seigneur du Païs, célébre Magicien, se métamorphosérent en des *Oyes sauvages*, quand les Normans descendirent à Pirou;

&

& que ce sont ces Oyes-là mêmes qui reviennent tous les ans faire leurs nids dans cet admirable Château. Chose surprenante, qui mériteroit bien de trouver place dans les Mémoires de ceux qui écrivent des merveilles de la nature : En voici la description.

Au pied des murailles du Château de Pirou, on comte dix-huit ou vingt niches de pierre, où l'on a soin tous les ans de mettre des nids faits de paille ou de foin pour les Oyes sauvage qui ne manquent pas le premier jour de Mars de venir la nuit faire plusieurs rondes autour du Château pour voir au clair de la Lune & des étoiles, si leurs nids sont prêts. Les jours suivans, ils prennent possession des nids qui leur semblent les plus molets & les plus commodes : ce qui ne se fait pas sans coup ferir. Quelquefois à grand coup d'ongle & de bec, ces oiseaux se mettent tout en sang, & font un si grand bruit, que les échos retentissant de toutes parts, on ne s'entend point dans les apartemens du Château, ni dans les Masures des environs. Quand tous ces nids sont pris par les plus braves d'entre les

Oyes, on en met six ou sept autres sur les parapets des murailles qui ne demeurent pas long-tems vuides. Comme ces murailles sont extraordinairement hautes, les Oyes qui y couvent ne manquent pas dés que leurs petits sont éclos, d'avertir en criant qu'on vienne les descendre dans le fossé; que si on ne leur rend pas ce bon office, les meres y descendent elles mêmes, & étendant charitablement leurs aîles, reçoivent leurs petits à la descente, de crainte qu'ils ne se blessent.

Chaque Oye a son mâle auprés d'elle; & il est remarquable que ce sont de vrais Oyes sauvages; que quelquefois il ne paroît aucun de ces Oiseaux dans les campagnes voisines, pendant qu'il y en a des milliers qui flotent sur les Lacs de Pirou.

Quand ces Oyes sont hors du Château on n'en sauroit aprocher de six cens pas sans les faire envoler; mais quand ils sont dans le Château cessant pour l'amour de leur hôte, d'être sauvages, ils viennent prendre du pain & de l'avoine à la main; & quoique l'on crie, ou que l'on tire

des coups de fusil dans les cours, ils ne s'en effarouchent point. Ils couvent depuis le commencement de Mars jusques dans le mois de Mai. Lorsque leurs petits sont assez forts pour les suivre, il les dérobent la nuit ; & se retirent par de faux-fuïans dans les Lacs prochains, pour ne revenir que l'année suivante.

Les Spéculatifs du Païs prétendent (comme on le dit en Suisse & en Holande des Cygones) que c'est bon signe quand il vient à Pirou grand nombre d'Oyes sauvages. Le Seigneur de ce Château, qui a grand soin que leurs nids soient bien molets, & que la nourriture ne leur manque point, nous a mandé qu'il en a paru cette année une infinité ; & qu'il est sorti plus de cent petits de dessous les aîles des meres, d'où l'on conjecture que l'année sera bonne, ou que nous aurons la paix.

J'ai connu un vieux Gentilhomme Bas-Normand, qui disoit, qu'étant enfant il avoit appris à lire dans une tres ancienne Chronique qui raportoit que quand il naissoit un garçon dans l'illustre Maison de Pirou,

les mâles de ces Oyes paroissoient revêtus de plumes grises, & prenoient le dessus du pavé dans les cours du Château ; mais que quand c'étoit une fille, les femelles en plumes plus blanches que nége prenoient la droite sur les mâles. Que si cette fille devoit être Religieuse, on remarquoit une de ces Oyes entre les autres, qui ne nichoit point ; mais demeuroit solitaire dans un coin, mangeant peu, & soupirant dans son cœur je ne sai pourquoi.

¶ *La Grammaire générale & raisonnée qui contient les fondemens de l'art de parler.* Ce Livre est de l'invention de M. Arnault Docteur de Sorbonne, & de la composition de Dom Claude Lancelot Moine de S. Cyran. Il se trouve presentement traduit en diverses Langues, par la singuliére estime que les étrangers en ont fait. C'est sur les fondemens de cet Ouvrage, que M. l'Abé d'Angeau travaille à une Grammaire Françoise qui doit accompagner le Dictionnaire de l'Académie. Si l'on juge de toute la piece par l'échantilon que cet Abé vient de donner, il faudra refondre

ce Dictionaire, & en faire une nouvelle Edition.

Dom Claude Lancelot étoit de Paris : Aïant fait dans sa jeunesse de fort bonnes études, il fut chargé de l'éducation d'un Enfant de Qualité ; & se retira ensuite au Port-Roïal des Champs, où il enseigna les Humanitez avec beaucoup de fruit. Quelques années aprés il se fit Religieux dans l'Abaïe de S. Cyran, où il avoit de grandes liaisons avec le feu Abé M. de Barcos. A la mort de celu-ci, cette Communauté aïant été dissipée, & les Moines dispersez, Dom Claude l'Ancelot se trouva relegué en Basse-Bretagne, où il est mort depuis deux ou trois ans. *Voïez tome 5. p. 250 lig. 5.*

Outre la Grammaire raisonnée, on a de cet Auteur la Nouvelle Métode pour aprendre le Latin, d'excellentes Racines Grecques, les Grammaires Grecque, Espagnole & Italienne, si connuës d'un chacun ; une Traduction Françoise des Fables de Phédre, & un autre de quelques Comédies de Terence, purgées de leurs saletez ; un Traité de l'Hemine, dont

il y a eu deux Editions, la derniére est la plus ample ; & enfin tout ce qui se trouve de piéces & d'observations à la fin de la Bible de Vitré, pour servir d'introduction à l'intelligence de la Sainte Ecriture. *Voïez tome 3. p. 250. lig. 16.*

¶ Nous avons eu en ce siécle trois Auteurs fameux qui se sont obstinez à écrire en des genres qui ne convenoient point à la portée de leur génie. M. de Balzac a passé toute sa vie à écrire des Lettres, dont il n'a jamais pû attraper le véritable caractére. M. Chapelain a perdu tout son tems à faire un méchant Poëme. L'Abé de Maroles s'est consumé à faire de pitoïables Versions, sans que jamais ni les conseils de ses Amis, ni les railleries & la censure des Critiques, & surtout celle de M. de l'Estang dans sa Métode de traduire, aïent pû lui arracher de l'esprit cette maudite passion. Quand ce bon Abé ne pouvoit venir a bout de traduire de certains endroits difficiles des Auteurs qu'il avoit en tête, il écrivoit à la marge : *Je n'ai point traduit cet endroit, parce qu'il est tres-difficile,*

& que je ne l'entends point.

Chaque eſprit a ſon caractére & ſa grace particuliére ; & ce n'eſt pas un gage aſſuré qu'on réüſſira en une choſe, parce que l'on réüſſit en une autre. M. de Balzac avoit un talent particulier pour embellir nôtre Langue. M. Chapelain étoit un fort habile Critique ; & M. de Maroles avoit aſſez de génie pour écrire des Mémoires qui ne demandent que de la ſincérité & de la naïveté : Ceux qu'il a donnez au Public étoient aſſez bien commencez ; & il en auroit tiré de la gloire, s'il ne s'étoit point allé perdre dans des choſes de rien, qui ne peuvent ni inſtruire ni réjouïr le Lecteur. Il avoit entre les mains des piéces trés-autentiques, tirées des Archives de la Maiſon de Nevers, dont nos Hiſtoriens auroient pû profiter, s'il lui avoit plû de nous en faire part.

Il ne faut pas même quand on réüſſit dans un ſujet, le pouſſer trop avant. Comme on fait de grimaces, & qu'on ſe tire les larmes des yeux à force de rire ; on ſe défigure auſſi, & on ceſſe d'être plaiſant à force de le vouloir toûjours paroître.

Bornons ici nôtre carriére,
Les longs Ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matiére,
On n'en doit prendre que la fleur.

C'eſt ce qu'a dit M. de la Fontaine en finiſſant ſon premier volume des Fables choiſies. Peut-être auroit-il bien fait lui-même (quelque joli talent qu'il ait) de garder ſon précepte, & de ne point paſſer plus outre.

¶ M. le Duc de Montauſier étoit d'une *Maiſon Hüguenotte*, & avoit étudié pour être Miniſtre : C'eſt d'où lui venoit tant d'érudition Eccleſiaſtique. Aprés la mort de ſon frere aîné qui fut tué à l'Armée, il vint à la Cour, changea de Religion, & épouſa Julie d'Angennes, héritiére de la Maiſon de Ramboüillet. Il conſerva toute ſa vie de l'amour pour les belles Lettres, & les cultiva avec ſoin, toûjours ami des Savans, & toûjours leur protecteur, quand l'honnêteté des mœurs s'y trouvoit jointe à l'érudition & à la beauté de l'eſprit.

Ce qu'il y avoit de plus merveilleux en M. de Montauſier, c'eſt que vivant à la Cour, il n'abandonna jamais les intérêts de la vérité. Il aimoit

à l'entendre & à la dire ; & se la disoit à soi-même. *Venerabilis senex, & patientissimus veri*, comme on l'a dit de l'Empereur Vespasien. Aussi ne faisoit-il point de façon de se reconnoître dans quelques endroits du Misantrope.

Du tems que les juremens étoient plus à la mode qu'ils ne sont aujourd'hui, il juroit comme les autres. Le Curé de Ramboüillet, qui étoit un homme simple, mais un fort bon Ecclésiastique, l'en reprenoit librement. Il le trouvoit bon ; & si bon, qu'un de ses Domestiques lui disant pour le flater, que ce Prêtre-là étoit bien hardi de parler sur ce ton à son Seigneur. M. de Montausier lui repartit : Taisez-vous, coquin ; ce Prêtre a raison d'être hardi, puisqu'il dit la vérité.

La personne du monde que ce Duc chérissoit davantage, prenant le parti de certains Artisans qu'on accusoit de friponnerie, tâchoit de les excuser auprés de lui. Mais M. de Montausier qui ne pouvoit souffrir d'excuse où il n'y en doit point avoir, lui repartit tout indigné : Je croirois auf-

si-tôt que vous n'avez point de nez, que de croire que ces gens-là sont innocens. C'étoit tout dire ; car cette Dame avoit un des plus grands nez de la Cour.

Un Magistrat se trouvant à sa table, des miettes de pain se mêlérent je ne sai comment à ses cheveux : Otez, Monsieur, ôtez ces miettes de vos cheveux, lui dit brusquement M. de Montausier ; vous nous faites mal au cœur. Dans un autre repas, un Gentilhomme Bas-Normand, aïant mis une perdrix sur son assiette pour la dépecer & la servir à ses voisins, M. de Montausier lui dit : Eh ! Monsieur, qui voudra manger de ce gibier aprés avoir traîné sur vôtre assiette ? Ce sera moi, Monseigneur, repartit le Gentilhomme, qui avoit l'esprit present, & personne n'en sera dégoûté que moi seul.

M. de Montausier écrivoit avec la même liberté qu'il parloit, comme on le peut juger par la Lettre suivante. Elle s'adresse à un ami qui l'avoit prié de lui dire son sentiment, touchant un petit Livre qui couroit alors, sous le titre de Relation de la

conduite presente de la Cour de France, adressée à un Cardinal à Rome, par un Seigneur Romain de la suite de son Eminence M. le Cardinal Flavio Chigi, Légat du Saint Siége vers le Roy Trés-Chrétien, traduite de l'Italien en François.

Je n'ai rien vû de si affecté ni de si contraint que ce discours. Il n'étoit pas besoin de le faire passer pour une Relation Italienne envoïée de Paris à Rome, & ensuite être renvoïée pour être traduite de Rome à Paris. Et encore moins de feindre la premiére Impression à Leyde & la seconde à Cologne, puisqu'il n'y avoit rien à craindre de la faire imprimer ici; & qu'au contraire, il est toûjours glorieux à la France de publier les illustres qualitez de son Souverain. Il est vrai que par le bon soin qu'on prend de raconter ce qui se passe dans les Finances, & par la citation de plusieurs Arrêts sur la matiére des Usures, on peut juger que ce Livre est plûtôt un Manifeste de la conduite de M. Colbert, & une justification de la Chambre de Justice, qu'un juste Panégyrique des belles actions de nôtre Grand Roi. Il y a des endroits où les choses sont assez bien

pensées ; & il y en a d'autres où nos maux sont assez bien palliez, Mais aprés avoir dit que la générosité de Loüis XIV. est incontestable, aussi-bien que le grand nombre de ses Victoires ; cet Auteur ne devoit pas, d'une célérité peu judicieuse, étaler à la fin de la seconde Lettre, pour faire bonne bouche, la défaite de Gigery avec une perte de trente-cinq Canons & de beaucoup d'autres choses ; & dire que cette affaire peut être mise entre celles qui formeront les plus belles parties de l'Histoire de Sa Majesté. Nous n'avions que faire qu'il nous consolât, en nous aprenant que Charles-Quint & S. Loüis ont été aussi mal-heureux que nous en Afrique. Enfin je tiens que cet Ecrivain est un écrivain de ménage, & que sans doute il a été loüé de M. Colbert à juste prix, pour donner des marques encore plus particuliéres de ses fidéles œconomies.

¶ Les Notices des Dignitez de l'Empire de l'Orient & de l'Occident, sont d'un grand secours pour l'intelligence non seulement de l'Histoire Romaine, mais aussi de l'Histoire Ecclésiastique, qui dépend en quelque sorte de cette premiére. Cependant ce secours sera

bien foible & même inutile, sur tout aux jeunes gens, si les Notices ne sont accompagnées de bonnes Remarques, commes de celles de Pancirole, & de quelques autres Antiquaires ; & si un habile homme ne suplée au défaut de l'original, qui est mutilé & corrompu en bien des endroits. M. Valois, qui a donné le *Notitia Galliarum*, auroit pû rendre avec bien de la gloire ce service à la République des Lettres : mais cet Auteur qui étoit trés-capable, étoit aussi trés-difficile. Il sembloit qu'on lui arrachât les entrailles, quand on le prioit de produire quelque chose de nouveau : Il faloit le laisser faire ; c'est là l'humeur de Messieurs les Savans. M. Colbert Ministre d'Etat, le solicitant un jour avec beaucoup d'honnêteté, de vouloir continuer son Histoire de France en Latin, dont il avoit déja donné quelques volumes ; le bon-homme tout effraïé se retirant en arriére, comme si on avoit voulu l'assommer, s'écria : Eh ! Monsieur, que me demandez-vous à l'âge où je suis : me demander ce penible travail, c'est me demander la vie. Il est mort, & a laissé ce grand

Ouvrage imparfait.

¶ Me rencontrant à Paris dans une Bibliotéque avec un fort habile homme, il me dit aprés l'avoir long-tems considérée : Cette Bibliotéque est belle ; mais elle n'est pas assez éclairée. Que dites-vous, Monsieur, lui répondis-je ? Le jour y entre de tous côtez. Je veux dire (me repartit-il) que je n'y remarque presque point de Critique. Voïez vous (continua-t-il) tout cet amas de Livres est peu de chose, à moins qu'on ne trouve auprés de chaque Auteur son Critique, ou son Adversaire s'il en a. J'étois encore jeune quand cela me fut dit, & j'ai reconnu avec le tems, qu'il n'y avoit rien de plus vrai ; & qu'on n'est point assez éclairé sur quelque matiére que ce soit, quand cette matiére n'a point été debatuë ; & qu'on n'a pas lû tous les Auteurs qui en parlent, & qui se contredisent. Nous en avons un exemple tout nouveau à l'égard de la nouvelle Bibliotéque Ecclésiastique de M. du Pin, à qui il manqueroit quelque chose, sans le secours indirect de la Critique des Moines de S. Vannes. J'étois autre-

fois enteté de l'Histoire de Strada; mais depuis que (selon l'avis de mon ami) je lui oposai l'Histoire des Païs-Bas de Grotius, & celle de *Bentivoglio*, avec le jugement que celui-ci porte de Strada dans ses Mémoires, je commençai à me refroidir pour cet Historien, qui est plus beau qu'il n'est sûr.

Le même Ami me disoit, qu'il pensoit bien d'une Bibliotéque, quand il y voioit quantité d'Auteurs originaux, principalement en fait d'Histoire, des Critiques, des Traitez singuliers, toutes sortes de Dictionnaire, de Bibles, & de Peres de l'Eglise, quelques-uns des premiers Scolastiques, peu de nouveaux, peu ou point du tout de Casuites. A l'égard de ces derniers, j'ai remarqué dans la Bibliotéque de M. de Reims, qui est une des mieux fournies de Paris, qu'il n'y en a presque point, en comparaison des autres Livres.

¶ Il y a des saisons heureuses pour écrire. Peut-être que si Montagne étoit venu plus tard & dans ce siécle-ci, qu'il auroit moins brillé. Peu de gens en son tems se mêloient d'écrire

en nôtre Langue. Il faut pourtant avoüer, que Montagne dans sa maniére est original ; & que l'air cavalier qu'il affecte, est bien du goût des François. Cet air consiste à suivre sa fantaisie, plûtôt qu'à s'atacher à des principes trés-sûrs, dont l'on tire des conséquences fort suivies. Dans cette humeur on se jette sur toutes sortes de sujets, comme à la picorée ; & l'on dit au hazard tout ce qui vient à la pensée, risquant le bon pour le mauvais, & le mauvais pour le bon, sans trop d'atachement ni à l'un ni à l'autre. On parle de tout comme si on ne parloit de rien ; & souvent de rien, comme de quelque chose de fort important. On commence un discours par où il dévroit finir : on le quitte au milieu, & on le reprend tantôt à la tête, tantôt à la queuë. On ne dit point ce qu'on avoit promis de dire, & l'on dit souvent toute autre chose que ce que l'on avoit pensé. La regle la plus générale de cette maniére d'écrire, c'est de n'en point avoir, & la plus grande affectation, c'est de ne rien affecter. Un Philosophe de cette

cette trempe, parle ingénûment de lui-même, de ſes vices & de ſes vertus. Il parle d'autrui ſans réſerve ni détour. Il apelle chaque choſe par ſon nom. Il paroît en cela peu de pudeur & beaucoup de négligence; mais l'écrivain ne s'en ſoucie pas. Sa Philoſophie lui donne cette fermeté ou cette indifférence. Il ne ſe contraint point, & ne contraint perſonne. La Religion ne l'embaraſſe pas; ſa morale eſt aiſée. A l'entendre dire, il ne tient guéres aux plaiſirs, & les maux ne le touchent que legérement. Il prend ce qui ſe preſente, & ne court point aprés ce qui le fuit. Il vit comme il l'entend, & meurt comme il peut : c'eſt là tout ſon but.

¶ Je ne ſai pourquoi Ciceron a dit, que les Poëtes Tragiques ſont plus amoureux de leurs Ouvrages, que les autres Poëtes. Peut-être que Ciceron ne le ſavoit pas lui-même; & en effet il en parle comme ne le ſachant pas : *In hoc enim genere neſcio quo pacto magis quam in aliis, ſuum cuique pulchrum eſt.* Cela ne viendroit-il point de ce que les Poëmes Dragmatiques étant recitez ſur les

Théatres & à la face du Public, c'est-à-dire exposez au jugement & à la censure de tout le monde, le Poëte, quand il réüssit, en tire davantage d'honneur & de gloire.

¶ M. du Cange étoit un parfaitement honnête homme. Quoiqu'attaché à des lectures trés-difficiles & trés-hérissées, il avoit cela de singulier, qu'il ne s'embarassoit point de ses études. Il les quittoit librement & à toute heure, pour recevoir ses amis, & leur rendre service. *C'est pour mon plaisir* (disoit il) *que j'étudie, & non pour faire peine à personne, non plus qu'à moi-même.* Aussi l'on ne remarquoit point que la dureté de ses travaux, lui ôtât rien de la douceur de sa conversation, ni de la suavité de ses mœurs, qui étoient trés-innocentes. Il n'étoit nullement entêté de ses Ouvrages, quoique trés-doctes & aprouvez du Public, disant avec modestie, qu'il avoit pris le moindre parti, & ne s'étoit arrêté qu'à la recherche des mots corrompus que chacun évite & condamne. Toûjours prêt à corriger ses fautes, il écoutoit & recevoit de bonne grace les avis des Critiques;

& l'on ſait que s'il avoit vécu encore quelques années, il auroit changé & éclairci bien des choſes; & en auroit ajoûté de nouvelles, dans la ſeconde Edition qu'il ſe promettoit de faire de ſon Gloſſaire Latin, qui ſera toûjours un admirable ouvrage. *Quantum rerum? Quantum exemplorum? Quantum antiquitatis tenet? Nihil eſt, quod dicere velis, quod ille docere non poſſit. Mihi certè, quoties aliquid abditum quæro, ille Theſaurus eſt. Jam quanta ſermonis ejus fides? Quanta authoritas? Quam preſſa & decora cunctatio? Quid eſt, quod non ſtatim ſciat? Et tamen plerumque hæſitat, dubitat diverſitate rationum, quas acri magnoque judicio ab origine cauſiſque repetit, diſcernit, expendit.*

M. Gaudin Chanoine de Nôtre Dame de Paris, étoit de Touraine. Il avoit de l'eſprit, & écrivoit poliment en Latin. Quoiqu'il n'ait pas paru le plus fort pour l'érudition, dans ſes debats avec M. Joly ſur l'Aſſomption de la Vierge, il n'a pas laiſſé d'en tirer de la gloire, à cauſe de la réputation de ſon adverſaire. Etant encore jeune, il lui arriva un petit

accident, qui doit ſervir d'inſtruction à ceux qui entrent au ſervice des Grands M. le Cardinal de Richelieu avoit demandé à M. des Roches un Lecteur tel qu'il le faloit pour charmer ſes fâcheuſes inſomnies. M. des Roches lui preſenta le jeune Gaudin, bien fait, ſpirituel, & capable de ſervir & de plaire. Le Cardinal qui ne manquoit jamais de mettre ſes Serviteurs à l'épreuve, ne fut pas long-tems ſans tendre un piége à ſon nouveau Domeſtique, lui laiſſant ſous les yeux des Lettres ouvertes, qui pouvoient exciter ſa curioſité, & lui aprendre des nouvelles. Cependant cette Eminence qui faiſoit ſemblant de dormir, mais qui veilloit exactement ſur ſon homme, le ſurprit en défaut; & comme s'il avoit voulu lui dérober la vûë de ſes Lettres, jetta promtement les mains deſſus. Gaudin peu aviſé, aïant donné dans ce panneau, demeura tout étourdi, & mit par là un clou à la fortune qui commençoit à rouler pour lui. Il fut congédié; & le Cardinal dit à M. des Roches : ce jeune homme a trop d'eſprit; aprenez-lui à en avoir un peu

moins. Néanmoins il ne lui refuſa pas dans la ſuite une Chanoinie de Nôtre-Dame, qui a été ſa plus grande richeſſe juſqu'à la mort. M. des Roches qui l'aimoit, lui avoit réſigné ſa Grande Chantrerie de la Cathédrale; mais le tems lui aïant manqué, Gaudin toûjours malheureux, n'a point poſſedé d'autre dignité que celle d'Official ſous M. l'Archevêque de Perefix, qui le conſidéroit.

¶ Quand les Confeſſions de S. Auguſtin, miſes en François par M. Arnauld d'Andilly, parurent au jour, Meſſieurs de l'Académie Fançoiſe, charmez de la beauté de cette Traduction, offrirent une place dans leur Compagnie à cet excellent homme, qui les remercia. Ce refus obligea ces Meſſieurs à faire ce reglement entre eux, que dorénavant l'Académie ſe feroit ſoliciter, & ne ſoliciteroit perſonne pour entrer dans ſon Corps.

Le ſtile grand & étendu que M. d'Andilly affectoit alors, à la maniére des Eſpagnols, comme aïant plus de gravité & de poids, ſur tout dans les choſes de piété, fut d'abord trés-bien reçû; mais à la fin, ſe trouvant

qu'il étoit à charge à l'humeur impatiente des François, on cria contre, & on l'abandonna. Les bons Ecrivains s'aprochérent du stile Laconique, qui n'est pas moins difficile à manier, si l'on fait réflexion à ce mot de Possevin, que peu de personnes comprennent. *Laconicè loqui non est, ut putas, paucas syllabas scribere, sed de pluribus paucas. Atque hac ratione ego & maximè breviloquum Homerum esse pronuncio & prolixum Antimachum. Quid tandem? Nimirum rebus, non autem litteris longitudinem esse æstimans.* Le Pere Mallebranche a fort bien expliqué cette pensée de Possevin en parlant de la Physique d'Aristote : *Ce n'est pas* (dit-il) *que ce Philosophe soit diffus ; mais c'est qu'il a le secret d'être concis, & de ne dire que des paroles.*

¶ M. d'Aligre, pere de M. d'Aligre Chancelier de France, étoit d'un tempérament si froid & si difficile à émouvoir, qu'on ne pouvoit le purger. Son Médecin qui savoit bien que quand les humeurs sont une fois émûës, elles sont capables d'un plus grand mouvement, & par consequent

d'être purgées, ordonna ſecrétement, qu'on tâcheroit de mettre M. d'Aligre en colere ; & que dés qu'il ſeroit émû, on lui feroit prendre ſa médecine. Le Valet de Chambre de M. d'Aligre ne négligea rien pour faire réüſſir la choſe. Dés la pointe du jour, s'aprochant du lit de ſon Maître, il en tira les rideaux avec une précipitation capable de ſurprendre & de fâcher un homme qui s'éveille en ſurſaut. Mais M. d'Aligre ſans s'émouvoir, demanda tranquilement : Quelle heure eſt-il ? Le Valet de Chambre aïant manqué ſon coup, s'aviſa de brûler la chemiſe de ſon Maître, & de la lui aporter tout en feu. M. d'Aligre toûjours froid, ſe contenta de lui dire : chauffez-en une autre ? Tout cela ne faiſant rien ; le Valet de Chambre d'un coup de coude caſſa cinq ou ſix verres de Veniſe que ſon Maître aimoit ; & ce Maître auſſi peu émû qu'auparavant, dit tout doucement : c'eſt dommage, ils étoient beaux. Enfin le Valet de Chambre au deſeſpoir, ne s'atendoit plus à rien, lorſqu'il arriva un homme qui avoit une affaire trés-épi-

neuse au Bureau de M. d'Aligre. Cet homme étoit vêtu de taffetas, & comme il parloit avec beaucoup d'action en défendant sa cause, cette étoffe faisoit une espéce de siflement à l'oreille, qui chagrinant M. d'Aligre, l'impatienta, & lui fit dire tout en colere : *Faites taire vôtre habit, Monsieur, si vous voulez que je vous écoute.* Le Valet de Chambre voïant son Maître émû, lui presenta la médecine, & elle eut son effet.

¶ L'Auteur de la Vie du Tasse en François, sur la foi de je ne sai quel Mémoire, prétend que le Tasse parloit & raisonnoit à six mois; qu'il étudia à trois ans, & alla au Collége à quatre. S'il n'y a point d'erreur aux dates de ce Mémoire, c'est là un prodige sans exemple. Les Italiens qui ont fait l'Eloge du Tasse, ne disent rien de semblable. Girolamo Ghilini entr'autres, qui n'épargne point les exagérations en faveur des gens de son païs, se contente de dire, que le Tasse avoit *un ingegno più che humano*; qu'à l'âge de douze ans il étudia au Droit, & qu'à dixhuit ans il avoit fait le Poëme de Renaud,

Renaud, *avendo ſu l'éta di dieciottanni contati gli amori di Renaldo.* Cela eſt toûjours fort admirable, & peu d'enfans des plus célébres, ont été juſques-là. Certainement l'on ne connoît pas tout ce que peuvent la plûpart des enfans. On les entretient dans la pùérilité, & ils demeurent puérils. J'ai vû un petit Païſan, inſtruit par ſon Curé, qui à l'âge de ſept ans expliquoit le Nouveau Teſtament Grec à l'ouverture du Livre, avec plus de facilité qu'un autre ne l'auroit lû en Latin ou en François. J'ai auſſi vû un Anglois d'environ ſix ou ſept ans qui parloit aiſément Latin, Allemand & Italien; & deux autres enfans, le frere & la ſœur, l'un âgé de neuf ans, & l'autre d'onze ou douze, qui parloient fort bien Grec & Latin, & diſputoient de la Dialectique en l'une & en l'autre Langue.

¶. Iſaac de la Pereyre Calviniſte & Auteur des Préadamites, s'étoit introduit chez feu M. le Prince de Condé par la voie des belles Lettres. Ce fut par hazard & ſans préméditation, qu'en liſant les verſets 12. 13. & 14. du 5. chapitre de l'Epître de S. Paul

aux Romains, il lui vint à la penſée, qu'on pouroit démontrer par ces paſſages de l'Apôtre, qu'il y a eu des hommes au monde avant Adam. Cette opinion bizare & fanatique qu'il ne regardoit d'abord que comme un jeu deſprit, lui entra ſi avant dans la tête, qu'il n'a point guéri de cette folè imagination. Cependant voïant bien que nulle protection ne pouvoit le mettre à couvert du feu dont il étoit menacé, il abjura ſon Héréſie avec le Calviniſme, & ſe retira chez les PP. de l'Oratoire où il eſt mort, aprés (dit on) avoir compoſé la ſeconde partie de ſon Syſtême, qu'il avoit promiſe en donnant la premiere. Pluſieurs ont réfuté ſon Livre, qui n'en vaut pas la peine. Le Latin n'y manque pas: mais il n'y a ni bon ſens ni ſolide érudition. La vanité y régne, avec l'ambition d'être le Chef d'un nouveau Parti. C'eſt pour cela qu'il y flate les Juifs, & les apelle civilement à ſon école.

¶ Nous avons pluſieurs exemples de perſonnes qui ont marqué la force de leur eſprit, en faiſant des Vers la mort ſur les lévres. L'Empereur

Adrien, tout prêt de mourir, fit la jolie Epigrame Latine *Animula vagula, &c.* M. de Saumaise étant encore jeune, frapé d'une maladie mortelle, & lorsqu'il n'attendoit plus qu'à expirer, fit son Epitaphe en Vers. Patris Poëte célébre de Caën, âgé de plus de quatre-vingt ans, se voïant mourir, fit ces beaux Vers, si dignes de nos réflexions : *Je songeois cette nuit, &c.* Des-Bareaux dont la vie avoit été toute Epicurienne, se tournant vers Dieu à la mort, composa un parfaitement beau Sonnet qui marquoit son repentir. Marguerite d'Autriche prête à périr dans une tempête sur Mer, fit son Epitaphe en Vers : illustre témoignage, & de la fermeté de son ame dans cette extrêmité, & de la bizarerie de sa fortune. Un des Officiers Généraux de nôtre Armée Navale (à ce qu'on dit) fait des Vers galans, apuïé contre le mât de son Vaisseau, pendant qu'il fait donner sur l'ennemi, & que l'ennemi donne sur lui : cela s'apelle, *Pingere sub gladio.* Petrône raconte quelque chose de semblable d'un nommé Eumolpus. *Invenimus Eumolpum sedentem, mem-*

branaque ingenti versus ingerentem. Mirati ergo quod illis vacaret in vicinia mortis Poëma facere, extraximus clamantem .... At ille excanduit ; &, sinete me (inquit) sententiam explere : laborat carnem in fine. La mort trouva celui-ci qui cherchoit la fin d'un Vers, & le laissa chercher. Louïse-Anastasie de Serment, fille savante, attaquant elle-même la mort, la pressa par de fort beaux Vers, de la délivrer de ses cruelles infirmitez : Favorablement écoutée, elle mourut en rimant.

——— Nectare clausa suo,
Dignum tantorum pretium tulit illa laborum.

Mademoiselle de Serment étoit de Grenoble. Elle avoit l'esprit grand & décisif. M. Quinault la consultoit comme sa Muse choisie.

¶ Nos meilleurs Auteurs sont plus considérez dans les Païs étrangers que chez nous. C'est là nôtre génie François, de négliger ce que nous possédons, & de courir aprés ce qui vient de loin. On lit avec vénération chez nos voisins l'Histoire de M. de Thou, qu'on ne regarde presque pas ici. Les

Mémoires de Comines ſont plus lûs & admirez en Eſpagne & en Italie qu'en France. On enſeigne ſous le Nord, la Philoſophie de Décartes, à laquelle nous diſons ici anathême. La Démonſtration Evangélique de M. Huet, a eu, ſans comparaiſon, plus d'admirateurs en Angleterre & en Hollande, que dans ſa propre patrie.

¶ Je ne ſai point ſi M. des Ivetaux avoit été Précepteur de M. de Vendôme, comme le raporte Moreri en parlant de Malherbe; mais je ſai trés-aſſurément qu'il a été Précepteur du feu Roy Louïs XIII.

Aprés quelques années de ſervice, fatigué de la Cour, il ſe retira dans ſa belle Maiſon du Fauxbourg S. Germain, où Epicurien déclaré, il mena juſqu'à une extrême vieilleſſe la même vie, qu'il a décrite dans le fameux Sonnet qui commence par ces Vers:

Avoir peu de parens, moins de train que de rents,
Rechercher en tout tems l'honnête volupté,
Contenter ſes deſirs, &c.

Sa Famille étoit de Caën, où elle ſe fait encore diſtinguer aujourd'hui par de grands emplois, & par beaucoup

de mérite. Le frere aîné de M. des Ivetaux avoit été Lieutenant Général de cette Ville, & acheta depuis une Charge de Maître des Requêtes. Celui-ci eut un fils que nous avons vû Conseiller au Grand Conseil, & d'autres Enfans.

On disoit autrefois à Paris que M. des Ivetaux, qu'il se chaussoit comme les autres se coëffent, & qu'il se coëffoit comme les autres se chaussent; parce qu'il portoit des souliers de castor & des calotes de maroquin, les calotes de satin étant alors les seules qui fussent d'usage, celles de cuir n'étant devenuës à la mode que depuis. [*Voïez tome 3. page 252. lig. 9.*]

M. des Ivetaux avoit de l'esprit & de l'érudition, mais il y avoit bien dela bizarerie & de l'extravagance dans la conduite de ce Vieillard; & certainement l'amour des plaisirs l'enyvra, & le rendit ridicule aux yeux de ceux-là même qui excusoient davantage ses foiblesses. Un jour pour son malheur, sortant de chez lui, il trouva à sa porte une jeune Gueuse, *tantò piu bella, quantò piu lacerata*, tombée en foiblesse. M. des Ivetaux

lui fit donner du secours. Il la regarda : Il en fut regardé ; & elle lui sembla si fort à son gré, que dés ce moment cette Circé devint la maîtresse absoluë de son cœur & de sa maison. C'étoit la femme de l'un de ces Menétriers qui vont de cabaret en cabaret par la Ville augmenter la joïe des Yvrognes, & qui n'ont point de pire maison que la leur, selon le Proverbe. Elle joüoit de la harpe divinement, & l'accompagnoit d'une voix charmante ; & c'est véritablement ce qui attacha le plus M. des Ivetaux, qui aimoit la Musique & les Instrumens jusqu'à la folie. M. Sarasin son intime ami, parle dans son Dialogue de l'Amour, d'un galant jaune que Mademoiselle Dupuis (c'étoit le nom de cette femme) avoit mis au chapeau de ce bon homme, en qui l'amour radotoit.

Comme il s'imaginoit que la vie champêtre est la plus heureuse de toutes les vies, & qu'il vouloit être heureux, il s'habilloit en Berger, & prenant l'air d'un *Pastor Fido* avec sa Dame, la houlette à la main, la paneticre au côté, le chapeau de paille

doublé de satin couleur de rose sur la tête, il conduisoit paisiblement le long des allées de son Jardin, ses troupeaux imaginaires, leur disoit des chansonnettes, & les gardoit du loup.

Quand Mademoiselle Dupuis joüoit de la harpe, des rossignols dressez à cela, sortoient de leur voliere, & venoient se pâmer sur l'instrument. Enfin.

Des Jardins, des Tableaux, la Musique, des Vers ;
Une Table fort libre, & de peu de couverts,

ne suffisoient point à M. des Iveteaux : Il rafinoit tous les jours sur les plaisirs, soit pour les augmenter, ou pour les rendre plus sensuels & plus délicats. Mais il eut beau faire, les traverses dont l'on ne manque pas dans la vie, vinrent troubler la fête. Il sût *conserver sa santé* ; Il sût *à rien d'ambitieux ne mettre son attente.* Il sût se faire *estimer du Prince, & le voir rarement.* Il vit *les siens élevez en quelque dignité.* Il eut *beaucoup d'honneur sans peine, & peu d'enfans sans femme,* comme il le dit dans le Sonnet qui renferme toute sa Philosophie : Mais il

ne sût ni garder sa liberté, ni s'exemter d'afflictions & de procés. Ses parens lui en suscitérent : le mariage de sa fille unique, qui fut malheureux, l'inquiéta ; & un meurtre commis dans sa maison, pensa la renverser. Cependant rien n'étant capable de le faire rentrer en lui-même, il mourut comme il avoit vécu. M. de Saint-Evremont dit, qu'étant prêt d'expirer, il commanda qu'on lui joüât une sarabande, afin que son ame passât plus doucement, *allegramente*.

Voila quelle fut la vie de ce Philosophe, de ce Sage du tems, de ce Précepteur d'un grand Roy. J'ai oüi dire que quand il parloit de ce Monarque, il ne disoit jamais le Roy ; mais seulemeut Louïs treiziéme, dépité de ce que ce Prince ne régnoit que par ses Ministres.

Heu quia troppus amor savios stultescere cogit?
Artibus ipsius quisnam certando repugnat ?
Supposito Alcides humero qui cœlica regna
Sustinuit, variasque habuit certamine palmas,
Fœmineas vestes abjecta pelle Leonis
Induit, & manzzam posuit, fusumque piavit.
Jupiter in Taurum, Cygnum se mutat & aurum
Quique Deus fuerat, patiebat bestia firi.

[*Voïez tome 3. page* 251.]

¶ M. Pierre Seguier premier du nom, Président à Mortier du Parlement de Paris, étoit un Magistrat de trés-grande probité, & qui avoit beaucoup d'éloquence & d'érudition, *disertus & dives.* Il nous a laissé un excellent Traité, *De cognitione Dei & sui, quem nostrum fecit venustissimo sermone, elegantissimus G. Colletet.* C'est comment en parle M. de la Ménardiere de l'Académie Françoise.

Ce grand homme n'avoit rien épargné pour tirer un grand nombre d'extraits des Registres du Parlement de Paris, servant à l'Histoire de cet auguste Corps. Tannegui Seguier son Petit-fils, Cousin-germain de l'illustre Pierre Seguier Chancelier de France, & son successeur dans la Charge de Président à Mortier, avoit en sa possession ce Recueïl d'extraits augmenté de diverses Piéces curieuses. Il étoit de plusieurs gros volumes *infolio* parfaitement bien écrits, & reliez en maroquin de Levant. Je les ai vûs autrefois entre les mains de M. Guenée savant Ecclésiastique, Procureur du Collége de Beauvais, & Précepteur de M. Seguier Prevôt de Paris, fils

unique du Président dont je viens de parler, en qui la Famille des Seguiers est demeurée éteinte, ne s'étant point marié, au grand regret de M. le Chancelier Seguier.

Dans un voïage que je fis à Roüen il y a quelques années, je vis un Recuëil d'un semblable dessein, tiré des Registres du Parlement de Normandie, par M. de Marestes Avocat Général de la Cour des Aydes de cette Province, homme savant & curieux. Son Cabinet étoit rempli de fort bons Livres & d'anciens Manuscrits, qui sont passez la plûpart dans la Bibliotéque de M. Colbert, par les soins de M. le Premier Président Pellot. [*Voïez tome 3. page 252. lig. 19. & p. 253. ligne 3.*]

¶ La plus grande loüange & la plus sincére qu'on puisse donner à M. Décartes, c'est celle qui vient de la part de ses ennemis ou de ses adversaires. Tous généralement ont loüé sa Dioptrique & sa Geométrie. M. de Sorbiere qui rabaissoit Décartes pour élever davantage Gassendi, a regardé les Lettres de ce premier comme des chefs-d'œuvres pour la doctrine, & les

a même égalées ou préférées à celles de Balzac pour le ſtile épiſtolaire. Le Railleur qui a feint un voïage de Décartes dans la Lune, avouë que ſon Traité des Paſſions eſt un fort excellent Ouvrage. Sa Métode, quoique rebutée par quelques-uns, eſt eſtimée de la plûpart, à cauſe de ſon utilité. Ses Méditations Métaphiſiques ont été loüées par ceux-là même qui les ont critiquées avec plus de rigueur. L'Homme de Décartes, tout imparfait qu'il eſt, n'étant qu'un eſſai & une ébauche, n'a pas déplû à Stenon & aux autres Anatomiſtes qui en ont remarqué les défauts. Et ſi les Principes de Décartes ont paru une rêverie au jugement de quelques-uns, au moins perſonne n'en a mépriſé l'invention.

¶ Milord Clarandon diſoit ici, que la premiere ſemence des mouvemens d'Angleterre, qui n'ont que trop éclaté ſous le régne de Charles I. venoit de ce que ce Prince avoit témoigné, peu aprés qu'il fut monté ſur le Trône de ſon Pere, qu'il vouloit rétirer les biens Eccléſiaſtiques des mains de la Nobleſſe, avec qui Henry VIII.

auteur du Schiſme, les avoit partagez: Cela fit croire aux mécontens qu'il avoit de l'inclination pour la Religion Catholique ; & que c'étoit par cet endroit qu'il vouloit commencer à y entrer : du moins ils furent bien-aiſes qu'on le crût, & ils en firent courir le bruit. Cette circonſtance m'a ſemblé d'autant plus remarquable, que je ne vois pas qu'elle ait été relevée par aucun des Hiſtoriens, ſoit Anglois, François ou Italiens qui nous ont donné des Relations des troubles d'Angleterre ſous Charles I.

¶ M. Grollier Treſorier de France ; & nôtre Ambaſſadeur à la Cour de Rome ſous François I. *Vir munditiæ & elegantiæ in omni vita aſſuetus, pari elegantiâ ac munditiâ ornatos ac diſpoſitos domi tam curiosè aſſervabat, ut ejus Bibliotheca cum Bibliotheca Aſinii Pollonis (quæ prima Romæ inſtituta eſt) componi meruerit,* C'eſt l'éloge que lui donne M. de Thou dans ſon Hiſtoire.

La Biblioréque de M. Grollier s'eſt conſervée dans l'Hôtel de Vic juſqu'à ces années derniéres qu'elle a été venduë à l'encan. Elle méritoit bien,

étant une des premiéres & des plus accomplies qu'aucun particulier se soit avisé de faire à Paris, de trouver comme celle de M. de Thou, un acheteur qui en conservât le lustre. La plûpart des curieux de Paris ont profité de ses débris. J'en ai eu à ma part quelques volumes à qui rien ne manque, ni pour la bonté des Editions de ce tems-là, ni pour la beauté du papier & la propreté de la relieure. Il semble à les voir, que les Muses qui ont contribué à la composition du dedans, se soient aussi apliquées à les aproprier au dehors, tant il paroît d'art & d'esprit dans leurs ornemens: Ils sont tous dorez avec une délicatesse inconnuë aux Doreurs d'aujourd'hui: Les compartimens sont peints de diverses couleurs, parfaitement bien dessinez, & tous de differentes figures: Dans les cartouches se voit d'un côté en lettres d'or le titre du Livre, & au dessous, ces mots qui marquent le caractére si honnête de M. Grollier, *Jo. Grollierii & amicorum*; & de l'autre côté, cette Devise, témoignage sincére de sa piété: *Portio mea Domine, sit in terra viventium.*

Le titre des Livres ſe trouve auſſi ſur le dos entre deux nerfs, comme cela ſe fait aujourd'hui ; d'où l'on peut conjecturer, que l'on commençoit dés-lors à ne plus coucher les Livres ſur le plat dans les Bibliotéques, ſelon l'ancienne coûtume qui ſe garde encore aujoud'hui en Allemagne & en Eſpagne, d'où vient que les titres des Livres reliez en vélin ou en parchemin qui nous viennent de ces Païs-là, ſont écrits en gros caractéres tout le long du dos des volumes.

¶ M. Tinelis dans le Journal de Médecine du premier Octobre 1681, dit que M. Rohault s'eſt trompé en écrivant dans ſa Phyſique aprés M. Décartes, qu'on doit la découverte de la lunette de longue vûë à Jacques Metius Holandois, qui la trouva par hazard.

Il n'y a point d'aparence que cette Hiſtoire ſoit ſupoſée. M. de Monconis Auteur digne de foi, témoigne dans ſes Voïages, qu'il logeoit à Alemar en Holande chez un Peintre nommé Metius, neveu de celui qui avoit trouvé l'invention des Lunettes d'aproche.

M. Décartes qui avoit été long-tems en Holande, dans un commerce perpétuel avec les savans & les curieux de ce païs-là, pouvoit bien s'assurer de la vérité ou de la fausseté de ce fait raporté par les Auteurs contemporains. Le Rossi entr'autres, dit que Galilée étant à Venise, on lui raporta qu'un Holandois avoit trouvé une espéce de Lunette qui aprochoit les objets; & qu'aïant conçû, sur le raport & la description qu'on lui en fit, ce que ce pouvoit être, il donna le mieux qu'il pût la forme à deux verres, les attacha aux deux bouts d'un tuïau d'orgue, & fit voir à Messieurs de Venise de dessus la Tour de S. Marc, les merveilles de cette nouvelle invention. Cet Auteur ajoûte que depuis cette heure-là, Galilée avoit beaucoup travaillé à perféctionner les Lunettes d'aproche; & mérité par la perféction qu'il leur donna, que l'invention lui en fût attribuée.

Il ne sert de rien de dire que Jean-Baptiste Porta, avant l'an 1609. que l'on prend pour l'époque de cette découverte, avoit parlé dans le dix-sep-

tiéme Chapitre de ſon Traité de la Magie Naturelle, des verres concaves qui aprochent les objets éloignez, & des convexes qui groſſiſſent les objets qui ſont proches. Ce que cet Auteur dit à ce ſujet, eſt ſi embroüillé & ſi obſcur, que Keplerus aprés l'avoir examiné par l'ordre de l'Empereur Rodolphe, declara à ce Prince qu'il étoit inintelligible & abſurde.

Il eſt vrai que le P. Mabillon témoigne dans ſon Voïage d'Italie, qu'il avoit vû dans un Monaſtére de ſon Ordre, les Oeuvres de Commeſtor écrites à la main par un nommé Coradus au treiziéme ſiécle, où ſe trouve à la troiſiéme page un portrait de Ptolomée qui contemple les Aſtres, avec un tube à quatre tuïaux. Mais ce Pere ne dit point que ce tube fût garni de verres : & en effet, on ne ſe ſervoit de tube en ce tems-là que pour conſerver & diriger la vûë, ou la rendre plus nette, en ſéparant par cette invention les objets qu'on regardoit, des autres dont la proximité auroit empêché de voir ceux-là bien diſtinctement. L'expérience eſt conforme a ma conjecture; car ſans tube

même, & en regardant ſeulement entre nos doigts un peu ouverts, ou par un trou d'épingle dans une feüille de papier, les objets nous en paroiſſent beaucoup plus nets. Et pour moi qui ne ſauroit lire ſans lunettes, je lis aſſez facilement de la ſorte l'écriture, qui me fuit quand je la regarde avec mes deux yeux.

Quoiqu'il en ſoit, il faut avoüer que les principes d'Optique, ſur leſquels ſe font les Lunettes d'aproche, ſe trouvent dans Euclides & dans les anciens Geométres; & que c'eſt faute d'y avoir refléchi, qu'on a été ſi longtems ſans découvrir cette merveilleuſe invention, comme beaucoup d'autres qui demeurent cachez dans leurs principes, & dans la majeſté de la nature, comme dit Pline, juſqu'à ce que la refléxion ou le hazard les develope, & les mette au jour.

Ceux qui ont eu ſoin de la derniere Edition de Moreri, y ont inſéré cet article touchant l'invention des Lunettes d'aproches, & en ont parlé, comme ſi l'on en étoit redevable à Valere André, & à M. Votius: en quoi ils ſe trompent. Il eſt tiré des

Mémoires manuſcrits d'un Savant de mes Amis qui vit encore. [*Voïez tome 3. page 253. lig. 15.*]

¶ A voir M. de Corneille, on ne l'auroit pas pris pour un homme qui faiſoit ſi bien parler les Grecs & les Romains, & qui donnoit un ſi grand relief aux ſentimens & aux penſées des Heros. La premiere fois que je le vis, je le pris pour un Marchand de Roüen : Son extérieur n'avoit rien qui parlât pour ſon eſprit ; & ſa converſation étoit ſi peſante, qu'elle devenoit à charge dés qu'elle duroit un peu. Une grande Princeſſe qui avoit deſiré de le voir & de l'entretenir, diſoit fort bien qu'il ne faloit point l'écouter ailleurs qu'à l'Hôtel de Bourgogne. Certainement M. de Corneille ſe négligeoit trop, ou pour mieux dire, la nature qui lui avoit été ſi libérale en des choſes extraordinaires, l'avoit comme oublié dans les plus communes. Quand ſes familiers Amis, qui auroient ſouhaité de le voir parfait en tout, lui faiſoient remarquer ſes legers défauts, il ſoûrioit, & diſoit ; je n'en ſuis pas moins pour cela Pierre de Corneille. Il n'a jamais

parlé bien correctement de la Langue Françoise, peut-être ne se mettoit-il pas en peine de cette exactitude; mais peut-être aussi n'avoit-il pas assez de force pour s'y soûmettre. Quand il avoit composé un Ouvrage, il le lisoit à Madame de Fontenelle sa sœur, qui en pouvoit bien juger. Cette Dame avoit l'esprit fort juste; & si la nature s'étoit avisée d'en faire un trosiéme Corneille, ce dernier n'auroit pas moins brillé que les deux autres: Mais elle devoit être ce qu'elle a été, pour donner un Neveu à ses freres, digne héritier de leur mérite & de leur gloire.

Les premieres Piéces de Théatre de M. de Corneille ont été plus heureuses que parfaites; les derniéres ont été plus parfaites qu'heureuses, & celles du milieu ont mérité l'aprobation & les loüanges que le Public a donné aux premiéres, moins par lumiére que par sentiment.

La Critique que cet excellent Poëte a fait de ses propres Ouvrages, est une entreprise sur lui-même, qui lui a gagné le cœur & l'estime de tous les honnêtes gens. Un homme fait

comme l'Auteur des Réflexions Morales, qui raporte tout ce que nous faisons de bien aux ressorts de l'amour propre, ne manqueroit pas de lui apliquer cette maxime, *Que nous n'avoüons de petits défauts, que pour persuader que nous n'en avons pas de grands.* Mais il faut penser autrement de M. de Corneille, qui ne consultoit pas l'amour propre, quand il s'agissoit d'exercer les vertus dont sa belle ame étoit ornée.

¶ La Musique & le son des Instrumens, contribuent à la santé du corps & de l'esprit, aident la circulation des humeurs, purifient le sang, dissipent les vapeurs, & dilatant les vaisseaux & les pores, la transpiration si necessaire pour se bien porter, se fait plus facilement. La manie de Saül s'apaisoit au son de la harpe de David. Il est vrai que Saxon le Grammairien parle d'un Roi de Danemark, que le son du luth avoit rendu fou & furieux : mais c'est une pure fable. Le venin de la Tarentole se dissipe au son du violon & par les mouvemens de la danse. J'ai oüi dire à une personne de qualité, qu'étant subite-

ment frapée d'une maladie violente ; au lieu de recourir aux Médecins, elle fit venir les Violons, qui lui donnérent si bonne aubade, que les viscéres étant émûës, & les humeurs venant à se fondre, elle recouvra en peu d'heures une santé parfaite. Il y a des païs où les Baigneurs frotent dans le bain, & les Barbiers peignent les cheveux selon de certains tons de musique, non seulement pour donner du plaisir, mais aussi pour aider les humeurs à sortir par ces mouvemens qui chatoüillent.

Comme il y a des mouvemens & acords dans le sang & dans les autres humeurs, il ne faut pas s'étonner si la symphonie peut quelque chose sur nôtre corps pour sa santé. Le Médecin Hermophile raportoit les divers batemens du poux à de certaines mesures, comme les Poëtes raportent leurs Vers à certains pieds ; & l'on peut dire que la connoissance du poux & du batement des artéres, qui est une des plus belles & des plus necessaires parties de la Médecine, dépend en quelque chose de la connoissance des divers tons de musique.

J'ai remarqué que ceux qui ſont accoûtumez à toucher le luth ou d'autres inſtrumens, aïant le tact plus délicat & plus ſûr, jugent mieux du poux des malades ou des perſonnes paſſionnées, que les autres qui n'ont pas cette habitude.

¶ Touchant ce qu'on a inſéré dans quelques Journaux des Savans, qu'il s'étoit trouvé un homme qui avoit vécu pluſieurs jours, aprés avoir reçu un coup d'épée au travers du cœur; il faut dire, ou que le coup n'avoit porté que dans la partie charnuë du cœur ſans paſſer juſques dans les cavitez, le cœur de cet homme étant extraordinairement gros; ou que le cœur de cet homme n'avoit point de ventricules, comme cela ſe trouva effectivement à Paris en 1602. à l'ouverture d'un cadavre d'un jeune Polonois. *In Polono Lutetiæ ſecto* (ainſi que le témoigne Reineſius dans l'une de ſes Lettres) *anno 1602. cujus cor, quia ſolidum erat ſine ventriculis, vaſa circa baſin admodum fuiſſe dilatata & remanſiſſe anaſtomoſes, quæ ſolent eſſe in fœtu, apertas notarunt.*

¶ Dion Caſſius fut douze ans à compoſer ſon Hiſtoire, & dix ans à préparer ſes Mémoires. Cela eſt de bon exemple pour nos Hiſtoriens, ſur tout aujourd'hui qu'on veut les aſſujettir à repreſenter leurs titres : ce qui eſt bien embaraſſant. L'Ecriture Sainte marque quelquefois les Livres plus anciens d'où elle tire ſon Hiſtoire. Euſebe fait auſſi mention de quelques Auteurs de qui il tient les extraits, qui compoſent ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique : mais en général, les Hiſtoriens Grecs & les Latins veulent qu'on s'en raporte à leur bonne foi.

Je dirai à ce propos, pour le ſervice de ceux qui écrivent l'Hiſtoire des derniers Siécles, que parmi le grand nombre de Mémoires qui ſe trouvent à la Biblioteque du Roy & ailleurs, il y a bien des hiſtoriettes. & des ſatyres écrites ſur des oüi dires. Nos premiers Hiſtoriens écrivoient des Romans plûtôt que des Hiſtoires, & ne faiſoient pas de difficulté, quand il manquoit quelque choſe à la vie d'un Heros, d'y coudre des fables pour remplir les vuides de ſon heroiſme. On a retranché cette liberté dans

ces derniers tems, & l'on a séparé le romanesque d'avec l'histoire. Mais depuis qu'on a commencé à se dégoûter des Romans, on a repris en quelque façon l'ancienne mode, par le mêlange que l'on fait des véritables Histoires avec des mensonges agréables; ce qui est d'autant plus dangereux, que prenant la broderie pour le fond de l'étoffe, on ne se repaît que de rêveries & de fables.

Il faut beaucoup d'aplication & de recherche pour séparer le vrai d'avec le faux dans ces sortes de Mémoires: à moins de cela, un Auteur hazarde sa réputation; & c'est peut-être ce qui a le plus nui à M. Varillas, dans les Histoires qu'il nous a données depuis trente ans; & à M. Raguenet dans sa premiére Histoire de Cromwel, où il paroît s'être trop fondé sur les Mémoires peu autentiques, pour ne pas dire fabuleux, de M. de Brosse Docteur de la Faculté de Paris.

¶ Le Cardinal du Perron demeurant à Paris sur la Paroisse de Saint Paul, envoïa un Gentilhomme dire au Curé de cette Paroisse de le venir trouver pour une affaire qu'il avoit à lui com-

muniquer. Le Curé répondit qu'il iroit; & n'en fit rien. M du Perron, aprés l'avoir attendu assez long-tems, l'envoïa querir une seconde fois. Le Curé répondit comme auparavant, & ne s'en remua pas davantage. Enfin M. du Perron indigné de l'incivilité de cet homme, lui fit dire qu'il trouvoit son procédé fort mauvais, & que sans tarder il eût à venir. Le Curé répondit froidement au Gentilhomme : allez dire à Monseigneur le Cardinal, qu'il est Curé à Rome & que je le suis à Paris; qu'il est sur ma Paroisse, & que je ne suis pas sur la sienne. Monsieur du Perron écoutant cette vigoureuse réponse, dit : Il a raison; je suis son Paroissien, c'est à moi à l'aller trouver, & partit aussitôt. Dés que le Curé l'aperçût, il courut le recevoir jusques dans la ruë; le Cardinal trés-content l'embrassa, & lui donna son estime & son amitié.

¶ Le Testament du Cardinal de Richelieu, qui passe pour un bon ouvrage, est une piéce suposée par un homme d'esprit, qui l'a revêtuë du nom illustre de ce grand Ministre, pour lui

donner du crédit dans le Public. On a sû de ceux qui ont aproché de plus prés cette Eminence, qu'aprés sa mort on ne trouva parmi ses papiers que ses Traitez de controverses & de pieté, qui furent revûs & polis au point que nous les voïons; par l'ordre de Madame la Duchesse d'Aiguillon qui aimoit la gloire de son Oncle. D'ailleurs il est constant que ce Cardinal n'avoit rien écrit touchant sa Politique qu'il tenoit trés-secrette; & que ce qui en paroît, n'a pû être tiré quede ses discours ordinaires, & de quelques projets de reforme, qui sont passez de bouche en bouche jusqu'à celui qui est le véritable Auteur de ce prétendu Testament. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il se trouve des gens glorieusement modestes, qui n'étant pas de qualité à beaucoup relever de certains ouvrages qui demandent un grand nom, en empruntent un qui enléve tout d'un coup le suffrage du Public. Cela est pourtant fâcheux; l'on peut abuser de cette licence, comme effectivement l'on en abuse: Ce qui fit dire à un homme sage, quand le Testament du Cardinal de

Richelieu parut, qu'aprés ce faux Teſtament, on en verroit bien d'autres dont le Public ſeroit la dupe.

¶ Fortunius Licetus, dans ſon Traité *De Lucernis Antiquorum reconditis*, raporte que des Curieux regardant avec un flambeau dans un vieux ſépulcre qu'on venoit d'ouvrir, les vapeurs graſſes cauſées par la corruption des cadavres, s'enflâmérent à l'aproche du flambeau, au grand étonnement des aſſiſtans, qui criérent, Miracle. Le même Auteur ajoûte, qu'il arriva de ſon tems une choſe ſemblable dans l'Ecole de Médecine de Piſe: *In diſsecando cadaveris ventriculo ſcolaris Anatomiæ Præfectus (ut moris eſt in Theatro Piſano) candelam ceream accenſam in manibus habens propè locum diſsectionis, illius igne flatum halitumque pinguem è diciſſo ſtomaco egredientem inflammavit; nempè valdè pinguis vapor aliquis illi ſtatui copulatus à propinquo igne candelæ tactus, illico in flammam converſus eſt.*

Ces Hiſtoires peuvent s'apuïer par l'exemple de la plante que nous apellons Fraxinelle, laquelle exhale en Eté, quand elle eſt échauffée du So-

leil, une vapeur grasse & subtile, qui s'enflâme comme de l'eau de vie, lorsqu'on en aproche une chandelle allumée.

Mais sans chandelle allumée, il arrive quelquefois, que les vapeurs grasses qui exhalent de cadavres, se trouvant excitées par la chaleur du jour, s'enflâment durant la nuit. Febourg Secretaire du Roy de Dannemark, dans le dernier siécle, aïant été pendu & étranglé, il parut la nuit une flâme sur sa tête, qui fit croire au peuple (vû la grandeur de ce prodige) que cet homme étoit mort innocent des crimes qu'on lui imposoit. [*Voïez tome 3. page 255.*]

¶ Le P. Alexandre Jacobin, si connu par ses Ouvrages. est de Roüen La pureté de ses mœurs, son humeur douce & obligeante, jointe à son grand savoir, le rendent aimable & cher à tous ceux qui traitent avec lui. Depuis Melchior Canus qui parloit Latin comme Ciceron, nous n'avons point de Scolastique qui écrive mieux en Latin, que le Pere Alexandre. Il est le premier qui s'est avisé de traiter ils plus belles questions de l'Histoire

Ecclésiastique, à la maniére de l'Ecole; & c'est là, à mon gré, le moïen le plus sûr pour rétablir sans nulle violence, la Positive dans les Etudes publiques de Théologie. J'ai apris que ce Pere travaille presentement à revoir ses Ouvrages d'Histoire pour les donner au Public en huit volumes infolio.

Plusieurs ont écrit contre le P. Alexandre. M. le Févre, surnommé *de la Bastille*, parce qu'il a été prisonnier dans ce Château, a critiqué le commencement de son Histoire Ecclésiastique. Le premier volume de cette Critique fut imprimé à Roüen; mais aussi-tôt suprimé: il n'en resta que deux exemplaires, dont l'un fut mis dans la Bibliotéque de M. le Premier President Pellot, & l'autre tomba entre les mains de M. de Manneville Chanoine de la Cathédrale.

Un Jacobin nommé d'Enghien, a composé un petit Livre *indouze* contre le Pere Alexandre, qui a pour titre, *Auctoritas Sedis Apostolicæ pro Sancto Gregorio Papa VII. vindicata*, dans lequel il tâche de prouver le pouvoir indirect des Papes sur le temporel des Rois. Le Pere Alexandre lui a répondu

dans le vingt cinquiéme volume de ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique, par une Diſſertation apologetique.

Un Anonyme a fait un autre Livre intitulé, *Cauſa Regaliæ penitùs explicata, ſeu reſponſio ad Diſſertationem R. P. F. Natalis Alexandri de Jure Regaliæ.* Le P. Alexandre n'a pas cru lui devoir répondre par des raiſons de prudence.

Quelques autres ont écrit contre ce Pere, ſans deſſein prémédité; mais incidemment ſur des points particuliers : comme le Pere Fraſſen Cordelier, dans ſes *Diſquiſitiones Biblicæ*, au ſujet de la Vulgate; & Raiſerus Proteſtant d'Auſbourg, dans un Livre qui a pour titre, *Joannes Launoius Theologus & Sorboniſta Parienſis, teſtis & confeſſor veritatis Evangelico-Catholicæ in potioribus fidei capitibus controverſis, adverſus Robertum Bellarminum, & alios quoſdam Sedis Romanæ defenſores egregius & luculentus, nunc poſt obitum contra Chriſtianum Lupum Lovanienſem, Emmanuelem Scelſtate Antuerpienſem, Notalem Alexandrum Pariſienſem, Dominicum Galeſium & Franciſcum Marcheſium Romanos vindicatus,*

Operâ & studio Antonii Reiseri Augustani, Homburgi in Templo Sancti Jacobi Pastoris. Amstelod. apud Janssonios Vaesbergios.

¶ *Rolandi Maresii Epistolæ* Roland Desmarets étoit frere de M. Desmarets, dit de Saint-Sorlin, de l'Academie Françoise. C'étoit un fort bon homme, trés retiré & trés-apliqué. Ses Lettres sont bien Latines, & écrites avec grand soin. Il avoit été disciple du P. Petau, & conféroit souvent avec lui touchant la bonne Latinité. Messieurs Valois & Nublé étoient les Critiques ausquels il soûmettoit ses Ouvrages. *Emericus Bigotius* qui le connoissoit particuliérement, m'a dit que de toutes ses Lettres, il n'y en avoit que cinq ou six, dont on voit les réponses à la fin du Recuëil de 1655. qui eussent jamais coûté de port, à ceux à qui il les adressoit. C'étoit toutes Lettres qu'il faisoit à plaisir dans le cabinet, d'où elles ne sont sorties qu'aprés sa mort par les soins de M. de Launoy.

On s'aperçoit bien que les Lettres de M. Desmarets, sont des ouvrages de fantaisie ; & c'est peut-être la seule chose qu'on y puisse trouver à redire ;

ces ſortes de Lettres n'aïant pas le même agrément que celles qui s'écrivent par rencontre, & par la néceſſité de répondre à ſes amis. L'uniformité qui y régne par tout, fatigue & ne réjouït pas. Cela aproche plus de la Diſſertation que du genre épiſtolaire, qui a quelque choſe de plus naturel, de plus riant & de plus diverſifié, comme cela ſe voit dans les Epîtres du jeune Pline, qui traite indifferemment de toutes ſortes de ſujets, ſelon qu'ils ſe preſentent, n'étant pas lié à des deſſeins de cabinet, qui ſont trop ſuivis pour paroître avec agrément ſous le nom d'Epîtres ou de Lettres.

¶ J'ai oüi dire à un homme ſage, que le plus grand défaut des gens qui ſon accoûtumez à avoir toutes leurs aiſes, c'eſt de s'imaginer qu'ils ne ſauroient rien entreprendre de pénible ſans intéreſſer leur ſanté. Il me raportoit à ce propos l'Hiſtoire de l'Abé Rucellay que M. Girard a inſérée dans la Vie de M. le Duc d'Eſpernon. [*Voïez tome 3. page 256.*]

Cet Abé, petit Neveu de *Monſignor Giovani della Caſa*, ſi connu par ſes Ouvrages, étoit paſſé de la Cour de

Rome, où il avoit reçû un affront, à celle de France, qui le consideroit à cause de la beauté de son esprit, de sa grande dépense, ou pour mieux dire de ses profusions : Car on a vû servir à sa table, & à celle de l'Abé Franchipani, qui étoit de son humeur, des bassins de vermeil tout chargez d'essences, de parfums, de gands, d'éventails, & même de pistoles pour le jeu, aprés le repas. Il est facile de juger par là quel homme c'étoit que M. Rucellay. Sa délicatesse en toutes choses alloit à l'excés. Il ne bûvoit que de l'eau ; mais d'une eau qu'il faloit aller chercher bien loin, & pour ainsi dire choisir goute à goute. Un rien le blessoit. Le Soleil, le serain, le moindre chaud, le moindre froid, ou la moindre intemperie de l'air, altéroit sa constitution. La seule aprehension de tomber malade, l'obligeoit à garder la chambre & à se mettre au lit. C'est à lui que nos Médecins sont obligez de l'imagination des vapeurs ; cette maladie sans maladie, qui fait l'exercice des gens oisifs, & la fortune de ceux qui les traitent. Ce bon Abé gémissoit doucement sous le poid de

ces bagatelles, n'osant rien entreprendre où il y eût tant soit peu de fatigue & de peine. A la fin piqué d'ambition ou plûtôt du désir de se venger de ses ennemis, il entreprit de servir la Reine Marie de Médecis dans des intrigues fort mêlées & qui demandoient beaucoup d'activité. La vûë du travail, qui lui paroissoit un monstre, pensa lui faire quitter prise; mais se surmontant, il devint si robuste & si actif, que ses amis qui le voïoient travailler tout le jour, ne point reposer la nuit, courir la poste sur de méchans chevaux, boire & manger chaud ou froid comme il le trouvoit, lui demandoient des nouvelles de l'Abé Rucellay, ne sachant point ce qu'il étoit devenu, ni quel autre homme avoit pris sa place, ou dans quel autre corps son ame étoit passée.

¶ Il ne faut point se fier à la plûpart de nos anciens Chroniqueurs. Ces bonnes gens fouroient aisément & sans nul examen, des événemens miraculeux dans leurs Chroniques. Par exemple, une ancienne Chronique de Tours raconte, comme un fait constant, que lorsqu'on déposa le corps de l'Abesse Heloïse dans le tombeau de son mari

Pierre Abelard décédé il y avoit déja vingt ans ; ce fidéle époux leva les bras, les étendit, & embrassa étroitement sa chére épouse. Selon toutes les apparences cette histoire est faite à plaisir, soit pour faire valoir davantage l'amour de ces deux célébres Amans, soit pour reparer en quelque sorte aux yeux de la postérité par ce miracle, ce qu'il y avoit eu de foible dans leur premiére conduite. Cela ne surprend pas : mais il est bien surprenant, qu'un Historien comme André du Chesne dans ses Notes sur les Lettres d'Abelard & d'Heloïse, veüille faire passer cette fable pour une histoire bien avérée, & qu'il prenne le soin de l'apuïer par d'autres exemples de même poids.

¶ *Emericus Bigotius*, né en 1626. au mois d'Octobre, étoit fils de Jean Bigót Sieur de Soumenil & de Cleuville, Doïen de la Cour des Aydes de Normandie : Sa mere étoit fille du Premier Président Groulard.

M. Bigot si renommé dans la République des Lettres, d'un esprit lent & froid, mais judicieux, marchoit dans ses études avec des pieds de plomb, pas à pas, le compas & la re-

gle à la main. Il a fait imprimer la Vie de S. Chryſoſtome par Paladius avec des Notes ; le reſte eſt peu de choſe, ſon plus grand exercice aïant toûjours eſté de lire, & de faire des obſervations ſur ſes lectures, qu'il communiquoit libéralement à ſes amis. C'eſt de la ſorte qu'il a eu part à pluſieurs bons Ouvrages qui ont vû le jour : entr'autres aux deux Gloſſaires de Mr du Cange. Souvent il me montroit ſes tablettes chargées de remarques Grecques & Latines ; & me diſoit : Voila du butin pour nôtre bon ami. Il ſavoit fort bien le Latin & le Grec, & perſonne en France n'entendoit mieux que lui la Librairie. S'il avoit voulu un peu ſe contraindre & s'apliquer, il auroit rendu de ce côté-là de trés-bons ſervices au Public.

Sa Bibliotéque qui eſt aſſez nombreuſe, ſubſiſte encore dans ſa Famille. Elle eſt compoſée de deux Bibliotéques, de celle de ſon Pere, & de la ſienne qui eſt la mieux fournie & la meilleure, n'aïant épargné ni argent ni ſoin pour la bien remplir. Il avoit fait pour cela pluſieurs voïages en Italie, en Angleterre, en Holande & en Allemagne,

aux Foires de Francfort, où abordent les bons Livres.

On trouve dans la Bibliotéque de M. Bigot, tous les anciens Auteurs Grecs & Latins trés-bien conditionnez, quantité de petits Livres rares ſur des matiéres ſinguliéres, & des piéces fugitives qu'on auroit peine à rencontrer ailleurs. Au reſte cette Bibliotéque n'eſt pas complette. Il y manque bien des ſuites; & c'eſt ſans doute ce qui a empêché M. Bigot d'en faire le Catalogue, comme on l'en avoit prié.

Ses amis depuis ſa mort, qui fut ſubite, avoient promis de donner au Public ſes Lettres, & celles des Savans avec qui il avoit commerce; mais on a reconnu quelles n'en valoient pas la peine. On ne ſait point ce qu'eſt devenu le Catalogue qu'il avoit dreſſé de tous les Auteurs Grecs. Ce qu'il a laiſſé de bon, & qui mériteroit d'être recueilli, ce ſont les Notes ſavantes qu'il a écrites de ſa main ſur des papiers volans, & dans les marges du Treſor Grec d'Henry Eſtienne, de Plutarque & de quelques autres. Mais ces précieux reſtes de l'érudition de cet habile homme, étant tombez entre les

mins de ses héritiers qui ont d'autres pensées, *bene parta, indiligenter tutantur.* [*Voïez tome 3. page. 257. lig. 23*]

¶ Bien qu'il semble que le tempéramment de feu soit plus propre à la Poësie, que le tempéramment flegmatique, néanmoins l'expérience fait voir que les Poëtes abondent plus dans les Païs où le flegme régne, que dans les Païz où le feu brille davantage. Cela se remarque principalement en Italie, où le flegme étant, pour ainsi dire, dans son élément, il se trouve une infinité de Poëtes. En Normandie, qui est une Province toute flegmatique, les Poëtes y naissent plus facilement que dans les autres Provinces de France. Clément Marot étoit originaire de Normandie, fils de Jean Marot de Caën, *Poëte de la magnifique Reine Anne de Bretagne*; c'est la qualité qu'il prenoit à la tête de ses Ouvrages. M. de Malherbe étoit de Caën, Messieurs Patris & Sarazin en étoient aussi; & M. de Segrés en est encore. M. de Scudery & sa sœur sont nés au Havre de Grace. Saint-Amand, les deux Corneille, & M. de Brebeuf étoient de Roüen. M. de Fontenelles

est de la même Ville ; M. de Bensera-de étoit de Lions, proche de Roüen. M. le Cardinal du Perron étoit de Basse Normandie.

¶ Nous avons dans l'Eglise Romaine plusieurs grands hommes de ce siécle qui sont sortis d'entre les Protestans. M. le Cardinal du Perron, M. de Sponde, M. Holstein, M. Cotelier, & le Pere Morin de l'Oratoire. La vie de celui-ci qui se trouve à la tête du Livre intitulé, *Antiquitates Ecclesiæ Orientalis*, est une cruelle & injuste satyre contre ce grand homme, qui a trop bien mérité du Public pour être traité si indignement.

Le Pere Morin aïant été attaqué d'une apoplexie qui l'étouffa presque subitement, ses papiers furent enlevez de son cabinet. Il avoit composé deux grands Traitez, un du Batême, & l'autre du Mariage, qui disparurent par la supercherie des ennemis de sa gloire. Il est resté quelque chose de la Confirmation, un Traité des Temples Sacrez, & d'autres fragmens dont le P. Quesnel avoit fait un Recueïl qui auroit composé un volume *infolio* : mais ce Pere s'étant retiré de l'Ora-

toire,

toire, de ſi grands Treſors ſont demeurez, pour ainſi dire, enfoüis dans la terre, & la lumiére cachée ſous le boiſſeau. [*Voïez tome 3. page 258.*].

¶ M. Cornet Docteur de Sorbonne, aſſez connu par ce qui eſt raconté de lui dans le Journal de Saint-Amour, touchant l'affaire des cinq Propoſitions, diſoit que pour faire des Livres, il faloit être ou bien fou ou bien ſage; que pour lui, comme il ne ſe croïoit pas aſſez ſage pour faire un bon Livre, ni aſſez fou pour en faire un méchant, il avoit pris le parti de ne point écrire. Il étoit d'Amiens, & avoit un frere Chanoine dans la Cathédrale de cette Ville.

¶ Pierre Pithou, Nicolas le Févre & Jacques Sirmond avoient accoûtumé de dire qu'il ne faut dédier ſes Livres qu'à ſes amis, & rarement à d'autres, comme faiſoient les Anciens, qui adreſſoient ordinairement leurs Ouvrages à ceux qui les avoient ſolicitez de les compoſer.

Theodore Gaza n'eut pour toute récompenſe d'avoir dédié à Sixte IV. le Livre d'Ariſtote de la Nature des Animaux, que le prix de la relieure de ſon

Livre que ce Pape lui fit rendre. Le Tasse ne fut guére plus heureux en fait de Dédicace. L'Arioste en presentant ses Poësies au Cardinal d'Estes, en reçût une raillerie qui durera autant que ses Ouvrages dans la mémoire des hommes. Le Pape Urbain VIII. crût assez récompenser le Poëte Bracciolini, d'un grand Poëme qu'il avoit fait à la loüange des Barberins, de lui donner le surnom de Monsignor *Ab Apibus*, par raport aux Abeilles qui sont les armes de cette Maison. Cet homme étoit si sot, qu'il se glorifioit de ce surnom, comme d'un titre de gloire immortelle. Aussi chacun concourant à sa satisfaction, il n'étoit mention dans Rome que de Monsieur *des Abeilles*.

Un Auteur pressé de la faim, dédia à feu M. le Duc de Roquelaure, un Ouvrage pour l'exciter à soulager son mal, par quelque libéralité. Le Duc qui entendoit bien ce qu'il demandoit, lui dit, qu'il liroit son Livre ; mais à condition qu'il feroit des croix par tout où il trouveroit des fautes ; & que si le nombre des fautes surpassoit celui des bonnes choses qu'il remarqueroit, il n'y avoit point de récompense à esperer. L'Au-

teur étant revenu quelque tems aprés, M. de Roquelaure qui n'avoit pas manqué de charger ſon Livre de croix, le lui jetta à la tête, lui diſant d'un ton de Gaſcon : *Va pauvre Diable, ne me parle plus, ton Livre eſt crucifié ; ſes fautes ſont grandes, il l'a bien mérité.*

Nôtre Hiſtorien Dupleix Auteur fécond, preſentant un de ſes Livres à M. le Duc d'Eſpernon, ce Seigneur lui fit d'abord grand accueïl ; puis ſe tournant tout d'un coup vers le Nonce du Pape qui étoit en ſa compagnie, lui dit : *Cape dedi*, Monſieur, cet Auteur a un flux enragé ; il chie un Livre toutes les Lunes. Le Nonce qui n'entendoit pas bien le François, prenant la choſe ſérieuſement, s'écrioit de toutes ſes forces pour faire honneur a Dupleix : *O ! le gran virtuoſo. O ! le gran virtuoſo.*

Scaron avoit grande raiſon de dédier le Recueïl de ſes Poëſies à ſa chienne *Guillemette*. Pour moi, ſi j'étois Auteur (à Dieu ne plaiſe) je conſacrerois mes Ouvrages aux mittes ou au feu, plûtôt que de les expoſer au mépris d'un faux Mécéne ou d'un Bienfaicteur forcé.

¶ En ce ſiécle où l'on a tout mis en œuvre pour perfectionner les Arts, on a plus réüſſi dans la Sculpture & dans la Gravûre, que dans la Peinture. Nos habiles Graveurs d'aujourd'hui ſurpaſſent infiniment les premiers Graveurs qui ne ſont par fort anciens ; & nos ſavans Sculpteurs, aprochent un peu des anciens Sculpteurs d'Italie, & de Grece. Nos Peintres ſont demeurez derriére les habiles Peintres du dernier ſiécle, excepté le Pouſſin qui eſt mort il y a trente ans. Le Sueur imitoit Raphaël ; il en avoit le génie & le goût. M. le Brun n'a point d'autre avantage ſur le Sueur, que celui d'avoir travaillé plus long-tems & de s'être exercé ſur de plus grands ſujets. Il ſentoit bien la force de ce jeune Peintre, & ne le témoigna que trop, lorſque lui aïant fermé les yeux, une joie ſecrette lui fit dire, que la mort venoit de lui ôter une grande épine du pied.

Quand les Peintres d'Italie virent les Batailles de M. le Brun ſi admirablement gravées, ils s'écriérent tous d'une voix : O ! le bel Ouvrage ; mais nous voudrions le voir en peinture, jugeant bien que l'exécution de ces grands deſ-

ſeins eſt plus heureuſe ſur le cuivre qui ne demande pas tant de parties pour contenter la vûë, que ſur la toile qui en veut bien davantage pour renvoïer les connoiſſeurs pleinement ſatisfaits.

¶ Nous avons eu en France trois Graveurs habiles : tous trois fort beaux hommes & trés-bien faits, Laſne, Chauveau & Nanteüil. Celui-ci qui nous a laiſſé de ſi beaux portraits au burin & qui entendoit ſi bien les paſtels, étoit de Reims en Champagne. Dés ſon enfance, la nature ſe déclarant en lui pour le deſſein, lui faiſoit faire toutes ſortes de figures ſur les marges de ſes Livres. Ses parens & ſes Maîtres lui en vouloient du mal ; mais les réprimandes & châtimens ne pûrent rien contre la paſſion qui l'emportoit. Preſque à la ſortie du Collége, il vint à Paris, où il vendoit à ces petits Marchands qui étalent ſous les Charniers des Saints Innocens, ſes coups d'eſſai pour avoir de quoi ſubſiſter. Des gens de bon goût lui conſeillérent, au lieu de trois ou quatre Paſtels qu'il faiſoit par ſemaine, de n'en faire qu'un ou deux, & de les finir davantage. Il ſuivit ce conſeil; comme il ſe perfec-

tionnoit tous les jours, il s'avisa, pour tirer plus de gloire & de profit de son travail, de s'apliquer à graver au burin, en quoi il réüssit parfaitement, aïant déja fait à Reims quelques essais de ce bel Art. Il est vrai que n'aïant jamais apris à dessiner, son talent est demeuré un peu trop borné. Il n'a jamais sû dessiner que des têtes; & il arriva un jour que s'étant hazardé de faire des mains à une Vierge, il se fit moquer de tous les gens du Métier.

Au reste M. de Nanteüil étoit un galant homme, d'un air à plaire, & de fort bonne compagnie. Sa conversation mêlée de bel esprit & de quelque teinture de Lettres, le faisoit rechercher des honnêtes gens: on le regardoit de bon œil à la Cour; & le Cardinal Mazarin, par une faveur singuliére, mais qui lui coûtoit peu, l'apelloit *Mons de Nantoüil*. Il aimoit les plaisirs; & n'aima jamais assez sa fortune pour amasser de grands biens, ce qui lui auroit été facile. De plus de cinquante mille écus qu'il avoit gagnez, il n'en laissa pas vingt mille à ses héritiers, le reste aïant été emploïé aux nécessitez de la vie, & à régaler ses amis.

¶ La Reine d'Angleterre Henriette de France, avoit l'esprit vif & heureux en jolies reparties. A son arrivée à Londres, le Roy son époux lui montrant son cabinet, qui étoit l'un des plus riches de l'Europe, lui fit remarquer entr'autres un parfaitement beau portrait de Calvin, peint par Vandek, la plume à la main sur un Livre, & les yeux attachez au Ciel. La Reine le regarda long-tems sans rien dire. A la fin le Roy la voïant si apliquée, lui demanda à quoi elle pensoit. Je pense Sire (répondit cette Princesse) que ce n'est pas merveille, si Calvin n'a rien fait qui vaille, puisqu'il ne regardoit pas à ce qu'il faisoit.

¶ Le Duc d'Orleans, qui fut depuis Roy de France sous le nom de Louïs XII. aïant été pris à la bataille de S Aubin & renfermé dans la Tour de Bourges, s'apliqua à la lecture des bons Livres, qu'il avoit négligée jusqu'alors, & devint un fort habile Prince. M. de Montmorency fils aîné du Connétable Anne de Montmorency, fait prisonnier au siége de Theroüanne par le Prince de Piedmont Lieutenant Général de l'Empereur, ne sachant à

quoi s'occuper, demanda des Livres; sans trop penser à ce qu'il demandoit; car aïant été élevé par un Pere qui n'aimoit pas les Lettres, il ne connoissoit point d'autre Livre que son épée: cependant il prit tant de goût à la lecture, qu'il y mit dans la suite toute son affection, & en tira beaucoup d'utilité. Le Vicomte de Turenne étant tombé par sa faute entre les mains du Duc de Parme, qui le retint long-tems en prison pour le punir de sa fierté, passoit ses tristes journées à s'instruire à fond de tout ce qui regarde la Politique & la Guerre. On a de ce Seigneur un Traité de l'Art Militaire, & de fort bons Mémoires, qui sont le fruit de sa prison & de ses veilles. Le Marquis de Pescaire, aprés la bataille de Ravenne où il fut pris, composa durant sa détention un Livre d'amour, qu'il dédia à sa femme Vittoria Colonna, qu'il aimoit passionnément. La Reine Marguerite premiére femme de Henry IV. arrêtée au Louvre, où elle avoit son apartement pour prison, se forma aux sciences par la lecture des bons Livres; & ce fut dans sa retraite au Château de Carlat en Auvergne, qu'elle écrivit

vit ses Mémoires, qui sont une fine apologie des irrégularitez de sa vie & de sa conduite. Charles I. Roy d'Angleterre, composa durant sa cruelle prison au Château de Holmby le beau Livre intitulé, *Portrait du Roy*, qu'il adressa à son fils, dont les réflexions politiques (comme l'a dit un Auteur) sont dignes de Tacite ; & les sentimens de piété, dignes de S. Bernard. Le Maréchal de Bassompierre, detenu à la Bastille, emploïoit le tems à lire de bons Livres, & à faire des Remarques & des Mémoires qui lui sont glorieux.

La prison n'a pas nui aux gens d'étude : Car sans parler de Demostene qui s'enferma volontairement dans une prison pour étudier la Morale ; ce fut dans une prison que Boëce composa son excellent Livre de la Consolation de la Philosophie. Grotius fit dans la prison son Commentaire sur S. Matthieu, le chef-d'œuvre de ses Livres sur la Sainte Ecriture. Bucanam dans les cachots d'un Monastére de Portugal, composa sa belle Paraphrase des Pseaumes de David, que le fameux Poëte Nicolas Bourbon préféroit à l'Evêché de Paris M. Pelisson de l'A-

cadémie Françoiſe, durant cinq ans de p iſon, reprit ſes études de la Langue Grecque, de la Philoſophie, & de la Théologie, avec un ſoin qui a produit beaucoup de fruit dans l'Egliſe. Jerôme Magius dans les fers chez les Turcs a écrit deux Traitez, l'un des Cloches, & l'autre du Chevalet, ſans d'autre ſecours que celui de ſa mémoire : en quoi il a montré autant de force d'eſprit que de profonde érudition. Eſtienne Zegedin durant ſa captivité à Conſtantinople, écrivit des Livres de Théologie. On prétend que ç'a été ſur les Galéres de Barbarie, que Michel Cervantes compoſa ſon Dom Quichote, qui eſt celui de tous les Livres que M. de S. Evremont dit qu'il aimeroit mieux avoir fait; parce qu'à ſon avis, il n'y en a point qui puiſſe contribuer davantage a nous former un bon goût de toutes choſes.

¶ Le Patriarche Eutychius, dans ſes Origines de l'Egliſe d'Alexandrie, écrites en Arabe, & traduite en Latin par Selden avec un Commentaire de ſa façon, raporte que la Reine Cleopatre ſe fit mordre au ſein par une vipére, dont elle avoit éprouvé la force du vé-

nin ſur deux filles de ſa ſuite ; l'une nommée *Abra*, qui ſignifie *Pareuſe* ; l'autre *Matra*, qui ſignifie *Coupeuſe*

La même Hiſtoire (quelques circonſtances changées) ſe trouve dans le chapitre huitiéme du Traité de la Thériaque de Galien à Piſon, ſi toutefois ce Traité eſt de Galien ; car Jonſius prétend qu'il eſt d'un autre Ecrivain du même ſiécle. Quoiqu'il en ſoit, il y eſt raporté qu'il ſe trouve en Egypte une eſpéce d'Aſpic nommé *Piyas*, qui (comme s'il avoit de la connoiſſance) alonge le cou, à proportion de la diſtance qui eſt entre lui & les paſſans, & leur lance au viſage ſon venin mortel : Que Cleopatre commanda à deux de ſes Femmes de Chambre, l'une qui s'apelloit *Naera*, c'eſt-à-dire *Coëfeuſe* ; & l'autre *Carmion*, c'eſt à-dire *Coupeuſe d'ongles*, de lui aporter un de ces Aſpics ſous des figues & des raiſins, pour le dérober à la vûë des ſes Gardes ; & qu'aïant fait l'eſſai de ſon venin ſur ces deux Femmes qui en moururent ſur le champ, elle ſe fit mourir de la même ſorte.

D'autres (ſelon le même Auteur) diſent que Cleopatre s'étant morduë

au bras, elle empoisonna sa plaïe du venin de ce Serpent, qu'elle conservoit dans une boëte qu'on lui avoit aporté secrettement. [*Voïez tome 3. page 260. lig. 10.*]

¶ Dans le dernier Siécle, on soupçonnoit facilement les grands hommes d'avoir des esprits familiers, à qui l'on attribuoit leur sage conduite, leurs proüesses & toute leur fortune. M. de Langeay dépensoit beaucoup en espions. Il savoit toutes les nouvelles de l'Europe; & l'on disoit que c'étoit son esprit familier qui le servoit; mais c'étoit son argent qui faisoit tous ces miracles. M. de Salvoison se distinguant à l'Armée par des actions de bravoure surprenantes, les François, les Italiens & les Espagnols, ne doutoient point qu'il n'eût un esprit familier; & publiérent aprés sa mort, que le Diable l'avoit emporté. Brantôme se moque de ces contes de Vieilles; & dit fort bien que le gentil esprit de M. de Salvoison, son grand entendement, son savoir, sa vigilance, sa promtitude, sa sagesse, son bon cœur & son bonheur, étoient les seuls Démons qui le servoient dans l'occasion.

On diſoit du Maréchal de Matignon, qui avoit gagné cent mille livres de rente en douze ans dans ſon Gouvernement de Guyenne, que c'étoit le Diable qui lui amaſſoit tout cet argent. Mais dans la vérité, c'eſt qu'étant dans la faveur, la Cour lui laiſſoit faire de fort bons coups. Le bruit couroit que le Duc d'Eſpernon étoit Fée, & qu'il avoit un Démon en poche qu'il conſultoit à toute heure. On croïoit que le brave Antoine de Leve ne faiſoit rien de grand qu'avec le ſecours de ſon Démon. On diſoit la même choſe de Céſar Borgia, Neveu d'Alexandre VI. & du Cardinal Charles de Loraine.

En ce Siécle-ci on a été plus retenu à noircir la réputation des Héros, par ces ſortes de contes faits à plaiſir : Néanmoins deux grands Capitaines n'ont pû échaper à cette eſpece de calomnie populaire. On a dit du premier, qu'il n'étoit parvenu de ſimple ſoldat à la plus haute dignité de l'Armée, que par les intrigues du Diable, qui à la fin l'étouffa pour dernier bon office.

Ceux qui ont feint cette fable, diſent que ce Seigneur étant au lit malade,

commanda à ſon Valet de Chambre de faire un grand feu & de lui aporter ſa caſſette ; qu'enſuite il ſe leva, ſe mit devant le feu, & dit au Valet de Chambre de ſe retirer, l'avertiſſant qu'en cas qu'il entendit du bruit, de ne point venir & de ne s'en pas étonner ; que ces paroles & tout cet apareil aïant donné de la curioſité à ce Valet, il ſe cacha derriere la tapiſſerie, & vit que ſon Maître tirant de ſa caſſette pluſieurs papiers les uns aprés les autres, les jettoit au feu à meſure qu'il les avoit examinez ; qu'il s'arrêta à un particulierement, & que s'étant écrié : *Ah! il n'eſt pas encore tems*, il le brûla ; & qu'alors il ſe fit un bruit de tonnerre dans la chambre, auquel le Valet étant accouru, il avoit trouvé ſon Maître étendu mort ſur le plancher. Tout cela eſt ſi peu croïable, qu'on ſait trés-aſſurément que M. N. N. depuis la mort de ſa femme qu'il aimoit avec tendreſſe, ne ſe plaiſoit plus au monde, comme il le témoigna à un grand Prince, & vivoit avec beaucoup de pieté, quelque choſe qu'en diſe les Journaux de quelques Savans de Hollande. On a publié avec le même fon-

dement de N. N. que le Diable fournissoit à ses dépenses & à ses plaisirs ; qu'il le sauvoit des coups & lui faisoit gagner des batailles. Enfin pour combler la mesure, le Peuple à fait de lui ce petit conte, que trois jours avant sa mort, un certain Monsieur le Noir l'étoit venu sommer de partir, selon les clauses du contrat passé entr'eux ; que celui-ci encore amoureux de la vie, & à la veille d'acquérir une nouvelle gloire, l'avoit prié de lui accorder trois ou quatre ans de répi, & qu'en récompense il lui sacrifiroit trente mille hommes à la premiére campagne ; mais que M. le Noir obstiné comme un démon, ne lui avoit accordé que trois jours, espérant gagner davantage sous un nouveau Général ; que de-là il étoit allé trouver N N & l'avoit obligé à faire le siege de .... où il avoit fait double curée.

¶ César Corporalio Poëte Italien, fit une peinture si vive de la misére des pauvres Gentilshommes qui servent les grands Seigneurs à Rome, que ceux-ci en étant touchez, pensérent tout de bon à les mieux traiter. Mais Urbain VIII. jugeant bien que ces gens-là au

bout du compte, seroient toûjours miserables, fonda un Hôpital pour leur servir de retraite sur la fin de leurs jours. Il seroit souhaitable qu'on fît de pareilles fondation pour la plûpart des gens de Lettres, qui meure de faim. Un Magistrat me disoit un jour, que si cela se faisoit jamais, il faudroit apeller cet Hôpital, l'Hôpital des Incurables; parce que la pauvreté est un mal, dont les gens de Lettres ne guérissent jamais. Homere pauvre & aveugle alloit par les carrefours & les places publiques, recitant ses Vers pour avoir du pain, comme nous avons vû autrefois le Savoïard dans les ruës de Paris, chanter & debiter ses Airs pour vivre. Plaute Poëte Comique gagnoit sa vie à faire tourner la meule d'un moulin. Xilander savant Grec vendoit pour un peu de soupe ses Notes sur Dion Cassius. Alde Manuce étoit si pauvre, qu'il se rendit insolvable, pour avoir emprunté seulement dequoi faire transporter sa Bibliotéque de Venise à Rome, où il étoit mandé. Sigismond Gelenius, Jean Bodin, Lelio Gregorio Giraldi, Louïs Castelvetro, l'Archevêque Usserius, & une infinité d'au-

tres Savans ſont morts pauvre. Agrippa mourut à l'Hôpital ; & l'on tient que Michel Cervantes eſt mort de faim. Paul Burgheſe Poëte Italien qui avoit fait une Jéruſalem délivrée ſur le deſſein du Taſſe & ſur les mêmes rimes, ſavoit quatorze métiers, & n'avoit pas dequoi vivre. Le Taſſe étoit réduit à une ſi grande extrémité, qu'il fut contraint d'emprunter un écu à un ami pour ſubſiſter durant une ſemaine ; & de prier ſa Chatte par un joli Sonnet, de lui prêter durant la nuit la lumiére de ſes yeux, *non avendo candele per iſcrivere i ſuoi Verſi.* Mais ce qui eſt digne de nos larmes, c'eſt de voir le Cardinal Bentivoglio, l'ornement de l'Italie & des belles Lettres, aprés tant de ſervices rendus au Public par ſes Nonciatures & par ſes Ecrits, languir ſur ſes vieux jours dans la pauvreté, vendre ſon Palais pour aquiter ſes dettes, & mourir enfin ſans laiſſer dequoi ſe faire inhumer avec quelque diſtinction.

En France nôtre ſavant Hiſtoriographe André du Cheſne qui avoit recuëlli avec ſoin toutes les Piéces autentiques ſervant à l'Hiſtoire de Fran-

ce, se vit obligé de fagoter à la hâte d'autres Histoires qui ne lui font point d'honneur, c'est-à-dire de prostituer les Muses pour avoir du pain.

M. de Vaugelas l'un des plus polis & des plus honnêtes hommes de son tems, se tenoit caché comme un hibou dans un petit coin de l'Hôtel de Soissons, pour éviter la juste persecution de ses créanciers. Il mourut pauvre; son bien consistoit principalement dans ses beaux Ecrits, ne suffisant pas pour païer ses dettes. M. Baudoüin de l'Academie Françoise, homme de mérite, pressé par la faim nous a donné divers Ouvrages, qui seroient plus accomplis s'il avoit eu dequoi dîner. La pauvreté chassa M. de Letoile, de la Ville à la Campagne, où ses rares talens s'étoufférent à petit bruit. M. du Ryer traduisoit les Auteurs à la hâte, pour tirer promtement du Libraire Sommaville une médiocre récompense qui l'aidoit à subsister avec sa pauvre famille dans un petit Village auprés de Paris. Un beau jour d'Eté nous allâmes plusieurs ensemble lui rendre visite. Il nous reçut avec joie, nous parla de ses desseins, & nous montra

ses Ouvrages ; mais ce qui nous toucha, c'est que ne craignant pas de nous laisser voir sa pauvreté, il voulut nous donner la collation. Nous nous rangeâmes dessous un arbre, on étendit une nape sur l'herbe, sa femme aporta du lait, & lui des cerises, de l'eau fraîche & du pain bis. Quoique ce régal nous semblât trés-bon, nous ne pûmes dire adieu à cet excellent homme sans pleurer, de le voir si maltraité de la fortune, sur tout dans sa vieillesse, & accablé d'infirmitez.

Pauperies est tota domus, dissuesit ad illos
Ubertas venisse lares, nec visitat agrum
Copia Parnassum, sublimior advolat aulas
His ignotis casis, ubi pauca vetusque supellex.
Languida sordet Anus. Admoto immurmurat igni
Urcolus quo pisa natant : quo cæpe vagatur,
Quo faba, quo porrus capiti tormenta minatur.
Quo rigidum pallescit olus, quo fercula festo
Ad triplices libanda dies, quo vilior horti
Jejunam expectat quævis farrago Minervam.
Hic unde assiduo conflictu litigat unda,
Hic coxisse dapes est condivisse, libido
Mensa nulla venit, nisi qua sale sparsa rigorem
Esca parum flectit, solo sit amicior usu
Canula luctanti, minus obluctata palato.

¶ *Breviarium Romanum ex S. Potissimum Scripturâ & probatis Sanctorum*

historiis confectum, studio Francisci Quignonii. Ce Bréviaire a été r'imprimé plusieurs fois en diverses formes. La Préface en est trés-belle, & mérite d'être lûë.

Ce fut par l'ordre des Papes Clement VII. & Paul III. que Quignon Cordelier Espagnol, & depuis Général de son Ordre, & enfin Cardinal, entreprit de réformer le Bréviaire Romain. Il le réduisit à trois Leçons, & on y lisoit toute l'Ecriture Sainte. Cette briéveté, ou plûtôt le retranchement de plusieurs histoires apocryphes, fit crier les ignorans, de sorte que depuis le Concile de Trente, le Bréviaire de Quignon est demeuré suprimé, & ne sert plus que d'ornement dans les grandes Bibliotéques.

Ce n'est sans raison qu'on s'aplique aujourd'hui à la réformation des Bréviaires, la plûpart méritant bien d'être revûs & corrigez. Un des plus parfaits à mon gré, est celui des Chartreux. On n'y voit que l'Ecriture Sainte, les Homelies des Péres de l'Eglise, & quelques Vies de Saints tirées de ces mêmes Peres. L'histoire du Chanoine damné (ce qui est trés-remarqua-

ble) ne s'y trouve point.

M. l'Archevêque de Besançon a fort abregé le Bréviaire de son Eglise. On s'en est voulu plaindre ; mais ce Prélat a tenu bon, disant à ceux qui en grondoient, qu'il n'est point trop court pour ceux qui le recitent avec dévotion ; & qu'il n'est encore que trop long pour ceux qui courent en le recitant.

Le Bréviaire réformé d'Orleans passe pour un ouvrage accompli. On prétend qu'il y a encore à retoucher au Bréviaire de Paris. La nouvelle arrive, qu'on refond entiérement ce Bréviaire, & que M. l'Abé C. G. travaille de toutes ses forces, à en faire un modéle pour tous les autres Bréviaires de France.

M. Thiers a mandé à un ami, qu'il a écrit une Critique en deux volumes contre le nouveau Bréviaire de Cluny, prétendant que ce Bréviaire est le plus défectueux de tous ceux qui ont paru jusqu'à present. Si M. le Tourneux qui a eu soin de la revision & de l'Edition de ce Bréviaire, étoit encore au monde, ceux qui l'attaquent aujourd'hui auroient la consolation de trouver à qui parler.

J'ai sû de M. de Vert, que l'Eglise de Roüen pensoit à une réforme de son Bréviaire qui en a bon besoin. Il faut commencer par réformer le Calendrier : ce qui n'est pas une petite affaire ; car il est remarquable que ce sont les nouvelles Fêtes qu'on a introduites, qui ont renversé tout l'ordre ancien des Bréviaires, & toute la dévotion pour les Saints des premiers siécles de l'Eglise. C'est ce qu'a prédit autrefois un Chancelier de l'Université de Paris : *Novi Sancti faciunt, ut contemnamus antiquos.*

Je viens d'aprendre qu'on ne pense plus à réformer le Bréviaire de Roüen pour bien des raisons.

¶ On fait dire à M. Valois dans le Valesiana, que les *Chartreux* ne dévroient pas s'apeller en Latin *Cartusienses* ; mais *Caturcienses*, du nom du Village qui est proche du lieu où ils s'établirent la premiére fois, qui s'apelle en Latin *Catorissium* ou *Caturissium*, & en François *Chatrouse*.

Je me suis informé de ce fait à ceux qui en doivent être bien instruits. Ils m'ont répondu que dans la Lettre de fondation du Monastére de Chartreuse,

ſignée du Curé & des Habitans du Village dont il s'agit, les Religieux de ce Monaſtére ſont apellez *Cartuſienſes*, & non *Caturſienſes* : Ce qui ſuffit, quand même le Village de Chartreuſe ſeroit apellé dans les anciens Geographes *Catoriſſium* ou *Caturiſſium*, pour ne pas obliger les Chartreux à réformer leur nom. Pierre de Cluny, S. Bernard & les autres Ecrivains qui les ont vû naître, ne les ont point apellez autrement que *Cartuſienſes*. Et il ne faut point alléguer la Chronique de S. Médard de Soiſſons, où M. Valois a lû *Ordo Caturſienſis* ; puiſque cette Chronique qui finit en 1261. eſt poſtérieure de prés de deux cens ans à la fondation de Chartreuſe, qui eſt de l'année 1086. Ainſi l'on peut dire, que ce que M. Valois prend pour une preuve ſolide de ce qu'il avance, eſt ou une faute d'écriture, ou une critique vetilleuſe qui doit être corrigée par l'uſage établi de tout tems, d'apeller les Chartreux *Cartuſienſes*, & non *Caturſienſes*, ſur une prétenduë étymologie tirée de plus loin que le tems de leur fondation qui les autoriſe.

¶ Le Catholicon d'Eſpagne, piéce

satyrique du dernier siécle contre les Ligueurs, n'est pas l'ouvrage d'un seul & même Auteur. M. le Roy Aumônier du jeune Cardinal de Bourbon, & depuis Chanoine de l'Eglise de Roüen, composa & mit au jour en 1593. *la vertu du Catholicon d'Espagne*. Cet Ecrit ingénieux étoit fort court, & fut distribué cette année-là en feüilles brochées, comme sont d'ordinaire ces sortes de Piéces fugitives. Dés qu'il parut, chacun en fut charmé; & les beaux esprits de ce tems-là, se piquérent d'y mettre la main, & de l'augmenter, ou plûtôt d'y joindre une seconde Piéce, sous le Titre d'*Abregé des Etats de la Ligue convoquez à Paris au dixiéme Février*. Passerat & Rapin deux Poëtes fameux, en composérent les Vers. M. Gilot Conseiller Clerc au Parlement de Paris, dont nous avons un Eloge en Latin de Calvin, qui se trouve mal-à-propos à la fin des Hommes Illustres de Papyre Masson, & un Recuëil de Lettres, fit la Harangue du Cardinal Légat. Florent Chrestien homme d'esprit composa la Harangue pour la Cardinal Pelevé. On est redevable au savant Pierre Pithou,

thou, de la Harangue de M. d'Aubray; qui eſt la meilleure de toutes ; & l'on doit encore à Rapin la Harangue de l'Archevêque de Lyon, & celle du Docteur Roſe Grand-Maître du Collége de Navarre, depuis Evêque de Senlis. C'eſt ce même Nicolas Rapin dont nous avons des Poëſies Latines, qui prit le ſoin de recuëillir toutes ces Harangués, & d'en compoſer un corps qu'il joignit au Catholicon d'Eſpagne. Sur ce fondement pluſieurs lui ont attribué le Catholicon tout entier : ce que l'Hiſtorien d'Aubigné n'aïant pas conçû, a dit que Rapin n'avoit contribué a cet Ouvrage que quelques Vers ; en quoi il s'eſt trompé.

Cette ſeconde partie du Catholicon, ne fut faite ni imprimée qu'en 1594. aprés le retour du Parlement qui avoit été transferé de Paris à Tours. En effet, il y eſt parlé de trois grands événemens ; c'eſt-à-dire *de la Réduction de Paris*, *du banniſſement de M. d'Aubray*, & *de la mort du Comte de S. Paul*, qui n'arrivérent que cette année. Car ce ne fut que ſur la fin de Mars, que le Roy ſe rendit maître de Paris ; comme ce ne fut auſſi qu'au même

mois de la même année, que M. d'Aubray fut chassé de Paris, pour avoir parlé trop librement; & que le Comte de S. Paul fut tué par le Duc de Guise.

Il est encore remarquable pour l'intelligence des dates, que la première Edition du Catholicon d'Espagne par M. le Roy, imprimé en 1593. aïant été bien-tôt distribué, il ne s'en fit plus aucune Edition que conjointement avec l'adition *de la Tenuë des Etats*; & que le tout fut imprimé ensemble comme un seul & unique Ouvrage sous le nom de *Satyre Menippée*; à quoy l'Imprimeur ne prenant pas garde, il date son Edition de l'an 1593. qui étoit la date du Catholicon, au lieu de la dater de 1594. qui est la véritable datte de la Tenuë des Etats, ou pour mieux dire, de la Satyre Menippée en son entier.

On observera que le Catholicon d'Espagne qui se trouve imprimé parmi les Mémoires de la Ligue, est entiérement corrompu; ceux de Genéve qui ont fait cette Edition, y aïant ajoûté des portraits ridicules qui ne sont point de l'original.

Les Notes qui se trouvent jointes à l'Edition de Ratisbonne de 1664. sont tirées d'un Manuscrit de M. Dupuy Garde de la Bibliotéque du Roy, qui en est l'Auteur. On a retranché quelques-unes de ces Notes par discrétion, & pour ne pas offenser des personnes à qui l'on doit du respect.

J'ai confronté cette Edition de Ratisbonne avec quelques Manuscrits du tems de la Ligue ; mais comme ils s'accordent assez avec les Notes de M. Dupuy, je ne feray point ici d'extraits, sinon de quelques éclaircissemens qui ne sont pas tout-à-fait inutiles.

Le Docteur Lucain dont il est parlé dans l'Avis au Lecteur de la prémiére Edition, étoit un séditieux qui mit tout en œuvre pour chasser de Paris M. de Morenne Curé de S. Méderic, & s'emparer de son Bénéfice.

M. de Morenne étoit l'un des Docteurs de Sorbonne qui allérent trouver Henry IV. pour l'instruire & le disposer à abjurer l'Hérésie. Il fut pour cela interdit de la Sorbonne, avec René Benoist & quelques autres.

Le Roy, aprés la réduction de Pa-

ris, pour récompenser M. de Morenne, lui donna la Cure de S. Gervais, possédée avant luy par L'incestre homme satyrique & violent, qui fut contraint de quitter ce poste, & se bannir lui-même. Ce fut ce L'incestre, qui prêchant dans la chaire de cette Paroisse, tira de dessous son surplis deux petites figures de Diables, qu'il disoit avoir été trouvées dans Vincennes, où Henry III. faisoit ses dévotions : ce qui donnoit à penser d'étranges choses de ce Prince.

Pierre de Frontac, dont il est parlé à la page 90. de l'Edition de 1594. étoit un Avocat du tems du Roy Jean, qui mérita d'être fait Cardinal, pour avoir défendu avec vigueur les droits de l'Eglise. L'Epitaphe de ce Cardinal se trouve chez les Célestins d'Avignon, en ces termes : *Hic requiescit bonæ memoriæ Dominus Petrus de Fritiquiaco, utriusque Juris Doctor, qui advocatus Parlamenti & Canonicus Parisiensis existens & pugil Ecclesiæ. Inde non immeritus per Dominum Clementem Papam VII. assumptus fuit in beatæ Mariæ in Aquis Diaconum Cardinalem, qui obiit anno Domini* 1392. *die quarta Novembris.*

En la page 237. de la même Edition, il faut entendre par la Ville de *Ruach*, la Ville de Paris durant les miséres du siége & les troubles de la Ligue. *Ruach* (selon le Manuscrit) est un mot Hebreu, qui signifie *Esprit* & *Vent*.

Selon le même Manuscrit, le Cardinal Pelevé avoit été soliciteur de procés & l'homme d'affaires du Cardinal de Loraine, qui le prenant en affection, lui procura une Charge de Conseiller au Parlement de Paris, & ensuite l'Evêché d'Amiens, &c. Brantôme prétend au contraire, que le Cardinal Pelevé étoit d'une Maison illustre de Normandie.

Le Pape Paul III. écrivit à Henry III. que quelques Evêques de son Roïaume étoient Hérétiques, entr'autres M. de Pelevé.

Aprés sa mort, qui arriva au moment qu'il sût que le Roy étoit entré dans Paris, on fit plusieurs Epitaphes qui sont raportées dans le Manuscrit que j'ay eu entre les mains. Celle-ci : *In ejus cor inclusum in capsulâ plumbeâ, & conditum in æde Celestinorum*, est la plus remarquable.

Hic Pellevai Cardinalis est situm,
Simili & metallo clauditur cor plumbeum.

¶ Quelques Critiques prétendent sur le troisiéme chapitre d'Isaïe, où la Vulgate porte : *Auferat Dominus ornamentum calceamentorum, & lunulas & torques*, que *lunulas* est transposé, & qu'il faut le mettre aprés *torques*. Le Texte Hebreu, où l'on trouve *armillas, cellaria, lunulas, &c.* semble favoriser cette pensée, comme aussi les Septante qui lisent, *Concinos & lunulas*, prenant *lunulas* pour quelqu'ornement de tête, ou pour des *pendans d'oreille*. Néanmoins *lunulas* se peut fort bien laisser aprés *ornamentum calceamentorum* ; car outre l'autorité de la Vulgate, & celle de la Paraphrase Caldaïque, le bon sens s'y trouve. Benoist Baudoüin, qui a fait un savant Traité *De Calceo antiquo*, dit sur ce passage d'Isaïe : *Non obscurè liquet, lunulas illas, seu fibulas (quæ sanè vel erant aureæ, vel saltem argenteæ) ad ornamentum calceorum pertinuisse.* C'étoient de petits croissans d'or ou d'argent, qui servoient d'ornement à la chaussure des anciens, ou peut-être de boucles.

pour fermer leurs souliers, comme cela se voit dans un ancienne statuë, dont Casalius nous a donné la figure.

M. du Cange dit que les Patriciens à Rome, portoient sur leurs souliers une espéce de croissant en forme de *C*, qui vaut cent en chiffre Romain. Il accuse Zonare d'avoir mal compris le texte de Dion, & de lui faire dire contre sa pensée, que les Patriciens portoient sur leurs souliers la figure d'un ῥω; parce que cette figure marquoit le nombre de cent chez les Grecs; ou parce que cette lettre Grecque étoit la première lettre de *Romain*.

Albert Rubens avant M. du Cange, avoit observé cette bévûë de Zonare dans son Traité de *Calceo Senatorio*; & celle encore de Jean d'Antioche, qui est tombé lourdement au même endroit. *Malè Zonaras* (dit-il) *qui cùm alibi legißet, littera centenarium numerum designante, calceos Patricios ornatos fuisse; id de R. littera interpretatus est, quæ apud Græcos nota est numeri illius. Nec dissimilis error Joannis Antiochenensis cujus locus extat apud Claudium Salmasium in notis ad Pollionem, & ad scriptionem Regillæ.*

De ſavoir en quel endroit du ſoulier les Patriciens portoient ces croiſſans d'or ou d'argent, c'eſt une queſtion. Les uns veulent que ce fût ſur le coudepied où le ſoulier ſe ferme ; & d'autres prétendent que c'étoit ſur le quartier de derriere. Quoique cette penſée paroiſſe bizare, elle peut être reçûë, n'y aïant point de bizarerie qui ne ſe puiſſe ſupoſer en fait de mode.

Les Romains tenoient des Orientaux cette coûtume de porter des croiſſans, laquelle régne encore aujourd'hui dans tout l'Empire Turc. Elle eſt beaucoup plus ancienne que Mahomet, les Saraſins avant lui aïant eu de la vénération pour ces figures. Les Rois des Iſmaëlites en faiſoient porter à leurs chameaux, comme un grand ornement & une belle parure. Il y a grande aparence que l'uſage de ces croiſſans, vient de la ſuperſtition des Caldéens & des Egyptiens, qui étant attachez au culte des Aſtres, en révéroient les figures ; principalement celle de la Lune, qui par ſes influences & ſa proximité, ſemble avoir plus de commerce avec les hommes.

¶ M. Digby étant à Paris, prenoit plaiſir

plaisir a montrer le portrait en miniature de feuë Madame la Comtesse Digby son épouse, l'une des plus belles femme de son tems, *Ipso se se solatio cruciabat.* Il racontoit que pour maintenir sa beauté, & une fraîcheur de jeunesse, il lui faisoit manger des chapons nouris de chair de vipére; en quoi (à ce qu'il disoit) il avoit parfaitement réüssi. Cependant, soit que cette nouriture ne fût pas saine, & que ce qui est bon à conserver la beauté, n'est pas propre à conserver la santé & la vie; ou bien que l'heure de Madame Digby fût venuë, elle mourut encore assez jeune, & lors qu'on y pensoit le moins. On dit qu'elle avoit eu quelque présentiment de sa mort; & qu'elle pria Monsieur Digby, qui étoit obligé de sortir pour quelqu'affaire, de revenir au plûtôt; parce qu'elle avoit dans l'esprit, qu'elle mouroit ce jour-là. En effet M. Digby étant de retour, la trouva morte; & la fit peindre en cet état, où pour la consolation de ceux qui la regardent, le Peintre a eu l'adresse de ne la representer qu'un peu endormie. [*Voïez tome 3. p. 261. lig. dernière.*]

¶ Aujourd'hui qu'on a l'usage des Hygrométres, des Barométres & des Thermométres, il faudroit s'apliquer à la recherche d'un instrument qui n'a pas été inconnu aux Anciens, par lequel on pourroit juger de la vie & de la mort des malades. Lambecius dans la Bibliotéque de l'Empereur, fait mention de cet instrument. *Anonymi cujusdam auctoris collectio variarum rerum medicarum caput ultimum sive 32. continet Petosiris Philosophi Ægiptii epistolam astrologicam ad Neckepson Regem Assyriorum cum adjunctâ figurâ organi astrologici, per quod de vitâ & morte ægrotantium, potest judicari.* Je n'ai point vû la figure de cet instrument; mais selon toutes les aparences, le secret en roule sur la qualité de l'air qui régne dans le lieu où reposent les malades. Car comme on supose avec beaucoup de vrai-semblance, qu'il y a autour de l'Aiman un Atmosphére de matiére magnetique, qui est toûjours en mouvement, par lequel on rend raison de ses effets: On peut suposer aussi qu'il y a autour des corps malades qui transpirent beaucoup, un Atmosphére de matiére corrompuë,

par le mouvement duquel on doit juger de sa bonne ou mauvaise qualité, & par conséquent de l'état où sont les corps malades. Cela mérite bien d'être examiné, & d'être proposé à Messieurs de l'Academie des Sciences.

¶ Christophe Dupuy étoit l'aîné de Messieurs Dupuy. C'est luy qui a donné au Public le *Perroniana* dont il avoit une copie. Il suivit à Rome le Cardinal de Joyeuse en qualité de son Protonotaire ; & rendit en ce Païs-là service à M. de Thou, à l'occasion de la premiére partie de son Histoire, que la Congregation de l'Indice vouloit condamner, & ranger au nombre des Livres hérétiques. Etant de retour en France, il se fit Chartreux à Bourgfontaine, où quelques années aprés le Cardinal Antoine Barberin qui connoissoit son rare mérite, l'alla déterrer ; & par son crédit, le fit venir à Rome exercer la Charge de Procureur Général de son Ordre & de Prieur *In Urbe*. Le Pape Urbain VIII. lui auroit donné des marques éminentes de son estime ; mais la part que Messieurs Dupuy ses Freres avoient euë à la nouvelle Edition des Libertez Gallicanes, lui

fermérent les mains. Il mourut assez âgé, Prieur de la Cartreuse de Rome, à qui il avoit donné tous les embellissemens dont ce lieu est capable. Le S. Bruno gravé par Melan, est le véritable portrait de Christophe Dupuy.

¶ *Joannes Robinus* Garde du Jardin Roïal des Plantes, *erat Euneucus*. C'étoit le plus curieux Botaniste de son tems. On a son portrait dans un Recuëil de Fleurs & de Plantes qu'il avoit cultivées, gravé par les soins de ses amis, avec ce Distique :

Omnes herbas novi.
Quot tulit hesperidum, mundi quod fertilis hortus;
Herbarum species novit hic unus eas.

Il est le premier qui a élevé l'Acacia en France, & qui a donné la vogue aux Tubereuses qu'on ne connoissoit qu'en Provence. Jamais homme n'a été plus entêté de fleurs que celui-là. De quelque chose qu'on luy parlât, il en revenoit toûjours à sa gripe : ce qui faisoit dire à M. Patin, qu'il feroit changer le Proverbe ; & qu'on ne diroit plus, *Il ressouvient à Robin de ses Flûtes* ; mais, *Il ressouvient à Robin de ses Fleurs*. Le même M. Patin l'appelloit, *Euneucus hesperidum* ; mais un

Euneuque jaloux, & si jaloux de ses fleurs, qu'il aimoit mieux en écraser les caïeux, que d'en faire part à ses amis. Un Médecin enragé de cette dureté, lui adressa une Satyre Latine trés-cruelle avec ce titre : *Joanni Robino totius propaginis inimico nato.* [*Voïez tome 3. p. 262.*]

¶ Brantôme dans les Eloges des grands Capitaines de son tems, raporte que Gaston de Foix au siége de Bresse, allant à l'assaut, pour marcher plus ferme, se fit ôter ses souliers, & se mit en *escharpins déschaussez* ; & que tous les autres en firent de même. Celui qui a eu soin de l'Edition des Mémoires de Brantôme, dit qu'il n'entend pas bien ce mot. Il y a un endroit dans la Vie de M. d'Espernon qui peut servir à son éclaircissement. Car il y est remarqué en parlant d'Henry III. qu'il n'entroit personne dans sa Chambre qui n'eût l'escarpin blanc & la mule de velours noir. D'où l'on peut conjecturer, que c'étoit la mode en ce siécle, de porter des escarpins (que Brantôme apelle *escharpins*) ou chaussons de cuire dans les souliers, à peu prés comme l'on portoit il y a quaran-

te ans des ſouliers legers dans des galoches. Les Turcs portent une eſpéce de botines ou de chauſſes de cuir de Levant, pardeſſus le pied deſquelles ils mettent leurs ſouliers, qui étant ſans oreilles ni boucles, ſe défont auſſi aiſément que nos galoches, quand ils entrent dans les Moſquées, ou quand ils veulent combatre de pied ferme, ou courir plus legérement. J'ai vû autrefois bien des gens en France & en Angleterre porter des botines, dont le ſoulier ſe ſéparoit de la chauſſe de cuir.

¶ Paul Jove eſt le premier qui a donné l'Art des Deviſes. Jean Dorat eſt le premier qui a mis parmi nous les Anagrames en vogue. Rabelais eſt le premier qui a écrit chez nous des Satyres en proſe Françoiſe. Eſtienne Jodele eſt le premier qui a introduit les Tragédies en France. Le Cardinal de Ferrare Archevêque de Lyon eſt le premier qui a fait repreſenter une Tragi-Comédie ſur nôtre Théatre par des Comédiens Italiens. Baptiſte Luly eſt le premier qui a donné ici du crédit aux Opéra d'Italie; comme c'eſt Octavio Rinuccini Poëte Florentin, qui les a re-

mis ſur pied à Florence. On attribuë à Jodele le premier Sonnet qui a paru en nôtre Langue.

¶ Nicolas Pierre, ſurnommé du Boſc, ancien Profeſſeur de Rétorique au Collége de Liſieux à Paris, étoit conſidéré de Meſſieurs Blondel, Picard, Caſſini, & de la plûpart des Savans. Il ſavoit les Langues ſavantes, les belles Lettres, la Philoſophie ancienne & la moderne, la Théologie & les Mathématiques. Aſſez content de la réputation qu'il avoit acquiſe à profeſſer de vive voix, il ne s'eſt guéres mis en peine d'écrire. Néanmoins j'ai vû entre les mains de ſes amis, une Critique Latine des Ouvrages d'Homere, une Rétorique, une Traduction Françoiſe de la Poëtique d'Ariſtote, & des feüilles volantes ſur diverſes ſujets, entr'autres ſur la Poëtique d'Horace, où il fait voir, contre le ſentiment de quelques-uns, que cet Ouvrage eſt écrit avec beaucoup d'art & de méthode.

M. du Boſc avoit une opinion particuliére touchant les Cométes; & il en parloit de cette ſorte: Il eſt certain « qu'il s'exhale continuellement de « toute la terre, quantité de matiéres «

» qui tendent vers la moïenne région
» de l'air, & qui aprés en descendent
» en pluïe, en nége, &c. & que ces ma-
» tiéres ont la direction de leur mou-
» vement depuis le centre de la terre
» vers la moïenne région, & de la moïen-
» ne région vers le centre de la terre.
» Je supose de même qu'il s'exhale
» des matiéres du corps du Soleil, qui
» ont la direction de leur mouvement
» depuis le centre du Soleil vers le Fir-
» mament, & du Firmament vers le
» centre du Soleil : les taches obser-
» vées au Soleil en sont une preuve
» convaincante.
» Je dis donc qu'il s'exhale continuel-
» lement du centre du Soleil vers le
» Firmament des matiéres, & que ces
» matiéres venant à s'enflâmer de quel-
» qu'endroit que ce soit, forment les
» Cométes. Et comme une poignée de
» paille étant en l'air, jette sa flâme
» vers la moïenne région; de même
» ladite matiére étant en flâmée en un
» certain point, jette ses flâmes vers le
» Firmament.
» Ainsi il est évident que la queuë de
» la Cométe paroîtra toûjours oposée
» au Soleil en quelqu'endroit que ce

ſoit ; & parce qu'aſſez ſouvent le bout de cette queuë paroît un peu courbé, cela vient du mouvement du tourbillon du Soleil.

Selon cette hypotéſe, il peut arriver des Cométes dans tout l'eſpace qui eſt depuis le centre du Soleil juſqu'au Firmament ; ſans que jamais elles paroiſſent en forme de Cométes à l'entour de la terre, à cauſe de la mixtion des matiéres terreſtres & des matiéres ſolaires.

La démonſtration par laquelle on prétend prouver qu'il ne ſe fait point de Cométes au deſſus de Saturne, ne me ſemble pas générale : outre que les obſervations qu'on emploïe pour le montrer, me paroiſſent trés-difficiles, & quelques-unes même impoſſibles.

Au reſte il eſt aiſé de voir par cette hypotéſe, pourquoi les Cométes ſont plus groſſes au commencement, & pourquoi elles diminuënt en marchant, d'autant qu'elles s'éloignent toûjours de la terre vers le Firmament.

¶ Dans un des Journaux de l'Académie des Sciences, on a rendu raiſon-

d'un écho extraordinaire, sur les Mémoires de Dom Quesnet Religieux Bénédictin. Ce Pere m'a assuré que le Secretaire de cette Academie n'a pas entiérement compris sa pensée ; & qu'il a même inséré quelque chose dans son Extrait de contraire à l'expérience. Sa Dissertation entiére sur ce sujet, mériteroit bien d'être donnée au Public.

Ce qu'il y a de particulier dans cet écho, c'est qu'au lieu que les échos ordinaires ne répétent la voix que quelque tems aprés qu'on a entendu celui qui chante ; dans celui-ci on n'entend presque point celui qui chante, mais bien la répétition qui se fait de sa voix, & toûjours avec des variations surprenantes, l'écho semblant tantôt s'aprocher, & tantôt s'éloigner. Quelquefois on entend la voix trés-distinctement, & d'autrefois on ne l'entend presque plus. L'un n'entend qu'une seule voix, & l'autre plusieurs : l'un entend l'écho à droit, & l'autre à gauche. Enfin selon les différens endroits, où se placent sur deux lignes, l'une au dessus & l'autre au dessous, ceux qui écoutent & celui qui chante, on

entend l'écho différemment.

On a attribué ces effets à des voûtes & à des cavitez soûterraines. Mais le Pere Quesnet a trouvé que la véritable cause, est la figure demi ronde de la cour où se fait l'écho, & l'a démontré par des régles de Geométrie si convainquantes, qu'il n'y a pas moïen d'en douter. Le reste peut venir de la matiére dont sont faites les murailles, de la maniére qu'elles sont faites, & peut être aussi de la nature du lieu. Ce qu'il y a encore à observer, c'est que les instrumens à corde, ne font aucun effet dans cet écho; parce que les vibrations qu'elles causent à l'air, ne sont pas assez fortes ni assez étenduës pour aller fraper jusqu'à l'endroit où se forme l'écho; & que si elles le frapent, c'est trop foiblement pour l'obliger à répondre.

M. de Lilly Président au Bureau des Finances à Roüen, avoit aporté cette invention d'Italie, qui fait encore aujourd'hui un des plus grands ornemens de sa belle maison du Genetay. Ce qui m'a surpris dans ce galant homme, c'est qu'aïant possédé cette maison depuis sa jeunesse jusqu'à l'âge de qua-

tre-vingt ans qu'il est mort, & qu'aïant été sollicité un million de fois par ceux qui abordoient de toutes parts chez lui, de dire la véritable cause de ce merveilleux écho, il n'en a jamais dit un seul mot à personne. L'écho répondoit à tout venant ; & M. de Lilly se taisoit. Un si grand silence, *Paucorum est hominum & mentis bene sanæ.* Il disoit à ses amis en raillant : *Quand je me marirai* (car il étoit garçon) *vous saurez mon secret : Je le dirai à ma femme ; & ma femme le dira à tout le monde.*

¶ Le P. Mabillon dans son *Itinerarium Italicum*, donne un fragment d'un Manuscrit qu'il a vû à Boulogne dans la Bibliotéque de l'Abaïe de S. Sauveur, comme une piéce curieuse qui n'a point encore été imprimée ; & qui a pour Auteur un Chanoine Régulier anonyme. Mais outre que ce fragment se trouve dans quelqu'un des Traitez de M. de Launoy, on peut assurer le Pere Mabillon que l'Ouvrage dont il s'agit, est imprimé tout entier parmi les autres piéces de la Bibliotéque des Peres de la derniére Edition, sous le titre *De Arte Prædicandi*, composé par

Humbertus de Romanis Général des Jacobins, qui a fait plusieurs autres Livres de cette nature.

¶ L'Italie depuis environ deux cens ans, a fourni la France de Musiciens, de Comédiens, de Charlatans, de Devins, d'Astrologues, d'Empoisonneurs, de Partisans, de Banquiers, de Politiques, de Favoris & de Capitaines. [*Voïez tome 3. p. 264.*]

¶ Il y a bien des fautes dans le Dictionnaire de M. Furetiére qui sont indignes de ce fameux Critique. Par exemple, il confond *Marforio* avec *Pasquin*; & dit que ce n'est qu'une même chose. Lui qui aimoit tant à railler, ne devoit pas confondre ainsi ses bons Patrons, & de deux n'en faire qu'un. Il y a grande aparence qu'il n'avoit point été à Rome, ou qu'il n'avoit pas lû les Antiquitez de cette Ville; ni fait réflexion sur la plûpart des Pasquinades où Pasquin & Marforio sont introduits comme deux personnages differens. Ils sont placez à Rome en des quartiers assez éloignez l'un de l'autre pour les distinguer, & ne se ressemblent guéres. Marforio est une grande Figure couchée de son long, qui re-

presente ſelon quelques-uns, *Panarium Jovem*; & ſelon d'autres, le Fleuve du Rhin, ou celui du Nar, appellé aujourd'hui la Riviere de la Nera qui arroſe l'Ombrie. Pour ce qui eſt de ſon nom, *nihil eſt certi quod dicatur, niſi velimus ex eo quod in Auguſti foro eßet, ut quorumdam eſt opinio, ubi & Martis Templum*.

Quant à Paſquin, c'eſt une Statuë de marbre mutilée, qui ſe voit a un coin du Palais des Urſins. On croit que c'eſt la figure d'un Gladiateur. Quoiqu'il en ſoit, Paſquin, tout eſtropié qu'il eſt, ſans nez, ſans bras, ſans jambes; mais animé de l'eſprit le plus malin qui fut jamais, fait la loi dans Rome à Rome même, & à toute la terre. Ses paroles ſont courtes, vives, & toûjours empoiſonnées. Il ſait tout, il pénétre tout, & révéle les ſecrets les plus cachez. Nul Tribunal, nulle Juſtice ne l'épouvante. Tous les jours de nouveaux Secretaires ſacrifient leur vie & leur fortune à ſon ſervice. Quant on attaque Marforio, Paſquin vient au ſecours; & quand c'eſt à Paſquin qu'on en veut, Marforio le défend, & la riſpoſte eſt cruelle. De ſes

jetter à la mer, personne ne s'y joue: Ils crieroient de dessous les eaux encore plus haut que dans les places publiques. De les jetter dans le feu & les calciner, leurs cendres parleroient pour eux. Je promets à coup seur l'immortalité a quiconque entreprendra de perdre Pasquin ou Marforio, comme à celui qui brûla le Temple de la Diane d'Ephese.

¶ Fabius Leonida Poëte Italien, suoit long-tems sur ses Ouvrages, & les retouchoit plus de dix fois, pour leur donner la perfection qu'il souhaitoit. Pierre Mafée qui a si bien écrit en Latin, ne composoit que quatorze ou quinze lignes par jour. Paul Emile Sanctorius qui avoit entrepris d'écrire en Latin l'histoire de son siécle, étoit si long à polir ce qu'il faisoit, qu'un autre en moins de tems auroit écrit l'histoire de tout le Monde. M. de Vaugelas fut trente ans sur la traduction de Quinte-Curse, la changeant & la corrigeant sans cesse. M. Habert de l'Académie, Auteur du Temple de la Mort, qui est une des plus belles piéces de nôtre Poësie Françoise, changea & rechangea durant trois ans les Vers

de cet Ouvrage, pour les amener au point de beauté, de politesse & d'élégance où nous les voïons. Ce n'étoit qu'en veillant beaucoup & à force de se tourmenter, que Malherbe produisoit ses divines Poësies. M. de Balzac passoit les jours & les nuits à represente ses pensées avec cette netteté de stile, & ce choix de paroles que nous admirons encore aujourd'hui. M. de Chavaroches Intendant de la Maison de Ramboüillet, disoit que M. de Voiture, tout naturel qu'il paroît dans ses Lettres, travailloit long-tems à leur donner ce tour galant, qui estant son propre caractére, ne se trouve point ailleurs.

Il y a des Ecrivains qui ont une peine infinie à commencer, & qui courent quand une fois le chemin est ouvert. Les premiéres lignes de l'Histoire de M. de Thou, lui coûtérent plus que tout le reste ; mais dés qu'il eut surmonté cette difficulté, il courut en écrivant.

D'autres écrivent facilement, & sont long-tems à polir leurs ouvrages. Tel étoit Horace chez les Romains : Tel étoit M. de Rabutin parmi nous : Tels sont

ſont la plûpart des gens ſages, qui étant nés pour écrire, ne ſuivent d'abord la nature que pour enſuite la corriger & la polir.

D'autres enfin, mais cela pour leur malheur, ne peuvent écrire qu'à la hâte, & ne ſauroient repaſſer ſur leurs ouvrages. M. de Saumaiſe étoit de ce caractére-là: caractére dangereux, qu'il faut ſouffrir où il ſe trouve; mais qui ne doit point ſervir de modéle ni d'exemple a perſonne.

Il y a un milieu à tenir en cela comme en toutes choſes. Il ne faut pas uſer ſes penſées à force de les tourner & de les retourner; il ne faut pas auſſi les laiſſer toutes délabrées, par trop de négligence. La nature doit ſervir promtement; l'art ne doit aller qu'à pas comptez, mais ſans trop de lenteur. *Non ſi richiede eſſer Cervo, baſta non eſſer Teſtuggine*, diſent les Italiens.

¶ Où en ſommes-nous pour les préjugez? *Claudius Belurgerius* étoit ſi fou d'Homere qu'il l'avoit toûjours entre les mains, & juſqu'au pied des Autels. Il ne croïoit pas qu'aucun autre Ecrivain méritât d'être lû à ſon préjudice. Le

Tassoni au contraire, se moquoit d'Homere; & avoit recueïlli plus de cinq cens pensées de ce Poëte, dont il faisoit voir le faux & le ridicule. Il n'est guéres de gens qui n'estiment les Poësies de Virgile : cependant un Jean-Baptiste Lallius ne parle qu'avec mépris de son Eneïde, non plus que de ses Bucoliques. Le même Lallius rabaisse autant le Tasse, que les Italiens d'ordinaire l'élévent. Galilée sans façon lui préfére l'Arioste que d'autres mettent sous ses pieds : Certainement l'Arioste a plus de génie, de feu & d'invention poëtique que le Tasse; mais le Tasse est plus uniforme, & aproche plus de la modération d'Homere & de Virgile que l'Arioste. L'un est plus sévére & plus maître de ses pensées : l'autre s'échape, & divertit davantage. Galilée préféroit l'Arioste au Tasse; parce qu'en effet l'Arioste est plus propre à délasser un fort génie comme Galilée, & lui inspirer ces traits agréables qu'il mêle à ses Dialogues de sciences abstraites, que non pas le Tasse qui tient plus sa gravité. On ne deviendra pas Poëte en lisant le Tasse, comme Dominique Peri, mi-

sérable Pastre, devint Poëte en lisant l'Arioste.

¶ C'est une remarque qui se vérifie tous les jours, que ceux à qui il manque quelque chose du côté de la naissance, se trouvent récompensez du côté de l'esprit par des talens extraordinaires. Melin de S. Gelais, l'un de nos bons Poëtes François, étoit fils naturel d'Octavien de S. Gelais Sieur de Lansac. Jean-Antoine Baïf, aussi bon Poëte François & grand Musicien, eut pour Pere Lazare Baïf Abé de Charoux, Maître des Requêtes & Ambassadeur à Venise, qui le fit légitimer. Claude-Emmanüel Loüillier, surnommé le Baron de la Chapelle, du lieu dit La Chapelle, où sa mere le mit au monde, entre Paris & Saint-Denis, étoit fils naturel de M. Loüillier Maître des Comptes. Les belles qualitez de son esprit, & son joli Voïage sous le nom de la Chapelle & de Bachaumont, lui ont mérité les loüanges d'un chacun, & un éloge particulier de M. Bernier. *Fulvius Ursinus*, savant Antiquaire d'Italie, étoit bâtard d'un Seigneur de la Maison des Ursins. *Antonius Bosius*, Auteur de la *Roma Soter-*

ranea, étoit fils naturel d'un Chevalier & d'une Esclave Afriquaine. *Pomponius Lætus*, que toute l'Italie venoit écouter avec tant d'empressement, qu'on retenoit dés la nuit des places dans son école, étoit bâtard d'un Prince de Salerne. Galilée, si connu par ses Livres d'Astronomie, étoit fils naturel de Vincenzo Galilei Gentilhomme Florentin. Le fameux Erasme n'étoit pas de meilleure maison que ces Messieurs : & l'on a fort douté de la naissance d'un célébre Critique moderne, que Theophile Renaud apelle dans quelqu'un de ses Ouvrages, *Filius Coronat.*

¶ On dit ordinairement que la science n'est pas héréditaire, & qu'elle ne passe guéres des peres aux enfans, aux freres, aux neveux, aux cousins : Néanmoins il y a des familles, qu'on peut apeller familles de Savans. Telles sont les familles des Manuces, des Estiennes, des Scaligers, des Morels, des Godefrois, des Pithoùs, des Montelons, des de Thous, des Bignons, des Dupuis, des Seiguiers, des Talons, des Demêmes, des Lamoignons, des Heinsius, des Vossius, des Capels,

des Juſtels, des Valois, des Sainte-Marthe, des Moreaux, des Patins, &c.

¶ C'eſt une choſe remarquable que de tous les gens de Lettres qui s'attachent à de certaines profeſſions, il n'y en a point qui s'en écartent plus volontiers pour écrire d'autre matiére que les Médecins. Jules Scaliger Médecin a écrit de la Critique & de la Poëtique. Vignier Médecin, a compoſé pluſieurs gros volumes de l'Hiſtoire Univerſelle. Le Médecin Arnaud de Ville-neuve s'eſt mêlé de dogmatiſer & d'écrire de la Théologie. Averroez Médecin Arabe a traduit Ariſtote en ſa Langue, & l'a commenté. Fabius Niphus Médecin d'Italie s'eſt apliqué aux Mathématiques. Cæſeus Médecin Anglois a écrit de la Muſique. Marcile Ficin qui étoit Médecin & Curé tout enſemble, a traduit Platon de Grec en Latin, & a expliqué ſa Philoſophie. Guillaume Capel Médecin a donné au Public les Mémoires de Meſſieurs du Bellay, & a fait une Traduction Françoiſe de Machiavel. Copernic Médecin & Chanoine, a traité de l'Aſtronomie & du mouvement de la

Terre. Nostradamus Médecin de profession, s'est jetté à corps perdu dans l'Astronomie judiciaire. Et le Médecin Cardan qui tenoit un peu de la doctrine de Nostradamus, laquelle consiste à mentir hardiment & à dire la vérité par hazard, a écrit ses Livres de la subtilité, l'Eloge de Neron, & d'autres matiéres assez écartées de sa profession. Lazius Médecin Allemand a traité de l'Histoire Romaine. Philippo Cauriana Médecin de la Reine Catherine de Médicis, a commenté six Livres de l'Histoire de Tacite. Paul Jove Médecin & depuis Evêque, a composé les Eloges des Hommes Illustres de son tems & plusieurs Histoires. Aloysius Lilius Médecin à Rome, s'est apliqué à la réforme du Calendrier Romain; & Cornelius Amalthée de la même profession, a mis en Latin le Cathéchisme du Concile de Trente. Le Médecin Raynerius Snoius a mis au jour des Paraphrases sur les Pseaumes de David, avec l'Opuscule de S. Athanase sur les mêmes Pseaumes; & a donné au Public l'Histoire de Hollande en treize Livres. Jean-Jacques Chiflet Médecin du Roy d'Espagne a

remué divers point de Critique touchant nôtre Histoire, pour les intérêts de son Maître. Sorbiere Médecin assez connu, a traduit de Latin en François l'Utopie de Thomas Morus, le Traité de Crellius *De Causis Mortis Christi*, & a fait plusieurs sortes d'Ouvrages sur diverses matiéres curieuses. Brachet de la Milletiere Médecin de Paris a traité des Controverses. Thomas Reinesius Médecin & Philosophe a donné au Public un Recuëil d'anciennes inscriptions, & un autre de *Variarum Lectionum*. Marin Cureau de la Chambre Médecin du Roy, a mis sous la presse les Caractéres des Passions, le Traité de l'Iris, & d'autres Ouvrages de Physique & de Morale. Spon Médecin de Lyon a écrit ses Voïages & divers Traitez d'érudition curieuse. Charles Patin qui enseigne aujourd'hui la Médecine à Padouë, a écrit de la science des Médailles. Petit Médecin de Paris a publié un Traité de *Furore Poëtico*, & un Recuëil de ses Poësies. Perrault Médecin & depuis Architecte, a traduit Vitruve de Latin en François, & a donné des Leçons publiques de Géo-

métrie & d'Architecture.

Il seroit trop long de nommer ici tous les Médecins qui se sont en quelque sorte dégradez de leur profession pour traiter de toutes autre chose. Onuphre Panvini, parlant du grand Fracastor, dit, qu'il ne le compte pas entre les Médecins de Veronne d'où il étoit; parce que s'attachant aux recherches curieuses de la Physique, il avoit négligé la pratique de son art.

Il y a de certains Traitez composez par des Médecins, qui paroissant ne pas apartenir à la Médecine, ont néanmoins de grands raports avec elle, comme le Traité *De arte Gymnasticâ* de Mercurialis, d'autant qu'il s'y agit de la santé du corps, qui est l'objet de la Médecine.

Aprés tout, si l'on me demande pourquoi les Médecins s'écartent si aisément de leur profession; Je répondrai qu'il s'en faut prendre à leur érudition, qui étant d'une grande étenduë, fait qu'en avançant toûjours dans la diversité des connoissances, ils prennent le change d'autant plus aisément, qu'étant emploïez assez tard, l'amour du cabinet prend le dessus, & ne leur laisse

ſe plus la liberté d'exercer la Médecine qui demande l'homme tout entier ſans nul partage.

¶ Les femmes ſont généralement plus adonnées que les hommes à la Magie & aux empoiſonnemens : Ce qui ne peut être attribué qu'à la foibleſſe de leur imagination, & à leur méchant courage. Les Rabins diſent, *qui multiplicat mulieres, multiplicat veneficas.* Cela ne ſe verifie que trop dans l'Orient Les femmes jalouſes juſqu'à la fureur, s'y empoiſonnent les unes les autres, & font périr un nombre infini d'enfans : ainſi la pluralité des femmes qui devroit peupler l'Orient, ne ſert qu'à le rendre deſert & déſolé, en comparaiſon de l'Occident, où la polygamie n'eſt pas reçûë.

La magie, les Sortiléges, &c. viennent de la même cauſe : l'amour, la jalouſie, la haine, outre la curioſité ſi naturelle aux femmes, les portant à ces extrémitez.

La raiſon pour laquelle il ſe trouvoit tant de Magiciens chez les Juifs, quoique condamnez par la Loi de Dieu ; c'eſt que les Juifs attribuoient la plûpart des maladies, principale-

ment celles qui troublent l'eſprit & diſloquent les membres, à la malice des Démons; & qu'ils s'imaginoient que ces maladies ne ſe pouvoient guérir que par des ſortiléges. Auſſi voïons-nous dans l'Evangile, que quand nôtre Seigneur guériſſoit les malades & les poſſedez, les Juifs diſoient, que c'étoit par la vertu des Démons qu'il opéroit ces miracles.

¶ Avant le regne de Loüis XI. Roy de France, la politique des Princes de l'Europe n'étoit qu'un jeu d'enfans, en comparaiſon de ce qu'elle a été depuis. Ce Monarque eſt le premier qui a donné du luſtre à cet Art ſubtil de gouverner; & qui par ſes bons exemples & ſa ſage conduite, en a fourni des leçons à toute la poſterité. Ferdinand d'Aragon mari d'Iſabelle Reine de Caſtille, qui vint peu aprés, en profita merveilleuſement à nos dépens. Charles-Quint ſût bien l'imiter, & enchérir encore pardeſſus ſes fourberies & ſes fineſſes. Philippes II. ſon Fils, & ſon Succeſſeur aux Etats d'Eſpagne, travailla toute ſa vie à perfectionner & à polir cet Art, qu'il trouva plus qu'ébauché. Sixte V. ſouverain

Politique, auſſi-bien que Souverain Pontife, n'auroit rien laiſſé à deſirer aprés lui ſur ce chapitre, s'il avoit vécu davantage : ſes coups d'eſſai l'ont bien montré. Enfin Catherine de Médicis en France, & Elizabeth en Angleterre, ſurmontant la foibleſſe de leur ſexe, ont fait voir dans leur gouvernement deux chef-dœuvres de politique quoique fort diférens ; l'une ſur une mer orageuſe & toûjours troublée ; l'autre ſur un théatre aſſez tranquille, où il n'y avoit que des Comédies à joüer.

Des dépoüilles de Loüis XI. les Eſpagnols en ont pris la cruauté ; les Italiens les fineſſes & les fourberies ; Catherine de Médecis les négociations ; Eliſabeth d'Angleterre les mommeries ; Henry III. Roy de France la ſcience ſans la pratique ; Loüis XIV. héritier de la vertu de ſes Aïeuls, ſans avoir hérité de leurs vices, a purgé la politique de toute cruauté, de toute fourberie, de toute mommerie, & lui joignant le ſecret, le conſeil, la force, la vigilance, la ſageſſe, la libéralité avec des richeſſes immenſes, l'a renduë douce & glorieuſe à ſes Sujets,

impérieuse & redoutable à toute la terre.

¶ M. de Charleval s'apelloit Faucon, & étoit neveu, frere & oncle de Messieurs de Faucon de Ris, trois Premiers Présidens successivement du Parlement de Normandie. La Maison de ces Messieurs est originaire d'Italie. Elle vint s'établir en France du tems de la Reine Catherine de Médicis, avec d'autres Familles, qui se sont agrandies, & renduës illustres parmi nous.

M. de Charleval étoit d'une si foible complexion, qu'on ne pensoit pas qu'il dût vivre : cependant par son bon regime il a prolongé ses jours jusqu'à quatre-vingt ans, amusant tout doucement l'espérance de ses héritiers qui regardoient dés sont enfance sa succession, comme une chose toute prête. La nature qui lui avoit donné un corps si délicat & si bon tout ensemble, lui avoit fait l'esprit de même. Il aima toute sa vie les belles Lettres avec tendresse, & les posséda avec jalousie, ne se communiquant pas facilement à tout le monde. Les gens de son tems les plus polis chérissoient sa personne,

& recherchoient la douceur de son entretien. La plûpart lui ont donné des loüanges. M. Sarasin entr'autres l'a immortalisé dans le fameux Sonnet d'Adam & d'Eve, où il a choisi de dire une vérité dure aux Dames, plûtôt que de les flater molement. M. Scaron qui étoit ami particulier de M. de Charleval, disoit, parlant de la délicatesse de son esprit & de son goût, que les Muses ne le nourissoient que de blanc-manger & d'eau de poulet. Desocupé de toutes choses, excepté des soins d'un grand amour propre, il demeura toûjours illustre paresseux & sans emploi. Sur la fin de ses jours il se repentit d'une si grande négligence pour l'avancement de sa fortune qu'il auroit pû rendre meilleure en s'évertuant davantage. Il écrivoit poliment & avec beaucoup de finesse en Vers & en Prose. Le Recueïl de ses Lettres & de ses Poësies est tombé aprés sa mort entre les mains de M. le Premier President de Ris son neveu : mais ce Magistrat, je ne sai par quel tour de pensée, n'a point voulu enrichir le Public de si beaux Ouvrages, s'imaginant que le nom d'Auteur joint à celui de Char-

leval, seroit une tache dans sa famille. [*Voïez tome 3. p. 265.*]

¶ Il se passe dans la vie bien des choses, qui n'étant presque rien, ne laissent pas d'instruire beaucoup. En voici une qui aprochant de la bagatelle, nous aprend à ne pas trop faire les maîtres avec les gens dont la capacité & le mérite ne nous sont pas assez connus.

M. Simon aïant toûjours retardé, lorsqu'il étoit chez les PP. de l'Oratoire, à prendre l'Ordre de Prêtrise, à cause de ses grandes & profondes études, fut enfin obligé pour obéïr à son Général, de partir de sa maison de July en Brie, & se rendre à Meaux pour se faire ordonner aux Quatre-tems. Il arriva aprés l'examen, environ sur le midi avec deux de ses Confréres. M. de Ligny, alors Evêque de ce Diocése, voïant arriver ces Peres à une heure indûë, s'imagina que c'étoient des ignorans qui le vouloient surprendre; & dans cette pensée, il recommanda à un de ses Examinateurs qu'il avoit retenu à dîner, de ne les pas épargner. Le signal donné, aprés les civilitez ordinaires, l'Examinateur s'attachant à M. Simon, comme à ce-

lui de la troupe dont il se défioit le moins, lui dit d'un ton grave : Je ne vous demanderai pas si vous savez du Latin ; je sai qu'on l'enseigne chez vous avec réputation, & selon la métode nouvelle, & que vous avez des Ecoles qui étant exemptes de pedantisme, donnent de la jalousie à beaucoup d'autres. Quoiqu'il en soit, Horace aura toûjours ses difficultez ; expliquez-moi sa premiere Satyre, ajoûta-t-il, en lui presentant le Livre ? M. Simon s'étant retiré d'affaire en galant homme, l'Examinateur lui dit : Et de la Philosophie, vous en avez bonne provision ? M. Simon qui l'enseignoit actuellement, répondit avec modestie, que pour ce qui étoit de la Philosophie, il l'étudioit encore tous les jours. Là-dessus l'Examinateur lâche un argument captieux. M. Simon le reçoit de bonne grace, le fend en deux par un subtil *distingo*, & se sauve par la bréche. Vous avez de la Philosophie (dit l'Examinateur) donnez-vous seulement de garde d'une certaine Philosophie cartesienne, bouruë & insensée qui empoisonne bien des gens. Je suis Péripatéticien pour la vie, répondit

M. Simon en soûriant ; & moi pour de l'argent, repliqua l'Examinateur. Ce n'est pas, poursuivit-il, que si Décartes avoit écrit en Grec, d'un stile trés-obscur, & qu'il fût ancien de deux mille ans, ses principes n'étant lûs ni entendus de personne, auroient plus d'aprobateurs que presentement qu'il est lû & entendu de tout le monde. Mais, cela à part, vous savez de la Théologie, je n'en doute pas ? Vos premiers Peres étoient tous Docteurs & grands Théologiens ; & un Prêtre de l'Oratoire sans Théologie, seroit moins qu'un Cordelier sans Latin. Ce mot dit avec gaïeté, l'Examinateur jette M. Simon sur les questions du tems, & veut tenter sa foi : mais le trouvant Orthodoxe & nullement Jansenïste, il abandonna ces questions épineuses pour quelque chose de plus solide. On trouve assez, s'écria-t-il, on ttouve assez de Philosophes & de Théologiens dans l'Etat Ecclésiastique : mais on ne voit pas qu'on s'y aplique aux Langues Orientales, & qu'on lise l'Ecriture Sainte dans sa source. Ah ! quelles délices, quelles délices, Monseigneur, ajoûta-t-il, en s'adressant

au Prélat, de lire les Livres Sacrez en eux-mêmes; & que la Langue Hébraïque a de douceur & de charmes pour les savans. Le Prélat baissant un peu les yeux, repartit : Je l'ai oüi dire de la sorte à M^rs de Muys & de Flavigny qui étoient de trés-doctes Hébraïsans. L'Examinateur revenant à M. Simon, lui demanda s'il n'avoit point de goût pour cette belle Langue? Monsieur Simon à qui l'eau en venoit à la bouche, lui répondit qu'il en savoit les élémens, & qu'au reste il avoit eu toute sa vie un grand attachement à la lecture des Livres Sacrez. Que vous me réjoüissez, repliqua l'Examinateur; & qu'il se trouve peu de gens d'un esprit aussi droit & aussi bien tourné que le vôtre : allez, puisqu'il est ainsi, je ne vous célerai pas ce que je sai là-dessus. *Sermonem habes non publici saporis, & quod rarissimum est, amas bonam mentem, non fraudabo te arte secreta.* Cependant, dites-moi comment la Genese s'apelle en Hébreu? *Hebraïcè*, dit M. Simon, c'est *Beresith.* La carriére ouverte, on entre en matiére, le combat se donne, on s'échauffe de part & d'autre, on

crie à pleine tête, on cite les Poliglothes, les Rabbins anciens & modernes. L'Examinateur étourdi d'une érudition si profonde, ne résiste qu'à demi. M. Simon le presse, le pousse, & ne lui fait point quartier. L'Examinateur chancelle, bronche & tombe. M. Simon le foule aux pieds, le déchire & le bat à terre. Le Prélat qui mouroit de rire, prenoit plaisir à faire durer le combat. Le Maître d'Hôtel ennuïé de la dispute, murmuroit disant tout haut qu'on avoit servi, & que la bisque se refroidissoit. Enfin M. de Ligny prenant pitié du vaincu, si bien froté par le victorieux, donna sa bénédiction, à M. Simon, l'assurant que le lendemain il donneroit les Ordres Sacrez à lui & à ses Confréres sans d'autre examen. Cela dit, le Prélat se mit à table; l'Examinateur s'aprocha du feu pour essuïer sa sueur; & M. Simon riant dans sa barbe se retira à son logis avec sa compagnie.

¶ On fait dire à M. Ménage dans le second Menagiana, que l'Auteur *De Roma antica & moderna* a confondu mal à propos le Mont *Pincius* de Rome, avec le lieu apellé *Pinci* pro-

che de la Ville de Nole dans la Campagne, où Saint Felix Prêtre de Nole est mort ; & que la preuve s'en trouve dans la neuviéme Leçon du Bréviaire de Paris, au quatorziéme Janvier jour de la Fête de ce Saint.

L'autorité du Bréviaire de Paris est en cela trés-peu de chose ; ceux qui ont fabriqué cette Leçon, n'aïant fait que copier le Martyrologe que Roswedius a donné bonnement pour le véritable Martyrologe Romain ; & qui n'est au fond qu'un abregé du Martyrologe d'Adon, qu'on sait n'être pas fort ancien, puisqu'il fait mention de la Fête de tous les Saints, dont l'institution dans l'Eglise n'est pas au dessus du tems de Grégoire III. décédé en 813.

Si M. Ménage avoit vû le Calendrier Romain que le Pere Fronto a mis au jour en 1652. sur un Manuscrit de plus de neuf cens ans, qui se conserve dans la Bibliotéque de Sainte Geneviéve à Paris, peut-être qu'il n'auroit pas condamné si aisément l'Auteur *de la Roma antica, &c.* ou du moins qu'il auroit satisfait aux objections du Pere Fronto, qui montre que *Pincis Roma est, non vero Nola* ; qu'il y a de l'erreur dans le

Martyrologe de Bede, & dans celui d'Adon; qu'un Martyrologe qui auroit été écrit à Rome ne seroit pas taché d'une si grossiére erreur; & qu'enfin S. Paulin, qui parle si souvent dans ses Poësies de S. Félix & de sa Sépulture, ne dit nulle part que ce Saint ait été inhumé à Nole *in Pincis*.

Pincis (dit le P. Fronto) *locus est Romæ. Nam Palatium Pincianum memoratur in vitâ Silverii an.* 536. *quod paulò post dicitur Palatium in Pincis. Erat enim Palatium Pincii Senatoris, à quo collis Pincius dictus est, ad quem erat Ecclesia Sancti Felicis in Pincis, ut dicere est ex Antiquitatibus Romanis Lucii Fauni lib.* 4. *cap.* 11. *In vitâ Hadriani qui sedit an.* 855. *legitur clarè: Pari modo & in Ecclesiâ B. Martyris Felicis, quæ ponitur in Pincis, fecit vestem, &c. Hæc cùm sufficiant ad ostendendum quod Pincis locus Romæ est, seu à colle Pincio dictus, seu à Palatio Pinci, à quo nunc etiam Pinciana Porta: tùm sanè id evincit, quod Paulinus inter tot carmina Felici suo recurrentibus annis decantata, numquam Pinciani loci meminit, etiam tùm cùm describit locum ubi sepultus est.*

Antonius Bosius Auteur de la *Roma Sotterranea lib. 2. c. 16.* assure *che d'entro di Roma era una Chiesa celebre sua, chiamata di S. Felice, in Pincis.* Il étoit persuadé, qu'outre l'Eglise & le Cémetiére de S. Felix Martyr, il y avoit encore dans Rome une Eglise dédiée à S. Felix de Nole, *dove S. Gregorio Magno fece l'Homilia decimaterza sopra il capitulo duodecimo di S. Luca; la cui rubrica dice:* Habita ad populum in Basilica B. Felicis die natalis ejus: *E l'accenna il medisimo santo nell'istessa Homilia con quelle parole:* Si enim fœnum populus non est, ubi sunt illi, qui ea, quæ hodiè colimus, nobiscum transacto anno B. Felicis natalitia celebraverunt? *Perioche ne gli antichi Codici mss. dell' Homilie di S. Gregorio, dove nelli stempati si dice simplice mente:* Habita in Basilica S. Felicis, *senza altro Titolo, ivi si ajunge,* Confessoris. *Il che è conforme all'Officio, che ne fa la Chiesa Romana poiche l'Evangelio, sopra il quale fu fatta la detta Homilia: anzi l'Homilia istessa si recita pro Confessore non Pontifice. Onde credo, che fosse fatta da S. Gregorio nel giorno del natale di S. Felice No-*

lano Confessore ; sapendo molto bene che dentro di Roma era una Chiesa celebre sua, chiamata di S. Felice in Pincis.

¶ Le même M. Ménage dans le même Livre dit, que le mot de Porphyrogennete, ne vient pas de né dans la pourpre ; mais de né dans le Palais de Porphyr : que ce Palais étoit un de ceux de Constantinople, comme M. de Balsac l'a remarqué aprés Cedrenus. Mais il semble que M. Ménage, qui se piquoit d'érudition Gréque, ne devoit pas prononcer si définitivement sur cette étymologie, sans avertir que plusieurs Auteurs Grecs & Latins qui valent bien Balzac & Cedrenus, s'en expliquent autrement. Anne Comnene dans le sixiéme Livre de son Alexiade, tire cette étymologie du mot de pourpre. *Alexander Comnenus* (dit-elle) *domum reversus reperit Imperatricem in domo suâ, olim parturientibus deputata, in ipsis partus doloribus; quæ Purpura ab antiquis temporibus nominatur. Undè etiam Porphyrogennetarum appellatio in mundo emanavit.* Codinus assure qu'il y avoit à Constantinople un Palais, *cui πορφύρα, seu purpura nomen.* Et Gretser sur Zonare, en par-

lant de Conſtantin Ducas : *Alii Porphyrogenitos dictos cenſent, quod Patre imperatore & purpura imperiali conveſtiti, nati eſſent.*

Quant à ce que dit M. Ménage, que le P. Mainbourg dans ſes Iconoclaſtes, met mal à propos Porphyrogenite, d'autant qu'on dit en Latin *Porphyrogenneta*, on lui accorde que l'uſage en François eſt pour Porphyrogennete ; mais auſſi il doit reconnoître que *Porphyrogenneta* & *Porphyrogenita* ſont également reçûs en Latin ; que le Traducteur de Zonare ſe ſert du premier ; comme M. du Cange aprés d'autres Savans, ſe ſert du ſecond.

¶ M. Berruyeres à qui M. de Launoy adreſſe quelques-unes de ſes Lettres Critiques, étoit d'une bonne famille de Paris, originaire du Berry, comme ſon nom le porte. Le Cardinal Mazarin qui connoiſſoit ſon mérite, l'emploïoit dans ſes affaires ſecrétes à Rome & ailleurs ; on prétend que ſous l'aparence d'un commerce de belles Lettres, il avoit part aux intrigues de la Reine de Suede.

Par ſa mauvaiſe deſtinée, il ſe noïa à la vûë de Liſbonne, ſon vaiſſeau s'é-

tant brisé contre les rochers qui sont à fleur d'eau proche la Montagne apellée *la Roqua*, qui réndent l'entrée de ce Port trés-dangereuse & trés-difficile. Les Pilotes du Païs ne manque point de se venir offrir aux Vaisseaux qui paroissent sur la Côte ; mais celui de M. de Berruyeres aïant refusé ce secours, il périt avec un riche Joüalier & tous les passagers, excepté un Capucin qui gagna à la nage la pointe d'un rocher.

M. Berruyeres a été regreté de tous les honnêtes gens qui le connoissoient. Il écrivoit poliment en François, en Latin & en Italien. Le cadet de ses freres, qui s'est retiré en Normandie où il a du bien, a hérité de ses Mémoires, de ses Lettres & d'autres Ouvrages qui immortaliseroient son nom, s'ils étoient recueillis : mais tout cela est misérablement abandonné a la pourriture & aux mittes, dans un vieux coffre au coin d'un grenier.

¶ C'est un bon préjugé pour le progrés des Lettres dans un Païs, quand il s'y rencontre en même tems plusieurs Auteurs originaux qui servent de modéle aux autres.

En France, depuis un siécle, M. de Balzac

Balzac eſt original pour la pureté & la netteté du langage, & pour le choix des paroles. M. Perot d'Ablancour eſt original pour les traductions libres, & où l'on s'attache plus au ſens des Auteurs qu'a leurs paroles. M. de Vaugelas eſt original dans ſa maniére de traiter les choſes de Grammaire. M. Chapelin dans ſon Jugement du Cid, eſt original pour la Critique. M. Pelliſſon eſt original pour les belles Préfaces qui ſont devenuës à la mode en ce ſiécle. Le même eſt encore original dans ſon Hiſtoire de l'Academie Françoiſe, qui n'aura jamais peut-être de continuateur d'un ſemblable mérite. M. le Duc de la Rochefoucault eſt original pour les Mémoires du Tems, & auſſi pour le tour & l'expreſſion qu'il faut donner aux Réflexions & aux Maximes de Morale. Le Cardinal d'Oſſat eſt original pour les Lettres d'affaires & de politique. M. Décartes pour les Lettres d'érudition. M. Paſcal pour les Lettres de critique & de raillerie fine. M. de Voiture pour les Lettres galantes. M. de Buſſy Rabutin, & ſa Parente Madame de Sevigné pour les Lettres familiéres. M. de Furetiére eſt

original pour les Histoires Allegoriques qui corrigent les mœurs en se joüant. L'Abé de Villars ou le Comte de Gabalis est original pour le Dialogue.

Malherbe est original pour la Poësie Françoise, principalement pour les Stances. Messieurs de Corneille & Racine sont originaux pour le Poëme Tragique. Moliere pour le Comique. Quinaut pour les Opera ou la Poësie qui se chante. De la Fontaine est original pour la naïveté & la simplicité de la Fable. Voiture & Sarasin, sont originaux pour la Poësie galante & aisée. M. Despreaux est original pour la Satyre purgée des saletez des Anciens.

Nous n'avons point en nôtre Langue, d'Auteurs originaux, ni pour les grands corps d'Histoire, ni pour les actions publiques de la Chaire & du Bareau, ni pour le Poëme Epique, ni pour l'Ode dans sa perfection sur le ton des anciens Poëtes.

Nous avons des Auteurs originaux, qui étant abandonnez, ne doivent servir de modéle à personne. M. Scaron est original pour le Burlesque; mais le burlesque a perdu son crédit. Regniers est original pour la Satyre;

mais ses saletez ne doivent être copiées de personne. Theophile est original pour l'invention & le feu poëtique ; mais parce qu'il manque de conduite & de jugement, il ne faut pas le suivre. Balzac est original dans ses Lettres ; mais comme il n'a jamais pû attraper le vrai caractére de ce genre d'écrire, il y a long-tems qu'il n'a plus de Copistes. Cyrano de Bergerac est original dans son stile particulier ; mais ce stile trop poussé & ses extravagances, l'ont rendu méprisable.

¶ Anciennement les Evêques & les Prêtres qui écoutoient les Confessions, ne faisoient que juger de la qualité des pêchez qu'on leur confessoit, sans se mêler d'imposer aux pénitens d'autres peines pour la satisfaction de leurs crimes, que celles qui étoient réglées par les Canons, & qui se trouvoient insérées dans les Pénitentiels des Eglises. Cette coûtume est conforme au Droit Civil. Autrefois à Rome, les Juges dans les affaires criminelles, quand un procés étoit instruit, ne prononçoient autre chose, sinon que l'accusé étoit dûëment convaincu, sans rien dire de la peine qui étoit reglée par les loix,

ſelon la qualité des crimes.

¶ Les hommes grands & biens faits impoſent par leur bonne mine ; & chez toutes les Nations du monde, on les à toûjours jugez dignes de commander aux autres. Les petits hommes, quelques grandes qualitez qu'ils aïent, ont bien de la peine à mériter le titre de Heros dans l'eſprit des peuples. Ce ne fut pas ſans miracle, qu'Alexandre qui étoit de médiocre ſtature, en vint là, & ſe fit apeller le Grand Alexandre. Ariſtote dit que les petits hommes, fuſſent-ils les plus beaux du monde, ne méritent pas d'être apellez beaux ; mais ſeulement jolis.

Voila une grande bizarerie : mais en voici bien un autre. Elizabeth Reine d'Angleterre aimoit paſſionnément les hommes beaux & bienfaits ; & on étoit déja bien avancé auprés d'elle, quand on s'en approchoit avec de la beauté & de la bonne mine : Au contraire, elle avoit une averſion ſi invincible pour les gens malfaits & diſgraciez, qu'elle ne pouvoit les ſouffrir. Quand elle ſortoit de ſon Palais, ſes Gardes avoient ſoin de faire retirer de devant ſes yeux les gens hideux, les

eſtropiez ; en un mot, tous ceux qui par leur mauvaiſe grace, pouvoient choquer ſa vûë. La Reine de France Anne d'Autrice avoit une forte inclination pour toutes les perſonnes bien faites ; mais elle n'avoit nulle repugnance à regarder les gens contrefaits, qui pouvoient la toucher de compaſſion. Cela eſt bien plus raiſonnable & plus digne d'une grande ame, que la délicateſſe de la Reine Elizabeth.

Autres exemples de bizarerie. Tout le monde en général a pitié des aveugles ; & tout le monde ſent de l'averſion pour les borgnes : quoiqu'en bonne juſtice, les borgnes méritent la moitié de la compaſſion, comme le diſoit M. de Servien qui étoit borgne. Les louches, ſur tout quand il ne le ſont pas dans l'excés, ne déplaiſent pas. On aimoit dans M. de Montmorency ſon œil un peu tourné ; & on appelloit cela à la Cour de Loüis XIII. avoir l'œil à la Montmorency. M. Décartes avoit de l'inclination pour les perſonnes louches ; & il en raportoit la cauſe, à ce que ſa nourrice l'étoit. Cependant il y a des gens qui ne ſauroient regarder les louches ſans en ſentir

quelque douleur aux yeux : Je ſuis de ceux-là.

On a de la peine à voir les boiteux, & on en prend compaſſion : Mais les boſſus excitent à rire ; & l'on s'en moque, bien que trés-injuſtement.

Les grands nez ſont en honneur par tout le monde, excepté à la Chine, & chez les Tartares. Les Crim-Tartares écraſent le nez de leurs enfans, & croïent que c'eſt une folie de porter un nez devant les yeux. Les nez camus déplaiſent, & ſont de mauvaiſe augure. Le Conétable Anne de Montmorency étoit camus ; & on l'apelloit à la Cour, le Camus de Montmorency. Le Duc de Guiſe, fils de celui qui fut tué à Blois, étoit auſſi camus ; & j'ai connu un Gentilhomme qui aïant une vénération ſinguliére pour ces deux Maiſons de Guiſe & de Montmorency, ne ſe pouvoit conſoler de ce qu'il s'y étoit trouvé deux camus, comme ſi ce défaut en diminuoit le luſtre.

¶ Mecenas avoit donné à Auguſte un conſeil d'un uſage difficile : c'étoit de ne ſe piquer jamais de ce qu'on diroit contre lui. Auguſte profita plus d'une fois de cet excellent conſeil, digne d'un

ſage & d'un Empereur.

C'a été une extrême foibleſſe dans un eſprit auſſi fort que Sixte V. de s'être vengé cruellement d'une Paſquinade qu'un petit particulier avoit fait contre ſa Famille. Il n'y a guéres eu de favori qu'on ait plus déchiré par des ſatyres de toute eſpéce, que le Cardinal Mazarin : Mais ſupérieur en effet ou en aparence à ces ſortes d'injures, il liſoit ou ſe faiſoit lire tout ce que l'on écrivoit contre lui ; & diſoit d'un air froid & tranquille, comme un Juge indifférent, cette piéce eſt bonne, celle-là eſt fade, celle-ci eſt délicate, cette autre eſt outrée ou mal entenduë. Ce Miniſtre donna une groſſe Abaïe à un Poëte qui l'avoit outragé par ſes vers. Cromwel, à force de bienfaits, gagna Wanne qui le déchiroit dans ſes Satyres.

Les Clercs & les Ecoliers de Paris, s'étant donné la liberté dans des jeux publics de parler de Louis XII. & de ſa Cour, ce Prince ſe contenta de dire, qu'ils pouvoient parler de lui & de ſes Courtiſans avec modération ; mais qu'ils priſſent garde de ne pas dire le moindre mot de la Reine,

qu'autrement il les feroit tous pendre.

Les femmes ſont en cela bien plus délicates que les hommes ; & ce ſont-là de ces fautes qu'elles ne pardonnent point. Néanmoins Catherine de Médicis, d'un eſprit plus fort, liſoit volontiers les libelles & les ſatyres qui couroient contre elle ; & bien loin de s'en fâcher, elle n'en faiſoit que rire. Elizabeth Reine d'Angleterre, ordonna qu'on mît en liberté Robert Tipay, arrêté pour avoir écrit contr'elle un libelle diffamatoire ; & parce qu'il ne fut pas convaincu de ce crime, elle lui fit donner cent écus pour réparer la faute qu'on avoit faite de le mettre en priſon. A la fin ce miſérable s'étant vanté d'être l'auteur de ce libelle, la Reine le fit châtier ; mais avec beaucoup plus de modération qu'il ne méritoit.

Les Princes ne ſe ſont jamais repentis de n'avoir pas repouſſé les injures des particuliers, ſinon par un grand mépris : mais les particuliers n'ont jamais repouſſé les injures des Princes ſans s'en repentir. C'étoit une maxime du Prince d'Orange Guillaume

me I. que les injures des Grands, lorſqu'on ne les reçoit que par écrit, doivent être ſouffertes en ſilence ; l'Hiſtoire des ſiécles paſſez, témoignant par bien des exemples, qu'aucun particulier ne s'eſt mis en peine de les repouſſer ſans s'en être repentir, & ſans avoir été blâmé.

¶ L'Auteur du ſecond Livre des Maccabées, eſt un écrivain poli, & qui dit des choſes délicates. Sa Préface eſt trés-belle. *Nous engageans* (dit-il) *à faire cet Abregé, nous n'avons pas entrepris un ouvrage qui ſoit aiſé ; mais un travail qui demande une grande aplication & beaucoup de peine. Nous le prenons néanmoins avec joie pour l'avantage de pluſieurs, comme ceux qui étant chargez de preparer un feſtin, ſont bien-aiſes de ſatisfaire les autres.*

Les régles que cet Auteur donne enſuite pour écrire l'Hiſtoire, ſont trés-juſtes. *Il eſt du devoir* (dit-il) *de celui qui compoſe une Hiſtoire, de recueillir les differentes matiéres, de les raconter dans un certain ordre, & de rechercher avec grand ſoin les circonſtances particuliéres de ce qu'il ra-*

conte. Mais on ne doit pas trouve mauvais, que celui qui fait un abregé affecte d'être court dans ce qu'il écrit, & qu'il évite de s'étendre en de longs discours. Nous commencerons donc ici nôtre Narration, & nous finirons nôtre Préface. Car il y auroit de la folie d'être long avant que de commencer cette Histoire, & d'être court dans l'Histoire même. Stultum etenim est antè Historiam effluere, in ipsâ autem Historiâ succingi. Ce mot est agréablement dit, & peut servir d'une grande instruction aux faiseurs de Préfaces.

Le même Historien finit son Ouvrage avec beaucoup d'esprit. *Je finirai par là* (dit-il) *ma Narration. Si elle est bien & telle que l'Histoire le demande ; c'est ce que je souhaite moi-même : Que si au contraire elle est écrite d'une manière moins digne de son sujet, c'est à moi qu'on doit l'attribuer. Car comme on a de l'éloignement de boire toûjours du vin, ou de boire toûjours de l'eau, & qu'il paroît plus agréable d'user de l'un & de l'autre successivement : aussi un Discours ne plairoit pas aux Lecteurs, s'il étoit toûjours si uniforme.*

Toutes les deſcriptions de cet Abréviateur ſont élégantes, principalement celles du Martyre des Maccabées, de l'action de Razias qui ſe tua lui-même, & de la punition de Nicanor.

Dans le cinquiéme chapitre de ſon Abregé, parlant de la profanation du Temple de Jeruſalem, il dit ces belles paroles : *Dieu n'a pas choiſi le Peuple à cauſe du Temple ; Il a choiſi au contraire le Temple à cauſe du Péuple. C'eſt pourquoi ce lieu Saint a eu part aux maux qui ſont arrivez au Peuple : comme il aura part auſſi aux biens qu'il doit recevoir. Et aprés avoir été quelque tems abandonné à cauſe de la colére de Dieu tout-puiſſant ; il ſera encore élevé à une ſouveraine gloire, lorſque le Grand Dieu ſe réconciliera avec ſon Peuple.*

Enfin parlant de la Dédicace du Temple, il dit en un ſeul mot tout ce qu'on peut dire de glorieux pour Salomon ; que ce Prince traitoit la Sageſſe avec magnificence : *Magnificè etenim Sapientiam tractabat.*

¶ On ne ſauroit preſque dire à quoi s'acroche l'eſprit des Orateurs, qui demeurent court dans les diſcours qu'ils

prononcent en public. Un homme a composé un Sermon, un Plaidoïer ou une Harangue avec bien du soin. Il en a manié, tourné, ajancé les pensées, & choisi tous les mots. Il sait son discours par cœur, il l'a récité devant ses domestiques & ses amis sans broncher : Vient-il à le prononcer en public, il bronche, il s'égare, il cherche & ne trouve point ce qu'il veut dire ; la parole lui manque, & demeure froid comme un mort. Encore quand un Orateur n'a pas composé lui-même son discours & qu'il ne fait que réciter celui d'autrui, on dit que c'est la mémoire qui lui a manqué ; & il n'y a pas grand sujet de s'en étonner, parce qu'il n'est pas absolument le maître de ce qu'il dit. Monsieur de Verdun Premier Président du Parlement de Paris prononçant une Harangue qu'il avoit fait faire par un habile Avocat, demeura au filet : & comme il faisoit effort pour se remettre, sans en venir à bout ; dépité, il dit tout haut : *Diable soit de l'Avocat, pourquoi me l'a-t-il faite si longue ?*

¶ Un Tireur d'Horoscope avoit pré-

dit à M. le Duc de Beaufort qu'il ſeroit tué à l'Armée ; & que le jour que ce dernier malheur lui arriveroit, il en ſeroit averti par quelque choſe de ſiniſtre ; mais que ſur tout il ſe donnât de garde d'une mouſquetade au viſage. Cela ne manqua point ; car le jour qu'il fut tué par un fourneau, comme on le croit, qui joüa ſous ſes pieds, & le rendit inviſible, ſon Valet de Chambre lui préſentant un miroir pour s'ajuſter, une bale de mouſquet qui venoit du côté des ennemis, en caſſa la glace, dont les morceaux lui ſautérent au viſage. Depuis que j'ai écrit cette avanture, un Chevalier de Malte me l'a racontée un peu autrement ; mais il eſt toûjours vrai que M. de Beaufort eſt mort, & que ſa mort lui avoit été prédite.

¶ M. l'Abé de Maroles témoigne dans ſes Mémoires, que le Régent Craſſot remuoit facilement les oreilles : choſe merveilleuſe dans les hommes, qui n'ont point de muſcles qui donnent mouvement à ces parties. Saint Auguſtin parle d'un homme de ſon tems, qui ſans remuer la tête ni les mains, ſoûlevoir ſes cheveux,

& remuoit les oreilles. La raiſon que M. Patin rendoit de ce prodige dans le pédant Craſſot : C'eſt, diſoit-il, que ce plaiſant perſonnage étoit un franc magot, animal qui étant entre la nature de l'homme & celles des bêtes, ne remuë pas les oreilles autant que les brutes, mais les remuë plus que les hommes.

A propos de Magots ou de Singes ; les Anatomiſtes remarquent, qu'ils n'ont point dans l'organe de l'oreille, *l'eſtrier, l'enclume & le marteau*, trois petits os qui ſe trouvent dans les autres animaux ; & qui ſont auſſi parfaits dans les enfans, quand ils viennent au monde, que dans les adultes. Galien & les autres anciens Médecins qui ne diſſequoient que des Singes, n'aïant point de connoiſſance de ces particularitez, n'en ont non plus parlé que ſi elles n'étoient point. Et aprés cela, qu'on nous vienne dire que les anciens Médecins ſavoient tout ce que nous ſavons aujourd'hui.

¶ Le Traité de l'origine des noms & des ſurnoms par M. de la Roque, eſt un fort bon Livre. Si l'on en faiſoit une nouvelle Edition, on pou-

roit l'enrichir d'exemples tirez de l'Histoire, qui apuïeroient les conjectures de l'Auteur.

Sur ce qu'il dit, que depuis l'Ordonnance d'Amboise du 26. Mars 1555. il n'est point permis de changer de nom, sans la permission du Prince; il faut remarquer que bien auparavant cette Ordonnance, on ne changeoit point de nom sans être autorisé. Cela se prouve par ce qui est raporté dans les Observations sur les Mémoires de Comines, de l'Edition de Denis Godefroi, que Louis XI. fit changer par Lettres Patentes le surnom de son Barbier Olivier le Diable (selon Dupleix) en celui de Malin, & depuis en celui de Dain. Il est apellé Olivier le Mauvais dans les Lettres dont Godefroy donne la copie collationnée sur l'original. *Avec ce, voulons & Nous plaît que lui & sadite postérité & ligné, soient dorésnavant surnommez le Dain en tous lieux, & tant en jugement que hors, & en leurs actes & affaires.... sans qu'il soit loisible à aucun de plus les surnommer dudit surnom de Mauvais, lequel nom leur avons ôté & aboli, ôtons & abolis-*

sons par cesdites Présentes, &c. Donné à Chartres au mois d'Octobre, l'an de Grace mille quatre cens soixante & quatorze, & de nôtre Régne le quatorziéme. Sic signatum suprà plicam, Par le Roy, Tilhart. Visa. Et est scriptum, Lecta, publicata & registrata. Parisius in Parlamento, penultima Januarii, anno millesimo quadringentesimo septuagesimo quarto. Sic signatum, Brimat.

Je croirois bien qu'avant l'Ordonnance d'Amboise, plusieurs se seroient ingérez de changer leurs noms sans recourir au Prince; & que peut-être le Médecin nommé *Sansmalice*, auroit changé ce nom en celui d'*Akakia*, sans prendre des Lettres de François I. mais aussi n'étoit-ce qu'une simple traduction d'un mot François en un mot Grec.

¶ La Famille de l'illustre l'Isle-Adam dernier Grand-Maître de Rodes, est tombée dans une si grande misére; qu'on a vû ces années derniéres à Troyes en Champagne, l'un des descendans de sa Maison réduit à charier de la pierre, pour avoir dequoi nourrir son Pere. Ce pauvre Gen-

tilhomme qui étoit fort bien fait, se sentoit toûjours d'où il venoit ; & les Païsans même le respectant, l'apelloient Monsieur le Chevalier.

J'ai oüi dire à feu M. de la Galissoniere Conseiller d'Etat, que lorsqu'il étoit Intendant de Normandie ; il avoit trouvé dons la recherche de la Noblesse, qu'un des plus anciens Gentilshommes de cette Province, & des plus qualifiez, étoit réduit à labourer sa terre pour subsister. Il semble que la Noblesse devroit à frais communs soûtenir ces Familles illustres.

¶ Les Espagnols ont dans leurs mœurs un fond de cruauté, qu'ils tiennent des Arabes & des Mores qui se sont mêlez avec eux. Ils tiennent aussi des Mores leurs extravagances, & l'esprit de Chevalerie. Il leur reste encore quelque chose de la gravité des Romains, dont ils ont anciennement reçû les Colonnies dans leur Païs.

Les François n'ont rien aujourd'hui de la férocité des Gaulois. La galanterie chez eux y est mêlée à la bravoure ; & depuis un siécle ou deux, ils se sont bien rafinez par leur com-

merce avec les Alliez.

Les Anglois retiennent toûjours quelque chose de la dureté des anciens Peuples du Nord, qu'ils amolissent un peu par leur voïages en Italie & en France.

Les Hollandois quittent leur naturel grossier à force de pratiquer les autres Nations, & par l'abord des Savans étrangers qui viennent s'habituer chez eux.

Les Italiens ont hérité des anciens Romains, la politesse & la finesse de l'esprit ; & ont pris des Grecs la corruption des mœurs, le mensonge & les fourberies.

Les Allemands sont ceux de tous les Européens, qui sont plus demeurez dans leur naturel sans y rien changer. Ils ont encore la force & le courage de leurs Ancêtres, la pesanteur d'esprit joint à un travail invincible : ce qui paroît principalement dans l'exercice des Sciences & des Lettres.

¶ *Confucius* ancien Philosophe de la Chine. Ce n'étoit pas la peine de donner un habit à la Romaine à ce Philosophe, & de le faire venir en France à si grands frais, pour ne nous

aprendre rien de nouveau. On dit que cette belle emplette a coûté dix mille livres à un grand Prince. Eſt-ce qu'on nous vouloit faire ſavoir qu'il y avoit anciennement du ſens commun à la Chine ? Perſonne n'en doute. Il y en a toûjours eu, & il y en aura toûjours par tout où il ſe trouvera des hommes avec de la raiſon. Mais pour nous faire admirer les merveilles de la Chine, il faloit montrer autre choſe que le bon-homme Confucius ; ou du moins répéter en ſa faveur le conte ordinaire, que les graces attachées à l'original n'ont ſû ſe lier à la copie Latine.

Sans crainte de s'en jamais dédire, l'illuſtre M. Perrault peut mettre cet Auteur au nombre des Anciens qui ne font pas rougir les Modernes.

¶ M. Furetiere dans ſon *Furetieriana*, blâme la mauvaiſe coûtume de nos jeunes gens, qui ne ſe mettent pas à genoux pour prier dans l'Egliſe. Il dit qu'ils ſont bien informez de ce que le Concile de Nicée, & quelques anciens Peres ordonnent de ne ſe pas mettre à genoux durant le Service Divin. Mais n'importe, ajoûte-

t-il, *la génuflexion se pratiquoit anciennement parmi les Juifs & dans la primitive Eglise ; & il suffit que ce soit la coûtume usitée parmi les Chértiens, pour qu'on s'y doive conformer.* Il a raison : Cependant il est bon de remarquer que le contraire s'observe à Rome dans la Chapelle du Pape, où les Cardinaux & tous ceux qui sont présens se tiennent debout, & prient en cette posture durant la Messe. Un Chévalier de Malte m'a raconté, que la premiére fois qu'il se trouva dans la Chapelle du Pape, il se scandalisa de voir un chacun debout durant le saint Sacrifice ; & que pensant corriger les autres par son bon exemple, il se tint toûjours à genoux : mais qu'il en fut regardé de travers de tous les assistans, comme un novateur ; & repris avec aigreur par un Cardinal François.

¶ M. Thonier dont parle M. Furetiere en deux endroits de son *Furetieriana*, étoit un petit Gascon tout plein d'esprit, qui avoit acquis une connoissance fort universelle des affaires de France, aïant été successivement durant quarante ans premier Commis

de trois Secretaire d'Etat. M. de Lionne l'honnoroit de ſon eſtime & M. du Pleſſis-Guenegaud ſe repoſoit entiérement ſur lui d'une bonne partie de ſon miniſtére. On a ſouvent oüi dire à M. le Chancelier Seguier, qu'il ne connoiſſoit point d'homme qui ſût mieux faire parler le Roy, & avec plus de dignité : Ce qui étoit d'autant plus admirable, qu'il n'avoit point d'étude, & qu'il ne s'étoit point formé ſur aucun modele. Quand il vouloit ſe relâcher de ſes longues & fortes aplications, il joüoit de la Muſette, ou s'alloit promener dans un Jardin qu'il avoit au Fauxbourg Saint Germain, tenant à la maiſon de M. le Préſident le Coigneux. Ce Préſident lui avoit demandé ce Jardin pour agrandir le ſien ; mais il le lui refuſa, à cauſe de l'attachement qu'il avoit à une belle treille, qui lui donnoit le meilleur muſcat de Paris. Et il me diſoit là-deſſus, que M. le Coigneux étoit le ſeul qui ne trouvoit pas bon ce muſcat.

Il eſt vrai, comme le raporte M. Furetiere, que M. Thonier avoit inventé une machine à contrepoids pour

descendre de son cabinet, & y remonter sans s'incommoder : Mais un jour la machine rompit, & il lui en pensa coûter la vie. Je lui demandai depuis, s'il ne vouloit point rétablir sa machine ? Il me répondit qu'il n'avoit garde, craignant comme il faisoit les rechûtes, qui d'ordinaire sont mortelles ; qu'on pardonne aisément une premiére faute, mais qu'une seconde ne se pardonne point.

M. Furetiere a raison de nier ce qu'on disoit, que M. Thonier s'étoit délivré de la goutte en prenant de l'ail tous les matins. Il en prenoit à toute heure par une habitude de Gascon. L'ail étant trés-vaporeux, bien loin de le soulager, n'auroit fait qu'augmenter la goutte, qui n'est autre chose qu'une petite enflûre interne au dedans du *periostium* ou membrane qui couvre les os, causée par une vapeur maligne, froide ou séche envoïée hors des arteres, comme le tiennent quelques Médecins.

M. Thonier en toute sa vie, n'avoit été attaqué qu'une seule fois de la goutte. Comme il aimoit à rire, il tournoit cela plaisamment, & disoit que

la goutte, cette Reine des maladies, qui cherche à faire bonne chére, fuïoit l'odeur de l'ail, qui est la nouriture des gens sobres; qu'elle ne se frotoit pas à ceux dont l'haleine sentoit cette fâcheuse odeur; & que s'étant aprochee de lui, ce goust d'ail qu'il sentoit toûjours, l'avoit chassée de sa maison.

¶ M. de Launoy étoit un terrible Critique, redoutable au Ciel & à la terre. Il a plus détrôné de Saints du Paradis, que dix Papes n'en ont canonisez. Tout luy faisoit ombrage dans le Martyrologe; & il recherchoit tous les Saints les uns aprés les autres, comme en France on recherche la Noblesse. Le Curé de Saint Eustache de Paris disoit: *Quand je rencontre le Docteur de Launoy, je le saluë jusqu'à terre, & ne lui parle que le chapeau à la main, avec bien de l'humilité, tant j'ay peur qu'il ne m'ôte mon saint Eustache.*

Quelqu'estime qu'on ait pour M. de Launoy, il faut avoüer qu'il avoit le défaut dominant des Critiques, qui est de ne garder aucune mesure, & de défendre les plus méchantes causes

avec opiniâtreté. Ses Livres de l'Extrême-Onction, de la Fortune d'Aristote, & quelques autres, sont de bons Ouvrages: mais on peut dire en général, que dans tout ce que ce Docteur a composé, il y a beaucoup plus d'érudition que de jugement & de bonne Logique. D'ordinaire la question principale n'est pas ce qu'il traite le mieux; mais ce sont les choses accessoires qui sont merveilleuses, & par lesquelles il éblouït souvent le Lecteur peu attentif. [*Voïez tome 3. page 266.*]

¶ Chaque Langue a son génie, son caractére, ses usages, ses priviléges, ses immunitez & ses graces particuliéres. Chacune demeure, pour ainsi dire, sur son quant-à-moi; & elles ne s'entrecommuniquent point leur singularitez.

Les Rabbins assez équitables en cela, reconnoissent un caractére singulier en chacune des Langues principales. Ils disent que la Langue Hebraïque par sa simplicité, est bonne à l'Histoire, & la plus propre de toutes à exposer naïvement un fait; que la Langue Syriaque a quelque chose de tendre & de languissant, qui s'accom-

commode fort bien aux gémiſſemens, aux ſoûpirs & aux larmes ; que le Latin exprime avec énergie les choſes de la guerre ; & que le Grec ſemble être fait pour la Muſique & pour la Poëſie.

¶ Tomaſinus dans ſes Eloges des Hommes Illuſtres de Padouë, raporte une choſe fort remarquable du Cardinal Dominique Tuſco ; qu'étant déchu de la Papauté dans le Conclave de Paul V. il n'en témoigna aucun reſſentiment ; & qu'un coup ſi terrible à l'ambition ordinaire des hommes, ne l'empêcha point de faire imprimer ſes excellens Livres de Droit Civil & de Droit Canonique, qu'il dédia au Pape même qui lui avoit enlevé la Tiarre. Tant de vertu dans une occaſion ſi prochaine de la perdre, montre bien que ſi ce Cardinal avoit le défaut, comme on lui reprochoit, de dire des paroles trop libres & peu ſéantes à un homme de ſon caractére ; cela ne venoit pas de la corruption de ſes mœurs, qui étoient trés-bonnes, mais du méchant naturel, ou plûtôt de la groſſiéreté de la Lombardie où il étoit né.

¶ M. Colomiez est un ſavant Proteſtant de la Rochelle. Il s'eſt retiré depuis peu en Angleterre, où il vit dans la Communion des Epiſcopaux. On voit régner dans ſes Ecrits, l'air d'un honnête homme, qui fait juſtice à un chacun, ſans avoir égard à la différence des Religions. Les Ouvrages que j'ai vûs de lui, ſont remplis d'une érudition curieuſe & de fort bon goût. *Parva quidem: ſed.*

¶ Nous avons en France trois Ecrivaïns modernes, tous trois originaux en leur genre d'écrire, tous trois hommes de qualité, tous trois braves, & tous trois qui ont eu des diſgraces. Il n'eſt pas néceſſaire de dire que ce ſont Meſſieurs de la Rochefoucault, de Buſſy Rabutin & de S. Evremont.

M. le Duc de la Rochefoucault nous a laiſſé deux petits Ouvrages qui l'immortaliſeront; ſes Mémoires, & ſes Maximes ou Réflexions Morales.

On aprend aſſez par ſes Mémoires les premiéres avantures de ſa vie, & la cauſe de ſes diſgraces. On a donné pluſieurs fois au Public ce bel Ouvrage. Dans la derniére Edition, il paroît avec d'autres Mémoires, ſous le

titre de *Minorité du Roy*. Je ne ſai pourquoi M. Amelot de la Houſſaye, qui a mis la main à cette Edition, & en a brodé les marges de lieux communs, compare M. de la Rochefoucault à Corneille Tacite. Jamais Auteurs au monde ne ſe ſont moins reſſemblez, ni pour le ſtile, ni pour la maniére de traiter l'Hiſtoire. Si M. de la Rochefoucault a imité quelqu'ancien illuſtre, il faut que ce ſoit Saluſte. On en ſent la preuve en liſant leurs Ouvrages. La bréveté & l'élégance du diſcours, la beauté & le tour des penſées, & la maniére de raconter, tout cela de part & d'autre fait ſymmétrie. Il paroît dans le portrait dé Madame de Longueville, fait en trois lignes, que M. de la Rochefoucault ne ſavoit pas ſeulement marcher de pair avec Saluſte dans l'Art de peindre; mais qu'il ſavoit encore le ſurpaſſer.

Les Maximes ou Réflexions Morales de M. de la Rochefoucault ſont un chef-d'œuvre en leur genre. Tout y eſt original, la matiére & la forme. L'amour propre y eſt démaſqué avec tant d'adreſſe, que tout délicat qu'il eſt, il n'a pas ſujet de s'en plaindre.

M. de C.... avoit choisi cent de ces Maximes, sur lesquelles il avoit fait des Remarques pour les faire entendre. On gagneroit beaucoup à ces Remarques si elles paroissoient ; car au jugement des connoisseurs, il y a quelques-unes des Maximes de M. de la Rochefoucault qui semblent obscures. Je les lis depuis plusieurs années, mais je ne les comprens pas toutes, comme celle-ci qui est la 365. de la quatriéme Edition : *Il y a de bonnes qualitez qui dégénèrent en défaut, quand elles sont naturelles ; & d'autres qui ne sont jamais parfaites, quand elles sont acquises.* (Cela s'entend bien jusques-là : mais l'aplication me fuit ; & je ne l'aperçois pas.) *Il faut, par exemple, que la raison nous faße ménager de nôtre bien & de nôtre confiance ; & il faut au contraire que la nature nous donne la bonté & la valeur.*

On avoit joint à la premiere Edition de ces Maximes une fort bonne Préface, qu'on a retranchée dans les Editions postérieures mais qu'il faudra restituer dans les Editions qui se feront à l'avenir.

Quand M. de la Rochefoucault eu

trouvé ſon Syſtême de l'amour propre, il n'eut pas de peine à y attirer ſes Maximes les unes aprés les autres. Néanmoins il y en a. qui ont été faites à l'occaſion de certains événemens & en vûë de certaines gens, ſans nommer perſonne ſinon M. le Prince & M. de Turenne, une fois ſeulement dans la 198. Maxime

J'ai un exemplaire de ces Maximes, avec une clef de la plûpart de ceux dont l'Auteur a voulu parler. Par exemple, on a marqué M. le Duc d'Eſpernon à côté de cette Maxime, qui eſt la 342. *L'accent du Païs où l'on eſt né, demeure dans l'eſprit & dans le cœur, comme dans le langage.*

Ceux qui ſavent ce qui ſe paſſa entre le Cardinal de Richelieu & ce Duc, touchant ſon accent Gaſcon, n'auront pas de peine à reconnoître celui-ci dans cette Maxime. A côté de cette autre, qui eſt la 393. *L'air Bourgeois ſe perd quelquefois à l'Armée; mais il ne ſe perd jamais à la Cour*; on a marqué M. le Tellier, qui aprés avoir vécu cinquante ans à la Cour en eſt ſorti avec le même air qu'il y étoit entré, ſoit par habitude

ou par modeſtie, ou enfin par politique. La 71. Maxime de la ſeconde partie : *Il faut demeurer d'accord à l'honneur de la vertu, que les plus grands malheurs des hommes ſont ceux où ils tombent par les crimes.* Cette Maxime a été faite pour M. le Chevalier de Rohan. Je laiſſe les autres.

¶ M. de Buſſy Rabutin étoit du côté du ſang d'une ancienne Nobleſſe de Bourgogne ; du côté de l'eſprit, il deſcendoit de *Petronius Arbiter* Chevalier Romain, dont il nous reſte une fameuſe Satyre en Langue Latine.

Nous avons l'Hiſtoire de la diſgrace de M. de Rabutin dans ſes Ouvrages. Durant ſa retraite, qui dura preſque tout le reſte de ſa vie, il ne ceſſa point d'exercer ſon admirable ſtile. On lui avoit conſeillé pour ſon divertiſſement, ou pour venger quelques-uns de ſes amis, de répondre aux *Lettres Provinciales*, qui étoient déja de vieille date. Mais redoutant le brave Louis de Montalte, il n'oſa l'entreprendre, de crainte de blanchir devant cet illuſtre mort.

M. de Rabutin a laiſſé des Mémoires de ſa vie, & un Recuëil de ſes

Lettres & de celles qu'il recevoit de ses amis. Le mêlange en est agréable. On y voit des gens d'épée & des gens de Robe, des Evêques, des Abez, & des Moines, écrire à l'envi, & faire l'échange de l'Indien avec cet Ecrivain incomparable. On y voir des Directeurs de conscience, tantôt en court manteau, dire de précieuses bagatelles, tantôt en longue soûtane, jetter à la traverse des sémences de dévotion dans cette terre inculte; & aprés ces coups fourez, revenir à leurs premiéres plaisanteries, pour ne pas ennuïer l'Auditeur par la longueur de leurs Sermons. Mais ce qu'on y voit de plus surprenant, ce sont des Dames qui viennent en se joüant partager avec M. de Rabutin la gloire de bien écrire; sur tout une Marquise de Sevigné sa parente, qui fera dire à toute la postérité, que la cousine valoit bien le cousin.

A la fin M. de Rabutin devenu dévot, s'avisa de composer un discours pour ses enfans, *du bon usage des afflictions.* Le bruit a couru que sa Famille n'avoit pas été contente de la publication de cette piéce, qui ne

répond nullement à la haute réputation de son Auteur. Cela arrive d'ordinaire, que ceux qui ont fort réüssi à écrire des galanteries, ne réüssissent pas de même, quand le zéle les prend d'écrire des Livres de piété. C'est ce qui fit dire à la Reine de Suéde, en parlant de Démarets, que c'étoit dommage qu'il se fut jetté dans le stile dévot. D'autres disoient que Démarets encore jeune avoit perdu son ame en écrivant des Romans; & que vieux, il avoit perdu l'esprit à écrire de la *mystiquerie.*

En effet, sa Théologie mystique est un galimatias incompréhensible; & ses *Délices de l'esprit*, qui n'ont rien de beau que le titre & les chiffres, ne lui ont pas fait plus d'honneur que son *Clovis*, qui lui a attiré ces jolis Vers de la part d'un Poëte célébre de nos jours.

Racine plains ma destinée,
Demain arrive la journée,
Que le Prophéte Démarets,
S'armant de cette même foudre,
Qui mit le Port-Roïal en poudre,
Doit me percer de mille traits.
C'en est fait, mon heure est venue;
Non que ma Muse soûtenuë

De tes judicieux avis,
N'ait aßez dequoi le confondre.
Mais cher ami pour lui répondre,
Hélas ! il faut lire Clovis.

¶ M. de S. Evremont a joint aux armes l'étude des belles Lettres. Il est né en Basse-Normandie. L'aîné de sa Famille prend le nom de *S. Denis*, de sa Terre de S. Denis du Gast dans le Côtentin. Il y a cent ans que ceux de cette Maison s'apelloient de *Margotelle.*

M. Pellisson dans son Histoire de l'Académie Françoise, parle de M. de S. Evremont Gentilhomme Bas-Normand, à qui l'on attribuoit la Comédie ingénieuse des Académiciens. Depuis on a vû plusieurs sortes d'Ouvrages sortir de ses mains. A la paix des Pyrennées, il composa une Piéce satyrique & politique, sous le titre de Paix ridicule. La Cour s'en trouva offensée, & lui commanda de se retirer. Il parle de cette disgrace dans une Lettre à un Ami, en ces termes : *Un jour on me louëra d'être bon François par ce même Ecrit qui m'attira des reproches : Et si M. le Cardinal Mazarin vivoit encore, j'aurois le*

plaisir de me savoir justifié dans sa conscience ; car je n'ai rien dit de lui qu'il ne se soit dit intérieurement cent fois lui-même. Jaloux de l'honneur du Roy & de la gloire de son Régne, je voulus laisser une image de l'état où nous étions avant la Paix, afin que toutes les Nations connûssent la supériorité de la nôtre, & rejettant le mauvais succés de la négociation sur un Etranger, ne s'atachassent qu'à considérer les avantages que nous avions eus dans la guerre.

M. de S. Evrement passa en Hollande, & de-là en Angleterre, où il est présentement. Le bruit a couru qu'on lui avoit offert son retour en France ; mais qu'âgé de plus de quatre-vingt ans, comme il est, il n'a pas crû devoir faire ce mouvement sans une extrême nécessité. Il écrit toûjours des Vers & de la Prose ; & Madame la Duchesse de Mazarin, qu'il a prise pour son héroïne, est l'objet le plus ordinaire qui excite sa veine. Au commencement de la guerre présente, Madame la Duchesse de Bouillon aporta d'Angleterre un grand nombre de Piéces diverses de M. de

S. Evremont, écrite à la main. Les Libraires de Holande & de France nous ont donné plusieurs Recueïls de ses Ouvrages, parmi lesquels il ne s'en rrouve que trop qui ne sont pas de sa façon. Le génie de cet Ecrivain est un génie supérieur à la plûpart de nos Ecrivains: Son stile est sublime, & il a une vivacité & une hardiesse, qu'on ne sauroit guéres imiter sans échoüer: c'est-là son partage. Ceux qui sottement aprochent leurs Ecrits des siens, se rendent ridicules gratuitement: *J'ai un grand desavantage* (dit-il *à la moderne Leontium*) *en ces petits Traitez qu'on imprime sous mon nom. Il y en a de bien faits que je n'avouë point, parce qu'ils ne m'appartiennent pas, & parmi les choses que j'ai faites, on a mêlé beaucoup de sottises; que je ne prens pas la peine de désavoüer. A l'âge où je suis, une heure de vie bien ménagée, m'est bien plus considérable que l'intérest d'une médiocre réputation.*

C'est-là un des principaux points de la Philosophie dont M. de S. Evremont fait profession & qu'il s'est forgée pour lui-même. Il y a quelque

années que M. de l'Enclos son ancienne amie, voulut l'attirer à un peu plus de Christianisme qu'il n'en paroît dans cette Philosophie : Mais afin que le Lecteur ne se le figure pas autrement qu'il n'est ; voici son véritable portrait. [*Viez tome 3. page. 271.*]

PORTRAIT DE S. EVREMONT.

¶ *Après avoir lû l'Epitaphe du Chévalier de Grammont, si tu as la curiosité de connoître celui qui l'a fait, je t'en donne le caractére.*

» ¶ C'est un Philosophe également » éloigné du superstitieux & de l'im» pie. Un voluptueux qui n'a pas » moins d'aversion pour la débauche » que d'inclination pour le plaisir. Un » homme qui n'a jamais senti la né» cessité ni connu l'abondance. Il vit » dans une condition méprisée de ceux » qui ont tout, enviée de ceux qui » n'ont rien, goutée de ceux qui font » consister leur bonheur dans leur rai» son. Jeune, il a haï la dissipation, » persuadé qu'il faloit du bien pour » les commoditez d'une longue vie. » Vieil, il a eu de la peine à souffrir

l'œconomie, croïant que la nécessité « est peu à craindre, quand on a peu « de tems à être misérable. Il se louë « de la nature, & ne se plaint pas de « la fortune. Il ne cherche point dans « les hommes ce qu'ils ont de mauvais « pour les décrier ; il trouve ce qu'ils « ont de ridicule pour s'en réjoüir. Il « se fait un plaisir secret de le connoî- « tre ; il s'en feroit un plus grand de « le découvrir aux autres, si la discré- « tion ne l'en empêchoit. «

La vie est trop courte à son avis, « pour lire toutes sortes de Livres, « & charger sa mémoire d'une infinité « de choses aux dépens de son juge- « ment. Il ne s'attache point aux sen- « timens des Savans pour acquérir de la « science ; mais aux plus sensez pour « fortifier sa raison. Tantôt il cherche « les plus délicats, pour donner de la dé- « licatesse à son goût ; tantôt les plus a- « gréables pour donner de l'agrément à « son génie ; & quoiqu'il lise, il fait moins « son occupation de la lecture que son « plaisir. Je n'ai plus qu'a le peindre tel « qu'il est dans l'amitié & dans la Reli- « gion. En amitié, plus sensible qu'un « Philosophe, & aussi constant ; plus ré- «

» gulier, & aussi sincére qu'un jeun
» homme d'un bon naturel, & san
» expérience dans la Réligion.

De justice & de charité
Beaucoup plus que de pénitence,
Il compose sa pieté:
Mettant en Dieu sa confiance
Espérant tout de sa bonté:
Dans le sein de la Providence;
Il trouve son repos & sa félicité.

On a mandé d'Angleterre que M. de S. Evremont devoit remettre ses Ecrits entre les mains d'un Librair de Holande, pour les rendre publics aprés sa mort. Si la nouvelle n'est pas vraïe, au moins est-il souhaitable qu'elle le soit.

¶ Le Comte de Gabalis. C'est le titre d'un fort petit Livre, qui a passé pour un des mieux écrits de ce tems-ci. L'Abé de Villars, qui étoit venu de Toulouse à Paris, pour faire sa fortune par la prédication, est l'Auteur de ce plaisant Ouvrage. Les cinq Entretiens qui le composent, sont le résultat des conférences gaïes, que cet Abé avoit à la porte de Richelieu, avec une cabale de gens de bel esprit & de belle humeur comme lui. Quand

ce Livre parut la premiere fois, on n'y fit pas grande réflèxion ; mais à la fin des conſéquences en étant trés-dangereuſes en un tems, où ces ſortes de curioſitez commençoient à ſe mettre en crédit, on défendit la Chaire à ce dévot Prédicateur, & ſon Livre fut interdit. On n'a point ſû ſi l'Auteur ne vouloit que badiner, ou s'il parloit tout de bon. Le ſecond volume qu'il promettoit, auroit décidé la queſtion : Mais le pauvre malheureux bien-tôt aprés, fut égorgé par des ſcélerats ſur le chemin de Lyon. Les Rieurs dans une affaire ſi triſte, diſoient que c'étoient des *Gnomes* & des *Silphes* déguiſez qui avoient fait le coup, pour le punir d'avoir révélé les ſecrets de la Caballe : ce qui eſt un crime qui ne ſe pardonne point par ces Meſſieurs les Eſprits, comme l'Abé de Villars l'a reconnu lui-même dans ſon Livre.

¶ Un ſeul eſprit ne ſuffit pas pour avancer à la Cour de Rome : Il en faut avoir pluſieurs ; ou ſi l'on n'en a qu'un, il faut le ſavoir tourner en bien des façons. Un Courtiſan qui prétend au Cardinalat, *biſogna che parlai con tutti*,

che negotii con tutti, *& che pratichi con ogni uno*. Mais si un Cardinal pense à la Papauté, *conviene mutar registro*, *& parlar poco*, *negociar meno*, *& praticar Nißuno*. C'est-à-dire, que pour devenir Cardinal, il faut se familiariser & traiter avec un chacun; & qu'au contraire pour parvenir à être Pape, il faut parler peu, s'intriguer encore moins, & comme un bon Hermite, ne communiquer avec personne. Sixte V. en son tems sût parfaitement joüer tour à tour ces différens personnages.

¶ Il se trouve dans l'Orient d'excellentes drogues pour la Médecine; & de pauvres Médecins: des couleurs merveilleuses pour la Peinture; & de misérables Peintres. Dans l'Occident au contraire, où les couleurs sont foibles & les drogues peu efficaces, on a de trés-habiles Peintres & de fort bons Médecins. Qui sont les plus heureux, ou les plus à plaindre des Orientaux ou de nous? Je le laisse à juger.

¶ Pline le jeune, *Gloriæ appetens*, *& immortalitatis summus aucupator*. Ce mot que le Pere Bouhours nous a re-

battu dans quelqu'un de ses Ouvrages, est de *Joannes Maria Cataneus* qui a écrit en Latin la Vie du jeune Pline. Cet amour de la belle gloire & d'une immortalité de Parnasse, n'est pas ce me semble plus condamnable dans cet Auteur Païen, que dans Messieurs de l'Académie Françoise, qui portent pour Devise, *A l'immortalité.*

Il y a dans les Lettres du jeune Pline un air de vanité qu'on ne doit pas aprouver, je le veux : Mais dans ce genre d'écrire, où à toute heure on a occasion de parler de soi-même, il est bien difficile qu'on n'en parle pas flâteusement & avec quelque excés. Ciceron dans ses Lettres, est tout plein de cette vanité. Nôtre Balzac est toûjours sur ses propres loüanges; & si ce défaut paroît moins dans Voiture, c'est qu'il a sû lui donner un tour galant, qui nous le déguise.

Aprés tout, j'admire avec Henry Estienne, qui a fait une éxcellente Préface sur les Lettres du jeune Pline, comment on lit si peu cet Auteur. *In hoc genere Plinius junior in primis excelluit* (dit Maresius) *qui sua-*

rum Epiſtolarum, quæ judicio meo arguta ſunt, & elegantes, argumenta ex amœnioribus ſtudiis plerumque deſumpſit. Sunt etiam de moribus, in quibus plurima amicos ſuos commonebat, & ſub exemplo docebat. Cætera ſunt de rebus publicis, &c.

Maria Cataneus parlant des études de Pline, dit ces paroles remarquables. *Nullum emendandi genus omittebat, ac primùm quæ ſcripſerat, ſecum ipſe pertractabat: Deinde duobus aut tribus legebat, mox aliis tradebat adnotanda, notaſque eorum ſi dubitabat, cum uno rurſus aut altero penſitabat, noviſſimè pluribus recitabat.* Cela eſt tiré des ſes Lettres, qui ſont un long tiſſu d'excellens préceptes, pour ſe conduire ſagement dans les bonnes études. L'avis qu'il donne dans la neuviéme Lettre du ſeptiéme Livre, de s'apliquer à traduire les Auteurs, pour ſe faire l'eſprit & le ſtile, me ſemble trés-important: *Quo genere exercitationis proprietas, ſplendorque verborum, copia figurarum, vis explicandi, præterea imitatione optimorum ſimilia inveniendi facultas paratur; ſimulque legentem fefelliſſent,*

transferentem fugere non poßunt, intelligentia ex hoc & judicium acquiritur, &c [*Voïez tome 3. page* 272.

¶ Il y a environ quarante ans que l'on reconnût aprés une recherche exacte, que de toute les grosses Ville de France, excepté Paris, il n'y en avoit point où il se trouvât plus d'hommes & de femmes au dessus de quatre-vingt ans, que dans la ville de Roüen. Ce fut feu M. Bigot de Montville Président à Mortier au Parlement de Normandie, qui fit faire cette recherche, comme je lui ai oüi dire à lui-même.

¶ Marc-Antoine *de Dominis*, si connu en ce siécle, étoit de la Maison de Theobalde de Plaisance, qui remplit dignement la Chaire de S. Pierre & fut nommé Gregoire X.

Quelques Historiens témoignent que *de Dominis* étudiant chez les Jésuites eut la dévotion d'entrer dans leur Société; mais qu'il en fut détourné par le Cardinal Aldobrandin, qui le poussa dans de grands emplois dont il s'aquitta en habile homme. D'autres disent, qu'effectivement il se fit Jésuite; & qu'aprés une assez

longue perſévérance, il obtint l'Evêché de Segni & enſuite l'Archevêché de Plaſtro à la ſolicitation du Cardinal Borgheſe, pour l'éloigner de Rome ſous prétexte de lui faire honneur. C'étoit un fort bel homme, de bonne mine & tout plein d'eſprit, mais trop galant pour un Prêtre & un Evêque. Son commerce avec les Dames, & la paſſion folle qu'il conçût pour une belle Romaine, le perdirent de réputation & renverſérent ſa fortune. Les Cardinaux Lantini & Melino ſe trouvant offenſez par ſes galanteries avec D. M. leur parente, empêchérent qu'il n'obtint aucune Nonciature, & lui coupérent ainſi le chemin au Cardinalat dont il flatoit ſon ambition.

Un jour que *de Dominis* venoit de Spalatro à Rome pour ſe juſtifier auprés de Paul V. à qui l'on s'étoit plaint de ſa mauvaiſe conduite, il rencontra deux Gentilshommes Anglois, qui lui furent une pierre de ſcandale & un ſujet de chûte. La converſation tomba ſur les matiéres de Religion, & principalement ſur ce que certains libertins diſent, qu'on ſe peut ſau-

ver dans toutes les Religions, qui portent le nom de Chrétiennes, d'autant qu'elles conviennent dans les points fondamentaux, bien qu'elles différent dans quelques Articles controversez, & dans des pratiques superficielles & purement extérieures. Aprés un assez long entretien, celui des deux Gentilshommes, qui paroissoit avoir plus de connoissance de la Théologie & de l'Histoire Ecclésiastique, dit en se séparant, qu'il étoit de la prudence d'embrasser la Réligion, où il y a moins de danger de tomber dans le déréglement, & se perdre pour jamais. Ce mot dit d'un certain ton, frapa si vivement *de Dominis*, & lui fit tant d'impression sur l'esprit, qu'il ne cessoit point de le répeter & même de le semer dans les Compagnies où il se trouvoit, comme un dogme de la derniére importance.

Arrivé à Rome, le Pape le regarda de travers, & les Cardinaux fronçant le sourcil, & détournant la tête né lui firent point d'accüeil. Un si grand mépris lui perça le cœur; & depuis il ne chercha plus qu'a conférer avec les Luthériens, & à demeu-

rer en leur compagnie. Ses amis l'avertirent de ſe comporter avec plus de prudence & de ſageſſe ; mais ne tenant compte de leurs avis, il ne fut pas long-tems ſans avoir ſujet de s'en repentir. Car à peine étoit-il hors de Rome, pour s'en retourner en Dalmatie, que dénoncé à l'inquiſition, il eut ordre de revenir ſur ſes pas pour ſe juſtifier dans les formes. Il obéït, ſoit qu'il ſe fiât à ſon innocence ou à ſon adreſſe dans les affaires fâcheuſes & difficiles, ou qu'il comptât ſur le crédit de ſes Protecteurs.

Les Chefs d'accuſation contre lui ſe réduiſoient à cinq principaux. On diſoit, 1°. Qu'i avoit blâmé l'Excommunication fulminée par ſa Sainteté contre la République de Veniſe ; 2°. Qu'il entretenoit commerce de Lettre & d'amitié avec le Moine Fra-Paolo ; 3°. Qu'il ménaçoit la Cour de Rome, ſi elle ne ceſſoit de le maltraiter, de ſe porter à des réſolutions, dont elle ſe répentiroit ; 4°. Qu'il fréquentoit les Hérétiques, & négligeoit les Sacremens ; 5°. Qu'on lui avoit oüi dire, qu'il ſuffiſoit pour ſe ſauver, de vivre moralement bien, de

quelque Religion que l'on fût.

De Dominis, coupable ou non, ne pouvant être convaincu de ces faits, le Cardinal Melino vouloit pour une plus grande ſûreté, qu'on le retint priſonnier; mais les Inquiſiteurs aſſez contens de lui avoir fait peur, le renvoïérent, ſans néanmoins le déclarer innocent. De dépit il ſe réſolut d'apoſtaſier. Il vendit ſes meubles, & en aïant fait une ſomme de quinze mille écus, dont ſon Valet lui déroba la meilleure partie, il paſſa en Angleterre avec le Gentilhomme qui l'avoit ſéduit.

Le Clergé de l'Egliſe Anglicane lui aſſigna une groſſe penſion; & lui fit faire une nouvelle Profeſſion de foi, dans l'Egliſe Cathédrale de S. Paul de Londres, en préſence du peuple, du Roy & de toute ſa Cour. Il y parut revêtu de ſes Habits Pontificaux, qu'il dépoüilla pour en prendre d'autres à l'uſage de cette Egliſe. Cette démarche faite, il adreſſa pluſieurs Lettres à Rome pour juſtifier ſa fuite & ſon changement. Le Cardinal Borgheſe en parla au Pape, qui dépêcha Muti en Angleterre pour ramener *de*

Dominis au giron de la Mere commune des Fidéles. La négociation de Muti n'aïant pas réüssi, & *de Dominis* écrivant actuellement contre la Religion Romaine, le Pape l'excommunia dans un Consistoire public. L'Inquisition lui fit son procés, & le condamna au feu par contumace. Cependant l'Eglise Anglicane lui proposa de se marier ; mais encore douteux en lui-même, il n'osa franchir ce pas qui auroit été le comble de sa perte.

Paul V. qui avoit à cœur la conversion de ce fameux Apostat, recommanda en mourant au Cardinal Neveu, d'y travailler avec soin auprés de son Successeur. Cela ne manqua pas. Le Cardinal Ludovisio élû Pape sous le nom de Gregoire XV. embrassa cette affaire avec d'autant plus de chaleur & de zéle, qu'il avoit été ami particulier de *de Dominis.* Il lui fit offrir par le Comte de Gondemar Ambassadeur d'Espagne, de le rétablir dans toutes ses Dignitez, s'il vouloit abjurer l'Hérésie & retourner à Rome. *De Dominis* mécontent de la Cour d'Angleterre, écouta ces propositions

ſitions & revint à la maiſon paternelle, non comme l'enfant prodigue, les larmes aux yeux & la contrition dans le cœur, mais de l'air d'un Conquérant de la Terre-Sainte, ou d'un illuſtre Miſſionnaire, qui ſeroit revenu du bout du monde, convertir les ames à milliers. Le Roſſy témoigne qu'il le vit avec cette aſſurance à la porte de la Chapelle du Pape, préſentant aux Cardinaux un écrit plein d'érudition & d'éloquence, qui contenoit l'abjuration de ſes erreurs.

Quand *de Dominis* quitta Rome pour l'Anglererre, où il penſoit faire fortune, & emporter les gros Bénéfices ; Barclay, qui connoiſſoit parfaitement cette Cour, l'avertit de tout ce qui lui arriva depuis. Que d'abord il ſeroit reçû à bras ouverts ; que dans la ſuite on lui donneroit des chaînes ; que s'il ne les prenoit pas de bonne grace, on ſe défiroit de lui ; & on le mépriſeroit, & qu'enfin il ne lui reſteroit pour toutes ſes avances, que la honte de les avoir faites, & de ſe voir dupé.

Cependant Rome qui ne pardonne jamais gratuitement, obligea de

Dominis à faire amende honorable devant le Tribunal de l'Inquisition, dans l'Eglise de S. Pierre, & dans un Consistoire public; & pour le purifier entiérement, le Grand Pénitencier lui imposa une pénitence trés-rude & trés-longue, qu'il falut accomplir à la Lettre.

Retombé dans ses erreurs, comme on le jugea par quelques Ecrits qui lui échapérent, Urbain VIII. souverain Pontife, le fit mettre en prison, où il finit ses jours empoisonné, à ce que l'on a dit, aprés avoir donné toutefois des marques de repentir. Son décés arriva au mois de Décembre de l'année 1625. L'Inquisition lui fit de nouveau son Procés, & son cadavre fut déterré & brûlé avec ses Ecrits au champ de Flore.

De Dominis avoit l'esprit vif, & d'une assez grande étenduë, mais leger & inconstant. Nous avons ses œuvres imprimées à Londres en trois volumes *infolio*. Le plus beau & le plus docte de ses Livres, c'est celui *De Republica Ecclesiastica*; dans lequel, aprés avoir proposé les raisons des Catholiques & des Protestans, il pré-

tend donner des moïens ſeurs de les accorder enſemble ſur les points conteſtez. Belles choſes à dire & à penſer, trés-difficile à démontrer, & tout-à-fait impoſſible dans l'exécution.

Comme *de Dominis* avoit tiré des mains de Fra-Paolo, une copie de ſon Hiſtoire du Concile de Trente, il eut la hardieſſe de la faire imprimer à Londres avec ces paroles injurieuſes, ajoûtées au Titre : *Nella quale* (Iſtoria) *ſi ſcoprono tuti gl'artifici della Corte di Roma, per impedire, che nè la verità de' dogmi ſi paleſaſſe ; ne la riforma del Papato & della Chieſa ſi trataſſe.* Il dédia cette Hiſtoire à Jacques I. Roy de la grande Bretagne, en des termes empoiſonnez de ſon fiel, contre le Pape & contre la Cour de Rome. Fra-Paolo indigné de ce procédé, s'en plaignit hautement, retrancha de l'Edition qui ſe fit de ſon Livre à Genéve, l'Epître Dédicatoire, & réduiſant le Titre aux termes de l'Original, mit à la tête ſans nulle addition, ces paroles toutes ſimples : *Hiſtoria del Concilio Tridentino di Pietro ſoave Polano.*

De Dominis, qui n'étoit pas moins bon Philoſophe, que ſavant Théolo-

gien*, a fait un Traité *De radiis visus & lucis*, où il a dit plusieurs choses de l'Iris, qu'on a admirées depuis dans M. Décartes.

¶ Les Italiens apellent les Préfaces que les Auteurs mettent au devant de leurs Livres, *La Salsa del Libro*; En effet, une bonne Préface est comme une sauſſe de bon goût, qui ouvre l'apétit du Lecteur, & le dispose à devorer le Livre. On se dégoûte quelquefois d'un Ouvrage, quand d'abord on se trouve choqué de la Préface ou de l'Epître Liminaire. M. d'Ablancour, qui faisoit de si belles Traductions, n'étoit pas si heureux en Préfaces. Celles de M. Pellisson sont des piéces achevées en ce genre. M. de Vaugelas a mis une Préface à la tête de ses Remarques sur la Langue Françoise, qui vaut tout un Livre. Les Préfaces de M. de Varillas ont une érudition qui fait plaisir.

¶ La remarque qu'on a faite du Cardinal Antoine Barberin, est bien honorable à la France. On dit que lorsque ce Cardinal n'avoit encore respiré que l'air d'Italie, qu'il étoit fier, orgueilleux, avare, ennemi des gens de

Lettres, dur à ses amis & à ses domestiques, insuportable à tout le monde : mais qu'il n'eut pas si tôt vû la Cour de France, & goûté l'humeur Françoise, qu'il changea entiérement de mœurs : *Ma non si tosto gusto l'humore Francese, che mutò ai costumi, onde al presente è divenuto generoso, protettore di Litterati, è molto inclinato à far serviggi.*

¶ M. de Sorbiere apelloit les Relations des Voïageurs, les Romans des Philosophes. Ce ne sont plus aujourd'hui des Romans, ce sont de véritables Histoires qui instruisent & divertissent tout ensemble. Les meilleures nous viennent de la part des Anglois. Les Holandois qui ne veulent pas qu'on profite de leurs voïages, cachent leurs Relations, & n'en publient que ce que leurs Compagnies jugent à propos, sans danger de nuire à leur commerce. Le Recuëil des Relations de quelques Voïageurs, donné au Public par M. Thevenot Garde de la Bibliotéque du Roy, est un fort bon Recuëil, & qui mériteroit bien d'être continué. Il est plus utile qu'agréable à lire. Les Relations de

Pietro della Valle, ſont bonnes ; & néanmoins un peu gâtées par des Hiſtoriettes qui n'aboutiſſent à rien. Monconys a trop de fatras : Ses Relations ſont plûtôt des Mémoires pour faire quelque choſe de bon, que de bonnes Relations ; tout y eſt brute : M. Spon l'entendoit beaucoup mieux.

¶ Kerkring a trouvé l'invention, ſans ôter la tranſparence de l'ambre jaune, d'en faire une envelope, ou plûtôt un cercuëil pour les corps morts. Peut-étre a-t-il penſé aux Ethiopiens, qui enſéveliſſoient leurs morts dans du verre : *Hi circumdatos vitro mortuos diu ſervant, ne eorum aſpectus ſit poſteris ignotus : neve in oblivionem incidant domeſticorum.* Un Ethiopien bien noir, ſous un beau criſtal de Veniſe, feroit un bel émail ; & encore quelque choſe de plus beau dans une envelope d'ambre jaune. *Fortunius Licetus* liſoit autrefois dans le paſſage que nous venons de citer, qui eſt de Diodore de Sicile, *in nitro* pour *in vitro*, aprés Valerianus : mais il a reconnu depuis, qu'il s'en faloit tenir à la leçon commune *in vitro.* Il eſt aſſez ordinaire aux Critiques, quand

ils rencontrent dans les Auteurs un mot qui leur donne lieu de recourir à quelqu'usage ancien, de faire valoir cette antiquité aux dépens de la ſimple vérité, qu'ils n'examinent pas aſſez.

¶ M. de Graveroles Avocat de Nîmes, dans une Lettre à M. l'Evêque de Comenge, pour ſervir de Mémoires à la Vie de M. Cotelier, obſerve que ce ſavant homme aïant eu dans ſon enfance une Chévre pour nourrice, il fut toûjours depuis fort mélancolique & fort valétudinaire, preſque jamais ſans fiévres : d'autant que ſelon Pline & Varron, *Capreæ nunquam ſine febre ſunt* [*Voïez tome 3. page 274.*]

J'ai ſû d'un Médecin, que les Lions, les Oiſons, les Enfans, *& mulieres prægnantes*, ne ſont jamais ſans fiévre, ou du moins ſans émotion. Quand à ce que M. de Graverole ajoûte, que les enfans nouris de lait de chévre ſont mélancoliques & valétudinaires ; je ſai au contraire, m'en étant bien informé, qu'ils ſont d'ordinaire fort ſains, joïeux, & qu'ils aiment, comme leurs nourice, à ſauter & à danſer.

J'ai oüi dire qu'un enfant étant re-

pris par ſon pere, de quelque legéreté qui lui étoient échapées au Collége, lui dit pour toute excuſe, en avoüant ſa faute : Souvenez-vous, s'il vous plaît, que j'ai été nouri de lait de chévre.

¶ Henry III. faiſoit tous les jours une étude particuliére de Politique, à laquelle il avoit de grandes diſpoſitions, & par la trempe naturelle de ſon eſprit, & par ſon éducation, Catherine de Médicis lui aïant donné le goût du ſel de Florence ; & avec tout cela, jamais Prince n'uſa plus mal de la Politique & n'en fit de plus malheureuſes aplications. La Reine ſa Mere au contraire ſans nulle étude, aſſiſtée de ſon ſeul génie, gouverne à ſon gré dans les tems les plus difficiles, conjure les tempêtes, lie & délie les partis, améne les affaires à ſon but, & montre en toute rencontre qu'elle eſt la Souveraine des Peuples & des Rois.

Boniface Vannozius Secretaire de Gregoire XIV. avoit paſſé toute ſa vie à étudier la Politique. Il en avoit lû tous les Livres ; il en ſavoit toutes les maximes, & s'étoit même apliqué à donner des régles certaines de cet Art ſubtil

ſubtil & délicat. Cependant avec tous ces préparatifs, il pécha dans ſa conduite contre les régles qu'il avoit données avec tant d'utilité pour les autres. Il recommandoit ſur tout à un Politique d'être le maître de ſa langue : mais le Pape lui aïant commandé de ne dire à perſonne l'honneur qu'il lui faiſoit de le mettre ſur la liſte des Cardinaux pour la premiére Promotion, il ne pût ſe contenir, & alla indiſcrétement révéler la choſe au Cardinal Neveu qui poſtuloit pour un autre. Le Pape dépité contre Vannozius, l'obligea d'effacer lui-même ſon nom de deſſus la liſte, & d'y mettre celui de ſon compétiteur. [*Voïez tome 3. page 275.*

¶ Pour un Dictionnaire comme celui de Moreri, il faudroit que ce fût un parfait Philologue qui y eût mis la main; un homme univerſel & conſommé dans tant de choſes différentes dont il traite; qui eût toute ſa matiére devant lui & qui ſût faire ſelon les régles de la Critique, un choix judicieux des Auteurs, & des matériaux qu'il emploïe. Tout cela manque à Moreri. C'eſt un jeune homme, qui n'aïant aucun fonds, lit les Livres à la hâte, ſans goût & ſans

choix, qui jette ſur le papier tout ce que le hazard lui fait tomber ſous les mains ; & enfin qui copie fidélement les fautes des autres, & y ajoûte encore les ſiennes avec une extrême bonté. Quand il rencontre des Auteurs qui s'épanchent ſur des riens, il s'épanche avec eux ; & quand il en trouve d'autres qui ne s'expriment pas aſſez au long ſur des matiéres importantes, il laiſſe avec eux ces matiéres ſuſpenduës, n'aïant pas la force ni la capacite de ſupléer à leur défaut. Son Dictionnaire eſt un ouvrage d'un trés-bon deſſein, & d'une exécution trés-difficile, comme ſont tous les Dictionnaires. Celui-ci eſt ſi mal exécuté, qu'il ne mérite ni l'aprobation des Savans, ni l'aplication de ceux qui prétendent le devenir. Il n'eſt bon que pour la bourgeoiſie, à qui il ne tire pas à conſéquence de ſavoir les choſes bien ou mal. Auſſi un Abé illuſtre l'apelle par grande diſtinction *le Dictionnaire Bourgeois*.

Il eſt même trés-dangereux à la jeuneſſe & aux ignorans, qui prennent pour des oracles tout ce qu'il dit. Au lieu du ſoi n que l'on a pris de l'augmenter, il faloit prendre celui de le

corriger, ou plûtôt de le refondre entiérement.

M. Ménage a dit joliment de ce Dictionnaire, qu'il ne le lisoit pas ; parce qu'aïant beaucoup de mémoire, il craignoit d'en retenir toutes les fautes.

Un habile homme vient de nous procurer une nouvelle Edition de Moreri, ou à force de correction & d'additions, il a fait un assez bon Dictionnaire Historique, d'un fort méchant. Comme il y a toûjours quelque chose à souhaiter dans ces sortes de Livres, il nous sera permis de dire, qu'on en pouroit retrancher quelques inutilitez, & remplir ces vuides par des choses importantes, qui manquent dans cet Ouvrage. Il faudroit encore un Volume ou deux pour rendre les gens à peu prés contens. On pourroit y sémer de côté & d'autre des remarques savantes & curieuses pour les personnes qui ne sont pas du commun ; y faire entrer des Auteurs célébres, qui n'y ont point de place, & en congédier d'autres qui ne méritent pas d'y en voir, & qu'on ne s'avisera jamais de rechercher. Il faut dans

un Dictionnaire comme dans la vie ; aller au nécessaire avant que de penser au superflu.

Il seroit souhaitable qu'en ce qui regarde l'Histoire, on eût recours aux Auteurs originaux, plûtôt qu'à de simples copistes ; & qu'au lieu de nous citer un M. Mainbourg & quelques autres semblables, qui nous trompent en se trompant eux-mêmes, on nous aportât l'autorité des Historiens les plus sûrs.

¶ Madame de Cornuël, dont les bons mots ont été si remarquables durant le cours d'une vie de plus de quatre-vingt ans, s'apelloit Anne Bigot, & étoit d'une famille originaire d'Orleans. Dés sa plus tendre jeunesse, on ne parloit que de son esprit & de ses belles qualitez naissantes. S'étant rencontrée dans une Assemblée, où elle brilloit par dessus les autres Dames, Monsieur de Cornuël Trésorier de l'Extraordinaire des Guerres qui l'aimoit, lui prit un bouquet qu'elle avoit à son côté, témoignant par cette liberté, qu'il la vouloit épouser : En effet, il l'épousa au bout de quinze jours.

Depuis son mariage elle fit paroître

uue grandeur d'ame extraordinaire, & bien au dessus des foiblesses de son sexe. Nullement touchée d'avarice, elle abandonna au premier venu mille pistoles, que M. de Cornuël son époux lui avoit données pour le jeu. La clef étoit toûjours à la porte de son cabinet, en prenoit qui vouloit. Elle n'adoroit point la fortune; mais indifférente à ses bizareries, comme à celles du tems & des saisons, elle ne cultivoit que la vertu & les Muses, moins parce qu'elles sont savantes, que parce qu'elles sont honnêtes & polies. Jamais personne n'a mieux entendu que cette Dame, l'art de se faire des amis & de se les attacher; bien persuadée, qu'il est des amis comme des richesses, que c'est en vain qu'on les acquiert, si on ne les sait conserver. La conversation avec les personnes de distinction qui abordoient chez elle, étoit tous ses délices. Elle écoutoit avec une attention qui débroüilloit toutes choses; & répondoit encore plus aux pensées qu'aux paroles de ceux qui l'interrogeoient. Quand elle considéroit un objet, elle en voïoit tous les côtez, le fort & le foible, & l'exprimoit en des termes vifs & con-

cis, comme ces habiles dessinateurs, qui en trois ou quatre coups de craïon, font voir toutes la perfection d'une figure.

On a recueilli plusieurs de ses bons mots; & plût à Dieu qu'on n'en eût perdu aucun! C'est un méchant caractére, que celui de diseur de bons mots; & ce caractére si blâmable dans les hommes, l'est encore plus dans les femmes, à cause que les bons mots sont d'ordinaire accompagnez d'une liberté & d'une hardiesse qui ne sont pas séantes à ce sexe; parce qu'ils en obscurcissent la pudeur & la modestie, qui sont ses plus beaux ornemens. Mais Madame de Cornuël, outre qu'il ne lui échapoit rien qui pût ni la faire rougir ni faire rougir personne, disoit si à propos toutes choses, & revêtoit ses pensées de termes si propres & si agréables, qu'ils instruisoient toûjours sans jamais blesser: de sorte que ces mots étoient bons en ce qu'ils étoient utiles, & plaisoient à tous ceux qui aiment une vérité bien dite.

D'ordinaire les personnes de ce caractére, pour dire un bon mot en hazardent cent de méchant; & l'experience

fait voir, que les plus habiles dans ces jeux d'esprit, n'en ont pas dit en toute leur vie deux douzaines de tout-à-fait bons. La raison qu'on en peut rendre, c'est que les bons mots sont des fruits qui viennent sans être cultivez. Tout d'un coup ils naissent; & tout d'un coup ils font leur effet, comme les éclairs. Ils surprennent autant ceux qui les disent, que ceux qui les écoutent. Ce sont, pour ainsi dire, de petits libertins qui ne veulent dépendre que d'eux-mêmes. Quand on les cherche, ils ne viennent pas; ou s'ils viennent, c'est de mauvaise grace, se faisant tirer à force & se défigurant en se faisant tirer. A-t-on dit un bon mot, le plaisir & les loüanges qu'on en reçoit, excitent la vanité & la présomption naturelle à en produire plusieurs tout de suite; mais ce sont, ou des monstres ou des avortons. On en rit soi-même pour les faire trouver bons; mais personne n'en rit, parce qu'en effet ils ne sont pas bons.

Madame de Cornuël n'avoit pas un de ces défauts. Elle ne parloit point par vanité; mais par raison, & avec autant de jugement que d'esprit. Com-

me elle savoit que les véritables bons mots ne dépendent point de nous, elle se contentoit de les produire avec ce beau naturel, qui en est comme la fleur, sans presque y toucher. Mais comme il y a des influences du Ciel, qui tombent plus heureusement sur de certaines terres que sur d'autres ; il semble aussi que les bons mots viennent aussi plus aisément à la bouche des personnes qui savent leur donner un beau tour, & les bien exprimer. Tout ce que disoit Madame de Cornuël, elle le disoit bien ; & jamais pas une de ses paroles n'a été rejettée par les personnes d'un goût rafiné ; parce qu'outre qu'elles renfermoient toûjours un grand sens, elles étoient toûjours belles & bien choisies. C'étoit autant de sentences & de maximes, tenant en cela du génie des Salomons, des Socrates & des Césars qui ne parloient que pour instruire. Génie grand & heureux qui s'est réveillé de nos jours dans Messieurs de la Rochefoucault & Pascal, & enfin dans Madame de Cornuël qui auroit dû écrire ses sentences & ses maximes ; si, comme les Oracles, elle ne s'étoit contentée de dire les veritez & les

laiſſer écrire aux autres.

¶ M. Sallo Conſeiller au Parlement de Paris, eſt le premier Auteur du Journal des Savans. On n'a de cet excellent homme que treize Journeaux de l'année 1665. depuis le premier Janvier juſques au Lundi trentiéme de Mars. Il mourut la même année, d'une maladie à laquelle les enfans des Muſes ne ſont guéres ſujets, & pour laquelle il n'y a point de rémedes dans Hippocrate ni dans Galien : car il mourut de déplaiſir d'avoir perdu cent mille écus ; c'eſt-à-dire, tout ſon bien au jeu. Un Juge auſſi ſévére que Seneque, l'auroit condamné à la peine qu'Eaque faiſoit ſouffrir en l'autre monde à l'Empereur Claude, qui avoit aimé le jeu avec excés : *Aleâ luders pertuſo fritillo, & fugientas teſſeras ſemper quærere, & nihil proficere.* De joüer aux dez dans un cornet percé, de toûjours chercher ſes dez, & de ne les jamais trouver.

Quelques mois avant que M. Sallo publiât ſes Journaux, un Eccléſiaſtique qui cachoit ſa mauvaiſe fortune, ſous le nom de l'Abé de Hauteville, m'écrivit qu'il étoit en commerce de belles

Lettres avec un Magiſtrat, qui alloit donner au Public toutes les ſemaines une eſpéce de Gazette de tout ce qui ſe paſſe & s'écrit de nouveau ſur le Parnaſſe. Je lui répondis en ces termes : J'ai lieu de douter, Monſieur, qu'on puiſſe long-tems ſoûtenir avec réputation le poids d'un ſi vaſte deſſein, à moins que celui qui l'entreprend ne ſoit un homme trés-docte, trés-laborieux, & d'une trés-grande étenduë d'eſprit ; jointe à une admirable facilité d'écrire ſur toutes ſortes de ſujets. Il faut que cet homme ſoit tout enſemble bon Grammairien, bon Critique, bon Philoſophe, bon Mathématicien, bon Théologien ; qu'il ſache l'Hiſtoire profane, l'Hiſtoire Eccléſiaſtique & toute l'Hiſtoire de la Littérature, qui enferme la connoiſſance de tous les Auteurs & de tous les Livres, & qu'il ſe charge de la lecture de tous les Livres nouveaux. Pluſieurs à la vérité pouront ſe joindre enſemble, & feront réüiſſir la choſe, en fourniſſant chacun de ſon côté ce qu'il aura d'érudition, pendant qu'un autre, qui aura la facilité d'écrire, digérera les choſes ſur le papier, & les mettra dans un beau jour. Je l'avouë : Mais où trou-

ver une societé d'hommes si accomplis, & qui s'accordent assez pour se déférer les uns aux autres, & s'abandonner aux expressions d'un Ecrivain qui ne connoîtra pas toute la force de leurs pensées, ni tout le fond de leur doctrine ?

D'ailleurs quand on s'accorderoit en ce point, quel désintéressement ne faut-il pas pour parler des Auteurs & de leur doctrine sans nulle partialité, soit à l'égard des sciences humaines, soit à l'égard des sciences divines & de la Religion. Car enfin puisqu'on soûtient ici le personnage & la qualité d'Historien de la République des Lettres, il faut être sincére & véritable, apeller les choses par leur nom, & les dire comme elles sont au jugement de l'esprit & de la conscience.

Quant à la méthode, laquelle choisirez-vous, Monsieur ? Prendrez-vous celle des Critiques qui font tout passer par la coupelle ; ou celle des Historiens qui ne font que raconter les choses, sans se mêler de reprendre ni de critiquer ? Cette derniére est assurément la plus naturelle & la plus propre à vôtre sujet : mais prenez garde aussi qu'elle ne soit froide & languissante. La pre-

miere a plus de ſel, elle pique le Lecteur, & réveille ſon attention; mais peut-être qu'elle bleſſera les Auteurs, & qu'elle excitera des murmures & des querelles.

Comment écrirez-vous? Sera-ce en peu de paroles, ne diſant les choſes qu'à demi? Ou bien vous étendrez-vous en de longs diſcours, nous donnant des analyſes entiéres des Livres que vous mettrez ſur le tapis? Les analyſes ſont trés-utiles; mais il faut bien de l'art pour les conduire, beaucoup de capacité pour ne point laiſſer de vuide & pour tout éclaircir, & un grand agrément pour ne pas ennuïer. De trancher les choſes en peu de mots, cela ſoulage: mais auſſi il faut bien de la clarté & de la netteté dans l'expreſſion, qui eſt preſque toûjours obſcure quand elle eſt ſerrée; & il faut ſavoir bien choiſir le bon & le beau d'un Livre qu'on veut repréſenter en petit.

Enfin, Monſieur, expoſerez-vous généralement tous les Livres grands & petits, bons & mauvais qui ſe publient tous les jours? Ou bien ne parlerez-vous que de ceux que vous aurez lû avec ſoin, & dont vous aurez fait

le choix ? En ce cas vous ſerez réduit à un fort petit nombre ; & ce ne ſera pas nous inſtruire de toutes les nouvelles de la République des Lettres. Les Auteurs rebutez ſe plaindront, & diront qu'on les néglige. Que ſi vous voulez tout marquer, on vous accuſera de parler en l'air, parce que vous n'aurez pas tout lû ; cela n'étant pas poſſible qu'en ſi peu de tems vous aïez lû un ſi grand nombre de volumes pour en pouvoir rendre raiſon. Je ſai que vous pourez vous en raporter à d'autres Lecteurs, & il le faudra bien ; mais alors n'écrivant que ſur la foi d'autrui, vous ne ſerez crû ni écouté de perſonne. Ce que vous pourez faire, ce ſera de lire les Livres par les Tables & d'en copier les Préfaces, qui en ſont comme les ſommaires & les abregez ; ou bien vous tirerez des Auteurs le plan de leurs Ouvrages : ce qui eſt plus ſûr. Mais auſſi, que dira-t-on de vous ? On dira que vous ne connoiſſez les Livres que comme les Libraires les connoiſſent, & que vous ne parlez des Auteurs que par leur bouche ; c'eſt-à dire, toûjours flâteuſement & à leur avantage.......

Néanmoins tant d'habiles gens se sont mêlez en France & ailleurs, de faire réüssir l'entreprise des Journaux; qu'éfectivement ils ont réüssi. Et par ce moïen facile, qui ne coûte que fort peu de lecture, les ignorans aujourd'hui parlent & décident de tout, avec encore plus de hauteur que les Savans; qui se défient presque toûjours d'eux-mêmes.

On n'est pourtant pas encore convenu, si nos Journalistes ont tout-à-fait bien pris la méthode & le stile convenable à ce genre d'écrire, qui au fond n'est point autre que celui des plus simples Rélations. Quelques-uns des Journaux qui ont paru jusqu'à cette heure, sont plûtôt des Satyres contre la plûpart des Auteurs du tems, que de simples expositions de leur doctrine; & d'autres s'écartant de cet excés d'amertume, sont si insipides, qu'ils ne donnent pas au Lecteur le moindre goût des bons Livres. Ce qui est de pis, c'est qu'on a fait servir les Journaux à des querelles de Religion; & qu'élevant jusqu'aux nuës les Livres d'un parti, on rabaisse jusqu'à la bouë, les Livres du parti contraire. Il est

vrai que quelques Journaliſtes en aïant été avertis, ſe ſont un peu corrigez; mais la tache en eſt demeurée, & ne s'effacera peut-être jamais.

De certains, pour ſe faire valoir & montrer ce qu'ils ſavent, ont attiré dans leurs Journaux une érudition affectée, & en quelque façon étrangére à leur ſujet. Cela brille aux yeux; mais l'acceſſoire valant mieux que le principal (ce qui eſt contre les régles) on écoute le Journaliſte, & on n'a point d'attention à l'Auteur dont il s'agit. Il faut à la vérité quelques ornemens aux Journaux pour les faire lire avec plaiſir; mais il faut être bon ménager de ces ornemens, auſquels il ſe mêle bien des fautes, ſoit parce qu'on écrit avec précipitation, ou parce que les Recuëils auſquels on ſe fie ne ſont pas correcſts. M. Bayle a eu l'honnêteté, quand on lui a marqué quelques-unes de ces fautes qui échapent aux plus habiles, de le trouver bon & de les avoüer en galant homme.

Ce que les Auteurs ont de plus grief à reprocher à ces Meſſieurs, c'eſt qu'ils décident quelquefois trop affirmativement du mérite des Livres, &

des Livres sur tout qu'ils n'ont lû qu'en courant, & par les Tables. Il y en a même qui en imposent aux Auteurs, & qui leur font dire des choses ausquelles ils n'ont jamais pensé ; & là-dessus, les traitent de haut-en-bas. Cela est insuportable en des gens sur la bonne foi desquels le Public se repose, comme sur des témoins irréprochables.

M. Sallo a une critique fine & une grande délicatesse de jugement. M. Galois qui lui a succedé, nous auroit fait plaisir de ne pas quitter la partie. L'Abé de la Roque s'est tué de bien faire ; & quelques loüanges qu'il ait affecté de donner à de certains Auteurs plûtôt qu'à d'autres, il est mort sans récompense. M. Cousin sait parfaitement sa Langue : mais depuis peu il affecte une méchante ortographe, qui ne faisant pas sentir l'étymologie des mots, en dérobe la connoissance qui n'est pas une chose inutile, sur tout aux Etrangers & aux jeunes gens. Les Eloges que cet habile Ecrivain fait de tems en tems des hommes illustres de la République des Lettres, sont ses chef d'œuvres. S'il ne laissoit passer aucun de ces

rares

rares Personnages sans les immortaliser par sa plume, il ne dévroit plus rien au Public. M. Bayle a une érudition curieuse & recherchée. Toute seule elle suffit pour réjoüir le Lecteur, sans recourir à des gaïetez trop libres, que les honnêtes gens n'aprouveront jamais, ni dans ces Journaux ni dans son Dictionnaire Critique. M. le Clerc entend fort bien l'Analyse. Celles qu'il donne dans la Bibliotéque, seroient beaucoup plus estimables, si elles étoient purgées de ses préjugez sur la Religion. M. Basnage est un Protestant fort zêlé pour son parti. Il ne trouve guéres de bon Livres que ceux qui viennent de ce côté-là ; & ne se met pas fort en peine de lire les autre avec exactitude. Dans tout ce qu'il écrit, l'amplification est son fort. Les Journaux de Lipsic ont toûjours eu de la réputation, & bien des gens prétendent, que ce sont ceux de tous qui aprochent de plus prés de la méthode & du stile qu'il faut garder dans ces sortes d'Ecrits : On en pouroit retrancher plusieurs Préfaces, qui se trouvant sans nécessité à la tête des questions, ne peuvent passer que pour des

piéces hors d'œuvre. Certainement une bonne Critique de la plûpart des Journaux qui ont paru jusqu'à présent seroit utile au Public qui y marche à l'aveugle, comme en de grands chemins qu'on croit sûrs, parce qu'ils sont battus de tout le monde.

¶ Les Mémoires de Philippes de Comines sont écrits avec une naïveté incomparable. Le bon sens y régne par tout, avec la sincerité, si souhaitable dans un Historien. Tite-Live est repris avec sévérité par Apollon dans le *Ragguaglio di Parnasso*, pour avoir rejetté Comines, comme un Auteur qui n'a nulle politesse. Il lui fait bien entendre, *Che l'Historia e cibo non delicamente condito per dar gusto solamente al palato della curiosita, ma sostantiosamente imbandito per lautamente pascer l'animo*; c'est-à-dire, que l'Histoire n'est pas un mets aprêté délicatement pour flater seulement le goût; mais quelque chose de fort substantiel pour nourrir l'esprit: ajoûtant, que bien qu'il faille faire cas du stile dans un Historien, c'est pourtant la moindre chose qu'on y doit considérer. *E ben che sommamente commendi la tua pomposa frase, &*

il moltò terſo dir di Ceſare, Voglio però che tu ſappia, che tu ſtimi le prime, ſono le ultime lodi di un perfetto Hiſtorico. On a pourtant bien de la peine à pardonner à nôtre Hiſtorien Meſeray, qui étant de l'Académie Françoiſe, n'a pas eu le ſoin de faire corriger les défauts de ſon Langage.

Comines eſt ſans doute le premier & le plus utile de nos Hiſtoriens François. On voïoit autrefois ſur la porte de la Chapelle où il eſt enterré, dans l'Egliſe des Grands-Auguſtins de Paris, un Globe & un Choux-Cabus en relief, avec cette deviſe qui marque la grande ſimplicité de ce tems-là: *Le monde n'eſt qu'abus.*

¶ Je ne ſai pourquoi dans quelques Journaux de Holande on a parlé avec ſi peu d'eſtime de feu M. Clerſelier. C'étoit un parfaitement honnête homme, un Philoſophe vraïement Chrétien, un ſage trés-aimable, & un fort bel eſprit. Quoiqu'il ne parût pas une ſi grande force de raiſonnement dans ſon diſcours, il parloit avec tant de netteté, & rendoit ſi clair ce qu'il y a d'obſcur dans la Philoſophie de Décartes, qu'il récompenſoit bien l'uſa

par l'autre. Peut-être que cela lui a nui auprés des petits esprits, qui ne croïoient pas qu'il fût savant, parce qu'il éclaircissoit si bien les difficultez, qu'il n'y paroissoit point de mystére.

Il avoit élevé son fils aîné pour le Cartésianisme, & l'avoit conduit dans la traduction de quelques Ouvrages de Décartes ; mais la mort qui lui enleva ce fils, rompit toutes ses mesures.

L'amour qu'il avoit pour la Philosophie moderne, l'obligea à donner une de ses filles à M. Rohault fameux Cartesien, aprés avoir marié l'aînée à un Mestre de Camp. Il a beaucoup aidé son illustre Gendre à mettre sa Physique dans l'ordre & la clarté où nous la voïons ; & l'a entichie de la belle Préface qui se trouve à la tête de cet Ouvrage.

Personne n'étoit plus capable que M. Clercelier de nous donner la Vie de M. Décartes : aïant une parfaite connoissance de la doctrine, de l'esprit & du caractére de ce Philosophe : mais son humilité & sa modestie le portérent à se reposer sur autrui, de ce qu'il devoit à la mémoire de son ami, & dont il se seroit aquité avec gloire.

¶ N. N... né à Bordeaux, se fit Moine assez jeune : mais devenu inquiet, il apostasia, & se déguisa si bien, qu'on n'entendit plus parler de lui, que trente ans aprés, qu'il fut reconnu par un Religieux de son Ordre chez M. le Marquis de Vardes, à qui il enseignoit la Philosophie de Décartes. Ce Religieux lui fit des propositions de la part de son Général, pour l'obliger à rentrer dans son Convent. Il s'en moqua & fit toûjours l'inconnu, soûtenant avec obstination qu'on le prenoit pour un autre. On l'abandonna à lui-même ; & quelques années aprés, il mourut avec des circonstances remarquables.

C'étoit un des plus habiles Cartesiens de son tems. Il n'écrivoit rien, se contentant de penser pour s'instruire, soi-même, ou pour instruire deux ou trois de ses amis. Sa métode d'étudier ou plûtôt de méditer sur les sciences, aprochoit assez de celle du P. Mallebranche, qui consiste à consulter le Verbe ou la Sagesse éternelle dans le silence des passions. Il passoit les jours comme les nuits dans sa chambre, à la lueur d'une petite lampe, qui ne lui servoit que pour jetter dans le besoin quelques fi-

gures de Geométrie sur le papier. Rarement il sortoit du logis ; & ce n'étoit presque jamais que pour conférer avec des personnes Savantes. Il vivoit d'une grosse pension qu'une Princesse lui avoit créée, pour le récompenser des Leçons de Mathématiques qu'il avoit données à M. le Duc de L... Il fut pourtant ingrat envers cette Dame, & n'épargna point contr'elle les traits envenimez de sa méchante langue. Sur la fin de ses jours il s'atacha particuliément à étudier les insectes avec le Microscope, & il avoit fait quantité de remarques, qui auroient augmenté notablement l'Histoire de la Microscographie, si on les avoit recueillis. Il avoit observé que la démangeaison que l'on sent autour du nés, quand on se sert de Lunettes garnies de corne, vient des mittes ou petits vers qui s'y engendrent. Le jour qu'il mourut, il commanda à son Valet de porter une Lettre à la poste. Ce Valet qui le vit extraordinairement changé, quoique sans maladie aparente, lui dit, qu'il seroit plus à propos d'aller querir un Confesseur & le Médecin. Mais le bon homme ne voulant entendre par-

ler ni de l'un ni de l'autre, le Valet partit, & à ſon retour, il trouva la lampe éteinte, & ſon Maître mort : ce qui l'effraïa beaucoup.

¶ J'ai oüi dire autrefois à un Docteur dans un diſcours public, je ne ſai ſur quel fondement, qu'à meſure que Photius faiſoit les extraits des Manuſcrits qu'il liſoit, il les jettoit au feu ; afin que ſes extraits, dont il compoſoit ſa Bibliotéque, tenant lieu d'originaux, rendiſſent ſon Livre plus recommandable. Il ajoûtoit, que c'eſt la raiſon pour laquelle on ne trouve point la plûpart des Livres que cet Auteur cite. Cela eſt une fable : car Photius aïant fait ſes extraits dans un Païs étranger, & les Livres dont il ſe ſervoit n'étant point à lui, il n'y a nulle aparence qu'il eût eu la liberté de les brûler. D'ailleurs il pouvoit juger que ces Livres n'étoient point ſi rares, qu'il ne s'en trouvât des copies dans les autres Bibliotéques de l'Orient ; & qu'ainſi c'étoit en vain qu'il brûloit ces Manuſcrits ; outre que ce deſſein auroit été bien extravagant & bien bizarre.

Il y a plus de vrai-ſemblance à ce qu'à penſé M. Valois, que plus d'un

quart de la Bibliotéque de Photius ; n'eſt point de ce Patriarche. Car ſans entrer dans une fort profonde critique, on ſent bien à meſure qu'on avance dans la lecture de cette Bibliotéque, qu'on ne trouve plus le même ſtile, la même exactitude ; ni le même ſel que l'on remarque dans ſes premiéres analyſes. Bien plus, cette Bibliotéque ne renfermant (comme il le déclare) que les Livres qu'il avoit lûs durant ſon Ambaſſade d'Aſſyrie, il n'eſt pas croïable qu'en ſi peu de tems il eût lû & copié tous les volumes dont il eſt fait mention dans ce vaſte Recueïl. Il eſt donc plus juſte de croire, qu'un bonne partie y a été ajoûtée par des Ecrivains poſtérieurs, comme on ajoûte tous les jours quelque choſe de nouveau à ces ſortes d'Ouvrages, qui ont toûjours, pour ainſi dire, des pierres d'attente. C'eſt ainſi que Sophronius a ajoûté bien des choſes au Catalogue des Ecrivains Ecléſiaſtiques, dreſſé par Saint Jerôme ; & qu'aprés Sophronius, d'autres y ont encore mis la main ; qu'on augmente encore tous les jours la Bibliotéque de Geſner, qui eſt mort dans l'autre ſiécle ; & que le Jéſuite Lab-

be

be a fait des additions au Traité *de Scriptoribus Ecclesiasticis* de Bellarmin, beaucoup plus étenduës que ce Traité même.

¶ M. de Coulange a toûjours fait paroître beaucoup d'esprit dans sa conversation. Il me fit autrefois une repartie, par laquelle je jugeai qu'à l'avenir il en feroit d'autres qui ne seroient pas moins bonnes. C'étoit à l'occasion de ce que le Roy, par une grace singuliére, avoit accordé à Messieurs les Maîtres des Requêtes de porter le Cordon d'Or & la Ceinture de même, pour les récompenser en quelque sorte, de la belle dépense qu'ils avoient faite à l'entrée de la Reine. M. Talement Maître des Requêtes, homme bien fait & de fort bonne mine, entroit au Palais avec ces marques de distinction : Je dis à M. de Coulange ; il me semble, Monsieur, que ces dorures siéroient aussi-bien à vous autres Messieurs du Parlement, qu'à Messieurs les Maîtres des Requêtes. Monsieur, Monsieur, me repartit-il : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

¶ M. Fouquet dans son malheur,

a été le plus heureux homme du monde en amis. Il en a eû de fidéles jusqu'à l'extrémité ; ce qui n'a guéres d'exemples. La raison qu'on en peut rendre, c'est qu'il les choisissoit bien ; & qu'il les rendoit bons, en les obligeant de bonne grace. Les gens de Lettres qui ont eu plus de part que les autres à ses bienfaits, lui en ont témoigné des reconnoissances qui ne doivent point mourir dans la mémoire des hommes. Loret dés le lendemain de la détention de M. Fouquet, fit connoître dans sa Gazette les obligations qu'il avoit à ce Mécéne. M. Pellisson souffrit la prison pour l'amour de lui, & emploïa toute son érudition & toute son éloquence à le justifier. Mademoiselle de Scudery mit tout son esprit & tout ce grand crédit qu'elle avoit parmi les honnêtes gens, à soûtenir la réputation abatuë de son bienfaicteur & de son ami. M. de Brebeuf ne pouvant rien faire davantage, pour témoigner sa reconnoissance envers un Ministre si généreux & si libéral, mourut de déplaisir de le voir arrêté. M. Pecquet son Médecin, ne s'est jamais pû consoler de la perte d'un si bon Maître : Il

l'a regreté toute sa vie ; & disoit que Pecquet avoit toûjours rimé & rimeroit toûjours à Fouquet. Les Jésuites mêmes sollicitérent pour M. Fouquet, & ne l'oubliérent pas dans un tems où de nouveaux intérêts font oublier les vielles obligations.

¶ L'Abé Faydit, dont il est parlé avec éloge dans le second Ménagiana, est de Riom en Auvergne, & fils d'un Conseiller de cette Ville. Peu accommodé des biens de la fortune, il se retira assez jeune chez les P P. de l'Oratoire, où il a professé les Humanitez. Son génie vif lui fit quitter ce poste : Il alla à Rome sous le Pontificat d'Innocent X I. Les indulgences qu'il en raporta, ne servirent de rien pour le faire mieux traiter en France, où l'on n'étoit pas content des intrigues qu'il avoit menées en ce Païs-la sans ordre de la Cour.

Au reste M. Faydit est un homme d'esprit & d'une vaste imagination. Il est bon Poëte : Les Poësies de sa façon qui ont paru depuis vingt ans, le témoignent assez ; & n'est pas moins bon Grammairien. On a de lui une jolie Dissertation dans laquelle il recherche

comment se doit latiniser Faydit, si l'on doit dire *Faiditus*, *Faititius* ou *Faidius*. Pour Théologien, M. Faydit l'est assurément, & à toute outrance. Il s'est donné le plaisir de nous faire des portraits des Valentiniens, de Cerinthe, de Tatien, d'Hermogene, & des autres Gnostiques, qu'il a tâché de blanchir & de rendre bons Catholiques dans ses Mémoires contre M. de Tillemont, & dans ses Ecclaircissemens sur les Peres des deux premiers siécles. Il s'est mis en tête de purger la Théologie Scolastique des impuretez qu'elle a contractées dans sa maniére de philosopher selon les principes d'Aristote. Ce dessein de reformer la Scolastique est quelque chose d'encore plus hardi que l'entreprise de M. de Launoy, qui se résolut de réformer la Cour Céleste. Celui-ci n'a attaqué que des morts, qui ne se peuvent défendre que par de vieux titres; Mais M. Faydit attaque des gens bien vivans, & les moins endurans qui soient au monde.

Il a donné au Public un échantillon de son Ouvrage, où il examine la Théologie de S. Thomas & des Scolastiques sur la Trinité. Il prétend faire voir en

comparant cette Théologie moderne avec la Théologie des anciens Peres, que ceux-ci ſe ſont beaucoup mieux exprimez, & plus orthodoxement que ceux-là, qui ſe ſont jettez (ſelon lui) en des erreurs groſſiéres, pour éviter des erreurs aparentes & de nom ſeulement. Tant de hardieſſe ſoûtenuë d'un génie d'homme à tout riſquer, & d'un ſtile vif & mordant, a fait ſuprimer le Livre, & envoïé l'Auteur en retraite à S. Lazare, où il témoigne ſon repentir, déclarant hautement qu'il renonce à l'étude, que la lecture l'a perdu, & qu'il ne veut plus qu'une plume pour ſigner ſa rétractation.

¶ On apelle Petits-Maîtres une certaine volée de jeunes gens de la Cour qui prennent aſcendant ſur les autres, & prétendent maîtriſer un chacun par leurs maniéres libres & hardies. L'origine en eſt fort ancienne. Elle vient (comme je le conjecture) des Braves que les Rois & les Princes ont toûjours eu auprés de leurs perſonnes pour les ſervir dans les occaſions périlleuſes. Tels étoient anciennement les *Forts d'Iſraël*, & ceux que David entretenoit à ſa Cour & dans ſes Armées, &

dont l'Hiſtoire dit des merveilles. Ces Braves ſe ſont ſoûtenus ou ont dégénéré ſelon les inclinations des Princes qu'ils ont ſervis, & auſquels la complaiſance les a obligez de ſe conformer. Ils ſe défigurérent tout-à-fait ſous Roboam fils de Salomon, & petit-fils de David. Ce furent ces gens-là, encore jeunes & ſans expérience, qui donnérent un conſeil fatal à ce Prince. Il eut la honte, pour les avoir crû, de voir ſon Roïaume diviſé, & dix Tribus enlevées à ſes yeux par ſon concurrent & ſon ennemi.

Les Grecs ont eu des Braves qui leur ſervoient de bras droit dans les grandes occaſions. Alexandre le Grand en avoit qui partageoient avec lui ſes fatigues & ſes plaiſirs. Les Romains en avoient auſſi; mais l'uſage s'en corrompit étrangement ſous Neron, & ce fut à ſon école que ſe forma une nouvelle eſpéce de Petits-Maîtres, qui ſe ſignalérent par des extravagances & des folies. En France on n'a rien vû de ſemblable que depuis François I. & ſous le régne de ſes Enfans. Henri III. donna beaucoup de crédit aux Petits-Maîtres, & ce ſont ceux que l'on apelloit les Mignons de

cette Cour qui étoit trés-corrompuë. Le Duc de Guise apelloit le Roy de Navarre son Petit-Maître. Depuis on n'a point entendu parler de Petits-Maîtres que sous le Cardinal de Richelieu, qui entretenoit à son service un certain nombre de gens déterminez qu'il emploïoit à l'execution de ses desseins. Rochefort dont nous avons des Mémoires, étoit de ces gens-là. Feu M. le Prince de Condé avoit de ces Petits-Maîtres fort distinguez par leur bravoure. Ceux d'aujourd'hui, braves ou non, sont diseur de bons mots, étourdis & emportez, qui jugent de tout à la volée, font changer les modes, & prétendent donner le prix & le mérite aux choses, & un nouveau goût aux plaisirs qu'ils corrompent. Ces Messieurs mériteroient bien quelques-uns de ces Sermons que les grands Prédicateurs de nôtre siécle, Moliere & Despreaux, ont fait à des gens qu'ils vouloient redresser.

Il y a en Espagne de jeunes Seigneurs apellez *Guaps*, qui ont raport à nos Petits-Maîtres. *Guap* en Espagnol veut dire *Brave*, *Galant*, *Fanfaron*.

Je puis vous assurer que la qualité

de Petits-Maîtres tombe ici dans le mépris, à meſure qu'elle ſe communique dans la Ville à la ſimple Bourgeoiſie ; & qu'on dit, les Petits-Maîtres des Tuileries, les Petits-Maîtres de l'Iſle de Nôtre-Dame, &c. Les Clercs, les Pages & les Laquais y auront bien-tôt part. [*Voïez tome 3. page 277.*]

¶ Les flateurs de M. Fouquet, lorſqu'il étoit au plus haut point de ſa fortune, diſoient en faiſant alluſion à l'Ecureul qu'il portoit dans l'écuſſon de ſes Armes : *Non deſcendet* : Il monte & ne deſcendra point. On diſoit autrefois à Paris de l'Agneau des Armoiries de M. le Chancelier Seguier, *Il eſt en beau champ pour paître.* J'ai oüi apliquer aux Lezards de M. le Tellier, ce que Salomon a dit de ces animaux en ces termes : *Ils ſont les plus petits de tous : & ſont plus ſages que les Sages mêmes : Ils marchent ſur leurs mains & s'élèvent, & ſe font une demeure dans la maiſon des Rois.*

¶ L'Abé de S. Martin, ſi renommé dans les *Menagiana* & les *Furetieriana*, & par toute la France, étoit Protonotaire Apoſtolique, Docteur de

la Sapience à Rome, agregé à l'Université de Caën, & ancien Recteur de cette Université.

Comme Dom Guichote s'étoit fait une bréche à la tête à force de lire les Livres de Chevalerie, M. de S. Martin s'étoit renversé la cervelle à force de se contempler & s'admirer lui-même. Sa folie n'étoit pas une folie de petites-maisons; mais une folie de grand Seigneur, qui lui fit manger plus de cinquante mille écus de son patrimoine en des festins, des libéralitez & des ouvrages publics. Aussi fit-il graver en lettres d'Or sur le frontispice de son Logis, ces paroles dignes de la grandeur & de la générosité Romaine: *Non Nobis, sed Reipublicæ nati sumus.*

Bien que cet admirable Abé ne fût qu'un Magot dans le corps & dans l'esprit (car il est des Magots & d'esprit & de corps) il croïoit que l'esprit tout pur, & la beauté en son essence, étoient son partage. Il n'avoit pas de moindres pensées de sa bravoure & de sa noblesse: Il étoit Noble comme son Pere, & brave comme son Neveu. *Mon Pere*, (disoit-il avec emphase,) *étoit un Gentilhomme Marchand de Saint-*

Lo, qui avoit été trois fois Marquis à l'Amérique, où il trafiquoit avec honneur & profit, & j'ai eu la gloire d'avoir un Neveu dans le service, qui s'est battu deux fois en duel jusqu'au premier sang. C'est mon sang, ajoûtoit-il, *de quelque côté qu'il coule, il ne se dementira jamais; que ce soit l'Oncle ou le Neveu qui le répande, il est toûjours répandu & sort d'une même source.*

Certainement l'intrépidité étoit naturelle à M. de S. Martin. Quand il tonnoit, il laissoit tonner, & dormoit tranquilement durant les plus grands orages. Un jour étant sur Mer, & se promenant le long des Côtes, un vent s'éleva qui obligea le Pêcheur de venir à bord; M. de S. Martin qui trouvoit cette retraite indigne de son courage, s'armant des paroles de César, cria de toutes ses forces aux oreilles de son Pilote: *Puer, quid times? San-Martinum vehis in periculis intrepidum.*

Les braves ne manquant jamais d'ennemis, M. de S. Martin pour se mettre à couvert de leurs insultes, s'étoit mis sous la protection de l'Ange S. Michel son Patron. Il en avoit fait plan-

ter la Statuë armée de pied en cap devant ſon Logis, le dedans étoit gardé par de doubles valets, c'eſt le terme dont il ſe ſervoit, comme on dit un double bidet, pour faire entendre que chacun de ſes ſerviteurs en valoit deux, étant tous de grande ſtature, & qui lui coûtoient le double des autres à entretenir. Cela l'obligeoit à ne parler jamais de ſes valets au ſingulier, mais au plurier; diſant, mes laquais, mes cuiſiniers, &c. quoiqu'il n'en eût qu'un de chaque eſpéce.

L'abondance régnoit chez M. de S. Martin. Ses apartemens ornez de colliſichets, éblouïſſoient les yeux; & la pouſſiére s'y faiſoit diſtinguer ſur un tas de meubles à l'antique, la plûpart eſtropiez de vieilleſſe. De trés-fines toiles d'araignées s'étendoient par tout où la tapiſſerie & les tableaux manquoient. Les Armes de l'Abé y brilloient de tous côtez; c'étoit trois Glands d'or en champ de Sinople avec cette Deviſe myſterieuſe: *Virtuti debita merces.* Son Portrait fait d'aprés nature, & de la main d'un excellent Peintre, tenoit ſa place ſur le manteau enfumé d'une cheminée en hotte; &

dans une niche au dessus de son cabinet, paroissoit le Buste en marbre de ce digne Abé, dont la tête à demi formée, portoit gravé sur le front ces paroles : *Imperfectum Opus.*

Mais il n'y avoit rien de comparable à son lit de brique bâti sur un fourneau, qui donnoit à M. l'Abé le degré de chaleur nécessaire pour lui échauffer l'imagination aussi-bien que le corps, & l'entretenir dans ses rêveries. Ses Valets, tous les soirs, l'enfournoient dans ce lit enchanté, comme un coq en pâte.

Sur la journée il se laissoit voir dans un siége de repos, chaussé de six paires de bas, & coiffé de neuf calotes, la moutonne de fin crin de cheval pardessus. Dans les grandes Fêtes, & lorsqu'il lui plaisoit de regaler le Public de sa présence, il se faisoit promener par toute la Ville dans une chaise ouverte, & portée par des gens de ses livrées; les Ecoliers & la Canaille criant à pleine tête, *vivat, vivat.*

Quoique dans cette allegresse publique, M. de S. Martin, comme la Grenouille de la Fable, s'enflât extraordinairement; néanmoins toute cette en-

ſture de ſa courte taille, ſe perdoit dans les plis & les replis d'une grande robe de Damas violet à ramages, dont il étoit revêtu. A peine ſon nez débordoit-il ſur le colier de ſa fourure de Docteur, qui ſurpaſſant le menton, mêloit ſes poils à ceux de ſa mouſtache, & lui cachoient la bouche. Ses yeux étoient offuſquez, & ne brilloient qu'à la dérobée à l'ombre d'un grand bonnet de pluche, qui ſervoit de comble à ſes calotes & à ſa perruque.

Ceux qui l'avoient déja vû en cet équipage, l'admiroient tout de nouveau; & ceux qui le voïoient pour la premiére fois demeuroient tout émerveillez, ne ſachant ſi ce qu'ils voïoient étoit un Monſtre aporté des Indes, ou ſi c'étoit une illuſion qui leur étoit faite par des Sorciers.

M. de S. Martin auſſi ridicule au dedans qu'au dehors, ſe piquoit d'avoir dans la tête l'Encyclopedie des Sciences, & de ſavoir écrire en tout genre. Il avoüoit pourtant que ſon fort étoit la galanterie ſelon les régles de la Dialectique, & la Médecine ſans régle ni métode. Il fit imprimer à ſes

dépens (car il ne vouloit point être à charge au monde) ses Lettres choisies, un Traité fort enjoüé de Médecine curieuse, & quelques autres *concetti extravaganti*, qu'il répandoit gratuitement dans le Public. M. Dutorte Ferrare Conseiller au Parlement de Normandie, qui se joüoit plaisamment de l'Abé de S. Martin, envoïa ici il y a quelques années, un gros Recuëil de Lettres de cet Abé à ses amis, & de leurs réponses à l'Abé, qui est la chose du monde la plus boufonne, & la plus capable de desopiler la rate des plus enfoncez Mélancoliques. Si jamais on met au jour ces Lettres, avec la vie & les paroles remarquables de l'Auteur, le Public en rira plus que de toutes les Turlupinades qui ont rejoüi le Parnasse depuis la création du monde savant, principalement si l'on y joint les Sentences du Juge de Caën, renduës en faveur de l'Abé de Saint-Martin.

Michaëlis San-Martini Cadomensis Elogium.

Michaël San-Martinus Cadomensis,
Homo graphicus,

Omnibus simulacris emendatior.
Senex canus,
Exercitat vultus,
Qui
Videtur nescio quid magnum promittere.
Umbraticus Doctor, [natus;
Litteris Latinis, Græcis & Hebraïcis satis inqui-
Qui
Plus docet quàm scit.
Alter Democritus,
Qui
Omnium Herbarum succos expressit;
Et
Ne Lapidum Virgultorumque vis lateret, ætatem
Inter experimenta consumpsit:
Terquè
Helleboro animum detersit:
Ingentis Eloquentiæ Magister,
Cujus
Grandis oratio habet Majestatis suæ pondus;
Homo acutus;
Atque Urbanitatis vernulæ fons,
Lautissimus homo,
Suavis in convictu.
In cancro natus:
Multis pedibus stans; & in mari & in terra
Multa possidens
Planè Fortunæ Filius, & Columen Patriæ.
Deliciarum Cadomensium omnium,
Inventor, Inceptor, Perfector. [pator.
Gloriæ appetens, & immortalitatis summus aucu-

Sophos universi clamamus, & sublatis manibus ad Cælum, juramus Pla-

tonem, Aristotelem, Hippocratem, Demostenem, Ciceronem, Michaëli San-Martino comparandos non fuiße.

¶ On fait dire à M. Ménage dans le second *Menagiana*, ces paroles, à l'occasion de M. de la Bruyere Auteur des Caractéres de ce siécle : *Je m'étonne qu'on n'ait pas encore fait le Portrait de M. de la Bruyere, lui qui se fait une occupation de faire celui des autres,*

Si M. Ménage avoit lû avec quelqu'attention le Livre de M. de la Bruyere, il y auroit trouvé son Portrait si bien fait par lui-même, qu'il n'auroit pas souhaité de le voir peint de la main d'un autre. Tous ses caractéres (car il en a plus d'un) y sont parfaitement bien marquez, & nous le représentent comme un personnage des plus extraordinaires de ce temsci.

Son principal caractére, c'est celui d'un Gentilhomme à loüer, qui met enseigne à sa porte, & avertit le siécle présent & les siécles à venir, de l'antiquité de sa Noblesse. Il le fait sur le ton de Dom Guichote, & d'une maniére

maniére tout-à-fait délicate & fine. *Je le déclare nettement* (dit-il) *afin que l'on s'y prépare, & que personne un jour n'en soit surpris : S'il arrive jamais que quelque Grand me trouve digne de ses soins ; si je fais enfin une belle fortune, il y a enfin un Geofroy de la Bruyere, que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France, qui suivirent Godefroy de Boüillon à la Conquête de la Terre-Sainte : Voilà alors de qui je descens en ligne directe.*

Ce seul caractére, qui n'a point d'exemple ailleurs, suffiroit pour nous faire connoître quel homme c'est que M. de la Bruyere : mais il est comme ces images qui se pliant en divers sens, font voir divers figures l'une aprés l'autre sur un même fond. D'abord c'est une tête d'homme, aprés c'est la tête d'une femme, puis la tête d'un lion : & enfin une tête de mort ou une chimére.

Ce n'est pas assez pour M. de la Bruyére du caractére de Gentilhomme à loüer, il lui faut encore celui de Mysantrope, qui est bien à la mode. Il se dépeint tel, lorsque parlant de l'O-

péra, il dit par antousiasme : *Je ne sai comment l'Opéra, avec une Musique si parfaite & une dépense toute Rëiale, a pû réüssir à m'ennuïer.*

Regardez un peu, combien il faut faire de dépense, & mettre de choses en œuvre, pour avoir l'avantage, je ne dis pas, de divertir (car l'entreprise ne seroit pas humaine) mais d'ennuïer M. de la Bruyere. Ne seroit-ce point pour faire bâiller ce galant homme & l'endormir, que le Roy auroit dépensé des millions & des millions à bâtir Versailles & Marly ?

Dans un autre endroit, M. de la Bruyere changeant de personnage, se revêt de celui de Socrate ; & se fait dire des injures honorables par des sots qu'il fait naître exprés. Il s'inquiéte, il s'agite, il supose qu'on lui fait de sanglans reproches, & personne ne pense à lui. En effet, qui jusqu'à présent a dit que M. de la Bruyere comme de Socrate, qu'il est en délire, &c. M. de la Bruyere est M. de la Bruyere, comme un chat est un chat, & puis c'est tout : sage ou non, l'on ne s'en met pas en peine.

Avant cela M. de la Bruyere avoit

pris un caractére un peu moins fort & plus agréable. Ce n'est pas celui d'un fâcheux Socrate ni d'un Misantrope qui ne s'accommode de rien ; mais c'est le caractére d'un Philosophe accessible. *O ! homme important* (s'écrie-t il) *& chargé d'affaires , qui à vôtre tour avez besoin de mes offices. Venez dans la solitude de mon cabinet , le Philosophe est accessible , je ne vous remettrai point à un autre jour : Vous me trouverez sur les Livres de Platon , qui traitent de la spiritualité de l'ame , & de sa distinction d'avec le corps , ou la plume à la main pour calculer les distances de Saturne & de Jupiter ; j'admire Dieu dans ses Ouvrages , & je cherche par la connoissance de la vérité à régler mon esprit & devenir meilleur. Entrez , toutes les portes sont ouvertes , mon antichambre n'est pas faite pour s'y ennüier en m'attendant , passez jusqu'à moi sans me faire avertir : vous m'aportez quelque chose de plus précieux que l'or & l'argent , si c'est une occasion de vous obliger , &c.*

Rien n'est si beau que ce caractére : mais aussi faut-il avoüer , que sans supposer d'antichambre ni cabi-

net, on avoit une grande commodité pour s'introduire soi-même auprés de M. de la Bruyere, avant qu'il eût un apartement à l'Hôtel de.... Il n'y avoit qu'une porte à ouvrir, & qu'une chambre proche du Ciel, séparée en deux par une légere tapisserie. Le vent, toûjours bon serviteur des Philosophes, courant au devant de ceux qui arrivoient & retournant avec le mouvement de la porte, levoit adroitement la tapisserie & laissoit voir le Philosophe, le visage riant & bien content d'avoir occasion de distiler dans l'esprit & le cœur des survenans, l'élixir de ses méditations.

M. de la Bruyere décrit parfaitement bien l'état auquel il étoit alors; c'est dans la page 448. de la neuviéme Edition de son Livre, où sous la figure d'un Auteur forcé, qui est encore un autre de ses caractéres, il se fait tirer à quatre pour continuer d'écrire, quoiqu'il en meure d'envie. *Qu'on ne me parle jamais* (dit-il) *d'encre, de papier, de plume, de stile, d'Imprimeur, d'Imprimerie: Qu'on ne se hazarde plus de me dire, Vous écrivez si bien, Antistene, continuez d'écrire..... Je re-*

nonce à tout ce qui a été, qui est & qui sera Livre..... Suis-je mieux nourri & plus lourdement vêtu? suis-je dans ma chambre à l'abri du Nord? ai-je un lit de plumes aprés vingt ans entiers qu'on me débite dans la Place? J'ai un grand nom, dites-vous, & beaucoup de gloire? Dites que j'ai beaucoup de vent qui ne sert à rien? Ai-je un grain de ce métail qui procure toutes choses.

Il faut avoüer que M. de la Bruyere a beaucoup souffert de sa qualité d'Auteur; & qu'il a été long-temps à étudier sur les bancs de Luxembourg & des Tuileries, la Cour & la Ville. Mais à la fin son mérite illustré par les souffrances, a éclaté dans le monde; les gens ont ouvert les yeux, la vertu a été reconnuë pour ce qu'elle est; & M. de la Bruyere changeant de fortune, a aussi changé de caractére. Ce n'est plus un Auteur timide qui s'humilie dans sa disgrace: c'est un Auteur au dessus du vent, & qui s'aprochant du Soleil, morgue ceux qui l'ont morgué, & découvre leur honte par cette narration: *Tout le monde s'éleve contre un hom-*

me qui entre en réputation. A peine ceux qu'il croit ses amis, lui pardonnent-ils un mérite naissant, & une première vogue, qui semble l'associer à la gloire dont ils sont déja en possession : l'on ne se rend qu'à l'extrémité, & aprés que le Prince s'est déclaré par les récompenses. Tous alors se raprochent de lui ; & de ce jour-là seulement, il prend son rang d'homme de mérite.; C'est-à-dire sans figure, que l'Académie Françoise a été forcée à recevoir M. de la Bruyere, & qu'elle y a consenti ; le temps que M. Pellisson a prédit étant arrivé, que l'Académie, par une politique mal entenduë, ne voulant pas aller au devant des grands Hommes, pour les faire entrer dans sa Compagnie, se laisseroit entraîner par les brigues ; & donneroit malgré-elle à la faveur, ce qu'elle ne vouloit pas accorder par son choix, à la capacité & au mérite.

Il n'est point de Philosophe plus humble en aparence, ni plus fier en effet, que M. de la Bruyere. Il monte sur ses grands chevaux ; & à mesure qu'il s'éléve, il parle avec plus de hardiesse & de confiance. *L'on peut*

(dit-il) *refuser à mes Ecrits leur recompense ; on ne sçauroit en diminuer la réputation : & si on le fait, qui m'empêchera de le mépriser?* Personne, M. de la Bruyere : Car, qui au monde se choque de vos mépris, & redoute cette Sentence ambiguë, *Si on ne goûte point ces Caractéres, je m'en étonne? Si on les goûte, je m'en étonne de même.*

Pour moi, je m'en tiens à ce dernier. J'avouë pourtant en honnête homme, & en critique sincére, que le Livre de M. de la Bruyere, est d'un caractére à se faire lire. De tout tems ceux qui ont écrit contre les mœurs de leur siécle, ont trouvé des Lecteurs en grand nombre, & des Lecteurs favorables, à cause de l'inclination que la plûpart ont pour la satyre, & du plaisir que l'on sent de voir à découvert les défauts d'autrui, pendant qu'on se cache ses propres défauts à soi-même. Quoique l'Euphormion de Barclay ne touche les vices des Cours de l'Europe qu'en général & assez légérement, on a lû ce Livre avec avidité, & on le lit encore tous les jours. Il en est de même du *Giges*, du *Genius seculi*, &

des autres Livres ſemblables. Il ne faut donc pas s'étonner, ſi les Caractéres de M. de la Bruyere ont été ſi courus & imprimez juſqu'à neuf fois, puiſqu'entrant dans le détail des vices de ce ſiécle, il caractériſe toutes les perſonnes de la Cour & de la Ville, qui ſont tachez de quelques-uns de ces vices. La curioſité la plus maligne y eſt réveillée, comme elle l'eſt à l'égard de tous les Libelles & les Ecrits qui ſupoſent des clefs pour être entendus. La Ville a une démangeaiſon enragée de connoître les vices de la Cour : la Cour de ſon côté jette volontiers les yeux, quoique de haut en bas, ſur les vices de la Ville pour en turlupiner ; & c'eſt une avidité inconcevable dans les Provinces, d'aprendre les nouvelles ſcandaleuſes de la Ville & de la Cour.

J'avouë encore que ſi M. de la Bruye-avoit pris un bon ſtile, qu'il eût écrit avec pureté & fini davantage ſes portraits, qu'on ne pouroit ſans injuſtice mépriſer ſon Livre. Sa maniére d'écrire (ſelon M. Ménage) eſt toute nouvelle ; mais pour cela, elle n'en eſt pas meilleure. Il eſt difficile d'introduire un nouveau ſtile dans les Langues, & d'y

d'y réüssir, principalement quand ces Langues sont montées à leur perfection, comme la nôtre l'est aujourd'hui. Seneque, Barclay, Juste Lipse, & les autres qui s'en sont voulu mêler dans le Latin, n'ont point été aprouvez par les plus sages Critiques ; & dans la Langue Françoise, Cirano de Bergerac, & le Traducteur de l'Homme de Cour de Gratien sont insuportables. M. de la Bruyere lui-même fait le procés à ces gens-là & le sien propre, lorsqu'il dit dans ses Caractéres page 134. *L'on voit des gens qui dégoûtent par leurs ridicules expressions, par la nouveauté, & j'ose dire, par l'impropriété des termes dont ils se servent, comme par l'alliance de certains mots, qui ne se rencontrent ensemble que dans leur bouche ; & à qui ils font signifier des choses que leurs premiers inventeurs n'ont jamais eu intention de leur faire dire. Ils ne suivent en parlant, ni la raison ni l'usage, mais leur bizare génie.* Voila M. de la Bruyere copié au miroir & d'aprés nature.

Il est vrai qu'avant cela, ce Monsieur avoit dit page 50. *Que l'on peut en une sorte d'Ecrits* (il entend parler des

ſiens) *haſarder de certaines expreſſions, uſer de termes tranſpoſez, & qui peignent vivement; & plaindre ceux qui ne ſentent pas le plaiſir qu'il y a à s'en ſervir ou à les entendre.* M. de la Bruyere ſe chatoüille ici pour ſe faire rire. Certes il faut être bien bon, pour s'imaginer du plaiſir où il n'y a que des duretez à eſſuïer : Car qu'y a-t-il de plus dur que la Langue Françoiſe, qui étant toute unie, ſuit exactement l'ordre naturel dans ſes conſtructions, que de tranſpoſer ſes termes, & de former de l'embaras où il n'y en doit point avoir ? Nos Poëtes mêmes, à qui les tranſpoſitions ſont d'un grand ſecours dans la verſification, les ont abandonnées, & ne s'en ſervent que dans la derniére extrémité, & quand ils ne peuvent autrement former leurs Vers. C'eſt là une des graces de nôtre Langue de ne rien tranſpoſer ni dans la Proſe ni dans la Poëſie ; ce qui aïant été découvert au commencement de ce ſiécle par M. de Malherbe, & par le Préſident Ménard, ſe pratique de jour en jour par les plus grands Maîtres, avec encore plus d'exactitude qu'auparavant.

J'accorde que pour l'expreſſion, il faut quelquefois haſarder, pour ſoûtenir des penſées fortes & ſublimes: Mais quand on n'a rien que de commun à dire, & qu'on n'eſt pas capable de rien produire de fort relevé; il eſt de la ſageſſe d'accommoder ſon ſtile à ſon foible génie, & de réduire ſes expreſſions à la médiocrité de ſes penſées.

J'oſe même dire qu'un ſtile ſimple, ſans être bas, conviendroit davantage, qu'un ſtile ſi relevé au ſujet que traite M. de la Bruyere. Ce n'eſt pas dans les ſimples portraits que les habiles Peintres s'abandonnent à la vivacité de leur imagination. Ils choiſiſſent leurs attitudes, & penſent ſeulement à bien colorier les perſonnes qu'ils repreſentent, & à les faire reſſembler. Ils réſervent les coups hardis, les emportemens & la fureur, pour ainſi dire, qui leur eſt commune avec les Poëtes pour les grands deſſeins & pour l'Hiſtoire.

Perſonne avant M. de la Bruyere (dit M. Ménage) *n'avoit trouvé la force & la juſteſſe d'expreſſion qui ſe rencontrent, dans ſon Livre.* En vérité M. Ménage nous auroit fait plaiſir de nous

marquer les endroits du Livre de M. de la Bruyere où cela se trouve : en récompense on lui montreroit au double où cela ne se trouve point. Mais c'est bien gratuitement & sans y penser, que M. Ménage vient nous dire, qu'avant M. de la Bruyere, personne n'a trouvé la force & la justesse d'expression qu'il s'imagine dans ses Caractéres. Bien auparavant cet Auteur, deux célébres Ecrivains (sans compter les autres) ont donné à leurs expressions toute la force qu'elles pouvoient souffrir en gardant la raison : ce sont Messieurs Nicole & de S. Evremont ; mais quelle comparaison de M. de la Bruyere avec ces Messieurs ? Ceux-ci revêtent leurs pensées qui sont nobles, d'expressions hardies ; mais toûjours justes, toûjours propres à leur sujet. Le sublime de leurs expressions est au niveau de leurs pensées. M. de la Bruyere qui n'a point de stile formé, écrivant au hasard, emploïe des expressions outrées en des choses trés-communes ; & quand il en veut dire de plus relevées, il les affoiblit par des expressions basses, & fait ramper le fort avec le foible. Il tend sans re-

lâche à un sublime qu'il ne connoît pas ; & qu'il met tantôt dans les choses, tantôt dans les paroles, sans jamais attraper le point d'unité, qui concilie les paroles avec les choses, en quoi consiste tout le secret & la finesse de cet art merveilleux.

M. Ménage ajoûte, que M. de la Bruyere dit en un mot, ce qu'un autre ne dit pas aussi parfaitement en six. C'est ordinairement tout le contraire ; M. de la Bruyere affectant d'entasser paroles sur paroles & pensées sur pensées sans nulle nécessité. En voici un exemple qui me tombe sous les yeux, c'est à la page 90. où il dit, que *la Pruderie est une imitation de la sagesse.* Cette pensée est si claire, qu'elle ne demande point d'être éclaircie par des comparaisons tirées de je ne sai où : Cependant voïons quels tours & quels détours M. de la Bruyere prend pour nous faire comprendre ce qui n'a pas la moindre ombre de difficulté. *Un Comique* (dit-il) *outre sur la Scene ses Personnages : Un Poëte charge ses descriptions : Un Peintre qui fait d'aprés nature, force & exagére une passion, un contraste, des attitudes ; & celui qui copie, s'il ne mesure au compas les grandeurs*

& les proportions, grossit ses figures; donne à toutes les piéces qui entrent dans l'ordonnance de son tableau, plus de volume que n'en ont celles de l'original : de même la Pruderie est une imitation de la sagesse.

Outre que tout ce discours sent fort son galimatias : qui je vous prie, aprés cet exemple, peut dire de bonne foi (à moins que ce ne soit M. Ménage) que M. de la Bruyere dit en un mot, ce qu'un autre ne dit pas aussi parfaitement en six.

Mais ce qui est de beau chez M. de la Bruyere (continuë M. Ménage) *c'est que nonobstant la hardiesse de ses expressions, il n'y en a point de fausses, & qui ne rendent heureusement sa pensée.* Qu'on examine le texte qu'on vient de raporter ; & l'on verra quelle justesse il y a entre *un Comique qui outre ses Personnages ; un Poëte qui charge ses descriptions ; un Peintre qui fait d'aprés nature, force, exagére une passion, un contraste des attitudes ; un copiste qui (s'il ne mesure au compas les grandeurs & les proportions) grossit ses figures, donne à toutes les piéces qui entrent dans l'ordonnance de son Tableau, plus de vo-*

lume que n'en ont celles de l'original ; & la pruderie, qui est une imitation de la sagesse. Tout de bon, s'il y a en cela de la justesse, il faut dire que c'est une justesse qui coûte au Lecteur beaucoup de peine à ajuster.

D'ailleurs, dit-on en François, *un Peintre qui fait d'aprés nature*, pour dire, *qui peint d'aprés nature ?* En langage de peinture, dit-on, *forcer une passion, un contraste, des attitudes ?* Et le mot de *Volume* est-il bien emploïé où le place M. de la Bruyere ? Un Géometre comme lui ne devoit pas s'y tromper. *Volume* se dit des choses qui se mesurent & se pésent : Et l'on dit fort bien qu'une Statuë d'or de cent marcs, n'est pas du même volume qu'une Statuë d'argent de même poids : Mais cela ne se peut dire des figures d'un Tableau, qui bien qu'elles se mesurent, ne se pésent point que chez M. de la Bruyere. De plus on ne dit point les piéces d'un Tableau ; mais les figures d'un Tableau, le mot de *Piéces* étant réservé pour le Blason, comme M. de la Bruyere le sait ou ne le sait pas.

Ce ne seroit jamais fait si l'on vouloit

critiquer toutes ses expressions forcées, impropres & peu naturelles, qu'on veut faire passer pour des beautez & des rafinemens de langage. Est-ce parler naturellement & proprement, comme le souhaite M. de la Bruyere en plusieurs endroits de son Livre, de dire que *la véritable grandeur se laiße toucher & manier* ? Cela en bon François, & selon la raison, ne se peut dire que des choses corporelles qui se manient & se touchent. Dit-on en bons termes, *jetter de la profondeur dans des Ecrits ?* M. de la Bruyere le dit page 45. Mais le bon sens & l'usage ne le disent point. Dire comme M. de la Bruyere page 173. en parlant des gens qui ne sauroient garder leur secret, *qu'on voit au travers de leur poitrine, qu'ils sont transparens* : N'est-ce pas là outrer ses expressions ? Ne suffisoit-il pas d'avoir dit : *Ils ne remüent pas les lévres, & on les entend; on lit leur secret sur leur front & dans leurs yeux.*

Je doute fort (ajoûte M. Ménage) *que cette maniére d'écrire soit suivie.* Et pourquoi non ? Combien de pauvres Peintres copient tous les jours de mé-

chans originaux. Néanmoins j'accorde à M. Ménage, que jamais personne de bon goût n'imitera le méchant stile de M. de la Bruyere.

M. de la Bruyere est merveilleux (dit M. Ménage) *à attraper le ridicule des hommes & à le déveloper.* Il devoit dire plûtôt, à l'enveloper. Car M. de la Bruyere, à force de vouloir rendre les hommes ridicules, fait des sphinxs & des chiméres qui n'ont nulle vrai-semblance.

M. Ménage, tout entêté qu'il est de son M. de la Bruyere, est contraint de reconnoître que ses portraits sont un peu chargez. Il fait la petite bouche, & n'ose dire (comme il est vrai) que ses portraits sont trop chargez & si peu naturels, que la plûpart ne conviennent à personne.

Quand on peint de fantaisie, on peut charger ses portraits & s'abandonner à ses imaginations: mais quand on peint d'aprés nature, il faut copier la nature telle qu'elle est. Outre que M. de la Bruyere travaille plus en détrempe qu'à l'huile; qu'il n'entend pas les divers tons ni l'union des couleurs; & que d'ordinaire ses Tableaux ne sont que

croquez, il a encore le malheur, ne ſachant pas deſſiner correctement, qu'il *ſtrapaſonne* ſes figures, & en fait des groteſques & des monſtres.

Mais (dit-on) c'eſt que M. de la Bruyere travaille de fantaiſie, qu'il n'a perſonne en vûë, & qu'il ne penſe qu'à repréſenter des Fantômes. Je réponds hardiment que cela n'eſt point vrai Et quoique M. de la Bruyere ait nié le fait avec déteſtation, il ne peut en homme d'honneur déſavoüer le portrait qu'il a fait de Santeüil, ſous le nom de *Theodas*. S'il reconnoît ce portrait pour être celui de Santeüil, comme il faut qu'il le reconnoiſſe, ou qu'il nous prenne pour des Gruës : Il ſera obligé d'en reconnoître encore plus d'une douzaine, & aprés ceux-là tous les autres qui ne ſe ſont pas rencontrez fortuitement au bout de ſon pinceau (comme il tâche de le faire croire) mais qu'il a peint de deſſein formé.

Ce qui eſt vrai (& c'eſt par là qu'en bon Chrérien il prétend eſquiver le menſonge) c'eſt que ſes portraits ne ſont pas entiérement d'aprés nature, y aïant mêlé ſes propres imaginations.

Mais c'eſt en cela qu'il a grand tort : car comme il n'y a point d'homme qui n'ait deux côtez, l'un bon & l'autre mauvais, il auroit moins offenſé les gens de les faire voir tous entiers de ces deux côtez, que de ne prendre que le mauvais, & le charger encore d'un ridicule extraordinaire de vices empruntez.

Menalque, par exemple, a des abſences d'eſprit, qui lui font faire de fauſſes démarches : c'eſt un défaut, je l'avoüe ; mais un défaut qui peut être effacé par les bonnes qualitez de Menalque. Cependant M. de la Bruyere, pour faire valoir ſes Caractéres, charge Menalque de tout ce qu'on ſe peut imaginer de plus extravagant & de moins croïable. Les gens qui ne connoiſſent Menalque que ſelon les idées de ce Peintre qui ſe joüe, tiennent Menalque pour le Roy des petites Maiſons. Ainſi le faux Menalque ſubſtitué dans l'eſprit des gens au véritable Menalque, deshonore celui-ci, & laiſſe une tache honteuſe dans ſa Maiſon qui eſt illuſtre. Ce que je dis de Menalque, ſe peut dire de tous les autres qu'il a plû à M. de la Bruye-

re de barboüiller de ses vilaines couleurs.

M. de la Bruyere à l'entrée de son Livre page 5. prie le Lecteur, *de ne point perdre son titre de vûë, & de penser toûjours que ce soit les Caractéres des mœurs de ce siécle qu'il décrit.* J'ai suivi avec exactitude cet avis de M. de la Bruyere : mais j'ai trouvé qu'à le suivre, on se trouve souvent dans des païs perdus ; & qu'il faudroit retrancher un tiers du Livre de M. de la Bruyere qui n'apartient point à son dessein. Au lieu d'augmenter cet Ouvrage, il devoit le reserrer, & s'en tenir aux Caractéres de ce siécle, sans extravaguer parmi cent choses qui ne distinguent point nôtre siécle des autres siécles ; mais qui sont de tous les tems. En effet, ce qu'il dit de la mort, de la beauté, de l'agrément & de choses semblables, est tout-à-fait hors d'œuvre.

Souvent il fait le mystérieux où il n'y a point de mystére. Ainsi à la page 468. pour nous faire comprendre ce qui se comprend assez de soi-même, que *l'esprit de discernement est la chose du monde la plus rare* ; il exagére

& prononce d'un ton de Prophete cette belle Sentence : *Aprés l'esprit de discernement, ce qu'il y a au monde de plus rare, ce sont les diamans & les perles.* Les gens de Village admirent cet endroit, comme un de ces beaux tours que M. de la Bruyere sait donner à ses pensées : cependant ce n'est qu'un renversement de pensée enchassée dans un pur *galimatias.* Car il n'est point vrai que les diamans & les perles soient des choses trés-rares, & si rares, qu'il n'y ait que l'esprit de discernement qui soit plus rare : ce qu'il faudroit suposer, pour soûtenir la pensée de M. de la Bruyere, & la rendre raisonnable. Les diamans & les perles à la vérité sont précieuses ; mais pour rares, il y a mille choses en France & ailleurs plus rares que les perles & les diamans ; & l'on trouveroit à Paris dix boisseaux de diamans & de perles, plûtôt que dix ou douze feüilles de papier de la Chine. Ainsi les perles & les diamans étant des choses assez communes, quoique de grand prix, il faut que M. de la Bruyere concluë, malgré qu'il en ait, à s'en tenir au bon sens, *que le discernement n'est pas la chose du monde la plus rare,*

M. de la Bruyere a le don de se contredire, & de ne s'entendre pas lui-même : Cela paroît dés l'entrée de son Livre à la page 11. Il parle en faveur de l'Antiquité, & étale cette pensée communément reçûë, que les Anciens ont tout dit ; qu'on vient aujourd'hui trop tard pour dire des choses nouvelles. *Tout est dit* (s'écrie M. de la Bruyere) *& l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, & qui pensent sur ce qui concerne les mœurs ; le plus beau & le meilleur est enlevé ; l'on ne fait que glaner aprés les Anciens.* Tout est bon jusques-là : mais comme si M. de la Bruyere se repentoit de sa proposition, il joint aux Anciens ce qui gâte tout, *les habiles d'entre les Modernes.* Car par là il égale les Modernes aux Anciens ; & fait voir, puisqu'il y a des Modernes aussi bien que des Anciens, aprés lesquels on peut glaner, que les Anciens n'ont pas tout dit, ni enlevé tout ce qu'il y a de plus beau & de meilleur dans la Morale. Mais le fin de cette judicieuse contradiction est, que M. de la Bruyere a voulu se précautionner contre les reproches qu'on auroit pû lui faire, de

n'être pas un Auteur tout nouveau. C'est donc pour se faire honneur, qu'il introduit contre sa maxime, des Modernes habiles, aussi inventifs dans la Morale que les Anciens.

On lui céde cét avantage, & on pouroit bien montrer qu'il y a des maximes dans sa Morale qui sont de son invention : Mais il est tems de finir ; & si j'avois sû que M. de la Bruyere étoit déja mort, quand je fis la Critique de son Livre, que je suprime, je ne me serois pas donné la peine d'écrire : Car quel avantage y a-t-il de s'attaquer à un mort, qui ne pouvant répondre, ne sçauroit éclaircir nos doutes, ni résoudre nos difficultez.

On voit par le Livre de M. de la Bruyere, que plusieurs l'ont averti de ses défauts ; mais qu'il ne l'a pas trouvé bon. Il disoit d'un air dédaigneux quand on lui en parloit : *Si les beaux Esprits n'aprouvent pas mon Ouvrage ; il me suffit qu'il soit aprouvé par les bons Esprits & les Gens de bon sens.*

Il seroit souhaitable qu'il nous eût dit, ce qu'il entendoit par de beaux esprits : Car je mets en fait que les véritables beaux esprits sont de fort bons

eſprits ; quoique les bons eſprits & les gens de grand ſens ne ſoient pas toûjours beaux eſprits. Et c'eſt peut-être là un des Caractéres qui diſtingue plus le ſiécle préſent des autres ſiécles. Les plus beaux eſprits que nous aïons eus depuis cent ans ; comme Galilée en Italie, Grotius en Holande, Bacon & Digby en Angleterre, Décartes, Gaſſendi, & pluſieurs autres en France, étoient tous de trés-bons eſprits. La preuve s'en trouve dans leurs Ecrits, où le beau & le bon ſont heureuſement alliez enſemble. Il y a donc aparence que par beaux eſprits, M. de la Bruyere entend les eſprits ſuperficiels.

Je n'ai garde de dire que ceux qui aprouvent le Livre de M. de la Bruyere, ſoient des eſprits de cette trempe ; mais je peux bien aſſurer que ce ſont, ou des gens qui liſent les Livres ſuperficiellement & ſans examen, ou que ce ſont des perſonnes qui ſe trouvent dans l'obligation de loüer M. de la Bruyere.

Le P. Bouhours l'a élevé juſques aux nuës, le rengeant entre les Auteurs célébres qui ont fourni à ſon Recuëil de Penſées choiſies. Cela s'eſt fait je croi autant

autant par politique qu'autrement : Mais à tout prendre, je ne pense pas que jamais le P. Bouhours ait loüé absolument M. de la Bruyere ; car si M. de la Bruyere est un excellent Ecrivain, il faut dire que toutes les régles du P. Bouhours sont fausses : ce que ce Pere ne croit pas, ni moi non plus.

M. l'Abé Fleury (dit-on) a loüé M. de la Bruyere dans son discours d'entrée à l'Académie ; & l'a presque comparé aux bons Auteurs de l'Antiquité. J'ai un singulier respect pour M. l'Abé Fleury. C'est un excellent homme, & un Ecrivain aussi judicieux qu'il est docte : mais il m'est un peu suspect en ce lieu-ci. L'honnêteté dont il fait profession, l'a obligé de loüer avec quelqu'excés M. de la Bruyere, dont il prenoit la place à l'Académie ; outre que cette illustre Assemblée exige de ses Candidats cet encens, comme une espéce de tribut qu'ils doivent à la mémoire des Prédecesseurs, qui leur ont fraïé le chemin à l'immortalité.

M. Ménage, comme nous l'avons vû, a donné un grand relief aux Caractéres de M. de la Bruyere ; mais ce M. Ménage disoit bien des choses sans ré-

flexion : Ses *Menagiana* le témoignent assez. Il loüe & blâme d'ordinaire, plûtôt ce semble, pour parler & ne pas demeurer court, que pour blâmer & loüer avec jugement, & la balance à la main.

On ajoûte, que Messieurs de l'Académie Françoise ont assez témoigné leur estime pour M. de la Bruyere & pour ses Ouvrages, en le recevant dans leur Corps. Si ces Messieurs l'avoient choisi, cela diroit quelque chose : Car bien que M. de la Bruyere dise dans son Discours à l'Académie, qu'il n'a *emploïé aucune médiation pour y être reçû que la singularité de son Livre* ; comme il dit le contraire dans ses Caractéres, & qu'il avoüe que ç'a été par la faveur du Prince, qui s'étant déclaré, a fait déclarer les autres ; je m'en tiens à cette parole, qui étant la premiére qui lui soit venuë à la pensée, doit être la meilleure selon les régles.

M. de la Bruyere dit, que deux Libraires ont plaidé à qui imprimeroit son Discours à l'Académie ; & qu'enfin Messieurs de l'Académie ont voulu, malgré les opositions, que cette piéce fût imprimée, comme toutes les autres

de la même nature. Certainement Messieurs de l'Académie Françoise aïant reçû M. de la Bruyere, ont dû faire imprimer son Discours : car de le suprimer, ç'auroit été se condamner eux-mêmes, & blâmer leur élection. Mais ce trait de prudence non plus que le debat des Libraires, ne donnent ni sel ni sauce à la piéce d'éloquence de M. de la Bruyere, qui est une piéce trés-insipide, aussi bien que l'ennuïeuse Préface qui s'y trouve attachée. Tout ce que M. de la Bruyere y dit contre Theobalde ne fait que confirmer le jugement de ce Critique, qui avoit dit à cœur ouvert en parlant du Discours de M. de la Bruyere : *Je viens d'entendre une grande vilaine Harangue de l'Auteur des Caractéres, qui m'a fait bâiller vingt fois, & qui m'a ennuïé à la mort.*

Pour moi je ne suis point de ceux qui blâment M. de la Bruyere à tous égards ; ni de ceux aussi qui le loüent sans réserve. J'estime toutes les bonnes choses qu'il a tirées de nos bons Auteurs ; mais je n'estime pas la maniére dont il les a mises en œuvre. J'aurois mieux aimé qu'il nous les eût don-

nées tout bonnement comme il les a prises, que de les avoir obscurcies par son jargon, prétendant les faire passer pour des choses de son invention & d'une fonte nouvelle. Je loüe la bonne intention qu'il a euë de réformer les mœurs du siécle présent, en découvrant leur ridicule; mais je ne saurois aprouver, qu'il cherche ce ridicule dans sa propre imagination, plûtôt que dans nos mœurs mêmes; & qu'outrant tout ce qu'il représente, il fasse des portraits de fantaisie, & non des portraits d'aprés nature, comme le sujet le demande. Je fais cas des régles de bien écrire, que M. de la Bruyere débite dans ses Caractéres; mais je ne puis souffrir qu'il viole ces régles qui sont du bon sens, pour suivre le déréglement d'un génie capricieux; & que par dessus tout, il veüille faire passer ce déréglement, pour un sublime, qui n'est connu ni goûté que des esprits les plus grands & les plus rares. En un mot, je louë le dessein de M. de la Bruyere, qui est hardi & trés-hardi, & dont le Public pouroit tirer quelqu'utilité: Mais je dis, sans façon, que ce dessein n'est pas

exécuté de main de maître ; & que l'entrepreneur eſt bien au deſſous de la grandeur de ſon entrepriſe.

Antiſtenes bene vale.

METODE POUR LIRE L'HISTOIRE.

CELUI qui prétend, Monſieur, vous aprendre toute l'Hiſtoire dans le peu de tems que vous me marquez, n'a pas envie, je croi, de tenir tout ce qu'il vous promet. Cela ſurpaſſe ſes forces, & celles de tous les Maîtres du monde : A peine toute la vie d'un homme, quoique trés-longue, y peut-elle ſuffire. J'avoüe néanmoins qu'il y a des voies abrégées pour y parvenir, & que les métodes peuvent beaucoup ſervir. Mais pour ce qui eſt de la métode de Bodin, qu'on vous propoſe de lire d'abord, je ſuis perſuadé par ma propre expérience, que cet Ouvrage eſt plus propre aux gens déja fort avancez dans la connoiſſance de

l'Hiſtoire, qu'aux perſonnes comme vous, qui n'ont pas encore commencé

Bodin n'eſt pas le ſeul qui dans le dernier ſiécle s'eſt formé un ordre pour lire l'Hiſtoire utilement, d'autres encore plus habiles ont travaillé à digérer cet ordre, & à le rendre facile dans l'uſage. Comme nous n'avons guéres d'eſprit plus net, plus judicieux & plus éclairé en cette matiére que Sigonius, auſſi la métode qu'il nous a donnée au commencement de ſes Oeuvres, qu'on apelle Critiques, me ſemble la meilleure. Je trouve ſeulement qu'il entre-coupe trop les Auteurs, & renvoïe trop ſouvent de l'un à l'autre.

Sur cet ordre de Sigonius, je m'en ſuis preſcrit un autre plus ſimple, & ſi j'oſe dire, moins confus : Auſſi n'eſt-il pas ſi ample ; mais il eſt ſuffiſant, en ce qu'il ne laiſſe aucun des bons Auteurs, & les propoſe à lire les uns aprés les autres, ne les entre-mêlant point, ſi ce n'eſt pour remplir des interruptions qu'on ne peut remplir autrement ; ou bien pour donner des connoiſſances néceſſaires qui ne ſe trouvent point ailleurs.

J'ai seulement observé de commencer par ceux qui conduisent leur narration moins avant, de les lire tous entiers, & de venir enfin aux autres qui les suivent immédiatement ; parce que le dernier vous remet à l'esprit, ce que vous avez lû dans le premier, & il vous aprend des choses nouvelles qui vous sont confirmées par celui que vous prenez aprés lui. Ainsi dans l'Histoire Grecque, vous vous rafraîchirez la mémoire de ce que vous aurez déja lû, quand aprés Hérodote, Thucydide & les sept Livres de l'Histoire Grecque de Xenophon, vous reprendrez les dix derniers Livres de Diodore, qui répéte la plûpart des choses que ces trois premiers ont dites, & pousse encore son Histoire jusques bien avant dans celle des successeurs d'Alexandre & de l'Empire Romain.

Vous le ferez même avec bien plus de soulagement & de plaisir, à mon avis, que si incontinent aprés avoir lû dans Hérodote la Descente de Xerxes, vous alliez prendre la même narration dans Diodore; & l'aïant finie, vous recouriez à la Guerre du Peloponese dans Thucydide, puis la reveniez voir dans Diodore,

dore, pour le quitter derechef & retourner à Xenophon, & de Xenophon à Diodore, pour rejoindre ce qu'il a écrit depuis la Bataille de Mantinée.

Je tiens que nôtre memoire ne se confirme pas si bien en lisant une même chose coup sur coup, dans deux ou trois Auteurs, comme si aprés l'avoir lûë dans l'un, vous y continuez la lecture d'autres événemens, & que vous veniez ensuite à reprendre les premiers dans un nouvel Auteur, aprés un notable intervale. Il faut pourtant excepter Plutarque, lequel vous ne devez pas lire tout d'une suite; mais prendre les Vies des Hommes Illustres qu'il a écrites, selon que vous verrez que ces Personnages font partie de l'Histoire vous que allez lire, ou que vous avez déja lûë.

Il y a encore quelques piéces singuliéres qui doivent être enchassées en vôtre lecture, selon que vous le jugerez plus à propos; & il semble qu'Appian ait eu dessein que l'on se servît en cette façon de ce qu'il nous a laissé.

J'ai fait cette digression, pour rendre raison en quelque maniére de l'ordre que je me suis prescrit à moi-même,

& que je vous propoſe pour vôtre inſtruction ; à quoi j'ajoûterai, qu'avant d'en venir aux Auteurs qui traitent les choſes tout au long, il eſt néceſſaire de prendre un abregé de l'Hiſtoire juſqu'à un certain période, puis lire tous vos Auteurs particuliers, juſqu'à ce qu'ils vous y aïent conduit : & quand vous y ſerez parvenu, vous reprendrez le même abregé, ou un autre, qui vous récapitulera tout ce que vous aurez lû dans les Auteurs particuliers.

Mais comme il eſt impoſſible que vous tiriez du plaiſir de l'Hiſtoire, ni même que vous l'entendiez, ſi vous ignorez le tems & les lieux où le tout s'eſt paſſé, ne vous y appliquez point ſans la connoiſſance de la Géographie & de la Chronologie. Pour celle-ci vous en aprendrez aſſez dans le *Rationarium Temporum* du Pere Petau, & dans la Chronologie qui eſt à la fin du ſecond volume de ſon Ouvrage *de Doctrina Temporum.* J'eſtime d'autant plus ce Livre, que ſa Chronologie eſt la plus ſûre & la plus nette que j'aïe encore vûë ; & qu'il ſe trouve dans ce même volume pluſieurs Queſtons de Chronologie auſſi

agréables qu'elles ſont utilles. Le *Rationarium* ſeul pouroit ſuffire ; mais la Chronologie vous donnera les choſes plus exactement rangées.

Quant à la Géographie, l'introduction de Cluverius, avec les Tables de Ptolomée & de Bertius, vous peuvent donner autant de connoiſſance qu'il en faut. Cependant je vous conſeillerois de commencer cet étude par Strabon, qui eſt un excellent Auteur ſi vous n'aimez mieux en remettre la lecture aprés celle de l'Hiſtoire, parce que Strabon raporte tant de particularitez, qu'il paroît ſouvent ennuïeux à ceux qui n'ont pas la connoiſſance de l'Hiſtoire générale.

Encore ce mot d'avis pour la Chronologie. En cette ſcience, on apelle Epoque, un événement remarquable, d'où l'on commence à compter les années dont on ſe ſert pour régler la datte des tems. Ainſi l'Epoque des ans de Jeſus-Chriſt, eſt ſa Nativité, & nous diſons qu'à preſent nous courons l'année 1698. de Jeſus-Chriſt.

Or dans toute la ſuite des tems juſqu'à nous, il y a quatre Epoques principales. La premiere eſt celle de

la Période Julienne, inventée par Scaliger, avec une utilité si évidente, qu'elle a été aprouvée par le P. Petau, qui d'ailleurs a tant écrit contre lui. La seconde est celle des Olympiades destinée particuliérement à l'usage de l'Histoire Grecque, & à la suputation de ses années. La troisiéme Epoque se prend de la fondation de Rome, de laquelle se sont principalement servis les Romains: Et la quatriéme, la Nativité de Jesus-Christ, propre aux Chétiens.

Vous serez sans doute étonné de voir, que je ne m'arrête point à l'Epoque de la Création du Monde; mais vous le devez être encore davantage, quand vous saurez que le Commencement de la Periode Julienne se prend 730. ans avant la Création du Monde Je m'expliquerai une autrefois plus au long sur ce Paradoxe; cependant voïez ce qu'en dit le P. Petau dans le huitiéme Chapitre du septiéme Livre, & dans le premier du neuviéme *de Doctrina Temporum.*

Quant aux Olympiades, & à la Fondation de Rome, il n'y a que vingt-deux ans de l'un à l'autre: Car

les Olympiades furent instituées en l'an 3938. & Rome fut bâtie en 3960. de la même période.

Outre ces quatre Epoques générales, vous en trouverez encore de particuliéres dans chaque Etat & chaque Nation, que vous pourez remarquer de vous-même.

Pour vous conduire donc sans confusion, & vous affermir la mémoire dans l'ordre des tems ; voici à peu prés comment vous devez vous y comporter.

Quand vous lirez un Auteur, vous aurez soin de vous informer de tout ce qui se peut savoir de sa vie & de sa condition ; & vous marquerez sur vôtre Journal le tems auquel il a vécu. Ensuite, quand vous serez entré dans sa narration, voïez quelles actions il raconte, & en quel tems elles sont arrivées. Si c'est avant les Olympiades, marquez au haut de la page l'année de la Periode Julienne, sous laquelle le P. Petau aura rangé ce que vous lirez, & marquez-le de cette façon, *Periode Julienne* 3500. ou un autre nombre : Si c'est depuis les Olympiades, vous y ajoûterez les an-

nées des Olymiades : Et si c'est depuis la Nativité de Jesus-Christ, vous y ajoûterez encore l'année de Jesus-Christ. Le Pere Petau a continué le nombre des Olympiades jusqu'à la fin de sa Chronologie ; mais je ne voudrois pas m'en servir passé la naissance de Jesus-Christ. Je ne me servirois pas non plus de celles de la Fondation de Rome, aprés la ruine d'Augustule par Odoacre ; car c'est là que se termine la durée de l'Empire Romain ; & depuis ce tems-là, vous ne devez plus vous arrêter à d'autre Epoques générales, qu'à celle de la Periode Julienne, & à celle de Jesus-Christ.

Tout cela posé pour la Chronologie ; il reste seulement à vous avertir que vous ne devez prendre pour guide qu'un seul Auteur, & que celui-là doit être le Pere Petau. Que si vous trouvez dans vôtre lecture quelque chose qu'il n'ait pas remarqué, vous pourez avoir recours à la Bibliotéque Historiale de Nicolas Vignier, qui contient bien des particuliaritez : mais raportez tant que vous pourez le tout aux années du Pere Petau.

Aprés ces préparatifs, je diviſe toute l'Hiſtoire en trois, la Sainte, la Grecque & la Romaine. Et pour vous donner une idée générale de toute l'Hiſtoire, je vous conſeille de prendre l'Epitome de Turſelin; ou ce qui me ſemble le meilleur, le *Rationarium* du P. Petau. Vous y lirez juſqu'à la Fondation de Rome; & quand vous y ſerez parvenu, vous viendrez au particulier de l'Hiſtoire Sainte compriſe dans la Bible, & dans les Antiquitez Judaïques de Joſephe & d'Egeſipus. Mais avant que de venir à ces Livres, liſez ce que Sigonius a écrit *de Republicâ Hebræorum*; & commançant la Bible, aïez ſous les yeux la Deſcription de la Terre-Sainte par Adrichomius, donnée au Public par le Pere Gaur.

Outre les Epoques générales dont je vous ai déja parlé, vous pouvez encore vous ſervir de celles qui ſont particuliéres à l'Hiſtoire Sainte; Savoir, de la Création du Monde, de la ſortie d'Egypte, de la Fondation du Temple, de la captivité en Babylone, & des années qui précedent la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Vous vous

servirez de toutes ces Epoques particuliéres, ou vous prendrez seulement celles qui vous plaira ; & même quand vous serez dans l'Histoire des Rois, vous y pourez ajoûter les années du régne de chacun & celles de son âge.

Aprés l'Histoire Sainte, suit la Grecque. La préparation que je vous conseille d'y aporter, c'est de mettre devant vous la Carte de la Gréce de Nicolas Samson. Vous lirez dessus la Description qu'en a faite *Ubbo Emmius*, & celle de Pausanias. Vous passerez de-là au Traité du même *Ubbo*, touchant les principales Républiques de Gréce. Vous verrez pareillement ce qu'a fait Sigonius de celles d'Athenes, & de Lacedemone, avec ce qu'il y a joint des tems de ces deux Peuples.

Ensuite, vous prendrez les cinq premier Livres de Diodore de Sicile ; & quand vous en aurez fini la lecture, vous aurez recours à la Vie de Thesée dans Plutarque. Au commencement de cette vie, vous marquerez sa naissance, qui fut en l'an 3455. de la Periode Julienne. Cet exemple vous servira pour réduire toutes les choses

ſelon leurs années, jugeant des inconnuës par celles dont aurez connoiſſance; & vous ſuivrez cette Vie de page en page, marquant les années de la Periode & celle de l'âge de Theſée, ſelon que les choſes dont il eſt parlé le requerront. Ainſi quand vous viendrez à l'endroit où il eſt dit que Theſée envoïa en Créte, & défit le Minotaure, vous mettrez au haut de la page *Period. Jul. 3483. ætat. Theſ.* 28. L'année ſuivante Theſée parvint à la Couronne, & là vous ajoûterez l'année de ſon Régne.

Aprés la Vie de Theſée, liſez celle de Licurgue, enſuite celle de Solon, puis l'Hiſtoire d'Herodote; & quand vous ſerez à la fin de ſon ſixiéme Livre, vous lirez les Vies de Miltiades, de Themiſtocles, d'Ariſtides, de Pauſanias & de Cimon dans Æmilius probus; & les Vies des mêmes Themiſtocles, Ariſtides & Cimon dans Plutarque.

Cela fait, continuez Herodote; & aprés l'avoir achevé, liſez Thucydide: mais n'entreprenez point ſa lecture que vous n'aïez lû la Vie de Pericles dans Plutarque. Enſuite de Thucydide, voïez dans Æmilius Probus les Vies

d'Alcibiade, de Trasibule, de Conon, d'Iphicrates, de Cabrias, de Thimothée, d'Agésilas, de Pelopidas & d'Epaminondas. Relisez encore les Vies d'Alcibiade, d'Agesilas, de Pelopidas & d'Epaminondas dàns Plutarque; & de-là venez aux sept Livres de l'Histoire Grecque de Xenophon. Aprés passez aux six Livres de la Guerre du jeune Cyrus contre son frere Artaxerxes dans le même Xènophon. Lisez aussi la Vie de Datame dans Probus, celles d'Artaxerxes, de Dion, de Timoleon, de Demostene & d'Alexandre dans Plutarque; & aprés celles-ci, voïez l'Histoire de Quinte-Curce & celle d'Arrian, à quoi vous joindrez la Vie de Phocion & celle d'Eumenes dans Plutarque. Vous recommencerez ensuite l'onziéme Livre de Diodore, & continuërez jusqu'à la fin du vingtiéme. Puis vous verrez dans Plutarque les Vies de Demetrius, Pyrrhus, Agis, Cleomene, Aratus & Philopœmen, à qui l'on donne l'honneur d'avoir été le dernier des Grecs, avec lequel finit aussi l'Histoire Grecque; parce que deslors elle se confond avec celle des Romains, qui commencérent à

ſe rendre maître de la Grece.

Que ſi vous deſirez recapituler toute l'Hiſtoire Grecque (comme il eſt bien juſte) voïez ce qu'en a recüeilli *Ubbo Emmius*, depuis les premiers commencemens juſquà la Bataille de Mantinée.

Aprés l'Hiſtoire Grecque, ſuit la Romaine, dans laquelle vous trouverez encore beaucoup de ce que vous aurez vû dans les derniers tems de l'Hiſtoire Grecque.

La premiére diſpoſition que vous y devez aporter, eſt de prendre les Cartes de l'Empire Romain de Nicolas Samſon, afin que vous aïez le plaiſir de voir, comment les Romains ſont parvenus à une ſi merveilleuſe grandeur. J'y voudrois joindre auſſi les Paralelles du Pere Briet, qui vous feront entendre l'ancienne Géographie par la nouvelle, & la nouvelle par l'ancienne.

Avec ce diſcours, liſez Juſtin d'un bout à l'autre. Il vous remettra la ſuite de l'Hiſtoire Univerſelle ; & vous y verrez la jonction de la Romaine à la Grecque. Enſuite reprenez l'Epitome de Turſelin où vous l'avez laiſſé c'eſt-à-dire, à la Fondation de Rome ; & continuez cette lecture juſqu'au chan-

gement de la République en Monarchie.

Aprés cet Epitome, lisez les Vies des Romains & de Numa dans Plutarque. Puis les Fastes des Romains commentez par Sigonius, qui vous serviront beaucoup a régler vôtre Chronologie ; non pas en les lisant tout-d'un coup, mais à mesure que vous avancerez dans les tems.

Vous viendrez ensuite aux onze Livres de Denis d'Halicarnasse, à la fin duquel il y a quelques fragmens que vous raporterez en leur lieu, quand vous le trouverez dans les autres Historiens. Il y a aussi à la fin de cet Auteur quelques additions servant à l'Histoire Romaine, & une Chronologie particuliére, faite par *Glareanus* ; mais il la faut encore raporter pour les années à celle du Pere Petau.

Aprés Denis d'Halicarnasse, Historien à la vérité ennuïeux, mais nécessaire, à cause de l'exactitude avec laquelle il a écrit les premiers commencemens de Rome, vient Tite-Live, le meilleur de tous les Historiens pour la beauté du stile, & la singularité des raisonnemens. Lisez-en le premier Li-

vre, puis les Vies de Publicola & de Coriolan dans Plutarque. Et à la fin du ſixiéme Livre de Tite-Live, vous lirez la Vie de Camille.

La ſeconde Décade de cet excellent Auteur ne ſe trouvant plus, vous ſupléerez à cette perte, par l'Epitome qui nous reſte, & par la lecture de la Vie de Pyrrhus; aprés laquelle, liſez les cinq Livres que nous avons de Polybe; & quand vous ſerez au commencement du ſecond, où vous verrez la mort d'Amilcar, liſez ſa Vie & celle d'Annibal dans Æmilius Probus.

Mais avant que de laiſſer Polybe, il faut vous avertir, qu'outre les cinq Livres qui reſtent entiers de lui, nous en avons encore de trés-conſiderables fragmens, que vous devez eſſaïer de raporter en leur lieu, ſoit dans Tite-Live, ſoit dans Appian; & vous vous exercerez ainſi trés-utilement dans la ſcience de l'Hiſtoire.

Aprés avoir lû Polybe, viennent les Vies de Marcellus & de Fabius Maximus dans Plutarque; & ſi vous m'en croïez, vous y joindrez encore celles d'Agis, de Cleomenes & d'Aratus, puiſqu'il eſt aſſez ſouvent parlé des

affaires de la Gréce dans les derniers Livres de Polybe. De-là vous reprendrez le vingt-uniéme Livre de Tite-Live, & les autres jusqu'à la fin du trente-neuviéme : Puis doit suivre la Vie de Titus Flaminius dans Plutarque, avec laquelle & précédemment il n'y auroit point de danger de repasser encore une fois celle de Philopæmon, & reprendre le quarantiéme de Tite-Live, qui est ce que nous avons d'entier.

Continuez l'Epitome du quarante-sixiéme, puis lisez la Vie de Paul Æmile dans Plutarque. Et si vous voulez savoir une particularité assez notable de la miserable fin de Persée, dernier Roy de Macedoine, vous la trouverez dans la premiere & seconde Eclogue de Diodore Sicilien, qui sont un fragment du cinquantiéme Livre de son Histoire : ensuite duquel sont plusieurs autres fragmens, que vous devez raporter chacun au lieu & au tems qu'ils doivent être, comme vous le jugerez en lisant les Auteurs.

Continuez les Epitomes jusqu'à ceux du quarante-neuviéme Livre, puis lisez la Vie de Marcus Cato dans Plu-

tarque. Reprenez apres les mêmes Epitomes ; & à la fin du cinquante-uniéme, ou vous trouverez la consommation de l'Empire de Carthage, joignez-y ce qu'Appian a écrit des Guerres Puniques. Et parce que la derniére de ces guerres fut l'ouvrage du jeune Scipion, pour aprendre une singularité trés-considerable de ce Heros, voïez un grand fragment de Polybe dans les *Excerpta* que nous a donné Henry Valois.

Reprenez les Epitomes jusqu'au soixantiéme, qui est le dernier endroit où je vois qu'il soit parlé des mouvemens de Syrie ; & à mon avis, le vrai lieu d'en recapituler toute la suite ; ce que vous ferez en lisant Appian de la Guerre Syriaque, aprés quoi vous reviendrez aux Epitomes, & les lirez jusqu'au dernier.

Vous verrez ensuite la Guerre contre Jugurtha dans Saluste ; les Vies de Caïus Marius, de Sylla & de Sertorius dans Plutarque. Et aprés celles-ci, le Livre des Guerres d'Espagne dans Appian, & la Vie de Luculle dans Plutarque.

Joignez-y les Guerres Mithridatiques

dans Appian, la Vie de Marcus Crassus dans Plutarque, les Commentaires de César des Guerres des Gaules, les Vies de Pompée & de Caton d'Utique, les Commentaires de César de la Guerre Civile, & les Livres, soit d'Hirtius ou d'Oppius des Guerres d'Alexandrie, d'Afrique & d'Espagne; & enfin les Epîtres Familieres & *ad Atticum* de Ciceron; observant de remettre les dattes à toutes celles que vous pourez.

Les Commentaires de Paul Manuce sur les Familiéres vous serviront beaucoup; & pour celles *ad Atticum*, il n'y a point de meilleure impression que celle de Bosius inoctavo. Ces Epîtres vous aprendront beaucoup de particularitez de l'Histoire, & principalement celles *ad Atticum*, vous instruiront de la Guerre Civile & des sentimens qu'en avoit Ciceron; & pour connoître quel personnage étoit Atticus, l'aimer & admirer, lisez sa Vie dans Æmilius Probus,

De-là passer aux Philippiques de Ciceron. Voïez sa Vie & celle de Brutus dans Plutarque; joignez-y Appian des Guerres Civiles, & la Vie de

de Marc Antoine dans Plutarque, par la défaite & la mort duquel s'établit la Monarchie de l'Empire Romain. Et parce qu'une de ses derniéres entreprises fut la Guerre des Parthes, voïez ce qu'a écrit Appian des Guerres des Romains avec ces Peuples.

Je ne vous ai point encore parlé de Florus, parce que je l'ai considéré comme un Sophiste, qui s'est plû à faire des pointes, plûtôt qu'à nous donner des particularitez de l'Histoire. Néanmoins comme ni son stile ni ses pensées ne sont point desagréables, & qu'il finit justement au commencement d'Auguste, il me semble que c'est ici sa vraïe place. L'aïant donc lû, vous commencerez l'Histoire de la Monarchie par les Vies des douze premiers Césars dans Suetone, pour connoître leurs personnes & leur vie domestique; puis vous viendrez à Velleius Paterculus, qui est un admirable abregé de l'Histoire, depuis les premiers tems du monde jusqu'à la seiziéme année de Tibere. Aprés Velleius, vous lirez les Annales de Tacite; & parce qu'elles finissent à Neron, aux derniéres années duquel

commença la Guerre contre les Juifs par Veſpaſien, liſez cette Guerre dans Joſephe, ſi vous n'aimez mieux la joindre à ſes Antiquitez Judaïques, afin de voir tout de ſuite ce qui concerne ce peuple-là. Quoiqu'il en ſoit, vous paſſerez des Annales de Tacite; à ſon Hiſtoire, à laquelle vous joindrez les Vies de Galba & d'Oton dans Plutarque.

Cette lecture finie, venez à celle de Dion, lequel commençant aux derniers tems de la République, nous méne encore plus de deux cens ans dans la Monarchie. Mais auparavant Dion, voïez d'un bout à l'autre ſon Abbréviateur Xiphilin. Aprés Dion vient Herodien qui comprend dans ſon Hiſtoire une partie des tems dont Dion a écrit, & marque non ſeulement le changement de l'Etat de Rome, mais encore l'établiſſement de la Monarchie, & les commencemens de la corruption de ce grand Empire. Le reſte des Hiſtoriens n'eſt plus qu'une barbarie, à la vérité néceſſaire, mais peu délectable. Je ne vous en dirai rien, parce que je n'ai lû de tous ces Auteurs qu'Eutrope & Zozime, qui mé-

ritent qu'on les considére plus que les autres : car outre que ce sont des Abregez qui servent à remettre devant les yeux ce qui est épars dans les Historiens, le premier va jusqu'a Jovian, & l'autre jusqu'à Honorius, depuis lesquels l'Empire Romain commença à se précipiter à sa ruine, par l'invasion des Gots & des Vandales.

Vous avez encore beaucoup d'autres Livres qui servent à l'intelligence de cette Histoire, comme les Commentaires de la République Romaine par Lazius, les Antiquitez de Rosinus, quelques Traitez de Lipse au deuxiéme volume de ses œuvres *infolio*, les Opuscules de César Boulanger, les onze Livres que Sigonius nous a laissez *de Jure Civium Romanorum, Italiæ Provinciarum, ac Romanæ Jurisprudentiæ Judiciis*; & sur tout la Notice de l'Empire avec la Remarque de Pancirole.

J'ai vû un Livre intitulé, *Stemmata Gentilium & Familiarum*, fait par *Ricardus Streinnius*, fort utile & agréable, pour connoître plus particuliérement les personnages que nous trouvons en l'Histoire. *Ubbo Emmius* a fait le même moins amplement,

mais avec plus de certitude que l'autre, & pour les Familles de Rome, & pour les autres Illuſtres, tant anciennes que modernes. Ces Tables Généalogiques d'*Emmius* ſont imprimées à la fin de ſa Chronologie. Que ſi vous deſirez avoir une inſtruction à laquelle il ne manque rien de ce qui regarde la connoiſſance de toutes ſortes d'Hiſtoires & d'Hiſtoriens, avec quel ordre & quelle précauſion il les faut lire, voïez le ſeiziéme Livre de la Biblioteque de Poſſevin; les choſes y ſont traitées ſi amplement, qu'il y a plus à retrancher qu'à ajoûter, cet Auteur s'étouffant plus par l'abondance, qu'il ne languit par la diſette.

REFLEXIONS

Sur six Loix fondamentales de l'Académie degl'Intronati *de Sienne.*

MOnsieur Pellisson dans l'Histoire de l'Académie Françoise, témoigne qu'il avoit lû autrefois avec plaisir, que l'Académie *degl'Intronati* de Sienne, se contenta d'établir en sa naissance six Loix fondamentales fort courtes.

I. Orare. I. Prier.
II. Studere. II. Etudier.
III. Gaudere. III. Se réjoüir.
IV. Neminem lædere. IV. N'offenser personne.
V. Non temerè credere. V. Ne pas croire legérement.
VI. Te mondo non curare. VI. Laisser dire le monde.

I.

Orare, Prier : ce n'est pas à dire

psalmodiere comme des Chanoines ; ou faire Oraison comme des *Camaldoli*; mais contempler les choses supérieures ; & consulter dans le fonds de nôtre esprit. la Sagesse éternelle qui y préside & nous éclaire.

Les Païens même ont bien conçu qu'il y avoit un Dieu, qu'il faloit soliciter par des priéres, afin d'être assisté d'un certain génie qui fait concevoir les grands desseins, donne la forme aux pensées, l'ornement & la grace au discours. Aussi Homere, le plus excellent des Poëtes profanes, & grand imitateur du stile de Moïse, se tourne vers Dieu, & l'invoque dés l'entrée de son Poëme : ce qui a servi depuis, & sert encore aujourd'hui de modéle aux Poëtes héroiques.

Platon qui s'étoit formé sur Homere, tenoit les yeux de l'esprit attachez sur la Divinité, la solicitoit par la méditation & la priére de répandre sur lui les lumiéres, qui l'ont fait apeller le Divin Platon. Les Stoïciens, qui s'apuïoient si fort en toutes choses sur leurs propres forces, se tournoient neanmoins vers Dieu ; persuadez que c'est par la contemplation de la Di-

vinité qu'on parvient à la perfection de la Philosophie. Seneque croïoit que c'étoit par nôtre propre vertu que nous nous élevions à Dieu : mais il croïoit aussi que Dieu nous tendoit la main pour nous élever à lui, & qu'enfin nous ne pouvions pas être bons, sans l'assistance & la presence de Dieu. *Non sunt Dii fastidiosi, non invidi : admittunt & ascendentibus manum porrigunt. Miraris hominem ad Deos ire ? Deus ad homines venit. Nulla sine Deo mens bona est.*

C'est toute autre chose dans l'Eglise qui est l'Ecole de la verité & de la lumiere, que dans le Paganisme où ne régnent que le mensonge & les ténébres. Tous nos Philosophes Chrétiens se sont attachez à la Divinité par la priére & par la contemplation ; & comme l'a dit un d'entr'eux, *Il n'est pas plus vray que les enfans tirent leur subsistance du sein de leurs meres, qu'il est vrai que les contemplatifs tirent leur subsistance spirituelle du sein de Dieu.*

Cette vérité a paru dans tous les siécles ; mais jamais persone ne l'a renduë plus sensible que le Philosophe moderne, qui a fait voir dans la recherche de la vérité, *Que nous ne sommes point*

nôtre lumiere à nous-même ; que les corps qui nous environnent ne peuvent nous éclairer ; que les intelligences mêmes, ne contenant point dans leur être la raiſon qui les rend ſages, ne peuvent communiquer cette raiſon à nôtre eſprit : que la Sageſſe Eternelle eſt la ſeule lumiére des Anges & des Hommes, & la ſeule raiſon univerſelle des eſprits : Ce qui établit invinciblement la néceſſité de la contemplation & de la priére.

II.

L'exercice ordinaire *de gl'Intronati*, c'eſt l'Etude ; & avec raiſon, puiſqu'ils font profeſſion de ſciénce & d'érudition. La contemplation ſeule ne ſuffit pas pour être ſavant. Il y a des choſes qui ne s'aprennent qu'à force d'étude, comme ſont les Langues, les principes des Sciences, les Loix & l'Hiſtoire.

L'étude doit être attentive & aſſiduë. Il y a toûjours quelque choſe à reprendre tandis que nous ſommes au monde ; & c'eſt par l'attention de l'eſprit que nous aprenons les choſes, & qu'elles s'impriment dans la mémoire. L'exercice conſerve ce que nous ſavons déja, & nous diſpoſe à aprendre avec plus de facilité des choſes nouvelles.

Un

Un homme de Lettres doit être fort universel, & ne doit point mettre d'enseigne à sa porte. *Les vrais honnêtes gens ne veulent point d'enseigne. Ils ne sont point apellez Poëtes ni Géométres. On ne les devine point. On ne s'aperçoit point en eux d'une qualité plûtôt que d'une autre, hors de la nécessité de le mettre en usage. L'homme est plein de besoins. Il n'aime que ceux qui peuvent les remplir. Il faut donc un honnête homme qui puisse s'accommoder à tous nos besoins.*

Néanmoins il y a des connoissances qu'il faut acquérir plûtôt que d'autres, eu égard au génie & à la trempe d'esprit d'un chacun, à son état & à sa condition. On ne réüssit ordinairement que dans les études pour lesquelles on a de l'ouverture & du génie ; & c'est de ces études dont il faut faire son capital. Il ne faudroit pas même prendre d'emploi qui n'eût raport à ce genre d'étude. Mais c'est un malheur que la fortune & de petits intérêts de famille broüillent tout ; le Jurisconsulte est fait Architecte ; le Peintre professe la Médecine ; ainsi personne n'est à sa place.

Il faut ſur tout qu'un homme ſache ſon métier : Car il eſt honteux qu'on diſe de nous, que nous ſavons tout, excepté ce que nous devons ſavoir. Mais il ne faut pas auſſi être ſi reſerré dans ſon métier, qu'on ne ſache rien davantage. Il ſeroit honteux à un Magiſtrat de ne ſavoir rien du tout que la Juriſprudence ; & paſſé cela n'être qu'une bête. M. le Chancelier Seguier, M. de Peireſch Conſeiller d'Etat, M. Bignon Avocat Général, & M. le Premier Préſident de Lamoignon, qui étoient de trés-ſavans Juriſconſultes, parloient parfaitement bien de toutes choſes ; & faiſoient voir, en ſoutenant leur principal perſonnage avec dignité, qu'ils en ſavoient encore ſoûtenir d'autres, & par complaiſance pour leurs amis, & pour l'amour de la ſocieté civile.

Il y a des connoiſſances générales qui ſervent au commerce de la vie, & qu'il faut acquérir ſi l'on veut avoir part à ce commerce, comme de ſavoir bien parler ſa Langue, & de poſſéder au moins en gros l'Hiſtoire, les loix & les coûtumes de ſon Païs.

Il y a des connoiſſances attachées à

de certaines conditions, comme la Physique à la condition de Médecin, la Jurisprudence à celle d'Avocat. Un homme qui n'est ni Avocat ni Médecin de profession, n'est pas obligé de savoir ni la Jurisprudence ni la Médecine à fond. Il en doit seulement savoir assez pour comprendre ce que les Maîtres en disent ; & pour dans l'entretien, en parler avec connoissance de cause, & sans se méprendre.

Il y a d'autres connoissances qu'il suffit, pour ainsi dire, de saluer en passant ; mais dans lesquelles il ne faut pas s'embarquer, *Conocido si, Abarcado no.* C'est ce que M. le Cardinal du Perron disoit à l'égard de la Quadrature du Cercle, de la Multiplication du Cube, du Mouvement perpétuel, de la Pierre Philosophale & de l'Astrologie Judiciaire, qu'il tenoit un esprit pour perdu, quand il s'adonnoit avec excés à l'une de ces cinq choses ; que les jeunes gens les pouvoient étudier, mais que de s'y arrêter c'étoit être fou.

Il ne faut pas même pousser les bonnes études trop avant, de crainte que voulant trop faire, on ne fasse pas assez.

Quand on ne sait pas encore les choses, il ne faut pas négliger de s'en instruire ; & quand on les sait bien, il les faut posseder avec modestie, comme ne les possedant point ; principalement quand nôtre devoir ne demande pas que nous nous fassions valoir en cela. Le Président du Ferriere, trés-savant Jurisconsulte, étant nôtre Ambassadeur à Venise, alloit quelquefois faire des leçons de Droit Civil dans les Ecoles de Padouë. Le Roy le trouva fort mauvais, & avec raison ; parce que cela n'étoit pas de la dignité d'un Ambassadeur ; & que c'est une pédenterie de rechercher sans nulle nécessité, à faire paroître ce que l'on sait.

III.

Le troisiéme Statut *degl' Intronati*, c'est de se réjoüir, *Gaudere*. La joïe mêlée à l'étude, la soûtient & la fait durer en conservant la santé, sans laquelle il est presque impossible de faire de grands progrés dans les Sciences, qui demandent beaucoup de fatigue & d'aplication. D'ailleurs, quand un homme d'étude s'entretient dans la joie, sa conversation & ses compositions mêmes se sentant de cette agréable

diſpoſition, on s'aproche de lui, & on lit ſes Ouvrages avec plus de goût & de plaiſir. Selden, par exemple, étoit un trés-ſavant homme; mais ſon aplication infléxible aux travaux du Cabinet le rendant triſte & hériſſé, on ne ſavoit par quel côté le prendre. On ſent encore préſentement quelque peine en liſant ſes Livres, quoique trés-doctes, à cauſe de l'impreſſion qu'ils retiennent de ſon humeur ſéche & mélancolique. Galilée au contraire de gaïe humeur, & qui ſavoit donner du relâche à ſes profondes méditations, répand ſa gaïeté dans ſes Dialogues; & nous fait rire de choſes, qui ſorties d'une autre bouche que la ſienne, nous feroient froncer le ſourcil, & noirciroient nôtre humeur.

J'ai toûjours oüi dire qu'il y a trois écueils, deſquels les gens de Lettres ſe doivent garder, qui ſont la Pédenterie qui gâte les mœurs; la Myſantropie qui renverſe l'eſprit, & corrompt le goût; & l'épuiſement des eſprits, qui engendre la triſteſſe, & cauſe l'épilepſie ou d'autres maladies.

Bien des gens ſe perdent à force d'étudier, s'épuiſent & ſe rendent inutiles.

Il faut user de discrétion, & donner quelque relâche à l'esprit. Que peut faire de bien un homme accablé de travail & des infirmitez qui en sont les suites ? *Les maladies sont un principe d'erreur : elles gâtent le jugement & le sens ; & si les grandes l'altérent sensiblement, les petites y font impression à proportion.*

Les anciens Philosophes qui savoient que l'homme a besoin de divertissement, prenoient l'air, & enseignoient en se promenant dans des Jardins agréables & sous des Portiques destinez aux leçons publiques. *Les plus subtiles parties de l'air que nous respirons, entrant dans nôtre cœur, y retiennent avec le sang & le chile, le feu qui donne la vie & le mouvement à nôtre corps ; & selon leurs diférentes qualitez, elles aportent de grands changemens dans la fermentation du sang & dans les esprits animaux* ; & par conséquent dans la faculté d'imaginer, qui sert à la méditation & à la composition.

C'est pour cela que les Poëtes ont feint que les Muses habitent sur les montagnes, où régne l'air le plus subtil & le plus pur ; & c'est suivant l'inclination de

ces divines Filles, que les gens de Lettres ſe plaiſent à la campagne. Ciceron & Pline le jeune avoient leurs Maiſons de plaiſance. Le Cardinal du Perron ſe retiroit quelquefois à ſa belle Maiſon de Bagnolet ; M. d'Andilly à ſa Terre de Pompone ; M. Thevenot à Iſſy, & M. de Benſerade à Gentilly. M. de Balzac s'étoit renfermé dans le Château de ſon nom, autour duquel M. Coſtar conſeilloit aux beaux eſprits de ſon tems de bâtir comme les Partiſans bâtiſſoient autour de Chilly.

La converſation entre gens ſavans & de même inclination, peut encore beaucoup contribuer au relâchement que nous ſouhaitons. Meſſieurs de Thou & Dupuy, quoique fort apliquez à l'étude, donnoient de certains jours à des entretiens qui inſtruiſent l'eſprit en le divertiſſant. Laurent de Médicis tenoit des conférences avec Marcil Ficin, Ange Politien, Calvacante, & renouvelloit tous les ans, dans une prairie proche de Florence, le Banquet de Platon, où chacun aportoit le fruit de ſes veilles. Ce Banquet étoit ſuivi d'un autre, où l'on bûvoit du vin & des liqueurs à la ſanté des Muſes. C'eſt ainſi

qu'au commencement, les conférences de nôtre Académie Françoise, étoient suivies tantôt d'une promenade & tantôt d'une collation, pour nous aprendre que le divertissement & la belle humeur, ne doivent point être séparez des bonnes études.

On connoît des gens de Lettres, qui pour se relâcher de leurs contentions ordinaires, travaillent des mains. M. de Meziriac qui avoit une connoissance fort universelle des Sciences & des Arts, faisoit toutes sortes d'exercices suivant la saison, ou suivant la compagnie qu'il avoit. J'ai vû des savans qui se divertissoient à dessigner au craïons & à la plume, à faire des verres pour toutes sortes de lunettes, à forger & à polir des instrumens de Mathématiques, comme faisoit le fameux Ticho Brahée. M. d'Andilly cultivoit ses arbres; Barclée élevoit des plantes & des fleurs; M. de Balzac faisoit des pastilles; M. Peiresch avoit ses médailles & ses curiositez antiques; & l'Abé de Maroles ses estampes. Ange Politien chantoit des airs & joüoit du luth; & nous avons aujourd'hui un célébre Orateur qui jouë de la flute. M. Rohault

alloit de boutique en boutique voir travailler les artisans ; M. Cassandre se divertissoit à considerer les bâtimens publics, & les bons morceaux d'Architecture qui sont l'ornement de Paris.

M. Arnauld Docteur de Sorbonne, lisoit à ses heures de récréation, les Livres agréables qui lui tomboient sous les mains ; Galilée lisoit l'Arioste ; la Reine de Suede lisoit Martial ; M. de Rabutin se joüoit avec Petronne, Ovide, Catule & les autres Poëtes de belle humeur ; l'Abé de Billy faisoit des Vers Latins ; M. Grotius & M. de Valois en faisoient aussi ; Guy Patin écrivoit des Lettres à ses amis, exercice assez commun à la plûpart des Savans ; & d'autres se sont plû à composer des Traitez agréables sur des sujets bizares. C'est ainsi qu'anciennement Synesius écrivit *de Calvitio* ; que Seneque fit une Relation grotesque de la mort de l'Empereur Claudius ; & que dans ces derniers tems, Pierrius s'est avisé de faire l'Eloge de la Barbe, Holstein l'Eloge du vent Borée, Heinsius l'Eloge de l'Ane ; que Balzac a fait le Barbon Ménage la Métamorphose du Pédan.

Parasite en Perroquet, & la Requête des Dictionnaires ; Sarrasin la Pompe funébre de Voiture.

Baronius le plus obstiné de tous les hommes à ne rien relâcher de l'étude, se récréoit à regarder des fleurs ; & j'ai connu des gens, qui pour se récréer le cerveau usoient de parfums & d'essences. *Enfin il y a des secours qui sont particuliers à de certaines personnes, comme sont de certaines boissons, certaines viandes, certains lieux, certaines dispositions de corps, & quelques autres secours dont chacun doit s'instruire par sa propre expérience.*

IV.

Neminem lædere ; n'offenser personne, est la regle la plus délicate de toutes. *Je suis persuadé* (disoit un Ecrivain devenu sage à ses dépens) *qu'il ne faut jamais rien écrire contre personne ; car si on n'écrit que pour soi, c'est comme si on le pensoit. Si c'est pour le montrer à quelqu'un, il est infaillible qu'on le saura tôt ou tard. Si la chose est mal écrite, elle fera de la honte ; s'il y a de l'esprit, elle fera des ennemis. Cela est tout au moins*

inutile, s'il eſt ſecret; & dangereux, s'il eſt public.

C'eſt un méchant métier que celui de médire,
A l'Auteur qui l'embraſſe il eſt toûjours fatal,
Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal
Maint Poëte aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur trouve l'ignominie;
Et tel mot pour avoir réjoüi le Lecteur,
A coûté bien ſouvent des larmes à l'Auteur.

Quel ſuplice & quel créve-cœur à un Ecrivain affamé de gloire, qui ſait être aplaudi de tout le monde; & qui n'oſe faire ſavoir au monde que c'eſt lui qui mérite ſes aplaudiſſemens. De ſe découvrir, il y a trop de danger; il en a coûté la vie à pluſieurs, & à d'autres la priſon & des coups.

Quoique la vengeance n'aille pas toûjours à ces extrémitez, on eſt d'ordinaire contraint de chanter honteuſement la Palinodie, ou de s'excuſer par des Apologies auquel perſonne ne veut croire. Le Public ſe mocque de ces excuſes: Il faut que vous ſoïez coupable, parce qu'il veut que vous le ſoïez.

Il y a encore un autre malheur, c'eſt que les plus déterminez railleurs

trouvent ſouvent d'autres railleurs qui leur rendent le change, & les font crever de dépit. Les Scaligers ont trouvé des Scioppius, encore plus abondans qu'eux en invectives & en injures. Si Saumaiſe qui déchiroit les autres à belles dents, eut vécu un peu davantage, il ſe ſeroit deſeſpéré, de ſe voir auſſi maltraité qu'il l'a été depuis ſa mort par Voſſius. M. de Rabutin a trouvé dans ſa famille un faiſeur de Factums tout propre à le mortifier. Enfin les faiſeurs de portraits ont rencontré des faiſeurs d'enlumineures, dont ils ont bien païé les couleurs ; & il n'y a pas encore longtems que les Eugenes & les Ariſtes, qui penſoient triompher de leurs ennemis par leurs inſultes, tombérent entre les mains d'un Critique ſévére, qui leur fit la barbe de ſi prés, que les pauvres gens en ſont demeurez tout écorchez.

Il ne faut pas épargner les vices, cela eſt ſans doute ; mais il faut épargner les perſonnes, à moins que ce ne ſoient de ces inſolens remplis d'eux-mêmes, qui attaquant les autres ſans honte, méritent d'être repouſſez avec vigueur, ſur tout quand il y va de l'intérêt de la véri-

té. Car il n'y a rien qui soit plus dû à la vanité des hommes que d'être raillez. Et c'est proprement à la vérité qu'il convient de railler, parce qu'elle est gaïe & de se joüer de ses ennemis, parce qu'elle est aßurée de la victoire. Il faut seulement prendre garde, qu'elle ne se rende pas ridicule par ses railleries, si elles sont sans esprit & indignes d'elle. Mais par tout où l'on poura s'en servir avec adreße : c'est un devoir & une vertu que d'en user : Ubicumque dignus risus, officium est.

V.

Non temerè credere ; ne pas croire légérement. Cette régle s'aplique bien justement aux Sciences, étant impossible d'y faire quelques progrés, si l'on s'en raporte sans nul examen à la foi d'autrui. C'est pourquoi M. Décartes a raison de dire, que dans nos études il faut commencer par douter, non pour toûjours douter & se fixer dans ses doutes, ce qui seroit ridicule ; mais afin d'arriver en examinant chaque chose à la connoissance de la vérité. Quand on doute de cette maniére, on cherche à éclaircir ses doutes ; & quand les doutes sont éclaircis,

la vérité sort des ténébres, & croît comme l'aurore, jusqu'à ce qu'elle répande dans les facultez de l'ame un jour parfait. Un sage de l'Antiquité, voïant un jeune garçon qui formoit des doutes, & contredisoit son Maître, lui cria : *Courage, mon fils, vous serez bien-tôt un habile homme.*

Nous avons un grand nombre de Systême de Chronologie : auquel croirons-nous, si nous les prenons à la boule-vûë, & sans user de critique, pour faire un choix sur lequel nous puissions nous apuïer avec connoissance de cause.

Un Historien dit tout ce qu'il lui plaît; & il faut que pour l'amour de lui, nous demeurions dans l'admiration, & que nous épousions ses fables.

Un Antiquaire lit je ne sai quoi sur le revers d'une médaille; & il faut par respect pour sa profonde science, que mes yeux se perdent dans les siens; & qu'ils lisent avec eux des choses qui ne furent jamais ni gravées ni écrites.

Un Philosophe a la hardiesse de fonder de nouveaux principes de Philo-

ſophie ; & parce qu'il a cette hardieſſe, il faut que je plie humblement, & que je me ſoûmette à ſes rêveries.

Un Aſtronome fait ſes obſervations & ſes calculs, comme il l'entend ; & je ſerai obligé ſur le bruit de ſa renommée, de m'en rapporter à ſa diligence & à ſon exactitude prétenduë : Tout cela, abus & moquerie.

Il faut ſavoir douter où il faut ; ſe ſoûmettre où il faut. Qui ne fait pas ainſi, n'entend pas la force de la raiſon. Il n'y a guéres de gens qui ne péchent contre l'un de ces trois principes, ou en aſſurant tout comme démonſtratif, manque de ſe connoître en démonſtrations ; ou en doutant de tout, & demeurant dans ſes doutes, manque de ſavoir où il faut ſe ſoûmettre ; ou en ſe ſoumettant en tout, manque de ſavoir où il faut juger. Qu'Apollon & les Muſes, nous gardent de ces écuëils.

VI.

De mundo non curare ; laiſſer dire le monde & toûjours bien faire : c'eſt une régle, qui étant bien gardée, aſſure nôtre repos, & établit enfin nôtre réputation.

L'Académie Françoiſe témoigna d'a-

bord son jugement, en ce que se mettant au dessus de la calomnie, elle ne daigna pas s'émouvoir de tous les Ecrits qu'on fit contr'elle. Dés le commencement même, & avant qu'on en eût encore vû aucun, elle avoit comme résolu de ne point répondre à tous ceux qu'on pouroit faire sur ce sujet; & de peur que quelque particulier ne l'entreprît de son chef, elle mit un article exprés dans ses Statuts, qui défendoit à tous ceux du Corps de s'en mêler, sans en avoir obtenu la permission, & sans une délibération publique.

M. Dupuy qui a été un modéle de prudence & de sagesse entre les Savans, leur conseilloit de mépriser les calomnies & les injures des insolens, qui arrêteroient, s'ils pouvoient, le progrés des Sciences par leurs insultes. Il tenoit pour maxime, qu'il faut laisser à la lie du peuple la rage de dire des injures, & aux sots le soin d'y répondre. Si le Chancelier Bacon s'étoit émû de tout ce qu'on disoit de son tems contre sa méthode, nous n'aurions pas aujourd'hui les ouvertures qu'il nous a données pour le rétablissement des Sciences. Si M. Décartes avoit prêté l'oreille

l'oreille à ſes ennemis, & qu'il ſe fût effarouché de leurs calomnies, nous ſerions encore à nous refroidir auprés des principes de Phyſique du grand Ariſtote. Si M. de Launoy ne s'étoit pas rendu indépendant des rumeurs publiques, il y auroit bien des choſes fabuleuſes dans l'Antiquité, que nous prendrions pour des veritez conſtantes, & que nous révérerions preſque comme des points de Religion.

Tout homme qui ſe haſarde à être Auteur, ſe haſarde en même tems à paſſer dans l'eſprit des autres hommes pour tout ce qu'il leur plaira. Mais entre les Auteurs, ceux qui combattent les préjugez doivent ſe tenir trés-aſſurez de leur condamnation. Leurs Ouvrages font trop de peine à la plûpart des hommes; & s'ils échapent aux paſſions de leurs ennemis, ils ne doivent leur ſalut qu'à la force toute-puiſſante de la vérité qui les protége.

C'eſt ce qui décourage les Auteurs, & les oblige la plûpart à debiter des bagatelles qui flatent les oreilles, plûtôt qu'à découvrir des véritez qui inſtruiſent l'eſprit.

— *Nous autres Faiseurs de Livres & d'Ecrits,*
Sur les bords du Permesse aux loüanges nouris,
Nous ne saurions briser nos fers & nos entraves,
Du Lecteur dédaigneux honorables Esclaves.

FIN.

TABLE

Des principales Matiéres.

A

ACADE'MIE Degl'Intronati de Sienne. Réflexions sur les Loix de cette Académie. page 429.
Accent. De l'Accent Gascon & Normand. 39
De l'Accent des Espagnols & des Italiens. 41
Achery. Ouvrages de Dom Luc d'Achery Benedictin. 76
Agneau. Ouvrages de Dom Leonard d'Agneau Benedictin. 88
Albe. Caractére du Duc d'Albe. 42
Alexandre VIII. Ses bons mots. 102
Alexandre. Eloge du Pere Alexandre Jacobin. 197
Aligre. Tempérament froid de M. d'Aligre. 166
Allemans. Mœurs des Allemans. 298

Allusions sur les Armoiries de Messieurs Fouquet, Seguier & le Tellier. 368
Ambre. Invention nouvelle d'ensévelir les corps morts dans l'Ambre jaune, sans lui ôter sa couleur. 334
Anagrames. Premier Auteur des Anagrames en France. 246
Anglois. Stile & prononciation des Anglois. 37
Mœurs des Anglois. 298
Arnaud d'Andilly. Son stile. 165
Artisans savans. 140
Arts. Progrés des Arts de Peinture, de Sculpture & de Graveure en ce siécle. 212
Auteurs anciens & modernes. 54
Trois Auteurs fameux atachez à des genre d'écrire, qui ne leur conviennent pas. 150
Premiers Auteurs des Devises, des Anagrammes, des Satyres en prose, des Tragédies, du Sonnet & de l'Opéra en France. 246
Auteurs qui écrivent avec lenteur & précipitation. 255
Auteurs Originaux. 280

B

BALZAC. Son ſtile. 180
Remarques ſur cet Auteur. 150
Antoine *Barberin*. Son caractére. 332
Baſſompierre. Ouvrages de Baſſompierre. 124
Bâtards illuſtres. 259
Beaufort. M. le Duc de Beaufort. Sa mort lui eſt prédite. 293
Bedemar. Caractére du Marquis de Bedemar. 44
Benedictins. Célébres par les Editions des Peres qu'ils ont donné au Public. 74.
Berruyeres. Eloges de M. de Berruyeres. 279
Bêtes. De l'ame des Bêtes. 112
Bibliomanie. Maladie du tems. 55
Bibliotéque. La Bibliotéque des Hiſtoriens de France. 142
Bibliotéques. Les Livres de Critique en font la beauté. 158
Bibliotéques ou Catalogues de Livres. 142
Bigot. Eloge de M. Bigot & ſon caractére. 204
Blampin. Ouvrage de Dom Thomas

Blampin Benedictin. 82
Bocalin. Jugement de ſes ouvrages. Sa mort. 11
Bons Mots. Mauvais caractére que celui de diſeur de bons mots. 342
Du Boſc. Eloge de Nicolas Pierre, ſurnommé du Boſc. 247
Son opinion touchant les Cométes. *la même*.
Brantôme. Explication d'un mot difficile de Brantôme. 245
Brebeuf, ſon goût pour Horace & pour Lucain. 27
Brerevvode. Obſervation ſur ſon Livre de la Diverſité des Langues & des Religions. 143
Bréviaire de Cluny. Obſervation curieuſe ſur ce Bréviaire. 10
Bréviaire & Miſſel des Chartreux. Obſervations ſur le Bréviaire & ſur le Miſſel de ces Religieux. 109
Bréviaires. Remarques ſur les Bréviaires. 228
Breviarium Quignonii. Obſervations ſur le Bréviaire du Cardinal Quignon, & ſur quelques autres. 228
Briſac. Caractére du Maréchal de Briſac. 42
Bruyere. Portraits de M. de la Bruyere

faits par lui-même, avec une Critique de quelques endroit de ſon Livre des Caractéres. 376.

C

Du CANGE. Eloge de M. du Cange. 162.

Caractére. Le caractére le plus général des grands Hommes eſt de parler peu. 42

Cardinaux. Trois ſortes de Cardinaux. 61

Carteſien. Portraits de N. N. ſavant Carteſien. 357

Catholicon d'Eſpagne. Obſervation hiſtorique ſur le Catholicon d'Eſpagne. 231

De la *Chambre*. Eloge de l'Abé de la Chambre. 93

Chantelou. Oüvrages de Dom Claude de Chantelou Benedictin. 77

Chapelain. Remarques ſur cet Auteur. 150

Charleval. Eloge de M. de Charleval. Son caractére & ſes ouvrages. 268.

Chartreux. Obſervation ſur le nom de Chartreux. 230

Chartreuſe de Deſportes. Ses Manuſcrits. 82

Chaussure. Remarques sur la Chaussure des Anciens. 238
Chocolat. Son usage. 8
Chroniqueurs. Anciens Chroniqueurs, diseurs de Fables. 203
Ciceron. Jugement sur les Ouvrages de Ciceron. 66
Cleopatre. Observation sur la mort de Cleopatre. 218
Clercelier. Eloge de M. Clercelier savant Cartesien. 355
Cœur. Observation sur le cœur de l'homme & du lion. 70
Observations sur un cœur percé d'un coup d'épée. 191
Colomiez. Eloge de M. Colomiez. 306
Comines. Mémoires de Comines tres-recommandables. 354
Observations sur un endroit des Mémoires de Comines. 92
Concile de Trente. Trois Cardinaux s'oposent à la confirmation de ce Concile. 107
Confucius. Auteur Chinois. 298
Congrégation de S. Maur, célébre par les Éditions des Peres qu'elle a donnée au Public. 74
Corneille. Eloge de Pierre de Corneille. 187.

Cornet.

Cornet. Parole remarquable de M. Cornet. 209.
Cornuël. Eloge de Madame de Cornuël. 340.
Cotelier. Temperament de M. Cotelier. 335.
Coulange. Bon mot de M. Coulange. 365.
Cour de Rome. Eſprit de cette Cour. 319.
Coutant. Ouvrage de Dom Pierre Coutant Benedictin. 82. & 87.
Critique. Livres de Critique recommandez. 158.
Cujas. Son Eloge, & ſa méthode d'enſeigner le Droit. 46.
Curé de l'Egliſe de S. Paul de Paris. Réponſe vigoureuſe de ce Curé au Cardinal du Perron. 193.

D

DAVILA. Obſervations ſur cet Hiſtorien. 65.
Dedicace. Obſervations hiſtoriques ſur les Dédicaces des Livres. 209
Dècartes. Eloge de M. Décartes. 179
Delfau. Ouvrages de Dom François Delfau Benedictin. 78

Desmarets. Remarques sur les Lettres de Rolland Desmarets. 200.
Devises. Premier Auteur des Devises. 246.
Digby. Secret de M. Digby pour conserver la beauté & la fraîcheur de la jeunesse. 240.
Dion Cassius. Historien célébre. 192.
Disticа Catonis. 64.
De Dominis. Particularitez de la vie & des mœurs de Marc-Antoine de Dominis. 323.
Dupuy. Eloge de Christophe Dupuis. 243.

E

ECHO. Remarques sur un Echo extraordinaire. 250.
Ecrivains François plus estimez dans les Païs Etrangers que chez eux. 172.
Observations sur trois Ecrivains Originaux de France. 306.
Elizabeth Reine d'Angleterre. Sa politique & ses amours. 38.
Espagnols. Mœurs des Espagnols. 297.
Esprits Familiers attribuez aux grands Hommes. 220.
Etymologies. L'exercice de tirer des

Etymologies recommandé. 28.
Evangile de Palavicin. Jugement de cet Ouvrage. 26.
Evêques. Ancienne coûtume des Evêques de prêcher le peuple. 69.
S. Evremont. Eloge de M. de S. Evremont. 315.
Son Portrait par lui-même. 316.

F

FABER. Caractere du Marêchal Faber. 43.
Familles illustres déchûës. 296.
Famille de Savans. 260.
Faydit. Caractére de l'Abé Faydit. 363.
Femmes de Savans. Leur caractére. 24.
Femmes adonées à la Magie. 265.
Si les Femmes ont une ame. 22.
Folie. Diverses causes de la folie. 68.
Fouquet. M. Fouquet trés-heureux en amis. 361.
François. Mœurs des François. 257.
Friche. Ouvrages de Dom Jacques de Friche Benedictin. 88.
Furetiere. Critique sur une faute du Dictionnaire de Furetiere. 253.
Furetieriana. Observation sur un endroit de ce Livre. 300.

G

GABALIS. De l'Auteur du Livre intitulé le Comte Gabalis. 318
Garet. Ouvrages de Dom Jean Garet Benedictin. 85.
Gaudin. Avanture remarquable de l'Abé Gaudin. 163.
Gerberon. Ouvrages de Dom Gabriël Gerberon Benedictin. 78
Godon. Traduction Françoise de l'Histoire du Concile de Trente de Palavicin. Par l'Abé Godon. 26.
Goût. Differens Goûts pour les personnes. 284.
Graveurs celebres de France. 213.
Grolier. Eloge de M. Grolier. 181.
Grotius. Son genie & sa maniere d'écrire. 9. & 10.
Guerard. Ouvrages de Dom Robert Guerard Benedictin. 80.
Guitry. Caractére de M. le Comte de Guitry. 43.

H

HEBREU. Langue Hébraïque cultivée en ces derniers temps. 38.
Helvetius, Ou le Médecin Holandois.

Sa fortune. 49.
Henriette de France, Reine d'Angleterre. Parole remarquable de cette Reine. 215.
Hipekakuana. Plante specifique pour la guerison du flux de sang. 48.
Histoire. Reflexions sur la maniere d'écrire l'Histoire. 192.
Histoire. Métode pour lire l'Histoire. 406.
Histoire du Concile de Trente par Fra-Paolo. 23.
Histoire des Troubles d'Angleterre sous Charles I. Observation sur un point de cette Histoire. 180.
Holandois. Mœurs des Holandois. 298.
Hôpital établi pour les pauvres Gentilshommes. 223.
Horoscope. Un Tireur d'Horoscope prédit la mort de M. le Duc de Beaufort. 292.
Huë. Ouvrages de Dom Pierre Huë Benedictin. 88.

I

JANVIER. Ouvrages de Dom Ambroise Janvier Benedictin. 88.
Isaïe. Explication d'un Passage d'Isaïe. 258.

Journaux. Lettre en forme de Dissertation sur les Journaux des Sçavans. 345. & *suiv.*
Imprimeurs. Observation sur quelques pratiques de nos premiers Imprimeurs. 45.
Instrument pour juger de l'état des malades. 242.
Italie, fournit la France de Musiciens, &c. 253.
Italiens. Mœurs des Italiens. 298.
Ivetaux. La vie Epicurienne de M. des Ivetaux. 173.

L

LAIT de Chévre. Ses qualitez, &c. 335.
Lancelot. Eloge de D. Lancelot. 149.
Langues. Différens caractéres des Langues. 304.
Launoy. M. de Launoy Critique redoutable. 303.
Lebrun Peintre. Jugement de ses Ouvrages. 212.
Lettres de Bongars & de Bubesque. 62.
Liévres. Les Liévres changent de couleur dans les néges. 9.
Loix. Réflexions sur les Loix de l'Aca-

démie *de gl'Intronati de Sienne*. 429.
Longueville. Caractére du Duc de Longueville. 43.
Lune. De la grandeur de la Lune à l'horizon. 56.
Lunettes. Observation historique sur l'origine des Lunettes de longue vûë. 183.

M

MABILLON. Ouvrages du P. Mabillon. 86.
Critique d'une Observation du P. Mabillon sur un Manuscrit trouvé à Boulogne. 252.
Macabées. Réflexions sur l'Auteur du second Livre des Macabées. 289.
Maillard. Olivier Maillard. Ses Sermons. 119.
Mainbourg. Caractére de l'Historien Mainbourg. 27.
Maisons illustres finissent par des accidens funestes. 67.
Malebranche. Eloge du Pere Malebranche. 28.
Marchands. Exemples de Marchands qui se sont appliquez aux Sciences. 125.

Maroles. Remarques ſur cet Auteur. 150.
Martial. Pourquoy appellé *Cocus*. 5.
Martianay. Ouvrages de Dom Jean Martianay Benedictin. 89.
Martin. Ouvrages de Dom Claude Martin Benedictin 84.
Médecins. Exemples de Médecins qui ſe ſont écartez de leur Profeſſion. 261.
Ménard. Ouvrages de Dom Hugues Menard Benedictin. 75.
Mœurs des Eſpagnols, des François, &c. 297.
Montagne. Son caractére. 159.
Montauſier. Portrait du Duc de Montauſier. Son caractére & ſon ſtile. 152.
Montfaucon. Ouvrages de Dom Bernard de Montfaucon Benedictin. 88.
Montmor. Le caractére de Montmor, &c. 104.
Morin. Eloge du Pere Morin. 208.
Moreri. Dictionnaire de Moreri. 337.
Mots nouveaux. 121.
Muſique. Obſervation ſur la Muſique, &c. 189.

N

NANTEÜIL. Eloge de Nanteüil. 213.
Noms. Propriété des Noms de Famille, 33.
Noms propres Latinisez. 35.
Traité de l'Origine des Noms. 29.
Nonnius. Jugement de son Livre intitulé Diæteticon. 5.
Notices de l'Empire. Réflexions sur les Notices, &c. 156.
Nourry. Ouvrages de Dom Nicolas le Nourry Benedictin. 88. & 89.

O

OPERAS, Piéces de Theatre. Qui leur a donné credit en France. 246.
Orateurs. Des Orateurs qui demeurent court en haranguant. 292.
Oreilles. Remarques sur le remuëment des Oreilles. 293.
Et sur la construction de l'oreille des Singes. 294.
Orient. Des avantages de l'Orient sur l'Occident, &c. 320.

P

PALAVICIN. Ferrante Palavicin, son caractére, sa prison & sa mort. 12.
Histoire du Concile de Trente de Palavicin, traduite en François par M. l'Abé Godon. 26.
L'Evangile de Palavicin. Jugement de cet Ouvrage. *la-même.*
Fra-Paolo. Pourquoy il a écrit l'Histoire du Concile de Trente. 23.
Observations sur une Traduction Françoise de la Vie de Fra-Paolo. 111.
Parlement. Extrait des Registres des Parlemens de Paris & de Normandie, servant à l'Histoire, &c. 178.
Parole remarquable d'un Curé de Paris. 193.
Patin. Guy Patin, son caractére. 30.
Pauvreté. Plusieurs exemples de Savans illustres, qui ont vécu & sont morts dans la Pauvreté. 224.
Pelletier, Eloge de M. le Pelletier 126.
Analyse d'un Ouvrage du même. 127.
Pénitence. Les Pénitences réglées par les Pénitenciels. 283.
Pereyre. Caractére de la Pereyre Au-

teur des Préadamites, &c. 169
Perron. Eloge du Cardinal du Perron. Ses Calomniateurs réfutez. 72
Petits-Maîtres. Leur origine & leur caractére. 365
Photius. Observations sur la Bibliotéque de Photius. 359
Philippe IV. Roy d'Espagne. Caractére de ce Prince. 44
Pirou. Singularitez du Château de Pirou. 144
Pline le jeune. Son caractére & ses études. 320
Poësie. Temperament flegmatique propre à la Poësie. 207
Poëtes Tragiques. Sentiment de Ciceron touchant les Poëtes Tragiques. 161
Grands hommes qui ont formé leur éloquence sur les Poëtes. 89
Poisson. De l'usage du Poisson. 6
Politique. Etude de la Politique. 336
Progrés de la Politique dans les derniers siécles. 266
Pontis. Observations sur les Mémoires de Pontis. 125
Porphyrogennete. Critique du mot de Porphyrogennete. 278
Pouchet. Ouvrages de Dom Antoine

Pouchet Benedictin. 89
Prêcher. Ancienne coûtume des Prélats de prêcher le peuple. 69
Préfaces, appellées des Italiens, *la ſalſa del Libro*. 332
Préjugez en faveur de quelques Auteurs, &c. 257
Priſon utile aux Grands & aux Savans. 215

Q

QUATRAINS de Pibrac. 65
Quinte-Curce. Obſervations ſur cet Hiſtorien. 65

R

RABBINS. Jugement des Rabbins ſur la Loy *Zelotypia*. 8
Rabutin. Eloge de M. le Comte de Rabutin. 310
Relations des Voïageurs modernes. 333
Reſſentiment des injures, indigne des grandes Ames. 288
Robin. Eloge de M. Robin fameux Botaniſte. 244
Rochefoucault. Caractére de M. le Duc de la Rochefoucault. 43

Eloge de M. le Duc de la Rochefoucault. 306
Rohan. Alliance de la Maison de Rohan avec celle des Chabots. 104
Roma antica. L'Auteur de *Roma antica*, défendu contre M. Ménage. 274
Roüen. La Ville de Roüen abondante en Vieillards. 323
Rucellay. Caractére de l'Abé de Rucellay. 201
Ruinart. Ouvrages de Dom Thierry Ruinart Benedictin. 88

S

SAINT-MARTIN. Le Caractére & l'Eloge de l'Abé de S. Martin. 368
Sainte-Marthe. Ouvrages du P. de Sainte-Marthe. 86
Sallo. M. Sallo premier Auteur du Journal des Savans. 345
Sanlecque. Eloge de Mrs de Sanlecque 98
Satire. Premier Auteur des Satires en Prose Françoise. 246
Savans. Trois hommes souverainement savans, Messieurs Saumaise, Grotius & Bignon. 9
Savans Catholiques sortis de chez les Protestans. 208

Saumaise, Son Genie & sa maniere d'écrire. 9
M. de Saumaise méchant Poëte François. 35
Seguier, Eloge de M. le Président Seguier. 178
Seldeniana, ou paroles remarquables de Selden. 55
Simon. Avanture remarquable de M. Simon de l'Oratoire, lorsqu'il prit l'Ordre de la Prêtrise. 270
Siri. Jugement de l'Histoire de *Vittorio Siri*. 100
Sonnet. Quel est l'Auteur du premier Sonnet François. 247
Stile Laconique. Observation sur ce stile. 166
Stile Lapidaire. Observation sur ce stile. 96
Strada. Observation sur cet Historien. 65
Strozze, Caractére de Leon Strozze. 42.
Le Sueur Peintre. Jugement de ses Ouvrages. 212

T

TABAC. Diverſes remarques ſur le Tabac. 15. & 16
Taſſe. Obſervation ſur la Vie du Taſſe. 168
Teſtament. Obſervation ſur le Teſtament du Cardinal de Richelieu. 194
Thomas. Saint Thomas d'Aquin, ſon origine. 16
Thonier. Eloge de M. Thonier. 300
Thou. Biblioteque de M^rs de Thou. 29
Toyras. Caractére du Marêchal de Toyras. 42
Tragedies. Premier Auteur des Tragedies en France. 246
Turenne. Caractére de M. de Turenne. 42
Tuſco. Eloge du Cardinal Dominique Tuſco. 305

V

VALOIS. Adrien Valois, ſon caractére. 157.
Vapeurs. Effets prodigieux des vapeurs graſſes. 196
Vers. Exemple de pluſieurs Perſonnes

illuſtres qui ont fait des Vers en mourant. 170
Vieilleſſe. Exemples des grands Hommes qui ont commencé à étudier en leur Vieilleſſe. 47
De la *Vigne* Médecin habile, Pere de Mademoiſelle de la Vigne. 91
Eloge de cette ſavante Fille. *la même*.
Virgile. La lecture de Virgile recommandée. 48

Fin de la Table.

Le prix de ce Livre eſt de ſix livres.

PN
6262
A7
1713
v.1

⌈Argonne, Bonaventure d'⌉
Mélanges d'histoire et
litterature

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY